UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01175945 3

Complet
2 tomes reliés en 1 / 245

ŒUVRES CHOISIES
DE
QUINAULT.

TOME PREMIER.

Cette édition stéréotype, en 2 vol. in-18, se vend à Paris,
Chez P. Didot l'aîné, rue du Pont de Lodi, n° 6, près la rue de Thionville.
Et chez Firmin Didot, rue Jacob, n° 24.

Prix broché.

Papier ordinaire	2 fr.	
Papier fin	2	50 c.
Papier vélin	6	
Grand papier vélin	9	

ŒUVRES CHOISIES

DE

QUINAULT.

1635 - 1688

TOME PREMIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ ET DE FIRMIN DIDOT.

M. DCCCXI.

LIBRARY
OCT 26 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1881
A1
1811

ŒUVRES CHOISIES

DES DIFFÉRENTS AUTEURS DRAMATIQUES

DONT LES PIECES ONT ÉTÉ REPRÉSENTÉES

DEPUIS ROTROU JUSQU'A NOS JOURS,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CHAQUE AUTEUR.

Pour faire suite aux éditions stéréotypes des chefs-d'œuvre de P. et Th. CORNEILLE, et des œuvres complètes de MOLIERE, RACINE, REGNARD, VOLTAIRE, GRESSET, et CRÉBILLON.

AVERTISSEMENT.

La stéréotypie est essentiellement consacrée aux ouvrages dont le succès est assuré pour toujours. Après avoir publié les œuvres complettes de nos premiers écrivains, nous avons cru devoir choisir dans celles des écrivains du second ordre les productions qui ont résisté à l'épreuve du temps et de la critique, et qui ont mérité de prendre place à la suite des chefs-d'œuvre de notre littérature. Le théâtre a d'abord fixé nos regards : le genre dramatique est celui qui a le plus contribué à la gloire et aux plaisirs de la nation. Après les maîtres de la scene, il est beaucoup d'écrivains trop féconds qui n'ont légué à la postérité qu'un petit nombre de pieces vraiment dignes d'elle. Ces pieces, nous les avons réunies, non point dans une même collection, sous le titre de *Théâtre* ou de *Répertoire*, mais dans des recueils séparés et sous le nom de

chaque auteur. Nous ne nous sommes pas bornés rigoureusement aux ouvrages restés en possession du théâtre : nous avons admis un petit nombre de ces pieces que le vice du sujet, le défaut d'action ou quelque autre cause, privent aujourd'hui des honneurs de la représentation, mais que de véritables beautés d'exécution recommandent encore à l'estime des connoisseurs. Les auteurs dramatiques s'étant quelquefois exercés avec succès dans d'autres genres, nous nous sommes déterminés à placer après leurs meilleures pieces de théâtre, celles de leurs poésies diverses qui ont conservé une réputation méritée. Un choix des œuvres de Piron, par exemple, nous eût semblé insuffisant s'il n'eût offert que son Gustave et sa Métromanie, et qu'on n'y eût point trouvé l'élite de ses épîtres, de ses contes, et de ses épigrammes. Le goût du public éclairé et l'opinion des plus judicieux critiques ont été consultés sur ces différents choix, où nous avons incliné plutôt un peu vers l'indulgence que vers une excessive sévérité.

AUTEURS FAISANT PARTIE DE CETTE COLLECTION DÉJA PUBLIÉS.

Destouches, 2 vol. — Lachaussée, 2 vol. — Piron, 2 vol. — Dufresny, 2 vol. — Campistron, 1 vol. — Lagrange-Chancel, 1 vol. — Dancourt, 5 vol. — Bernard, 1 vol. — Houdart de Lamotte, 2 vol. — Lafosse et Duché, 1 vol. — Barthe, 1 vol. — *Sous presse* — Quinault, 2 vol. — Lemierre, 2 vol. — De Belloi, 2 vol. — Colardeau, 1 vol. Brueys et Palaprat, 2 vol.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE QUINAULT.

PHILIPPE QUINAULT, le modele de nos poëtes lyriques, naquit en 1635, à Felletin dans la Marche, et vint à Paris à l'âge de huit ans. Au sortir de ses études, il se livra à la poésie, et prit des leçons de Tristan l'Hermite, qui, loin d'en être jaloux, le produisit lui-même comme un sujet de grande espérance. La premiere piece de Quinault, la comédie des Rivales, fut jouée en 1653. Tristan l'avoit présentée comme étant de lui, et les comédiens en offrirent cent écus. Le marché fait, il leur avoua que la piece étoit du jeune Quinault : ils ne voulurent plus en donner que la moitié. Par un nouvel arrangement il fut décidé que l'auteur recevroit le neuvieme de la recette pendant le temps que sa piece seroit jouée dans la nouveauté. Telle est l'origine de ce qu'on appelle *la part d'auteur*.

A l'époque où Quinault donna ses tragédies (qui toutes aujourd'hui sont oubliées, et méritent de l'être) le goût des mœurs espagnoles régnoit sur le théâtre. Ces mœurs, associées au jargon précieux et

métaphysique que les auteurs puisoient dans la société, formoient le plus singulier mélange d'actions romanesques et de sentiments exaltés avec un langage glacial. Dans les tragédies de Quinault, Cyrus, Alcibiade, Cambyse, Pausanias, etc., dont il fait les héros d'aventures imaginaires qu'on ne trouve ni dans Plutarque, ni dans Hérodote, ont tous la même figure, et parlent tous du même ton (1) : C'est toujours Quinault, *ses penchants amoureux, sa complaisance naturelle pour le sexe, et son esprit dans le tête-à-tête* (2).

Parmi ces tragédies, l'Astrate est celle qui fit le plus de bruit dans le temps. On la joua trois mois de suite. Boileau lui fit expier ce grand succès dans les vers si connus de l'une de ses satires :

Avez-vous lu l'Astrate?
C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé;
Sur-tout l'Anneau royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en sa piece est une piece entiere.

Dans la même satire Boileau dit encore :

Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais* tout s'y dit tendrement.

---

(1) Archives littéraires, tome IV.

(2) Expressions de Saumaise son contemporain.

Boileau se raccommoda dans la suite avec Quinault. « Il étoit fort jeune, et moi aussi, dit-il dans la préface de ses œuvres, lorsque j'écrivois contre lui; il n'avoit pas fait alors la plupart des ouvrages qui lui ont acquis depuis une juste réputation. »

Le reproche le plus grave que l'on ait fait à l'auteur de l'Art poétique, c'est d'avoir écrit, après la mort de Quinault, ces vers, où, sans l'attaquer personnellement, il blâme le genre de l'opéra :

Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands,
Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lully réchauffa des sons de sa musique;

vers qui ont été retournés bien heureusement contre Boileau par La Harpe.

Boileau crut que Lully, qu'on a tant surpassé,
Faisoit valoir Quinault, qu'on n'a point effacé.
Il falloit que le temps vengeât l'auteur d'Armide.
Ce juge des talents en sa faveur décide;
Chaque jour à sa gloire il paroît ajouter.
Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
Ces accords languissants, cette foible harmonie,
Que réchauffa Quinault du feu de son génie.

C'est au même critique qu'il appartenoit d'apprécier l'auteur d'Armide, trop rabaissé par Boileau, et peut être trop élevé par Voltaire. Voici le jugement général qu'il porte de ses opéra, et qui nous semble écrit avec autant de justesse que d'élégance.

« Quinault n'a sans doute ni cette audace heureuse de figures, ni cette éloquence de passion, ni cette harmonie savante et variée, ni cette connoissance profonde de tous les effets du rhythme, et de tous les secrets de la langue poétique : ce sont là les beautés du premier ordre ; et non seulement elles ne lui étoient point nécessaires, mais, s'il les avoit eues, il n'eût point fait d'opéra, car il n'auroit rien laissé à faire au musicien. Mais il a souvent une élégance facile et un tour nombreux ; son expression est aussi pure et aussi juste que la pensée est claire et ingénieuse ; ses constructions forment un cadre parfait où ses idées se placent comme d'elles-mêmes dans un ordre lumineux et dans un juste espace ; ses vers coulants, ses phrases arrondies, n'ont pas l'espece de force que donnent les inversions et les images ; ils ont tout l'agrément qui naît d'une tournure aisée et d'un mélange continuel d'esprit et de sentiment, sans qu'il y ait jamais dans l'un et dans l'autre ni recherche, ni travail. Il n'est pas du nombre des écrivains qui ont ajouté à la richesse et à l'énergie de notre langue ; il est un de ceux qui ont le mieux fait voir combien on peut la rendre souple et flexible (1). Enfin, s'il paroît rarement animé par le génie des vers, il paroît très familiarisé avec les grâces ; et, comme Virgile nous fait recon-

(1) Quelqu'un a dit : Quinault a *désossé* la langue.

noître Vénus à l'odeur d'ambroisie qui s'exhale de la chevelure et des vêtements de la déesse, de même, quand nous venons de lire Quinault, il nous semble que l'Amour et les Graces viennent de passer près de nous. »

Si nous considérons maintenant le poëte lyrique dans les détails, nous verrons qu'il sait être tour-à-tour tendre, énergique, et même passionné, selon que la situation le demande.

M. Clément, si bien nommé l'*Inclément* par Voltaire, reproche à Quinault d'être *doucereux*, même dans les moments les plus tragiques. Est-il *doucereux* dans ce monologue de Méduse ?

Pallas, la barbare Pallas
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étois belle :
Mais l'excès étonnant de la difformité,
Dont me punit sa cruauté,
Fera connoître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle ;
Ma tête est fiere encor d'avoir pour ornement
Des serpents dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux,
Tout se change en rocher, à mon aspect horrible ;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.

Les plus grands Dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi;
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

Nous pourrions citer encore le morceau de la fureur de Roland, pour prouver combien Quinault est *doucereux!* Quant à la belle scene d'Armide et de la Haine, M. Petitot avoue naïvement qu'il y trouve *une douce élégance* (1).

Dans le genre tendre et gracieux on a souvent cité,

Ce fut dans ces vallons où, par mille détours,
L'Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le Zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le Zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les serments qu'elle a faits.

et ailleurs:

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé.
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine,
C'est le même penchant qui toujours les entraîne;
Leur cours ne change point, et vous avez changé.

---

(1) Répertoire du Théâtre français, tome VIII.

La Harpe admire, avec raison, la scene de la déclaration entre Atys et Sangaride, comme un modele dans le genre passionné. Il ajoute : « Si l'on songe que l'auteur a trouvé le moyen de produire ces effets dans des scenes qui ne sont pour ainsi dire qu'indiquées, on conviendra que Quinault avoit *un talent particulier*, non pas seulement, comme le dit Boileau, *pour faire des vers bons à mettre en chant*, mais pour faire des drames charmants, d'un genre qu'il a créé, et que lui seul a bien connu (1). »

Quinault, regardant l'opéra comme le domaine du merveilleux, comme l'épopée dramatique, a pris tous ses sujets dans la fable ou dans la magie. C'est là que tous les arts parlent à toutes les passions. La poésie, la musique, la danse, et les décorations, doivent concourir à l'embellissement du spectacle. Le fond du drame, ainsi que l'a fait Quinault, doit être gracieux; et le terrible ne doit s'y faire sentir que par moments, et pour amener des contrastes. Il n'a manqué à ce poëte que de resserrer son action en trois actes, et d'avoir, dans les morceaux d'un mouvement passionné (*agitato*), l'égalité de nombre et de cadence que Métastase a observée le premier parmi les poëtes italiens, et M. Hoffman parmi les poëtes français.

---

(1) Cours de littérature, tome VI.

Métastase est loin d'avoir conçu le drame lyrique comme Quinault. Perfectionnant l'ouvrage commencé par Apostolo Zeno, il puisa tous ses sujets dans l'histoire. Aussi ses opéra sont-ils tous des tragédies, tandis que ceux de Quinault sont improprement nommés tragédies-lyriques (1). Chez les Italiens le drame n'est point assujetti à cette régularité, à cette unité qui est la source de l'intérêt. Aussi Métastase se plaint-il dans ses lettres de ne pas pouvoir nous imiter à cet égard, et d'être obligé de céder aux caprices du musicien.

L'opéra français est un genre à part. Gluck, Piccini et Sacchini l'ont élevé, sous le rapport musical, à sa plus haute perfection; et les brillants accessoires, tels que les ballets et la magnificence des décorations, en font par leur ensemble un spectacle unique en Europe.

Comme les opéra de Quinault étoient destinés aux fêtes et aux divertissements de Louis XIV, ils ont tous des prologues. On y admire l'ingénieuse facilité du poëte à varier les louanges du roi; celui d'Amadis a l'avantage particulier d'être lié au sujet.

Ces prologues sont peut-être cause que Boileau, après sa réconciliation avec Quinault, conserva pour lui un peu de fiel. Le poëte lyrique avoit la gloire de réussir dans des prologues où le roi étoit

---

(1) Voyez le Cours de Littérature, t. VI, page 84.

loué avec toute la pompe du spectacle, et au milieu de la cour la plus brillante, tandis que le satirique, invité par Louis XIV à en faire un, essaya le dialogue de la musique et de la poésie, qui a bien vengé Quinault de son injustice (1).

Ce qui ne l'en vengea pas moins, ce fut la faveur constante de Louis XIV, à qui il dut les sujets de plusieurs de ses opéra, et la protection du ministre Colbert, pour lequel il composa en vers la charmante description de la maison de Sceaux. Devenu riche par un mariage qu'il fit avec la veuve d'un marchand dont il avoit arrangé les affaires, il acheta, en 1671, une charge d'auditeur des comptes : l'année précédente, il avoit été reçu à l'académie française. Peu du temps après, il obtint du roi le cordon de Saint-Michel avec une pension de 2000 livres ; et Lully s'engagea à lui payer 4000 livres chacun des opéra qu'il lui donneroit à mettre en musique (2).

C'étoit un sort très brillant pour un poëte ; mais ayant cinq filles à marier, il se plaignit de l'embarras de les doter, et composa à ce sujet une jolie piece de vers, intitulée, l'Opéra difficile.

Ce n'est pas l'opéra que je fais pour le roi
Qui m'empêche d'être tranquille :

---

(1) Voyez les œuvres de Boileau, tome II, page 129, édition de Daunou, 3 volumes in-12, 1809. Aucun compositeur ne put mettre ce dialogue en musique.

(2) Lully eut le privilége de l'opéra en 1672.

Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile.
La grande peine où je me voi
C'est d'avoir cinq filles chez moi
Dont la moins âgée est nubile.
Je dois les établir, et voudrois le pouvoir;
Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit guere :
C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi ! cinq actes devant notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire.

Des cinq filles, trois le *tirerent d'embarras* en se faisant religieuses ; il n'en eut que deux à marier.

Sur la fin de sa vie, Quinault se repentit d'avoir composé des opéra, et ordonna par son testament qu'on ne publiât aucun de ses manuscrits. Il mourut le 26 novembre 1688, âgé de cinquante-trois ans.

Nous allons maintenant rendre compte des motifs qui nous ont déterminés dans le choix des pieces de cette édition.

La Mere coquette, comédie en cinq actes et en vers, ouvre le premier volume ; elle fut jouée pour la premiere fois en 1665, et a mérité de rester au répertoire. Le plan est simple et bien conçu, les scenes sont bien liées, les caracteres bien tracés, et le style joint par-tout l'élégance au piquant des détails : seulement c'est une piece d'intrigue, et le titre promet une piece de caractere. Le fonds du sujet

roule sur deux jeunes amants qu'on veut brouiller, et qui finissent par s'entendre. On y trouve un rôle de marquis qui a pu fournir à Regnard l'idée de son Joueur, et un rôle de valet qui offre des saillies très heureuses, sur-tout dans les scenes avec la soubrette : celle-ci, par exemple, lui donne un diamant de la part de sa maîtresse, pour attester que le mari de la dame est mort ; le valet le retourne en tous sens, et doutant que ce soit un vrai diamant, il s'écrie :

Enfin, s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

L'auteur de la Mere coquette a mieux observé les convenances que celui de la Mere jalouse. Le premier ne met qu'un moment la mere en présence de la fille, et la coquetterie de celle-là fait le nœud de la piece, qui se dénoue naturellement par l'arrivée du mari qu'on croyoit mort : il n'y a plus d'obstacle alors au mariage d'Isabelle et de son amant. Barthe, au contraire, met la mere et la fille presque toujours en présence : on souffre ainsi de leur double situation ; et ce n'est pas la moindre cause du peu de succès de la piece dans sa nouveauté.

Nous avons choisi de préférence les opéra de Quinault, qui, de nos jours, ont été resserrés en trois actes, et remis en musique par des compositeurs célebres. Celui d'Alceste n'a pas été réduit, mais refait entièrement par le Bailly du Rollet, sur

l'Alceste italienne de Calzabigi, déja mise en musique par Gluck. Thésée a été remis en musique par Gossec, Proserpine par Paisiello, et Amadis par J. C. Bach. Persée, Atys, et Roland, retouchés par Marmontel, ont été remis en musique, le premier par Philidor, et les deux autres par Piccini. Le seul opéra d'Armide, ce chef-d'œuvre lyrique, n'a point éprouvé de réduction; en le remettant en musique, Gluck s'est permis seulement d'ajouter quatre vers, à la fin du troisieme acte, lorsque la Haine et sa suite ont quitté le théâtre, et qu'Armide restée seule, s'écrie :

O ciel ! quelle horrible menace !
Je frémis... tout mon sang se glace...!
Amour ! puissant Amour ! viens calmer mon effroi,
Et prends pitié d'un cœur qui s'abandonne à toi.

Ces vers de Gluck sont dignes de Quinault : ils étoient nécessaires pour exprimer la situation où se trouve Armide en ce moment, situation que l'orchestre fait sentir de la maniere la plus pathétique.

Ce qui doit donner un grand prix à cette édition, c'est la publication d'un manuscrit très précieux de Quinault, qui appartint à Colbert, et qui est intitulé : Sceaux, poëme en deux chants (1).

---

(1) Voyez l'avertissement en tête de ce poëme, à la fin du second volume.

Le poëme de Sceaux est entièrement dans le genre descriptif, qui depuis a fait tant de progrès sous la main de plusieurs poëtes, tels que Racine fils, Delille, Saint-Lambert, Le Brun, Fontanes, Chênedollé, etc. Indépendamment de l'heureuse mollesse et de la mélodie de style qui caractérisent le talent de Quinault, le lecteur trouve ici beaucoup de richesse dans les images et de pompe dans les descriptions. Qu'on en juge par cette description de l'histoire de l'Aurore, peinte par Le Brun dans un pavillon de Sceaux :

Du Dieu de la clarté l'aimable avant-courriere
De la porte du jour fait ouvrir la barriere;
Et de l'affreuse Nuit perçant le voile obscur,
Avec de longs traits de lumiere
Trace sur le céleste azur
De l'astre qui la suit la brillante carriere.

Deux coursiers bondissants tirent son char pompeux,
Et d'un souffle enflammé chassent l'air ténébreux
Qu'ils rencontrent sur leur passage.
Un épais et sombre nuage
S'ouvre, s'abaisse devant eux,
Et devient sous leurs pas un chemin lumineux.

Déja ces deux chevaux, dans leur ardeur bouillante,
Sentent que le grand jour ne sauroit plus tarder.
Déja près de descendre ils semblent regarder
Le détour le moins long et la moins rude pente.
Ces deux Amours jaloux qui veulent les guider,
Paroissent résolus à ne se rien céder;
L'un tire, l'autre se mutine,
Tous deux font voir même fierté;
Dans le milieu des airs le char semble arrêté
Par l'effort dont chacun s'obstine
A l'emporter de son côté.

Mais quoique ces Amours soient d'une force égale,
Et s'animent tous deux par un égal transport,
L'Amour qui veut aller du côté de Céphale
Fait pencher la Déesse, et devient le plus fort.

Dans l'ardeur d'achever l'entreprise qu'il tente,
Il a laissé tomber ses traits :
Leur chûte en divers lieux interrompra la paix
Des cœurs qu'un doux sommeil enchante,
Et fera ressentir aux malheureux amants
Avec le jour nouveau mille nouveaux tourments.

Cet Amour s'est voulu défaire
Des armes qu'il se plaît à porter d'ordinaire,
Et qui pouvoient l'embarrasser;
Mais à force de s'empresser,
Ce guide impétueux, par un oubli funeste,
N'a pas le moindre trait de reste
Pour le cœur que l'Aurore a dessein de blesser.

Une Nymphe qui suit le char de la Déesse
A l'emploi de verser la rosée ici-bas ;
Appliquée à ce soin, elle ne ressent pas
Qu'une humide vapeur mouille sa blonde tresse.
Elle semble se plaire à voir
Les eaux précieuses et pures
Qu'elle fait doucement pleuvoir
Par mille étroites ouvertures
D'un inépuisable arrosoir.

Près de ce char le Bruit commence
A voler avec violence ;
Des ailes qu'il déploie il agite les airs :
Il vient éveiller l'univers ;
Il a déja contraint le timide Silence
A fuir dans le fond des déserts.

Il tient la trompette bruyante :
Il va bientôt sonner le signal du départ,
Pour presser le guerrier endormi sous la tente
De se ranger sous l'étendard.

Il n'a pas oublié la cloche étourdissante ;

Il porte le marteau qui doit dans les cités,
Par mille coups précipités
Sur l'enclume retentissante,
Réveiller en sursaut les molles voluptés.

Avec le Bruit les Vents s'élevent;
Ils s'échappent du sein des nuages qu'ils crevent;
Leur souffle impétueux va soulever les flots.
Le coq dresse sa rouge crête;
Son éclatante voix s'apprête
A faire retentir les plus lointains échos:
Déja plein d'ardeur il s'avance
Pour aller avec diligence
Du champêtre labeur terminer le repos.

La Nature s'éveille; elle est à demi nue:
Cent diverses couleurs qui surprennent la vue
Brillent sur son léger manteau;
Son teint ne fut jamais si beau:
Cette divinité, favorable et féconde,
Offre son riche sein pour nourrir tout le monde;
Elle montre les fruits dont ses soins bienfaisants
Ont causé l'heureuse abondance;
Elle n'en veut pour récompense
Que l'unique plaisir d'en faire des présents.

Les plus fiers animaux, soumis à sa puissance,
Paroissent attentifs à la secrette voix
Dont elle leur prescrit d'inviolables lois;
Et, pour chanter sa gloire et sa magnificence,
Mille oiseaux différents s'attroupent dans les airs,
Et vont recommencer leurs plus charmants concerts.

L'éclat d'une splendeur divine
Pénétre un grand palais, le dore et l'illumine;
Et les premiers rayons commencent d'avertir
Que le Soleil en va sortir.
Des Heures de sa suite une troupe choisie
Court préparer son char, et porter l'ambroisie
Que ses coursiers fougueux attendent pour partir.

L'Aurore avec impatience

Détourne un inquiet regard,
Pour solliciter le départ
Du Dieu du jour qu'elle devance.
De jeunes Amours empressés,
Pour servir la Déesse à la hâte avancés,
Lui donnent les roses nouvelles
Dont la pourpre lui sert d'ornement au matin;
Elle en réserve les plus belles,
Et le reste, en tombant, va parer son chemin.

Ce tableau n'existe plus que dans les vers du poète (1). Il appartiendroit à Gérard de le refaire d'après Quinault, comme celui-ci l'a fait d'après Le Brun.

---

(1) Aujourd'hui trois statues de pierre, mutilées, qu'on a dédaigné d'enlever, sont tout ce qui reste de l'élégant et magnifique séjour de Sceaux, occupé successivement par Colbert, la duchesse du Maine et le duc de Penthievre. Florian y mourut en 1795.

LA MERE COQUETTE,

OU

LES AMANTS BROUILLÉS,

COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

1665.

ACTEURS.

ISMENE.
ISABELLE, sa fille.
CREMANTE, pere d'Acante.
LE MARQUIS, cousin d'Acante.
ACANTE, amant d'Isabelle.
CHAMPAGNE, valet-de-chambre d'Acante.
LAURETTE, servante d'Ismene.
Le Page du Marquis.

La scene est à Paris, dans une salle du logis d'Ismene.

LA MERE COQUETTE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Tu n'es donc pas content? Vraiment c'est une honte,
Je t'ai baisé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi! tu baises par compte!
Après un an d'absence, au retour d'un amant,
Tu crois que deux baisers ce soit contentement!

LAURETTE.

Hé! mon Dieu! patience, un de ces jours j'espere
Que de moi sur ce point tu ne te plaindras guere.
Mais parlons de mon maître, et sans déguisement.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement?

LAURETTE.

Oui, qu'on t'avoit fait faire en vain un grand voyage,
Pour chercher ce bon homme, et l'ôter d'esclavage;
Et que, n'en ayant pu trouver nulle clarté,
Tu revenois enfin sans l'avoir racheté.
A ce compte, il est mort?

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire,
Et sa maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment rire?

CHAMPAGNE.

Oh! que non.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois?
Je ne l'étois pas tant que tu l'aurois pu croire.
Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,
Ce fut en cette salle, en ce lieu justement.
Comme je te faisois mon petit compliment,
T'assurois de mon mieux d'une ardeur sans seconde;
Et je m'en acquittai, je crois...

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta maîtresse survint, qui nous fit séparer,
Avec elle en sa chambre elle te fit entrer;
Et chagrin de nous voir séparés de la sorte,
Je voulus par dépit écouter à la porte.
J'ai l'oreille un peu fine; elle avoit le cœur gros,
Elle le débonda d'abord par des sanglots;
Puis d'un ton assez aigre elle te fit entendre
Quels maux de mon voyage elle devoit attendre:
Que j'allois lui chercher un époux irrité
D'avoir langui long-temps dans la captivité;
Qu'elle alloit à son tour entrer dans l'esclavage;
Enfin qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,
Un vieux mari chagrin viendroit troubler le cours
De ses plus doux plaisirs et de ses plus beaux jours.
J'en aurois bien oui davantage sans peine,
Mais on vint à sortir de la chambre prochaine;

J'eus peur d'être surpris, et je vois à regret
Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute?

LAURETTE.

Oui, je te le proteste.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimois assez...

LAURETTE.

Va, je t'aime de reste.

CHAMPAGNE.

Quel secret entre amants doit-on jamais avoir?

LAURETTE.

Tu ne saurois rien taire, et tu veux tout savoir!
Crois-tu que quand je garde avec toi le silence,
Je ne me fasse pas beaucoup de violence?
Je suis fille, je t'aime, et me tais à regret:
Ce m'est un grand fardeau que le moindre secret;
Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible,
Et ne puis m'y fier, sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, va, j'ai vu le monde, et je suis bien changé;
Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé.
Je sais comme il faut vivre, et vivre avec adresse;
Je reviens du pays des sept sages de Grece;
Et pour te faire voir que je me tais fort bien,
Je sais un grand secret dont tu ne sauras rien.

LAURETTE.

Qui? moi?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor, quel secret pourroit-ce être?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perd, s'il est su de mon maître.
Son vieux pere sur-tout, fâcheux au dernier point,
Est homme là-dessus à ne pardonner point.

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à savoir ce mystere?

CHAMPAGNE.

N'étoit que tu croirois que je ne puis me taire,
Vois-tu, je t'aime assez pour ne te rien celer;
Mais tu m'accuserois encor de trop parler.

LAURETTE.

Point, cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux savoir garder désormais le silence;
Et si je te dis tout, peut être tu croiras...

LAURETTE.

Point du tout, je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu sais quelle amitié de tout temps fit paroître
L'époux de ta maîtresse au pere de mon maître;
Qu'ils étoient grands amis, n'étant encor qu'enfants,
Et qu'il y peut avoir déja près de huit ans
Que ton maître, embarqué sur mer pour ses affaires,
Fut pris, et chez les Turcs vendu par des corsaires.
Tu sais que ta maîtresse en eut peu de douleur,
Et très patiemment supporta ce malheur;
Que loin de rechercher, craignant sa délivrance,
Elle le tint pour mort et prit le deuil d'avance.
Tu sais fort bien aussi que la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux maître en eut quelque pitié,
Et me chargea de faire en Turquie un voyage,
Pour chercher et tirer son ami d'esclavage.
Je fus, comme tu sais, m'embarquer pour cela:
Tu sais enfin... Comment! quels gestes fais-tu là?

LAURETTE.

C'est que le sang me bout, franchement, à t'entendre:

Si je sais tout cela, que sert de me l'apprendre ?

CHAMPAGNE.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

LAURETTE.

Conte-moi simplement ce que je ne sais point.

CHAMPAGNE, lui faisant signe de se taire.

Donc... au moins...

LAURETTE.

Oui, dis donc.

CHAMPAGNE.

Veux-tu que je te die ?
Je n'ai, ma foi, jamais été jusqu'en Turquie.

LAURETTE.

Comment ?

CHAMPAGNE.

Un vent fâcheux à Malte nous jetta,
Où d'un certain vin grec le charme m'arrêta :
Ta maîtresse aussi bien...

LAURETTE.

Laisse-là ma maîtresse :
Si l'on t'interrogeoit...

CHAMPAGNE

Me crois-tu sans adresse ?
Un vaisseau turc fut pris : un esclave chrétien,
François, et pas trop sot pour un Parisien,
Trouvé sur ce vaisseau, fut mis hors d'esclavage :
Il étoit vieux, cassé ; j'eus pitié de son âge,
Je l'ai par charité jusqu'à Paris conduit,
Et du pays des Turcs il m'a fort bien instruit.
Veux-tu voir si je sais...

LAURETTE.

Moi, puis-je m'y connoître ?

CHAMPAGNE.

N'importe.

LAURETTE.

Quelqu'un vient ; c'est Acante, ton maître.

SCENE II.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez causants, monsieur, Champagne et moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours à ce que je connoi.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi non, monsieur?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux! Mais voit-on ta maîtresse?

LAURETTE.

On ne peut voir Madame encor de quelque temps;
Elle est à sa toilette.

ACANTE.

Il suffit, et j'attends.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire entre nous que Madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde?

CHAMPAGNE.

Eh! ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas?

LAURETTE.

Que la mere en ces lieux n'attire point vos pas;
Que la fille plutôt...

ACANTE.

Quoi? l'ingrate Isabelle!
Je l'aimois, je l'avoue, et d'une ardeur fidelle.

Dès mes plus jeunes ans je m'en sentis charmé,
Et je puis dire, hélas! qu'alors j'étois aimé :
J'en avois chaque jour quelque douce assurance,
Tant qu'elle fut dans l'âge où regne l'innocence.
Elle vit avec joie et même avec transport,
Nos deux peres amis, de notre hymen d'accord;
Et j'attendois, des nœuds qu'en nous on voyoit croître,
Une éternelle amour, s'il en peut jamais être.
J'avois cru que son cœur pourroit se dégager
Du penchant naturel qu'a son sexe à changer;
Mais l'ingrate, au mépris d'un feu tel que le nôtre,
Est changeante, sans foi, fille enfin comme une autre.

LAURETTE.

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux;
Les hommes, par ma foi, ne valent guere mieux;
Et tel qui nous impute une inconstance extrême
Souvent cherche querelle, et veut changer lui-même :
Quand les traîtres sont las, messieurs font les jaloux.

ACANTE.

Crois-tu?

LAURETTE.

Ce que j'en dis, monsieur, n'est pas pour vous.
Isabelle sans doute agit d'une maniere
Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la premiere;
Et malgré ses mépris, malgré tous ses rebuts,
Je ne jurerois pas que vous ne l'aimiez plus.

ACANTE.

Moi! que j'aime une ingrate! une inconstante fille!...
Mais est-elle en sa chambre?

LAURETTE.

Oui, monsieur, qui s'habille :
Un homme y vient d'entrer.

ACANTE.

Qui?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu.

Beau, jeune.

ACANTE.

Et c'est ?

LAURETTE.

Déja vous voilà tout en feu :
Il n'a que soixante ans, c'est monsieur votre pere.

ACANTE.

Mon pere! Eh! que fait-il ?

LAURETTE.

Eh! que pourroit-il faire?
Courbé sur son bâton, le bon petit vieillard
Tousse, crache, se mouche, et fait le gogueuard ;
De contes du vieux temps étourdit Isabelle :
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès d'elle.

ACANTE.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs ?

CHAMPAGNE.

Là, dis.

LAURETTE.

Je le crois bien ;
Mais pour dire qui c'est, monsieur, je n'en sais rien.

CHAMPAGNE.

Seroit-ce point...?

ACANTE.

Qui donc ?

CHAMPAGNE.

Attendez, que j'y pense.
Le marquis ?

ACANTE.

Mon cousin? j'y vois peu d'apparence.

LAURETTE.

Il est vrai, ce cousin, respect la parenté,
Est un jeune étourdi, bouffi de vanité,
Qui cache dans le faste et sous l'énorme enflure
D'une grosse perruque et d'une garniture,
Le plus badin marquis qui vit jamais le jour,

Et pour tout dire enfin, un sot suivant la cour.

CHAMPAGNE.

N'importe, il est marquis, c'est ainsi qu'on le nomme,
Et ce titre parfois rajuste bien un homme.

ACANTE.

Ah! si c'étoit pour lui... Non, je ne le crois pas;
Isabelle n'a point des sentiments si bas;
Quelque juste dépit qui contre elle m'aigrisse,
Je ne lui saurois faire encor cette injustice :
Mais si je connoissois mon rival trop heureux...

LAURETTE.

Ah! vous êtes, monsieur, encor bien amoureux.

ACANTE.

Non, je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi, l'on l'est bien davantage;
On ne m'y trompe pas, je m'y connois trop bien.

ACANTE.

Hélas! que l'orgueilleuse au moins n'en sache rien;
Si l'ingrate qu'elle est connoissoit ma tendresse,
Elle triompheroit encor de ma foiblesse.

LAURETTE.

Vraiment, sans lui rien dire, elle en triomphe assez.
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise, et croit que je l'adore;
Dis-lui qu'elle s'abuse; oui, mais dis-lui si bien...

LAURETTE.

Ma foi, j'aurai beau dire, elle n'en croira rien,
Elle tient votre cœur trop sûr sous son empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire:
Ce cœur, ce lâche cœur...

SCENE III.

LE MARQUIS, ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS.

Ah ! cousin, te voilà ;
Bon jour. Que je t'embrasse. Encor cette fois-là.

ACANTE.

Ah ! vous me meurtrissez ! Laurette se retire ?

LAURETTE.

Monsieur Champagne encore a deux mots à me dire.

LE MARQUIS

Comment, monsieur Champagne ! Il est donc revenu ?
Il sent son honnête homme, et je l'ai méconnu ;
Lorsqu'il étoit laquais, il n'étoit pas si sage.

CHAMPAGNE.

Ni vous non plus, monsieur, lorsque vous étiez page.

LE MARQUIS.

Nous étions grands frippons.

CHAMPAGNE.

Vous l'étiez plus que moi.

LE MARQUIS.

Je te veux servir.

CHAMPAGNE.

Ouf, vous m'étranglez, ma foi.

LE MARQUIS.

Eh, Laurette !

LAURETTE.

Ah ! monsieur, avec moi, je vous prie,
Treve de compliment et de cérémonie.

(Laurette et Champagne se retirent.)

ACANTE.

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez

D'estropier les gens par vos civilités,
Ces compliments de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bons jours à gourmades?
Ne reviendrez-vous point de toutes ces façons?

LE MARQUIS.

Ho, ho, voudrois-tu bien me donner des leçons,
A moi, cousin, à moi?

ACANTE.

C'est un avis sincere,
Et ce que je vous suis me défend de me taire:
On peut plus sagement exprimer l'amitié.

LE MARQUIS.

Eh! mon pauvre cousin, que tu me fais pitié!
Tu veux donc faire prendre un air modeste et sage
Aux gens de ma volée, aux marquis de mon âge?
Va, tu sais peu le monde, et la cour, si tu crois
Qu'on puisse être marquis, jeune et sage à la fois?
Il faut être à la mode, ou l'on est ridicule;
On n'est point regardé si l'on ne gesticule;
Si dans les jeux de main, ne cédant à pas un,
On ne se sait un peu distinguer du commun.
La sagesse est niaise, et n'est plus en usage,
Et la galanterie est dans le badinage.
C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité,
Et le véritable air des gens de qualité.

ACANTE.

On peut voir toutefois, pour peu que l'on raisonne...

LE MARQUIS.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.

ACANTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Ne t'érige point de grace en raisonneur;
Morbleu, c'est un défaut à te perdre d'honneur,
Tâche à t'en corriger, et changeons de matiere.
Je viens chercher ici ton pere, à ta priere;

Je veux en ta faveur lui parler comme il faut.

ACANTE.

Il est dans cette chambre, et sortira bientôt;
Sur-tout...

LE MARQUIS.

Tu me dis hier tout ce qu'il lui faut dire,
Laisse-moi seulement.

ACANTE.

Quoi! que je me retire
Sans m'informer de lui, du moins de sa santé!

LE MARQUIS.

Hé! ne te pique point de tant d'honnêteté;
Dans un fils tel que toi, crois-moi, l'on n'aime guere
Ces soins si curieux de la santé d'un pere.
Le bon homme pour toi ne mourra que trop tard.

ACANTE.

Vous croyez...

LE MARQUIS.

Avec moi, cousin, finesse à part;
Nous savons ce que c'est que la perte d'un pere;
Jamais de ce malheur fils ne se désespere;
Et l'on trouve toujours aux douceurs d'hériter
Des consolations qu'on ne peut rejeter.
Quelque honnête grimace enfin qu'on puisse faire,
Tout pere qui vit trop court danger de déplaire:
Ton chagrin pour le tien n'a que trop éclaté.

ACANTE.

Si j'ai quelque chagrin, c'est de sa dureté,
De lui voir chaque jour retrancher ma dépense,
Et d'un air dont pour lui je rougis quand j'y pense:
Mais ce n'est pas encor sa plus grande rigueur:
De plus, ce coup sur-tout m'a percé jusqu'au cœur,
Lui-même qui pour moi fit le choix d'Isabelle
A cessé d'approuver mon hymen avec elle,
M'a dit qu'il s'avisoit de m'engager ailleurs,
Et jetoit l'œil pour moi sur des partis meilleurs.

J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse,
Il la nomma folie, aveuglement, foiblesse,
Et paya mes raisons, sans en être adouci,
D'un *je suis votre pere, et je le veux ainsi.*

LE MARQUIS.

Laissons l'amour à part, parlons pour ta dépense.
Mais sors, j'entends tousser, et le bon homme avance.

SCENE IV.

CREMANTE, LE MARQUIS.

CRÉMANTE, en toussant.

C'est vous, mon cher neveu? qui vous croyoit si près?

LE MARQUIS.

Achevez de tousser, vous parlerez après;
Vous allez étouffer, ce n'est point raillerie;
Quelques coups sur le dos...

CRÉMANTE.

Doucement, je vous prie.
La moindre émotion me fait tousser d'abord.

LE MARQUIS.

Et qui peut si matin vous émouvoir si fort?

CRÉMANTE.

Je vais tout vous conter sans feinte et sans grimace,
Pour vous...

LE MARQUIS.

Sans compliment.

CRÉMANTE.

Couvrons-nous donc, de grace.

LE MARQUIS.

Mettez.

CRÉMANTE.

Eh!

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

CRÉMANTE.

Quoi ! ne vous couvrir pas ?

LE MARQUIS.

Non.

CRÉMANTE.

Quoi ! vous...

LE MARQUIS.

Morbleu, non.

CRÉMANTE.

Vous laisser chapeau bas ?
Moi ! souffrir d'un marquis ce respect !

LE MARQUIS.

Non, je jure,
C'est moins respect pour vous que soins pour ma coiffure :
Celui de se couvrir n'est bon qu'aux vieilles gens.

CRÉMANTE.

Eh ! l'on n'est pas si vieux encore à soixante ans.

LE MARQUIS.

Non dà, vous êtes sain.

CRÉMANTE.

Oui, je le suis, sans doute,
Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,
Catharre, rhumatisme.

LE MARQUIS.

Ah ! tout cela n'est rien.

CRÉMANTE.

Enfin, à cela près je me porte assez bien.
Tout vieux que je parois, l'âge encore me laisse
Des restes de chaleur, des regains de jeunesse ;
Mon poil blanc couvre encore un sang subtil et chaud,
Tel qu'au temps...

LE MARQUIS.

Vous prenez le récit d'un peu haut.

CRÉMANTE.

Je ne vous dis donc point enfin qu'en secret j'aime,
Que je suis depuis peu rival de mon fils même.

LE MARQUIS.

Vous m'avez dit cela vingt fois sans celle-ci.

CRÉMANTE

Vraiment je n'entends pas vous en rien dire aussi.
Enfin donc, par un feudont tout mon sang s'allume,
Eveillé ce matin plutôt que de coutume,
J'ai familièrement usé de mon crédit,
Et surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai senti jamais mon ame plus émue;
Sa beauté négligée en sembloit être accrue :
Son désordre charmoit; un long et doux sommeil
Avoit rendu son teint plus frais et plus vermeil,
Rallumé ses regards et jeté sur sa bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche;
Sans art, sans ornements, sans attraits empruntés,
Elle étoit belle enfin de ses propres beautés;
Sous le nom de bon homme et d'ami de son pere,
Je l'ai vue habiller sans façon, sans mystere :
J'ai fait pour l'amuser des contes de mon mieux,
Mais Dieu sait cependant comme j'ouvrois les yeux.
En se chaussant j'ai vu... rien n'est mieux fait au monde;
J'ai vu certain morceau de jambe blanche, ronde...
Mais n'allez pas l'aimer au moins sur mon récit.

LE MARQUIS.

Les gens de cour ont bien autre chose en l'esprit,
L'amour leur est honteux, à moins d'un grand trophée;
Poursuivez donc.

CRÉMANTE.

Ensuite elle s'est donc coiffée :
J'ai goûté le plaisir de voir ses cheveux blonds
Tomber à flots épais jusque sur ses talons,

Et même si bien pris mon temps et mes mesures,
Que j'en ai finement ramassé des peignures.
S'étant coiffée enfin, comme avec mille appas
Pour prendre un corps de robe elle avançoit le bras.
Par bonheur tout-à-coup une épingle arrachée,
Qui tenoit sur son sein sa chemise attachée,
M'a laissé voir à nu l'objet le plus charmant...
Ouf, je suis tout ému d'y penser seulement.

LE MARQUIS.

Votre toux reviendra, changeons donc de langage,
Aussi bien mon cousin à vous parler m'engage,
Il voudroit quelque argent.

CRÉMANTE.

Là-dessus je suis sourd;
La jeunesse a besoin qu'on la tienne de court.
Vos conseils toutefois sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.

Non, non, ne changez point votre façon de vivre,
Tenez-lui les rigueurs des peres d'aujourd'hui;
Dites-lui bien pourtant que j'ai parlé pour lui;
Mais que c'est pour son bien.

CRÉMANTE.

Allez, laissez-moi faire,
Je sais faire valoir l'autorité de pere.

LE MARQUIS.

Vous me prêterez bien, que je crois, cent louis,
J'en reçus hier deux cents qui sont évanouis,
Mais vous saurez comment, et m'en louerez sans doute;
Quand il s'agit d'honneur, il faut que rien ne coûte;
Et je puis sur ce point dire sans vanité,
Qu'aucun argent jamais n'a si bien profité.

CRÉMANTE.

Oui, l'honneur vaut beaucoup.

LE MARQUIS.

Admirez l'industrie;

L'honneur vient de bravoure et de galanterie,
Et j'ai su trouver l'art d'être ensemble estimé,
Et galant de fortune, et brave confirmé.
Moyennant cent louis que j'ai donnés d'avance,
Un marquis des plus gueux, mais brave à toute outrance,
M'a feint une querelle, et d'abord prenant feu
M'a donné sur la joue un coup plus fort que jeu.

CRÉMANTE.

Un soufflet!

LE MARQUIS.

Point du tout.

CRÉMANTE.

Mais un coup sur la joue.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un coup de poing, et lui-même l'avoue.
J'ai fait rage aussitôt, j'ai ferraillé, paré,
Et me suis fait tenir pour être séparé.
Voilà qui m'établit pour brave sans conteste.
Je n'ai pas mis plus mal mes cent louis de reste:
Avec une comtesse en crédit à la cour
J'ai seul passé le soir, et joué jusqu'au jour.
J'ai perdu mon argent, mais la perte est légere,
Et ce qu'elle me vaut me la doit rendre chere.

CRÉMANTE.

Quoi! la dame en faveurs vous auroit racquitté?

LE MARQUIS.

Non, je la crois fort sage, à dire vérité.
Mais comme je sortois sans suite que mon page,
(Car c'est une maison de notre voisinage)
J'ai trouvé deux marquis, et des plus médisants,
Qui pour chasser ensemble alloient sans doute aux champs.
Tous deux m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vu paroître;
J'ai feint, me détournant, de ne les pas connoître,

Et d'un grand manteau gris me suis couvert le nez,
Comme font en tels cas les galants fortunés.
Jugez en quel honneur me mettra cette histoire,
Et pour fort peu d'argent combien j'aurai de gloire.

CRÉMANTE.

Mais l'honneur, ce me semble, au fond n'est point cela.

LE MARQUIS.

Bon, c'est du vieil honneur dont vous nous parlez-là.

CRÉMANTE.

Jadis...

LE MARQUIS.

Sans perdre temps en des raisons frivoles,
De grace, allons chez vous pour prendre cent pistoles.

CRÉMANTE.

Quoique l'argent soit rare, allons, j'en suis conten,
Mais j'espère en revanche un service important.

LE MARQUIS.

Mon crédit à la cour vous est-il nécessaire?

CRÉMANTE.

Non, l'amour maintenant est mon unique affaire;
Mon fils aime Isabelle, et c'est tout mon espoir
De les brouiller ensemble et de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fussent-ils plus unis, que rien ne vous étonne,
Je sais l'art de brouiller les gens mieux que personne:
C'est là mon vrai talent et mon soin le plus doux.

CRÉMANTE.

Il faudroit donc...

LE MARQUIS.

Allons résoudre tout chez vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE, sortant de sa chambre, et trouvant Ismene qui sort de la sienne.

J'allois à votre chambre.

ISMENE.

Et qu'y veniez-vous faire?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mere,
M'informer s'il vous plaît que je suive vos pas
Au Temple, ce matin.

ISMENE.

Non, il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend pour moi votre humeur plus sévere;
Ne saurai-je jamais d'où naît votre colere?
J'essayerois, madame...

ISMENE.

Ah! c'est trop discourir.
Allez, retirez-vous, je ne vous puis souffrir.

SCENE II.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, en vérité cette rigueur m'étonne;
Quoi! vous, pour tout le monde et si douce et si bonne,
Pour votre fille seule être rude à ce point!

ISMENE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point;
J ignore d'où vous vient tant de haine pour elle;
C'est une fille aimable...

ISMENE.

Elle n'est que trop belle.
Je sais trop sur les cœurs quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage...

ISMENE.

En est-il un plus grand?
De quel œil puis-je voir, moi qui par mon adresse
Crois pouvoir, si j'osois, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, et qui, malgré mes soins,
M'oblige d'avouer que j'ai trente ans au moins;
Et comme à mal juger on n'a que trop de pente,
De trente ans avoués n'en croit-on pas quarante?

LAURETTE.

Il est vrai que le monde est plein de médisans;
Mais on peut être belle encore à quarante ans.

ISMENE.

On le peut; mais enfin c'est l'âge de retraite,
La beauté perd ses droits, fût-elle encor parfaite;

Et la galanterie, au moment qu'on vieillit,
Ne peut se retrancher qu'à la beauté d'esprit.

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, et c'est une chimere.

ISMENE.

Une fille à seize ans défait bien une mere;
J'ai beau par mille soins tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affoiblir,
Et d'arrêter par art la beauté naturelle
Qui vient de la jeunesse et qui passe avec elle,
Ma fille détruit tout dès qu'elle est près de moi,
Je me sens enlaidir si-tôt que je la voi;
Et la jeunesse en elle, et la simple nature,
Font plus que tout mon art, mes soins et ma parure;
Fut-il jamais sujet d'un plus juste courroux?

LAURETTE.

Elle a tort en effet, je l'avoue avec vous:
Mais on sait à ce mal le remede ordinaire,
Faites-la d'un couvent au moins pensionnaire.
Quoi! vous hochez la tête? Est-ce que vous doutez
Qu'Isabelle ose rien contre vos volontés?

ISMENE.

Non, je puis m'assurer de son obéissance;
Elle suit mes desirs toujours sans résistance,
Je la trouve soumise à tout ce que je veux,
Et c'est ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,
Puisqu'elle m'ôte ainsi tout prétexte de plainte,
Pour couvrir le dépit dont je me sens atteinte.
Pour l'éloigner de moi, je n'ai qu'à le vouloir;
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir?
C'est dans l'état de veuve où je dois me réduire
Un prétexte aux plaisirs, qu'une fille à conduire;
Je puis, sous la couleur d'un soin si spécieux,
Prétendre sans scrupule à paroître en tous lieux,
A jouir des douceurs du cours, des promenades,
A voir les jeux publics, bals, ballets, mascarades;

Et n'ayant plus de fille à mener avec moi,
Je dois vivre autrement, et c'est là mon effroi.
Le grand monde me plaît, je hais la solitude,
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude;
Et j'aime encore mieux voir ma fille à regret,
Qu'éviter à ce prix le tort qu'elle me fait.

LAURETTE.

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous semble,
On vous prend pour deux sœurs quand on vous voit ensemble.

ISMENE.

Sans mentir ?

LAURETTE.

Je vous parle avec sincérité.

ISMENE, se regardant dans son miroir de poche.

Comment suis-je aujourd'hui ? mais dis la vérité.

LAURETTE.

Vous ne fûtes jamais plus jeune ni plus belle,
Sur-tout, votre beauté paroît fort naturelle.

ISMENE.

Est-il bien vrai, Laurette ?

LAURETTE.

Il n'est rien plus certain.

ISMENE.

Tu peux prendre pour toi cette jupe demain;
Je viens d'apercevoir que la tienne se passe.

LAURETTE.

Vous savez, sans mentir, donner de bonne grace;
Votre fille, après tout, ne vous vaudra jamais.

ISMENE.

La jeunesse, Laurette, a de puissants attraits.

LAURETTE.

Elle est jeune, il est vrai, mais, à faute de l'être,
On peut s'en consoler quand on le sait paroître;
Votre fille n'a point vos secrets pour charmer.

ISMENE.

Acante cependant l'aime, et ne peut m'aimer;
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse,
N'ont pu déraciner sa premiere tendresse:
Je ne puis à ma fille arracher cet amant.

LAURETTE.

Les premieres amours tiennent terriblement;
Nous pouvons toutefois avoir quelque espérance,
Mes ruses ont entre eux rompu l'intelligence,
Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici
Nous ont, graces au ciel, assez bien réussi.
Ils ne se parlent plus.

ISMENE.

C'est beaucoup; mais, Laurette,
Ce n'est pas, tu le sais, tout ce que je souhaite:
Avant de mes appas le déclin déclaré,
Il seroit bon que j'eusse un époux assuré,
Un parti qui me plût et qui me fût sortable,
Et je trouve à mon goût Acante fort aimable.

LAURETTE.

Vous avez le goût bon, on ne le peut nier,
Et ce second époux vaudroit bien le premier.
Mais c'est un grand dessein.

ISMENE.

N'épargne soin ni peine,
Si tu peux réussir, ta fortune est certaine,
Tu n'en dois point douter.

LAURETTE.

J'y ferai mon effort;
Mais je trouve un obstacle à surmonter d'abord:
Touchant votre veuvage un scrupule peut naître;
Vous êtes fort bien veuve, et l'on ne peut mieux l'être;
Votre mari sans doute est défunt, autant vaut;
Vous avez attendu plus de temps qu'il n'en faut:

Après huit ans passés, sans qu'un mari se treuve,
Une femme au besoin est même plus que veuve;
Il n'est rien de plus sûr, votre avocat l'a dit:
Mais il est bon d'ôter tout soupçon de l'esprit,
Toute peur d'un retour et d'un remu-ménage,
Si vous voulez qu'on pense à vous pour mariage.

ISMENE.

Laurette, à dire vrai, c'est mon plus grand souci.

LAURETTE.

Champagne m'a promis d'être bientôt ici;
Il faut voir si l'on peut gagner son témoignage,
Et celui d'un vieillard qui sort de l'esclavage.

ISMENE.

Il faudroit que ce fût sans me commettre, au moins.

LAURETTE.

C'est comme je l'entends, fiez-vous à mes soins;
Afin de vous laisser garder la bienséance,
Je ferai du dessein seule toute l'avance.
Mais l'argent pour corrompre est un puissant moyen.

ISMENE.

Dispose, agis, promets, je n'épargnerai rien.
On vient, je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls, vous reviendrez ensuite.

SCENE III.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'où vient que ta maîtresse évite de me voir?
Va-t-elle dire encor deux mots à son miroir?
De ses ingrédients grossir un peu la dose?

LAURETTE.

Elle avoit oublié de serrer quelque chose,

Elle va l'enfermer, et doit sortir bientôt.

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut?
Et sa beauté d'emprunt...

LAURETTE.

Brisons là, je te prie,
Elle hait là-dessus à mort la raillerie;
Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal à celui-là.
Je veux t'entretenir d'affaires d'importance.
L'homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel homme est-ce?

CHAMPAGNE.

Un vieillard assez chagrin.

LAURETTE.

Au fonds,
Est-ce un homme d'esprit?

CHAMPAGNE.

D'esprit, je t'en réponds.
Mais touchant sa famille il s'obstine à se taire...

LAURETTE.

Cela n'importe rien pour ce que j'en veux faire;
Ma maîtresse a sans doute, à parler tout de bon,
De se remarier grande démangeaison;
Mais quoique elle prétende être veuve à bon titre
Elle a quelque scrupule encor sur ce chapitre,
Et pour t'en délivrer on l'obligeroit fort
Si quelqu'un témoignoit que son mari fût mort.
Crois-tu que ton vieillard pût rendre cet office?
Nous ferions-bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oui, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi;
C'est sans doute.

LAURETTE.

Et sur-tout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu voulois y joindre aussi ton témoignage
Ce seroit encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi! faire un faux rapport?

LAURETTE.

Quoi! pour mentir un peu te troubles tu si fort?
Et serois-tu bien homme à si foible cervelle
Que de t'embarrasser pour une bagatelle?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux.
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux;
Un soin si délicat n'est pas à notre usage;
La fourbe qui nous sert est notre vrai partage
Elle est pour nous sans honte; et jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des valets;
Les gens d'esprit sur-tout ont leur profit en tête.

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrête.
Hier, lorsque j'arrivai, quand j'y songe d'abord,
Je dis que j'ignorois si ton maître étoit mort.
Comment dire autrement sans que l'on me soupçonne?

LAURETTE.

Pour un homme d'esprit peu de chose t'étonne.
Tu diras que d'abord, ne doutant point du choix
Que ton maître avoit fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachois cette mort, pour détourner la mere
De donner à sa fille un importun beau-pere;
Mais, ton maître pour elle étant sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est comme à toi venu dans la pensée;
Mais d'un nouveau souci j'ai l'âme embarrassée:
Si ton maître à la fin revenoit du Levant?

LAURETTE.

Mon Dieu ! point, il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il étoit vivant ?

LAURETTE.

Il n'a garde, crois-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma maîtresse revient, songe à ton personnage.

CHAMPAGNE.

J'y vois trop de péril, et tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor ? Que rien ne t'inquiete.

SCENE IV.

ISMENE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, feignant de pleurer.

Quelle nouvelle ! ah ! ah !

ISMENE.

De quoi pleure Laurette ?

LAURETTE.

Je pleure, mais hélas ! quand vous saurez de quoi,
Vous pleurerez, madame, encor bien plus que moi.

ISMENE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah ! ma bonne maîtresse,
C'est... Je ne puis parler, tant la douleur me presse ;
Monsieur Champagne,... Hé, là, faites-lui ce récit,
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi ! tout ?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi! je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystere?
C'est par discrétion qu'il s'obstine à se taire;
Il est vrai que d'abord un si cruel malheur
Doit causer à madame une extrême douleur:
Mais, puisque tôt ou tard il faut qu'elle l'apprenne,
Le plutôt vaut le mieux pour la tirer de peine:
A la laisser languir quel plaisir prenez-vous?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'époux?

ISMENE, se laissant cheoir sur un siége.

Je n'aurois plus d'époux! seroit-il bien possible?

LAURETTE.

Ce coup assurément pour madame est sensible!
La pauvre femme! hélas! sans doute elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous fâchez pas tant, madame, il n'en est rien.

ISMENE.

Ah! ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zele!
Il voudroit vous cacher cette triste nouvelle.
Vous devez à ses soins beaucoup certainement,
Et vous m'aviez parlé d'un certain diamant...

ISMENE.

La douleur m'en avoit fait perdre la mémoire,
Je ferai plus pour vous, et vous le pouvez croire;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez, sans façon.
Son époux est-il mort?

CHAMPAGNE, prenant le diamant.

Hé!

LAURETTE.

Parlez tout de bon,
Madame le souhaite, et n'a pas l'ame ingrate;
Mais elle ne veut pas sur-tout que l'on la flatte;
De son mari, sans feinte, apprenez-lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puisque vous le voulez, madame, il est donc mort.

ISMENE.

Ciel!

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable et la possede,
Un peu de solitude est son meilleur remede:
Laissons-la revenir, et va prendre le soin
D'instruire le vieillard dont nous avons besoin.

CHAMPAGNE.

Le diamant est bon, au moins?

LAURETTE.

Bon, tu te railles;
C'est du pauvre défunt un présent d'épousailles.

CHAMPAGNE.

Quel défunt?

LAURETTE.

Eh, mon maître; et tu doutes à tort...

CHAMPAGNE.

Enfin s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

LAURETTE.

Je t'assure de tout, va, tu n'as rien à craindre.

SCENE V.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, il est sorti, cessez de vous contraindre,
Rendez graces au ciel, tout va bien, tout nous rit.

ISMENE.

Me voilà donc enfin veuve sans contredit?

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMENE.

Acante pourroit donc m'épouser sans scrupule?

LAURETTE.

C'est sans difficulté; si c'est peu d'un témoin,
Nous en aurons encore un second au besoin:
Les dons faits à propos produisent des miracles.

ISMENE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obstacles.

LAURETTE.

Quel?

ISMENE.

Le pere d'Acante.

LAURETTE.

Hé, qu'appréhendons-nous?
Le bon homme vous aime, et tout lui plaît de vous.

ISMENE.

Peut-être il m'aime trop, c'est ce que j'appréhende,
J'ai peur qu'à m'épouser lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce dessein nous pourroit sans doute embarrasser;
Mais pourroit-il bien être en état d'y penser,
A son âge?

ISMENE.

Il n'importe, et je crains qu'il n'y pense.

LAURETTE.

Qui? lui, vous épouser? ce seroit conscience;
Vieux, usé comme il est, et déja demi-mort,
Pourroit-il bien vouloir vous faire un si grand tort?
Après d'un vieux mari la longue et triste épreuve,
Puisqu'en très bonne forme enfin vous voilà veuve,
C'est bien le moins, vraiment, que vous puissiez pour vous

Que d'oser faire aussi le choix d'un jeune époux,
Et de connoître un peu, par votre expérience,
Du jeune et du vieillard quelle est la différence.

ISMENE.

Ce n'est point pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon Dieu, non.
Mais voici le bon homme, il faut changer de ton.

SCENE VI.

CREMANTE, ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Venez m'aider, monsieur, à consoler madame.

CRÉMANTE.

Qu'a-t-elle?

ISMENE.

Oh!

LAURETTE.

La douleur la perce jusqu'à l'ame.

CRÉMANTE.

Quel accident l'expose au trouble où la voilà?

LAURETTE.

La mort de son mari.

CRÉMANTE.

Quoi! ce n'est que cela?
Il n'est pas mort, peut-être.

ISMENE.

Il est trop véritable.

LAURETTE.

Champagne, qui l'assure, est homme irréprochable.

CRÉMANTE.

Sa mort m'ôte un ami, vous ôtant un époux,
Et j'y crois perdre au moins, madame, autant que vous.

Le regret que j'en ai ne cede en rien au vôtre,
Mais nous l'avions compté pour mort et l'un et l'autre.
On ne rend pas la vie aux gens, pour les pleurer.
Puis la perte est pour vous aisée à réparer;
Et pour vous consoler d'une telle disgrace,
Quelque autre du défunt peut occuper la place:
Vous n'aurez rien perdu prenant un autre époux;
J'en sais un...

ISMENE.

Hé, monsieur, de quoi me parlez-vous?

CRÉMANTE.

Je veux que, dans l'effort de vos premieres larmes,
Pour vous le mariage ait d'abord peu de charmes;
Je veux qu'il vous soit même odieux en effet;
Mais enfin si l'époux étoit bien votre fait,
Si vous pouviez en lui trouver de quoi vous plaire...

ISMENE.

Cela ne se peut pas.

CRÉMANTE.

Mon Dieu! tout se peut faire:
Si vous saviez l'époux que je veux vous offrir...

ISMENE.

Ah!

LAURETTE.

Au seul nom d'époux son mal semble s'aigrir.

CRÉMANTE.

Il est vrai, j'aurois tort d'en plus ouvrir la bouche;
Le desir de lui plaire est le seul qui me touche;
Et j'ai cru que mon fils, jeune, adroit, plein d'appas,
Pour un second époux ne lui déplairoit pas.

LAURETTE.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire...

CRÉMANTE.

Je m'en garderai bien; non, non, je me retire;
Je la laisse en repos, ce sera le meilleur.

ISMENE.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur?

CRÉMANTE.

Je vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler, vous trouble davantage.

ISMENE.

Hélas! qui pourroit mieux me consoler que vous?
Vous étiez tant ami de mon défunt époux;
Tout votre soin ne peut m'être que salutaire,
Et rien venant de vous ne me sauroit déplaire.

CRÉMANTE.

Ce que j'ai dit pourtant vous a déplu d'abord.

ISMENE.

Sait-on ce que l'on fait dans un premier transport?
D'abord il est certain, c'étoit bien mon envie,
De n'entendre parler d'autre époux de ma vie;
J'en rejetois l'espoir, quoiqu'il me fût permis;
Mais que ne peuvent point les conseils des amis?

CRÉMANTE.

Je voulois vous parler de mon fils; mais, madame,
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre ame;
Prenez plutôt du temps pour examiner bien...

ISMENE.

Ah! monsieur, après vous je n'examine rien.

CRÉMANTE.

Il est jeune, bien fait; voyez s'il peut vous plaire.

ISMENE.

Vous savez mieux que moi ce qui m'est nécessaire;
Acante vaut beaucoup; mais quel qu'en soit le prix
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

CRÉMANTE.

Vous nous honorez trop.

ISMENE.

Au moins c'est une affaire
Que vous trouverez bon, monsieur, que je diffère:

Ce n'est pas qu'en effet ce soin importe fort,
Feu mon mari déjà depuis long temps est mort;
J'en ai porté le deuil, et j'ai toute licence;
Mais j'aime extrêmement l'exacte bienséance;
Et pour sécher mes pleurs, pour en finir le cours,
Je vous demande encore au moins huit ou dix jours.

CRÉMANTE.

Ce n'est qu'avec le temps qu'un grand ennui se passe,
Il est vrai; mais j'espere à mon tour une grace.

ISMENE.

Ce que je vous dois être unit nos intérêts.

CRÉMANTE.

Votre fille pourroit les unir de plus près.

ISMENE.

Ma fille, dites-vous?

CRÉMANTE.

Pour elle je soupire.

ISMENE.

Vous, monsieur?

CRÉMANTE.

Pourquoi non? qu'y trouvez-vous à dire?

ISMENE.

Hé, rien; mais vous pourriez peut-être choisir mieux;
Elle est si jeune encor.

CRÉMANTE.

Me trouvez-vous si vieux?

ISMENE.

Point du tout; mais j'ai peur, quelque soin que je prenne,
Que ma fille en ce choix m'obéisse avec peine.

CRÉMANTE.

A ne vous rien celer, j'ai peur, s'il est ainsi,
Qu'à m'obéir mon fils n'ait de la peine aussi.

ISMENE.

Sur ma fille, après tout, j'ai pourtant trop d'empire
Pour craindre absolument qu'elle m'ose dédire;

Elle me fut toujours soumise au dernier point.

CRÉMANTE.

Mon fils, je pense, aussi ne me dédira point;
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence
Que l'amour mit entre eux dès leur plus tendre enfance,
Et je doute qu'on puisse aisément parvenir
A diviser deux cœurs qui sont nés pour s'unir.

ISMENE.

Ainsi que vous, monsieur, c'est ce qui m'inquiete;
Mais j'ai grande espérance aux ruses de Laurette.

LAURETTE.

Je sais l'art de fourber assez bien, Dieu merci.
Mais dans le cabinet vous seriez mieux qu'ici.

CRÉMANTE.

Elle a raison, aucun n'y viendra nous distraire;
Allons y consulter ce que nous devons faire,
Et voir par quels moyens nous pourrons sans retour
Séparer deux amants en dépit de l'Amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

Hé bien, que voulez-vous? Si vous perdez un pere,
Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous n'y sauriez que faire;
Des regrets des vivants les morts ne sont pas mieux:
Parlons-donc d'autre chose, et ressuyez vos yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'ingrat qui m'avoit tant su plaire,
Acante, ce volage à qui je fus si chere,
T'a parlé ce matin?

LAURETTE.

Fort long-temps.

ISABELLE.

Entre nous,
Que pense-t-il de moi?

LAURETTE.

Lui! pense-t-il à vous?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor t'a-t-il pu faire?
De quoi t'a-t-il parlé?

LAURETTE.

Rien que de votre mere:
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement.

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi?

LAURETTE.

Pas un mot seulement;
De votre mere seule il m'a parlé sans cesse:
J'ai tourné le discours sur vous avec adresse,
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t-il répondu?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'avoir rien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mere enfin que peut-il voir d'aimable?

LAURETTE.

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable;
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens.
Vous ne serez en âge encor de très long-temps:
Votre pere étant mort, tout est en sa puissance;
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance;
Et de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter
Qu'un jeune époux s'offrant n'ait de quoi la tenter.

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire et de cacher son âge
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage;
Mais voir mon amant même en devenir l'époux?
Voir mon beau-pere en lui!

LAURETTE.

Que fait cela pour vous?
Si vous ne l'aimez plus, quel soin vous inquiete?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus! Que n'est-il vrai, Laurette?

LAURETTE.

Comment! auriez-vous bien assez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de sa légèreté?
Quoi! vous constante encor pour un homme qui change?

Auroit-on vu jamais foiblesse plus étrange ?
Un homme changeroit ; et vous, pleine d'appas,
Fiere, vous fille enfin, vous ne changeriez pas !
Laisser sur notre sexe avoir cet avantage?

ISABELLE.

Notre sexe à son gré n'est pas toujours volage ;
Et comme par pudeur une fille d'abord
N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'Amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en sort aussi qu'avec beaucoup de peine.
Sur-tout les premiers feux sont toujours les plus doux,
Ceux d'Acante et les miens sont nés presque avec nous ;
Nos peres, qui s'aimoient, sembloient dès la naissance;
Avoir fait pour s'aimer nos cœurs d'intelligence :
Tout enfant que j'étois, sans nul discernement,
Je songeois à lui plaire avec empressement.
Cent petits soins aussi m'exprimoient sa tendresse ;
Nous nous voyions souvent, et nous cherchions sans cesse ;
Sans lui j'étois chagrine, ainsi que lui sans moi ;
Par fois nous soupirions sans savoir bien pourquoi,
Et nos cœurs, ignorant quel mal ce pouvoit être,
Surent sentir l'amour plutôt que le connoître.

LAURETTE.

C'est cela qui le rend encore avec raison
Plus coupable envers vous après sa trahison ;
C'est ce qui doit pour lui redoubler votre haine.

ISABELLE.

Sans doute ; et si je vois sa trahison certaine...

LAURETTE.

Quoi ! vous flatteriez-vous assez pour en douter ?

ISABELLE.

Ah ! s'il se peut encor, laissez-moi m'en flatter.

LAURETTE.

Vous pourriez vous flatter d'une erreur si honteuse?

Son infidélité pour vous n'est plus douteuse;
Tout ce qu'on vous a dit vous en doit assurer.

ISABELLE.

On m'en a dit assez pour me désespérer:
Cependant en secret un pouvoir que j'admire
Me fait presque oublier tout ce qu'on m'a pu dire.
Je ne sais quoi toujours me parle en sa faveur.

LAURETTE.

Mon Dieu! jusqu'où l'Amour séduit un jeune cœur!
Je m'étois bien de vous promis plus de courage.

ISABELLE.

Tu te peux tout promettre encor, s'il est volage:
Mais mon cœur par lui-même en veut être éclairci.

LAURETTE.

Quoi! le voir?

ISABELLE.

Je t'ai crue, et l'ai fui jusqu'ici.
Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse,
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pu;
Souffre au moins une fois que mon cœur en soit cru,
Qu'il puisse s'éclaircir ainsi qu'il le souhaite,
Qu'un aveu de l'ingrat... Mais tu rougis, Laurette?

LAURETTE.

Je rougis de vous voir foible encore à ce point:

ISABELLE.

Je ne la suis que trop, je ne m'en défends point:
Mais pardonne aux abois d'une premiere flamme
Ces restes de foiblesse où tombe encor mon ame.

LAURETTE.

Ce seroit vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai cru qu'à ce dessein tu pourrois t'opposer;
Et si de m'y servir la priere te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine:
Un billet de ma main par quelque autre porté...

LAURETTE.

Je veux prendre ce soin encor par charité;
Ne confiez hors moi ce billet à personne...

ISABELLE.

Es-tu si bonne encore?

LAURETTE.

Eh! oui, je suis trop bonne,
Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît;
Et si, vous le savez, c'est sans nul intérêt.

ISABELLE.

Va, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Est-ce là cette lettre?

ISABELLE.

L'adresse encore y manque.

LAURETTE.

Ah! gardez-bien d'en mettre;
Votre ingrat peut montrer ce billet aujourd'hui,
Vous pourriez au besoin nier qu'il fût pour lui:
Nous ne saurions chercher, dans le siecle où nous sommes,
Trop de précautions contre les traîtres hommes;
Ils sont si vains!

ISABELLE.

J'ai cru qu'ils ne l'étoient pas tous.

LAURETTE.

Ah! croyez-moi, j'en sais là-dessus plus que vous;
Vous n'avez pas encore assez d'expérience;
Rentrez, laissez-moi faire.

ISABELLE.

Au moins fais diligence.

LAURETTE.

Oui, j'aurai bientôt fait, n'ayez aucun souci.

ISABELLE.

Ne rends qu'à lui.

LAURETTE.

J'entends.

ISABELLE.

Champagne vient ici,
Qu'il ne t'arrête pas.

LAURETTE.

Vous m'arrêtez vous-même.

ISABELLE.

Sur-tout...

LAURETTE.

Encor? rentrez. Qu'on est sot quand on aime!

SCENE II.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Je sors d'avec notre homme, et d'un long entretien.

LAURETTE.

Hé bien?

CHAMPAGNE.

D'abord le traître a fait l'homme de bien,
M'a prêché la vertu, l'honneur à toute outrance,
Et contre ta maîtresse a pesté d'importance:
Mais enfin mes raisons ont si bien réussi,
Que mille écus offerts l'ont un peu radouci.

LAURETTE.

Mille écus?

CHAMPAGNE.

Il veut même avoir l'argent d'avance,
Et de mentir à moins il feroit conscience.

LAURETTE.

Le scrupule est fort bon; mais il faut aujourd'hui,
Quoi qu'il coûte pourtant, nous assurer de lui:

Tu n'as qu'à l'amener, je prendrai soin du reste.
Dis-moi, que fais ton maître?

CHAMPAGNE.

Il se tourmente, il peste.

LAURETTE.

Il peste! et contre qui?

CHAMPAGNE.

Contre un amour maudit,
Qui lui fera, je crois, bientôt tourner l'esprit;
Il ne peut, quoi qu'il fasse, oublier Isabelle;
Il a beau s'efforcer d'être inconstant comme elle;
Plus il y tâche, et moins il en a le pouvoir.

LAURETTE.

Hé! n'a-t-il point de honte?

CHAMPAGNE.

Il est au désespoir;
Il aime avec regret, sa honte en est extrême,
Il s'en blâme, il s'en dit cent pouilles à lui-même,
Se battroit volontiers de rage qu'il en a;
Mais il ne laisse pas d'aimer pour tout cela:
Il est ensorcelé.

LAURETTE.

Les amants sont bien lâches!

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là?

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon Dieu! que tu vois clair!

CHAMPAGNE.

Je suis dépaysé,
Vois-tu? j'ai de bons yeux, et suis un peu rusé;
J'ai vu comme j'entrois retirer Isabelle,

Et je gagerois bien que ce billet est d'elle ;
Qu'au rival de mon maître...

LAURETTE.

Oh !

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux.

LAURETTE.

Ah ! que les gens si fins sont quelquefois fâcheux !

CHAMPAGNE.

Ce poulet va sans doute au marquis?

LAURETTE.

Tu devines.

CHAMPAGNE.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines ;
Les voyages font bien les gens.

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais sur-tout le vin grec ouvre bien un esprit :
Dès que j'en eus tâté, je le sus bien connoître,
Aussi je m'en donnois...

LAURETTE.

Voici ton jeune maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit? son amour le ramene en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de son cœur paroît jusqu'en ses yeux.

SCENE III.

ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Savez-vous les ennuis où Madame est plongée,

Monsieur?

ACANTE.

On m'a tout dit.

LAURETTE.

Elle est bien affligée.

ACANTE.

Mais, ne la voit-on pas?

LAURETTE.

Vous êtes des amis,
Et je crois que pour vous, monsieur, tout est permis.
Vous la consolerez.

ACANTE.

Sa fille est avec elle?

LAURETTE.

Non, non, ne craignez point d'y trouver Isabelle;
De son défunt mari c'est un vivant portrait,
Qui renouvelle trop la perte qu'elle a fait:
Madame, en la voyant, d'ennuis est trop outrée;
Seule en son cabinet elle s'est retirée.

ACANTE.

Puisqu'elle est seule, il faut la laisser...

LAURETTE.

Nullement.

ACANTE.

Je l'incommoderois, Laurette, assurément.

LAURETTE.

Hé, monsieur, croyez-moi, parlez-nous sans finesse,
Vous cherchez Isabelle, et non pas ma maîtresse;
Avouez sans façon ce qu'aisément je voi.

ACANTE.

Ah! si je l'avouois, que dirois-tu de moi!

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je à vous dire? Il ne m'importe guere;
Chacun peut en ce monde aimer à sa manière,
Et je n'ai pas dessein par mes raisonnements
De vouloir réformer les erreurs des amants.

ACANTE.

Sont-ce-là les conseils que Laurette me donne?

LAURETTE.

Je ne me mêle plus de conseiller personne:
Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux, monsieur, sont des chansons.

CHAMPAGNE.

Si vous saviez quel est votre rival indigne.

ACANTE.

Qui seroit-ce? dis donc.

CHAMPAGNE.

Laurette me fait signe.

LAURETTE.

Il parle sans savoir.

CHAMPAGNE.

Je sais tout, et fort bien;
Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

ACANTE.

Souffre au moins qu'il acheve.

LAURETTE.

Eh! monsieur, il se raille;

ACANTE.

Tu lui fais signe encor.

LAURETTE.

Qui? moi? c'est que je bâille.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir
Ce qui pourroit aider monsieur à se guérir?
N'aura-t-il pas sujet de haïr Isabelle,
S'il sait que le marquis tient sa place auprès d'elle?

ACANTE.

C'est mon cousin, dis-tu?

LAURETTE.

Que sait-il ce qu'il dit?
Il s'est mis malgré moi cette erreur dans l'esprit:
Croyez sur mon honneur...

CHAMPAGNE.

Penses-tu qu'on te croie?
Et certain billet doux qu'au marquis elle envoie,
Que tu portes toi-même, est-ce erreur que cela?

LAURETTE.

J'aurois pour le marquis un billet?

CHAMPAGNE, tirant le billet du sein de Laurette.

Le voilà.

ACANTE, arrachant le billet des mains de Champagne.

Donne.

LAURETTE.

Eh! que voulez-vous?

CHAMPAGNE, à Laurette.

Il ne veut que le lire;
Laisse faire monsieur.

LAURETTE.

Comment...

CHAMPAGNE.

Laissez-la dire.

ACANTE.

Laurette à mon rival porte donc ce poulet?

LAURETTE.

Tu me trahis ainsi!

CHAMPAGNE.

Le grand tort qu'on te fait!

LAURETTE.

Ne croyez pas, monsieur, que jamais je permette...

CHAMPAGNE.

Hé, pour amour de moi, si tu m'aimes, Laurette...
Elle consent, monsieur, puisqu'elle ne dit rien.

LAURETTE.

Je ne suis que trop sotte, et tu le sais trop bien.

CHAMPAGNE.

Oui, tu m'aimes beaucoup, je n'en suis point en doute:
Aussi de mon côté... Mais il va lire, écoute.

ACANTE, lit.

« Je voudrois vous parler, et nous voir seuls tous
« deux ;
« Je ne conçois pas bien pourquoi je le desire :
« Je ne sais ce que je vous veux ;
« Mais n'auriez-vous rien à me dire ? »

ACANTE, continue.

Et c'est pour le marquis ?

CHAMPAGNE.

Hé bien ! qu'en dites-vous,
Monsieur ?

ACANTE.

Pour le marquis ?

CHAMPAGNE.

Le style est assez doux.
Vous ne nous dites rien ?

LAURETTE.

Eh ! que veux-tu qu'il die ?
Il est tout interdit de cette perfidie.

ACANTE.

L'ingrate ! Ah ! si jamais cette fille sans foi
Pouvoit écrire ainsi, devoit-ce être qu'à moi ?
Encor si mon rival avoit quelque mérite !
Mais que pour le marquis Isabelle me quitte,
Que son esprit volage, ébloui d'un faux jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour...

LAURETTE.

D'ordinaire en amour, monsieur, l'esprit s'égare.
Et le goût d'une fille est quelquefois bizarre :
Souvent le vrai mérite, avec tous ses appas,
Lui plaît moins que l'éclat, le faste et le fracas :
Un marquisat enfin est un charme admirable.

ACANTE.

Mais tout son marquisat n'est qu'une vaine fable,
Un faux titre.

LAURETTE.

Il n'importe, ou vrai marquis, ou non,
S'il épouse Isabelle, elle aura ce grand nom,
Un grand train, et sur-tout, comme c'est la coutume,
Un page à lui porter la queue en grand volume.

ACANTE.

Ah! si je ne me venge, et si j'épargne rien...

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

C'est bien aussi, Laurette, à quoi je me prépare,
Et je veux faire choix d'une beauté si rare...

LAURETTE.

Ce n'est pas là de vous ce que l'on craint le plus;
Et si j'osois vous dire un secret là-dessus...

ACANTE.

Espere tout de moi, prends pitié de mon trouble.

CHAMPAGNE.

Monsieur est libéral, mais il n'a pas le double;
Peut-être quelque jour que son pere mourra.

LAURETTE.

Peut-être que son pere aussi l'enterrera:
Je ne fais pas grand fonds sur la foi d'un peut-être;
Mais pour l'amour de toi je veux servir ton maître.
Je connois Isabelle, et jusqu'au fond du cœur;
La crainte d'un beau-pere est sa mortelle peur,
Et le plus grand dépit que vous lui pourriez faire
Seroit de témoigner d'en vouloir à sa mere:
Si rien peut la piquer, ce doit être cela.

ACANTE.

Mais pourrois-je espérer qu'elle revînt par-là?

LAURETTE.

Peut-être. Le dépit fait quelquefois miracle;
Du moins à son amour vous pourriez mettre obstacle;

comme son beau-pere, il dépendroit de vous
'empêcher le marquis de se voir son époux.

ACANTE.

n'est, pour l'empêcher, effort que je ne tente,
t je vais de ce pas...

LAURETTE.

Où?

ACANTE.

Voir cette inconstante,
ui dire que sa mere a pour moi tant d'appas...

LAURETTE.

.h! si vous m'en croyiez, vous ne la verriez pas.

ACANTE.

ourquoi?

LAURETTE.

Pour vous encor j'appréhende sa vue.

ACANTE.

Ne crains rien de mon ame, elle est trop résolue;
Tout mon amour est mort, je t'en répondrai bien.

LAURETTE.

En fait d'amour, monsieur, ne répondons de rien.

ACANTE.

Après sa trahison, quelque soin que j'emploie,
Tu peux douter... Non, non, il faut que je la voie,
Ne fût-ce seulement que pour te faire voir
Que l'ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

LAURETTE.

Mais l'incivilité, monsieur, seroit extrême,
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même:
Aussi-bien vous pourriez le vouloir vainement,
Elle n'y sera pas pour vous assurément.

ACANTE.

La perfide!

LAURETTE.

Attendez, j'espere agir de sorte

Que sans aucun soupçon je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son billet, ne le rendez-vous pas?

ACANTE.

Oui, je te le rendrai dès que tu reviendras;
Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois, à ma honte,
Ce que je fais pour toi. (elle rentre.)

CHAMPAGNE.

Va, je t'en tiendrai compte.
(à Acante.)
Sans vanité, monsieur, nous avons réussi;
Vous voilà par mes soins assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah! que trop bien, c'est là ce qui me désespere.

LAURETTE, revenant.

Je viens vous avertir que voici votre pere.

ACANTE.

Mon pere!

LAURETTE.

Il vient ici, je crois, dix fois par jour.
Il ne veut point du tout approuver votre amour;
Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,
Et vous feroit beau bruit, vous trouvant avec elle.
Sans doute en lui parlant il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvoit passer par le petit degré...

LAURETTE.

Ne faites point, monsieur, là-dessus votre compte;
C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte;

Il le trouve commode, et l'autre lui déplaît.

ACANTE.

Au moins, dis à l'ingrate... O ciel! elle paroît.

LAURETTE.

Songez à votre pere, il monte.

ACANTE.

Qu'elle est belle!

LAURETTE.

C'est dommage, il est vrai, qu'elle soit infidelle:
Mais qu'attendez-vous tant? qu'on vous vienne gronder?

ACANTE.

Sortons.

LAURETTE.

Et le billet, voulez-vous le garder?

ACANTE.

Le voilà ce billet.

LAURETTE.

Cachez bien vos foiblesses;
On vous observe, au moins.

ACANTE, déchirant le billet.

Tiens.

LAURETTE.

Fort bien, en vingt pieces.

SCENE IV.

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'ingrat déchire ainsi mon billet à mes yeux!

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux,

Qu'ainsi de ma foiblesse il triomphe à ma vue!

LAURETTE.

Que vous avois-je dit?

ISABELLE.

Ah! pourquoi m'as-tu crue?
Pourquoi lui rendois-tu ce billet trop honteux?

LAURETTE.

Pourquoi? vous le vouliez.

ISABELLE.

Sais-je ce que je veux?
Toi qui voyois la honte où s'exposoit ma flamme,
Que ne trahissois-tu le foible de mon ame?
Falloit-il, pour en croire un lâche emportement,
Abandonner mon cœur à son aveuglement?
Et ne devois-tu pas, avec un zele extrême,
Prendre soin de ma gloire en dépit de moi-même?

LAURETTE.

Le remede est facile, après tout.

ISABELLE.

Eh! comment?

LAURETTE.

D'un billet sans adresse on se sauve aisément:
Dites, pour réparer et ma faute et la vôtre,
Que vous aviez écrit ce billet à quelque autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc?

LAURETTE.

A qui? n'importe.

ISABELLE.

A ton avis;
Dis.

LAURETTE.

Au premier venu, par exemple, au marquis.

ISABELLE.

A tes soins désormais mon ame s'abandonne:
Mais quelqu'un vient ici, je ne puis voir personne.

SCENE V.

CREMANTE, LAURETTE.

CRÉMANTE, courant après Isabelle.

Eh! notre bel enfant!

LAURETTE, arrêtant Crémante.

Ah! monsieur, laissez-la;
La pauvre fille est mal.

CRÉMANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie.
Entre nous, tout répond, monsieur, à notre envie.

CRÉMANTE.

As-tu des deux amants augmenté le soupçon?

LAURETTE.

Je viens de leur jouer un tour de ma façon.
Mais pour les brouiller mieux, je veux encor plus faire.
Le marquis pour cela nous seroit nécessaire.

CRÉMANTE.

Je n'ai qu'à le mander; mais viendrons-nous à bout...?

LAURETTE.

Allons trouver Madame, et je vous dirai tout.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Jusque-là du marquis Isabelle est éprise?
Je ne l'aurois pas cru; j'avoûrai ma surprise:
Tu dis que dans sa chambre, et sans témoin ce soir
Ce galant a reçu rend-z-vous pour la voir.

LAURETTE.

Au moins n'en dis rien.

CHAMPAGNE.

Moi? tu me sais mal connoître.
Je meure si jamais j'en dis rien qu'à mon maître.

LAURETTE.

C'est lui qui le dernier en doit être éclairci:
Je suis bien simple encor de te tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Eh! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible.
Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc, quand viendra ton vieillard?

CHAMPAGNE.

Il viendra, sans manquer, dans une heure au plus tard.
Mais voici le marquis, adieu, je me retire.

SCENE II.

LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Là-dedans on vient de me tout dire;
Je ris de ton adresse et du tour du billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Morbleu, que c'est bien fait!
Sur-tout pour mon cousin ma joie en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si foible qu'elle l'aime.
Mais j'ai tout de nouveau si bien su l'éblouir,
Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.
Au lieu qu'à son déçu j'ai cru vous introduire,
Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment?

LAURETTE.

Je vas vous en instruire:
J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux;
J'ai feint que vous aviez querelle, Acante et vous,
Que vous deviez vous battre, et dès ce soir peut-être,
Que ce combat pourroit la venger de son traître,
Qu'elle en devoit attendre ou sa fuite ou sa mort;
Je l'ai vue à ces mots interdite d'abord;
Son ame, où la tendresse est soudain revenue,

De son nouveau dépit ne s'est plus souvenue,
Et, quoi que la vengeance ait pu lui conseiller,
L'amour qui sembloit mort n'a fait que s'éveiller.
La voyant à ce point de ce combat émue,
J'ai voulu profiter du trouble où je l'ai vue,
J'ai ménagé sa peur.

LE MARQUIS.

Fort bien; mais après tout,
A quoi bon ce combat?

LAURETTE.

Ecoutez jusqu'au bout.
J'ai dit qu'un sûr moyen d'accorder la querelle,
Ce seroit d'essayer de vous mener chez elle,
Afin qu'elle vous pût amuser quelque temps
Pour me donner loisir d'avertir vos parents.
Dans le panneau d'abord elle a donné sans peine;
Ainsi de son aveu chez elle je vous mene:
De savoir nos desseins ne faites pas semblant.

LE MARQUIS.

Non, non, tu m'introduis à titre de galant;
C'est un pur rendez-vous qu'Isabelle me donne,
Et j'aurois bien regret d'en détromper personne.

LAURETTE.

C'est à votre cousin sur-tout qu'il faut songer.

LE MARQUIS.

Que j'aurai de plaisir à le faire enrager!

LAURETTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mon pere est long-temps.

LAURETTE.

Pour l'aigrir davantage...

LE MARQUIS.

Mon page...

LAURETTE.

Eh! je sais bien que vous avez un page!

LE MARQUIS.

Le voici; ce frippon s'arrête à chaque pas.

SCENE III.

LE PAGE, LE MARQUIS, LAURETTE.

LE MARQUIS, prenant un manteau gris des mains de son page.

Donnez, page.

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Ma caleche est là-bas?

LE PAGE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Ecoutez. La nuit étant venue,
Qu'on la tienne à l'écart vers le bout de la rue,
Et de dire où je suis qu'on sache se garder.
Page?

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

En cas qu'on me vînt demander,
Qu'on dise, et que sur-tout mon suisse s'en souvienne,
Qu'on ne croit pas ce soir que chez moi je revienne,
Que j'ai dit que j'irois coucher peut-être ailleurs:
Et si l'on demande où, dites chez les baigneurs.
Page? et cela d'un ton... Vous m'entendez bien, page?
Non, il suffit, allez.

LAURETTE.

Quel est cet équipage?
Pourquoi s'envelopper de ce grand manteau gris?

LE MARQUIS.

Ah! si de ce manteau tu savois tout le prix...

LAURETTE.

Quel prix?

LE MARQUIS.

C'est, quoique simple et d'étoffe commune,
Un manteau de mystere et de bonne fortune;
Manteau pour un galant utile en cent façons;
Manteau propre sur-tout à donner des soupçons;
Et c'est assez qu'Acante en cet état me voie,
Pour lui persuader tout ce qu'on veut qu'il croie:
Mais par quelque artifice il seroit donc besoin
De l'attirer ici.

LAURETTE.

Champagne en prendra soin.
C'est un valet zélé, mais à tromper facile,
Et dupe d'autant plus qu'il se tient fort habile,
Et qui croit m'attraper lors même qu'il me sert,
Bien mieux que s'il étoit avec moi de concert:
Son foible est, de l'humeur dont je l'ai su connoître,
De se faire de fête en faveur de son maître;
Il cherche à lui conter toujours quelque secret,
Et le trahit souvent par un zele indiscret;
Il prétend qu'il n'est rien que je ne lui confie,
Et j'ai pris soin qu'il sût ce que je veux qu'il die;
J'ai feint de craindre fort que son maître en sût rien,
Exprès... Voyez, monsieur, si je le connois bien.

LE MARQUIS.

Entrons, l'occasion ne peut être meilleure.

(Ils entrent dans la chambre d'Isabelle.)

SCENE IV.

ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'est lui; nous arrivons, monsieur, à la bonne heure.

ACANTE.

Ah! c'en est trop, je veux...

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur.

ACANTE.

Laisse-moi si tu crains ma colere.
Ils ont fermé la porte.

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire:
Les mysteres d'amour doivent être cachés.

ACANTE.

Heurtons; on n'ouvre pas?

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils sont empêchés.
Voyez par le trou. Bon.

ACANTE, après avoir regardé par le trou de la serrure.

Qu'elle ait si peu de honte!

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vu qui vous plaise, à ce conte?

ACANTE.

Qui l'eût pensé?

CHAMPAGNE.

Quoi donc? qui peut tant vous troubler?

ACANTE.

L'ingrate! ô ciel! j'ai vu... Je ne saurois parler.

CHAMPAGNE.

Vous avez donc, monsieur, vu chose bien terrible?

ACANTE.

Je l'ai vue elle-même, ah! qui l'eût cru possible?
Enfermer le galant d'un air tout interdit.

CHAMPAGNE.

Où?

ACANTE.

Dans son cabinet, à côté de son lit.

CHAMPAGNE.

Voyez-vous la rusée avec son innocence!
Diable!

ACANTE.

Il faut redoubler.

CHAMPAGNE.

Un peu de patience;
On vient.

SCENE V.

LAURETTE, ACANTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte ici?

CHAMPAGNE.

Ne vois-tu pas qui c'est?

ACANTE.

Oui, c'est moi.

LAURETTE.

Vous, monsieur, excusez, s'il vous plaît.
J'ai charge, si c'est vous, de refermer la porte.

ACANTE.

Isabelle ose ainsi... Mais à tort je m'emporte;
Non, non, elle a raison de me traiter ainsi:

Je l'incommoderois, et le galant aussi.

LAURETTE.

Quel galant?

ACANTE.

Le galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque piece nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pu m'en tenir, j'ai tout dit; que veux-tu?
J'aurois trahi monsieur s'il n'en avoit rien su.

LAURETTE.

Qu'auroit-il pu savoir de ton babil extrême?

CHAMPAGNE.

Eh!...

LAURETTE.

Quoi?

ACANTE.

Le rendez-vous que j'ai su de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendez-vous? comment? qu'oses-tu supposer?

ACANTE.

Et tu prétends qu'ainsi je me laisse abuser?
Tu veux chercher en vain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirois?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux
D'une fille d'honneur?

CHAMPAGNE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE.

Qu'auriez-vous vu, monsieur?

ACANTE.

J'ai trop vu pour sa gloire,

J'ai vu... Non, sans le voir je ne l'aurois pu croire;
J'ai vu le digne objet dont son cœur est épris,
Se couler doucement chez elle en manteau gris.
Je n'ai point vu Laurette en prendre la conduite?
Le faire entrer sans bruit? fermer la porte ensuite?
Avoir soin du galant et de sa sûreté?
Enfin par la serrure, après avoir heurté,
Je n'ai point vu l'ingrate, avec un trouble extrême,
A côté de son lit l'enfermer elle-même?
Ose, ose le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela?
Explique-nous un peu quelle affaire il a la.
Avec ton bel esprit tu ne sais que répondre.

LAURETTE.

C'est... j'ai... je...

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre.
Crois-moi, fais-mieux, avoue.

AGANTE.

En cette occasion
Faut-il quelque autre aveu que sa confusion?
Son silence en dit plus qu'on n'en veut savoir d'elle;
Il faut que j'aille aussi confondre l'infidelle,
Que j'éclate...

LAURETTE.

Eh! monsieur, ne soyez pas si prompt;
Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront;
De faire un tort mortel à l'honneur d'une fille,
Si sage jusqu'ici, de si bonne famille,
De plus, qui vous fut chere? Enfin, songez-y bien,
Vous êtes honnête homme, et vous n'en ferez rien:
Un mépris généreux, s'il vous étoit possible,
Seroit pour vous plus beau, pour elle plus sensible.

AGANTE.

La voici.

SCENE VI.

ISABELLE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, à Isabelle.

C'est monsieur qui m'arrête en ces lieux.

ACANTE, à Champagne.

Elle est toute interdite.

ISABELLE, à Laurette.

Il paroît furieux.

LAURETTE, à Isabelle.

Tandis que j'aurai soin d'amuser sa colere,
Vous ferez bien d'aller avertir votre mere.

ACANTE, à Isabelle.

Quoi! sans rien dire ainsi, passer en m'évitant?

LAURETTE.

Elle a hâte, monsieur, et Madame l'attend.

ISABELLE.

Il vous importe peu qu'ainsi je me retire;
Nous n'avons, que je crois, monsieur, rien à nous dire.
Vous ne me cherchez pas.

ACANTE.

Je serois mal reçu;
Je cherche mon cousin, ne l'auriez-vous pas vu?

LAURETTE.

Non, monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous amuse?

ACANTE.

Eh quoi! vous paroissez et surprise et confuse?
D'où naît cette rougeur?

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc, mon cousin n'est pas venu chez vous?

ISABELLE.

Il y pouvoit venir s'il vous eût plu permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma lettre:
Mais l'ayant déchirée, il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'étoit pour mon cousin?

ISABELLE.

Vous en semblez surpris?
Laurette n'a pas dû vous en faire un mystere.

LAURETTE.

Mon Dieu, vous vous ferez crier par votre mere;
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin en effet qui n'est plus bon à rien.

ACANTE, arrêtant Isabelle.

Auprès de votre mere, au moins sans trop d'audace,
Pourrois-je encor de vous espérer une grace?
Votre mere étant veuve avec tant de beautés,
On va venir briguer son choix de tous côtés;
Votre suffrage y peut être considérable,
Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.
Nul ne peut mieux que vous parler en ma faveur;
Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur,
Vous savez comme il aime, il fut sous votre empire;
Vous savez...

ISABELLE.

Oui, monsieur, je sais ce qu'il faut dire.

SCENE VII.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir, Laurette l'a bien dit;
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit:
Elle sort tout outrée, et l'atteinte est cruelle.

ACANTE.

Cependant le marquis est enfermé chez elle?

LAURETTE.

Je prendrai soin, monsieur, sitôt qu'il sera nuit,
De le faire sortir sans scandale et sans bruit:
Fût-il déja bien loin! Si l'on m'en avoit crue,
Isabelle en secret n'eût point souffert sa vue,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit:
Enfin pour l'empêcher, Dieu sait ce que j'ai dit;
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que ma sotte bonté ne s'en est pu défendre:
Je suis trop complaisante, et je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce rival.

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira, j'y consens; mais, de grace,
Que la chose entre vous avec douceur se passe:
Jugez ce qu'on croiroit, si vous faisiez éclat;
Le monde est si méchant, l'honneur si délicat;
De ce qui s'est passé la moindre connoissance
Peut faire étrangement parler la médisance:
Les méchants bruits sur-tout ont cela de mauvais,
Que les taches qu'ils font ne s'effacent jamais;
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle...

ACANTE.

Moi, l'épouser, après ce que j'ai connu d'elle!
Après la trahison dont je suis éclairci!

Après l'indigne amour dont son cœur s'est noirci!
Je cherche à m'en venger, c'est tout ce que j'espere.

LAURETTE.

Si je puis vous servir pour épouser sa mere,
Je vous offre mes soins, et sans déguisement...

ACANTE.

Mais ne pourrois-je pas m'en venger autrement?

LAURETTE.

Non, monsieur, que je sache. Il est vrai, ma maîtresse
Tente moins que sa fille, et n'a pas sa jeunesse,
Son éclat, sa beauté; mais au lieu de cela,
Si vous saviez, monsieur, les beaux louis qu'elle a,
Les écus d'or mignons, et le nombre innombrable
De grands sacs d'écus blancs.

CHAMPAGNE.

Peste! qu'elle est aimable!
Epousez-la, monsieur, s'il se peut, dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pu trahir mon espoir!

CHAMPAGNE.

Moquez-vous d'Isabelle et de son inconstance.

ACANTE.

Oui... mais sa mere sort.

SCENE VIII.

ISMENE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

ISMENE.

Craignez-vous ma présence?

ACANTE.

La peur d'être importun me faisoit détourner.

ISMENE.

Vous ne sauriez, monsieur, jamais importuner;

Des soins de mes amis je me tiens obligée :
Mais on fuit volontiers une veuve affligée :
Car, puisqu'il plaît au ciel, trop contraire à mes vœux,
Mon veuvage à présent n'a plus rien de douteux.

LAURETTE.

Monsieur sait tout, madame, et chérit la famille ;
Il a fait compliment pour vous à votre fille :
Vous l'a-t-elle pas dit ?

ISMENE.

Quel esprit déloyal !
Ma fille de monsieur ne m'a dit que du mal :
Je n'ai jamais tant vu de colere et de haine,
Et ne l'ai même enfin fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir ; injuste comme elle est,
Sa colere m'oblige, et sa haine me plaît :
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime ;
Et j'aurois à rougir si j'avois son estime.

ISMENE.

J'ai regret de vous voir tous deux si désunis ;
Je vous aimai toujours autant et plus qu'un fils ;
Le ciel m'en est témoin, et que votre alliance
A fait jusques ici ma plus chere espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux,
Qui pourroient renouer l'alliance entre vous :
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de la fille ;
Et madame, voyant monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa fille lui fait :
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMENE.

Laurette, en vérité vous n'êtes guere sage.

LAURETTE.

Sage ou non ; croyez-moi tous deux à cela près :

Pour monsieur, j'en réponds, je sais ses vœux secrets :
Il souhaite ardemment une union si belle :
C'est vous qu'il veut aimer, c'est vous...

ACANTE.

Ah ! l'infidelle !

ISMENE.

Monsieur songe à ma fille, et n'y renonce pas.

ACANTE.

Moi, madame, y songer ! j'aurois le cœur si bas !
De cette lâcheté vous me croiriez capable ?

LAURETTE.

Non : c'est lui faire tort, cela n'est pas croyable ;
Quoi que lui fasse dire un transport de courroux,
Monsieur assurément ne veut songer qu'à vous.

ACANTE.

Madame, il est certain, jamais, je le confesse,
L'amour n'a fait aimer avec tant de tendresse,
N'a jamais inspiré dans le cœur d'un amant
Rien qui fût comparable à mon empressement,
Rien d'égal à l'ardeur pure, vive, fidelle,
Dont mon ame charmée adoroit Isabelle ;
Vous voyez cependant comme j'en suis traité.

ISMENE.

La jeunesse, monsieur, n'est que légèreté.
Au sortir de l'enfance une ame est peu capable
De la solidité d'un amour raisonnable ;
Un cœur n'est pas encore assez fait à seize ans,
Et le grand art d'aimer veut un peu plus de temps.
C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans, c'est-à-dire, environ à mon âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusements
Qui détournent l'esprit des vrais attachements ;
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance,
Et c'est là proprement l'âge de la constance ;
Un esprit jusque-là n'est pas bien arrêté,

Et les cœurs pour aimer ont leur maturité.

ACANTE.

Mais, madame, après tout, qui l'eût cru d'Isabelle?
Isabelle inconstante! Isabelle infidelle!
Isabelle perfide, et sans se soucier...

ISMENE.

Quoi! toujours Isabelle!

ACANTE.

Ah! c'est pour l'oublier,
Et je veux, s'il se peut, dans mon dépit extrême,
Arracher de mon cœur jusques à son nom même;
Je veux n'y laisser rien de ce qui me fut doux:
Grace au ciel, c'en est fait.

LAURETTE.

C'est fort bien fait à vous.

ACANTE.

J'en fais juge, madame, et veux bien qu'elle die
S'il est rien de si noir que cette perfidie:
Après tant de serments, et si tendrement faits,
De nous aimer toujours, de ne changer jamais,
Isabelle aujourd'hui, cette même Isabelle...
Madame, obligez-moi, ne me parlez plus d'elle.

ISMENE.

C'est vous qui m'en parlez.

ACANTE.

Ce sont tous ces endroits,
Où l'ingrate a promis de m'aimer tant de fois;
Ces lieux témoins des nœuds dont son cœur se dégage,
De qui l'objet encor m'en rappelle l'image;
Et pour marquer l'ardeur que j'ai d'y renoncer,
Je ne veux plus rien voir qui m'y fasse penser.
Tout me parle ici d'elle, il vaut mieux que je sorte.

LAURETTE, arrêtant Acante qui veut passer par la chambre d'Ismene.

Par où donc allez-vous?

ACANTE.

Je ne sais, mais n'importe,
Par le petit degré l'on descend aussi bien.

ISMENE.

Ma fille est là-dedans.

ACANTE.

Ah! je m'en ressouvien:
Il n'est pas en effet à propos que j'y passe;
Sans vous je l'oubliois, et vous m'avez fait grace.

SCENE IX.

ISMENE, LAURETTE.

ISMENE.

Fais sortir le Marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment
Tâchez de profiter du premier mouvement,
Pour le pere d'Acante engagez Isabelle.

ISMENE.

J'y vais; je l'ai laissé dans ma chambre avec elle:
Mais tu m'avois parlé d'un vieillard...

LAURETTE.

Je l'attends:
Et vous verrez bientôt tous vos desirs contents.

ISMENE.

Hélas!

LAURETTE.

Comment hélas! pour vous rendre contente,
Que vous faut-il de plus que d'épouser Acante?

ISMENE.

Qu'il m'aimât, que ma fille eût pour lui moins d'attraits
Tu vois...

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près?
Epousez-le toujours.

ISMENE.

Quoi! qu'un cœur m'appartienne,
Qu'il faille que ma fille à ma honte retienne!
Crois-tu qu'il soit au monde un plus grand désespoir?

LAURETTE.

Rien n'est encore fait, et c'est à vous à voir:
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra suffire;
Vous n'avez...

ISMENE.

Ce n'est pas ce que je te veux dire.
Acante, tel qu'il est, n'est pas à négliger;
Et quand ce ne seroit qu'afin de me venger,
Que pour punir ma fille, épousant ce qu'elle aime,
Cet hymen m'est toujours d'une importance extrême.

LAURETTE.

Tâchons donc d'achever; tout commence assez bien.

ISMENE.

Agis de ton côté, je vais agir du mien.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, voyant Champagne au guet, qui se retire dès qu'il aperçoit le Marquis.

L'AVEZ-VOUS vu, monsieur?

LE MARQUIS.

Quoi! qu'as-tu vu paroître?

LAURETTE.

L'ami Champagne au guet pour avertir son maître :
Il veut vous voir sortir; souvenez-vous donc bien,
S'il vient à vous parler...

LE MARQUIS.

Va, je n'oublirai rien :
Jamais homme à la cour, sans trop m'en faire accroire,
N'a su si bien que moi tourner tout à sa gloire,
De rien faire mystere, et de peu fort grand cas,
Et triompher enfin des faveurs qu'il n'a pas.
Si je parle au cousin, crois qu'il n'est peine égale
Aux couleuvres, morbleu, que je veux qu'il avale:
C'est ma félicité de faire des jaloux;
Je tiens que dans la vie il n'est rien de si doux :
Le triomphe, à mon gré, vaut mieux que la victoire,
Et l'on n'a de bonheur qu'autant qu'on en fait croire.
Le cousin passera mal le temps avec moi.

LAURETTE.

J'entends quelqu'un; adieu.

SCENE II.

LE MARQUIS, ACANTE, CHAMPAGNE.

ACANTE, empêchant Champagne de s'avancer.

Laisse-nous, je le voi.

(Au Marquis, en lui ôtant son manteau.)

Non, non, ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS.

C'est moi, cousin; permets, de grace, que je sorte:
Pour n'être point connu j'ai certains intérêts...

ACANTE.

Ecoutez quatre mots, vous sortirez après.

LE MARQUIS.

Je vois bien que tu veux me parler de ton pere:
Mon soin est inutile, il est toujours sévere;
J'ai prié de mon mieux en vain en ta faveur,
Je ne sais ce qui peut endurcir tant son cœur:
Je n'ai pu l'émouvoir, il n'est rien qui le touche.

ACANTE.

Mais le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche?

LE MARQUIS.

Comment?

ACANTE.

Vous l'ignorez?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu donc par là?

ACANTE.

Vos nouvelles amours.

LE MARQUIS.

Cousin, laissons cela:

Là-dessus en ami tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, crois-moi, c'est de me taire.

ACANTE.

Ne me déguisez rien, j'ai tout appris d'ailleurs.

LE MARQUIS.

N'importe; je craindrois d'irriter tes douleurs:
Je vois trop quel chagrin en secret te dévore;
Adieu, dispense-moi de t'affliger encore.

ACANTE.

Non, je puis sans chagrin savoir votre bonheur,
Isabelle à présent ne me tient plus au cœur;
Je vois son changement avec indifférence,
Et vous m'en pouvez faire entiere confidence :
Je me sens bien guéri, ne craignez rien pour moi.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ACANTE.

Tout de bon.

LE MARQUIS.

Tu fais fort bien, ma foi.
Mépriser le mépris, rendre haine pour haine,
Est le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne :
Isabelle après tout n'a rien fait d'étonnant;
Tu lui plus autrefois, je lui plais maintenant.
Durant quatre ou cinq ans son cœur fut ta conquête,
Du sexe dont elle est, le terme est bien honnête;
Tu ne dois pas t'en plaindre, et je la quitte à moins.

ACANTE.

Avez-vous, pour lui plaire, employé bien des soins?

LE MARQUIS.

Moi! des soins pour lui plaire! un tel soupçon m'offense;
Mes soins sont pour des choix de plus grande importance :
A moins d'être duchesse, on ne peut m'engager,
Et le cœur que tu perds me vient sans y songer.

ACANTE.

Vous voyez toutefois en secret Isabelle?

LE MARQUIS.

Elle m'en a prié, je n'ai pu moins pour elle;
On doit être civil, si l'on n'est pas amant:
Peut-on en galant homme en user autrement?

ACANTE.

Mais enfin, dans l'ardeur dont elle est possédée,
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée?
Comment en use-t-elle avec vous en secret?

LE MARQUIS.

Tu peux croire...

ACANTE.

Hem.

LE MARQUIS.

Cousin, il faut être discret:
Tu t'émeus, parle-moi franchement, je te prie;
Tout ce que j'en ai fait n'est que galanterie.
Je suis trop ton ami pour te rien refuser;
Et si le cœur t'en dit, tu la peux épouser.

ACANTE.

C'est pour moi trop d'honneur, et je cede la place:
Mais pourrois-je de vous attendre une autre grace?

LE MARQUIS.

Parle, je suis à toi; mais, morbleu! tout de bon.

ACANTE.

Falloit-il pour cela m'arracher ce bouton?

LE MARQUIS.

C'est pour mieux t'exprimer, cousin, de quel courage...

ACANTE.

Au moins, je ne puis pas reculer davantage.

LE MARQUIS.

Là, reprends du terrain.

ACANTE.

Pourroit-on seul vous voir

En quelque endroit demain?...

LE MARQUIS.

Si tu veux, dès ce soir.

Pourquoi?

ACANTE.

Vous n'avez là qu'un couteau, que je pense?

LE MARQUIS.

Non.

ACANTE.

Prenez une épée et bonne et de défense.

LE MARQUIS.

As-tu quelque querelle?

ACANTE.

Oui, qu'il faudra vider.

LE MARQUIS.

Mais est-ce un différend qu'on ne puisse accorder?

ACANTE.

Non; il n'est point d'accord pour de pareils outrages.

LE MARQUIS.

Apprends-moi donc, au moins, contre qui tu m'engages?

ACANTE.

Vous n'avez pas compris à quoi je me résous;
Je veux me battre seul.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ACANTE.

Mais contre vous.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne me bats qu'en rencontre imprévue.

ACANTE.

Eh bien, soit, descendons à l'instant dans la rue.

LE MARQUIS.

Mais quel tort t'ai-je fait? examinons en quoi:
Si ta maîtresse m'aime, est-ce ma faute à moi?
Un homme recherché peut-il de bonne grace...?

ACANTE.

Quoi qu'il en soit, il faut que je me satisfasse;
Nous nous battrons là-bas, si vous avez du cœur.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, cousin, je suis ton serviteur;
Je n'ai point prétendu te faire aucune injure,
Et ne me battrai point contre toi, je te jure.

ACANTE.

L'honneur vous touche ainsi?

LE MARQUIS.

Pour être décrié,
Mon honneur dans le monde est sur un trop bon pié;
Et j'ai fait assez voir de marques de courage
Pour n'avoir pas besoin d'en donner davantage.

ACANTE.

Si vous ne me suivez...

LE MARQUIS.

Cousin, en vérité,
Tu pourrois voir enfin rabattre ta fierté.

ACANTE.

Venez, ou je vous tiens pour le dernier des hommes.

LE MARQUIS.

Ah! si nous n'étions pas cousins comme nous sommes!

ACANTE.

Ah! si vous étiez brave!

LE MARQUIS.

Encore un coup, cousin,
Quand on me presse trop, je m'échauffe à la fin;
Et si tu me fais mettre une fois en furie,
J'irai, vois-tu, j'irai...

ACANTE.

Venez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, puisqu'ainsi tu me pousses à bout,
J'irai trouver ton pere, et je lui dirai tout:

Il est ici.

ACANTE, mettant l'épée à la main.

Je cède enfin à ma colère.

LE MARQUIS.

Eh! cousin.

ACANTE.

Défends-toi. Quelqu'un sort, c'est mon père.

SCENE III.

CREMANTE, LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS, tirant l'épée.

Maintenant...

CRÉMANTE.

Qu'est-ce ci? Quel désordre nouveau?
Une brette à la main contre un petit couteau!
Lâche! attaquer monsieur avec cet avantage!

LE MARQUIS.

On ne prend garde à rien quand on a du courage.

ACANTE.

Vous témoignez sans doute un courage fort grand.

CRÉMANTE.

Taisez-vous. Mais, monsieur, quel est ce différend?

LE MARQUIS.

Pour Isabelle encore il s'émeut, il s'emporte.

CRÉMANTE.

Pour Isabelle! Il suit mes ordres de la sorte!

LE MARQUIS.

S'il n'avoit point été mon cousin, votre fils...

CRÉMANTE.

Vite, qu'on fasse excuse à monsieur le Marquis.

ACANTE.

Moi! je ferois, monsieur, excuse à qui m'offense?

CRÉMANTE.

N'importe, je le veux.

LE MARQUIS.

Non, non, je l'en dispense;
Et de peur contre lui de me mettre en courroux,
Je vais me retirer, et le laisse avec vous.

SCENE IV.

CREMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Quoi! le joli garçon! avoir l'impertinence
De choquer un parent de cette conséquence!
Et pour comble d'audace et de crime aujourd'hui,
Oser pour Isabelle être mal avec lui!
Une fille à vos yeux désormais interdite,
Pour qui le moindre soin de votre part m'irrite;
Que je vous ai cent fois ordonné d'oublier;
Une fille, en un mot, qui se va marier?

ACANTE.

Se marier, monsieur!

CRÉMANTE.

C'est une affaire faite;
La fille en est d'accord, la mere le souhaite.

ACANTE.

Et ce sera bientôt?

CRÉMANTE.

Ce sera, que je croi,
Dans huit jours au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc?

CRÉMANTE.

A moi.

ACANTE.

A vous?

CRÉMANTE.

Oui.

ACANTE.

Vous?

CRÉMANTE.

Moi-même.

ACANTE.

Epouser Isabelle,
Vous qui condamniez tant mon hymen avec elle,
Qui blâmiez ce parti lorsqu'il m'étoit si doux ?

CRÉMANTE.

Je l'ai trouvé pour moi plus propre que pour vous.

ACANTE.

Vous oublîriez ainsi la parole donnée ?

CRÉMANTE.

Isabelle, il est vrai, vous étoit destinée:
Jadis son père et moi, comme amis dès long-temps,
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfans :
S'il étoit revenu, vous auriez eu sa fille;
Mais sa mort change enfin l'état de sa famille;
Et pour plusieurs raisons je trouve qu'en effet,
Tout bien considéré, ce n'est pas votre fait.
Sa veuve l'est bien mieux, vous aimez la dépense;
Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance;
Sa mere maintenant jouit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépouiller de rien;
Elle ne lui promet qu'une légere somme.
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme,
Qu'il trouve en s'engageant du bien pour vivre heureux,
Ou pour toute sa vie il est sûr d'être gueux.
L'amour perd la jeunesse, et pour une jeune ame
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme;
C'est ce qui rend souvent le cœur efféminé.
Pour moi, qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,

Et je puis préférer l'agréable à l'utile.
Après tant de travaux, tant de soins importans,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans,
Il est bien juste enfin que, suivant mon envie,
Je tâche de sortir doucement de la vie;
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours
J'essaie à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guere;
Mais enfin je suis libre, et de plus votre pere;
Je n'ai pas, Dieu merci, besoin de votre aveu;
Et, que je l'aie ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connoissiez bien ce que c'est qu'Isabelle,
Son peu de foi....

CRÉMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle,
Elle est presque ma femme, et déja m'appartient;
Et si vous l'offensez... Mais la voici qui vient.

SCENE V.

ISABELLE, CREMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Vous quittez donc déja madame votre mere?

ISABELLE.

Un vieillard l'entretient d'une secrette affaire;
Champagne l'a conduit par le petit degré,
Et l'on m'a fait sortir sitôt qu'il est entré.

CRÉMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colere.

ISABELLE.

Contre qui donc, monsieur?

CRÉMANTE.

Contre un fils téméraire.

ISABELLE.

Quel sujet contre lui vous peut mettre en courroux?

CRÉMANTE.

Quel sujet? L'insolent veut médire de vous;
Il voudroit empêcher notre heureux mariage:
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage.

ISABELLE.

Se peut-il que monsieur, engagé comme il est,
Prenne en ce qui me touche encor quelque intérêt?

CRÉMANTE.

C'est malice, ou dépit; mais vous m'êtes si chere...

ACANTE.

Si j'y prends intérêt, ce n'est que pour mon pere.

CREMANTE.

De quoi vous mêlez-vous, vous qui parlez si haut?
Pensez-vous mieux que moi savoir ce qu'il me faut?
Allez, ma belle enfant, malgré lui je desire...

ISABELLE.

Mais, monsieur, mais encor qu'est-ce qu'il pourroit dire?

CREMANTE.

Je n'en veux rien savoir, et déja, comme époux,
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous...

ISABELLE.

Je mets au pis, monsieur, toute sa médisance:
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, et qu'il sut trop toucher;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah! si je n'avois point autre reproche à faire!

CRÉMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire;
Autrement...

ACANTE.

Je me tais; mais si j'osois parler,
Si vous saviez, monsieur...

CRÉMANTE.

Quoi ! toujours nous troubler !
Vous pouvez là-dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien, monsieur, qui vous déplaise.

CRÉMANTE.

Je lui défends de dire un seul mot contre vous ;
L'ingrat mérite assez déja votre courroux :
Vous le haïriez trop.

ISABELLE

Non, non, laissez-le dire ;
Ma haine encor n'est pas au point que je desire :
Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir :
Laissez-le enfin, monsieur, m'aider à le haïr.

ACANTE.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

CRÉMANTE.

Plaît-il ?

ACANTE.

Je ne dis rien, je ne fais que répondre.

CRÉMANTE.

On ne vous parle pas ; pour la derniere fois,
Taisez-vous, ou sortez, je vous laisse le choix.

ISABELLE.

Il se taira, monsieur.

CRÉMANTE.

J'entends qu'il considere
Sa belle-mere en vous.

ACANTE.

Elle ? ma belle-mere !

CRÉMANTE.

Vous voyez à ce nom comme il est irrité.

ISABELLE.

Je ne l'aurois pas eu, s'il l'avoit souhaité ;
Il sait bien à quel point il avoit su me plaire.

CRÉMANTE.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colere ;
Il n'en vaut pas la peine.

ISABELLE.

Oui, l'ingrat aujourd'hui
Ne vaut pas en effet qu'on pense encore à lui.

CRÉMANTE.

C'est un impertinent.

ISABELLE.

Cependant je confesse
Qu'il fut l'unique objet de toute ma tendresse ;
Qu'il avoit tous mes vœux pour être mon époux.

CRÉMANTE.

Ah! quel meurtre, bon Dieu, ç'auroit été pour vous!
Si pour votre malheur il vous eût épousée,
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée ;
Vous n'auriez avec lui jamais pu rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer.
Je vous ferai bénir le choix qui nous engage :
Ah ! si vous m'aviez vu dans la fleur de mon âge,
Je valois en ce temps cent fois mieux que mon fils,
Et le vaux bien encor malgré mes cheveux gris ;
Je suis vieux, mais exempt des maux de la vieillesse ;
Je me sens rajeunir par l'amour qui me presse,
Par des yeux si puissants, par des charmes si doux,
Hum...

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CRÉMANTE, (en toussant.)

Point, point, c'est une toux dont la cause m'est douce ;
C'est de transport, enfin c'est d'amour que je tousse ;
J'ai tant d'émotion...

SCENE VI.

CREMANTE, CHAMPAGNE, ISABELLE, ACANTE.

CHAMPAGNE, (tirant Crémante par le bras.)
Monsieur ?

CRÉMANTE.
Aye !

CHAMPAGNE.
Excusez ;
Est-ce à l'endroit ?..

CRÉMANTE.
Lourdaud, si vous ne vous taisez...

CHAMPAGNE.
On auroit là-dedans quelque chose à vous dire.

CRÉMANTE.
J'y vais ; allez devant. Et vous ?

ACANTE.
Je me retire ;
N'en doutez point, monsieur.

ISABELLE.
Monsieur peut croire aussi
Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CRÉMANTE.
Bon soir.

SCENE VII.

ACANTE, ISABELLE.

ACANTE, (revenant sur ses pas.)
L'ingrate encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas sorti?

ACANTE.

Vous n'êtes pas rentrée?
Qui vous peut retenir?

ISABELLE.

Qui vous fait demeurer?

ACANTE.

Moi! rien, je vais sortir.

ISABELLE.

Je vais aussi rentrer.

ACANTE.

Quoi! vous me fuyez donc avec un soin extrême?

ISABELLE.

Moi! point, c'est vous, monsieur, qui me fuyez vous-même.

ACANTE.

C'est vous faire plaisir, au moins je l'ai pensé.

ISABELLE.

Vous savez qu'autrefois... Mais laissons le passé.

ACANTE.

Vous allez donc enfin être ma belle-mere?

ISABELLE.

Vous allez donc aussi devenir mon beau-pere?

ACANTE.

Si j'ai changé, du moins mon cœur, quoiqu'inconstant,
Ne s'est guere éloigné de vous en vous quittant,
N'a passé qu'à la mere, échappé de la fille,
Et n'a pas même osé sortir de la famille.

ISABELLE.

Vous voyez bien qu'aussi, prenant un autre époux;
Je tâche en changeant même à m'approcher de vous:
Il est vrai qu'on y peut voir cette différence,
Que vous changez par choix, moi par obéissance.

ACANTE.

Mais vous obéirez sans un effort bien grand.

ISABELLE.

Cela vous est, je pense, assez indifférent.

ACANTE.

Il me devroit bien l'être, après l'injuste flamme
Qu'un indigne rival a surpris dans votre ame.
Le marquis..?

ISABELLE.

Vous pourriez croire mon cœur si bas,
Si lâche...

ACANTE.

Eh! quel moyen de ne le croire pas?

ISABELLE.

Il ne falloit avoir pour moi qu'un peu d'estime.
Suivez, monsieur, suivez l'ardeur qui vous anime,
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmés;
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés:
Puisqu'il vous plaît enfin, trahissez sans scrupule
Ces serments si trompeurs où je fus si crédule;
Portez ailleurs des vœux qui m'ont été si doux;
Mais épargnez au moins un cœur qui fut à vous,
Un cœur qui, trop content de sa premiere chaîne,
La voit rompre à regret, et n'en sort qu'avec peine;
Un cœur trop foible encor pour qui l'ose trahir,
Et qui n'étoit pas fait enfin pour vous haïr.

ACANTE.

Vous voulez m'abuser en parlant de la sorte:
Eh bien, ingrate, eh bien, abusez-moi, n'importe;
Trompez-moi, s'il se peut, l'abus m'en sera doux;
Mon cœur même est tout prêt à s'entendre avec vous;
Mais faites que ce cœur, dont je ne suis plus maître,
Soit si bien abusé qu'il ne pense pas l'être.
J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pu voir.

ISABELLE.

Mais quoi donc?

ACANTE.

Le marquis caché chez vous ce soir,
Enfermé par vous-même.

ISABELLE.

On m'avoit fait entendre
Que vous aviez querelle.

ACANTE.

Ah! c'est mal vous défendre.
Mais le billet rompu, pour le marquis si doux...

ISABELLE.

Vous ne savez que trop qu'il n'étoit que pour vous.

ACANTE.

Pour moi? N'avez-vous pas avoué le contraire?

ISABELLE.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire?
Croyez plutôt Laurette.

ACANTE.

Hélas! si je la croi,
Vous aimez le marquis, vous me manquez de foi.

ISABELLE.

Laurette auroit bien pu me trahir de la sorte?

SCENE VIII.

ISABELLE, LAURETTE, ACANTE.

LAURETTE.

Que me donnerez-vous pour l'avis que j'apporte?

ISABELLE.

Perfide! te voilà.

ACANTE.

Fourbe!

ISABELLE.

Esprit dangereux!

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux?

ISABELLE.

Toi qui nous as trahis!

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystere;
J'ai fait pour vous brouiller tout ce que j'ai pu faire,
Mis le marquis en jeu pour y mieux réussir;
Mais qui vous a brouillés veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte!

LAURETTE.

Eh pourquoi, je vous prie;
Est-ce une honte à moi qu'un peu de fourberie?
N'est-ce pas mon devoir?

ISABELLE.

Ton devoir!

LAURETTE.

En effet,
Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait?
Je n'ai qu'exécuté l'ordre de votre mere;
Votre amant, par malheur, avoit trop su lui plaire:
Sans doute elle avoit tort de vous l'oser ravir;
Mais c'étoit ma maîtresse, et j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est pas si grand que vous le faites;
L'amour n'est que plus doux après ces démêlés,
Et l'on s'en aime mieux de s'être un peu brouillés.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagés l'un et l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser et sa peine et la vôtre.
Mais il faut composer pour un avis si doux :
J'entends qu'il me remette en grace auprès de vous.

ISABELLE.

Oui, dis.

LAURETTE.

J'entends qu'aussi monsieur soit sans colere
Pour notre ami Champagne.

ACANTE.

Oui ; quoi qu'il ait pu faire,
Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien ;
Hâte notre bonheur, nous aurons soin du tien ;
Instruis-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le vieillard que Champagne avoit conduit en France,
Que ma maîtresse avoit fait pratiquer par nous
Pour venir assurer la mort de son époux,
Pour ses péchés, sans doute, et pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon pere !

LAURETTE.

Oui, c'est mon maître ; il est fort irrité
De l'oubli de Madame en sa captivité :
De se faire connoître il a su se défendre,
Exprès pour la confondre et pour la mieux surprendre.
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon pere et son amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surmonte ;
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire il ne l'oseroit plus ;

Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon maître au plutôt veut voir votre hyménée.

ACANTE.

Se peut-il...?

LAURETTE.

En transports ne perdez point de temps,
Venez trouver celui qui vous rendra contents;
Il brûle de vous voir, et lui-même m'envoie...

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons enfin voir combler notre joie.

FIN DE LA MERE COQUETTE.

ALCESTE,

OU

LE TRIOMPHE D'ALCIDE,

TRAGEDIE-LYRIQUE
EN CINQ ACTES.

1674.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA NYMPHE DE LA SEINE.
LA GLOIRE.
LA NYMPHE DES TUILERIES.
LA NYMPHE DE LA MARNE.
LES PLAISIRS.
SUITE DE LA GLOIRE.
TROUPE DE NAÏADES ET D'HAMADRYADES.
TROUPE DE DIVINITÉS DE FLEUVES.

ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

ALCIDE OU HERCULE.
LYCAS, confident d'Alcide.
ADMETE, roi de Thessalie.
CLEANTE, écuyer d'Admete.
ALCESTE, princesse d'Yolcos.
CEPHISE, confidente d'Alceste.
PHERÈS, pere d'Admete.
LYCOMEDE, frere de Thétis, et roi de l'isle de Scyros.
STRATON, confident de Lycomede.
CHOEUR DE THESSALIENS.
PAGES et SUIVANTS.
TROUPE DE SOLDATS DE LYCOMEDE.
TROUPE DE SOLDATS THESSALIENS.
APOLLON.
LES ARTS.
TROUPE DE FEMMES AFFLIGÉES.
TROUPE D'HOMMES DÉSOLÉS.
TROUPE DE DIVINITÉS DE LA MER.
THETIS, Néréide.
TROUPE DE MATELOTS.
EOLE, roi des Vents.
QUATRE ZÉPHYRS.
QUATRE AQUILONS.
LES NEUF MUSES.
LES JEUX.
DIANE.
MERCURE.
PLUTON.
PROSERPINE.
LES OMBRES.
L'OMBRE D'ALCESTE.
CARON.
ALECTON, l'une des Furies.
SUIVANTS DE PLUTON, chantant, dansant, et volant.
CHOEUR DES PEUPLES DE LA GRECE.
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.
TROUPE DE PATRES.

La scene du prologue est sur les bords de la Seine, dans les jardins des Tuileries; et celle de la tragédie dans la ville d'Yolcos, en Thessalie.

PROLOGUE.

Le théâtre représente le palais et les jardins des Tuileries ; la Nymphe de la Seine paroît, appuyée sur une urne, au milieu d'une allée dont les arbres sont séparés par des fontaines.

LE RETOUR DES PLAISIRS.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
Serai-je toujours languissante
Dans une si cruelle attente?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
On n'entend plus d'oiseau qui chante;
On ne voit plus de fleurs qui naissent sous nos pas.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
L'herbe naissante
Paroît mourante;
Tout languit avec moi dans ces lieux pleins d'appas.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
Serai-je toujours languissante
Dans une si cruelle attente?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?...
Quel bruit de guerre m'épouvante?
Quelle divinité va descendre ici bas?
(La Gloire paroît au milieu d'un palais brillant, qui descend au bruit d'une harmonie guerriere.)
Hélas! superbe Gloire, hélas!
Ne dois-tu point être contente?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?

Il ne te suit que trop dans l'horreur des combats :
Laisse en paix un moment sa valeur triomphante.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?
Serai-je toujours languissante
Dans une si cruelle attente ?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?

LA GLOIRE.

Pourquoi tant murmurer ? Nymphe, ta plainte est vaine ;
Tu ne peux voir sans moi le héros que tu sers :
Si son éloignement te coûte tant de peine,
Il récompense assez les douceurs que tu perds.
Vois ce qu'il fait pour toi quand la Gloire l'emmene ;
Vois comme sa valeur a soumis à la Seine
Le fleuve le plus fier qui soit dans l'univers.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

On ne voit plus ici paroître
Que des ornements imparfaits ;
Ah ! rends-nous notre auguste maître,
Tu nous rendras tous nos attraits.

LA GLOIRE.

Il revient, et tu dois m'en croire ;
Je lui sers de guide avec soin :
Puisque tu vois la Gloire,
Ton héros n'est pas loin.
Il laisse respirer tout le monde qui tremble :
Soyons ici d'accord pour combler ses desirs.

LA GLOIRE ET LA NYMPHE DE LA SEINE.

Qu'il est doux d'accorder ensemble
La gloire et les plaisirs !

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Naïades, Dieux des bois, Nymphes, que tout s'assemble ;
Qu'on entende nos chants après tant de soupirs.

(La Nymphe des Tuileries s'avance avec une troupe de Nymphes qui dansent ; les arbres s'ouvrent, et font voir

les Divinités champêtres qui jouent de différents instruments, et les fontaines se changent en Naïades, qui chantent.)

LE CHOEUR.

Qu'il est doux d'accorder ensemble
La gloire et les plaisirs!

LA NYMPHE DES TUILERIES.

L'art, d'accord avec la nature,
Sert l'amour dans ces lieux charmants:
Ces eaux, qui font rêver par un si doux murmure,
Ces tapis, où les fleurs forment tant d'ornements,
Ces gazons, ces lits de verdure,
Tout n'est fait que pour les amants.

(La Nymphe de la Marne, compagne de la Seine, vient chanter au milieu d'une troupe de Divinités de Fleuves, qui témoignent leur joie par leurs danses.)

LA NYMPHE DE LA MARNE.

L'onde se presse
D'aller sans cesse
Jusqu'au bout de son cours.
S'il faut qu'un cœur suive une pente,
En est-il qui soit plus charmante
Que le doux penchant des amours?

LA GLOIRE ET LA NYMPHE DE LA SEINE.

Que tout retentisse,
Que tout réponde à nos voix.

LA NYMPHE DES TUILERIES.

Que tout fleurisse
Dans nos jardins et dans nos bois.

LA NYMPHE DE LA MARNE.

Que le chant des oiseaux s'unisse
Avec le doux son des hautbois.

TOUS ENSEMBLE.

Que tout retentisse,
Que tout réponde à nos voix;
Que le chant des oiseaux s'unisse

Avec le doux son des hautbois.
Que tout retentisse,
Que tout réponde à nos voix.

(Les Divinités de Fleuves et les Nymphes forment une danse générale, tandis que tous les instruments et toutes les voix s'unissent.)

TOUS ENSEMBLE.

Quel cœur sauvage
Ici ne s'engage?
Quel cœur sauvage
Ne sent point l'amour?
Nous allons voir les plaisirs de retour;
Ne manquons pas d'en faire un doux usage:
Pour rire un peu l'on n'en est pas moins sage.
Ah! quel dommage
De fuir ce rivage!
Ah! quel dommage
De perdre un beau jour!
Nous allons voir les plaisirs de retour;
Ne manquons pas d'en faire un doux usage:
Pour rire un peu l'on n'en est pas moins sage.
Revenez, Plaisirs exilés;
Volez de toutes parts, volez.

(Les Plaisirs volent, et viennent préparer des divertissements.)

FIN DU PROLOGUE.

ALCESTE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un port de mer, où l'on voit un grand vaisseau, orné et préparé pour une fête galante, au milieu de plusieurs vaisseaux de guerre.

SCENE PREMIERE.

ALCIDE, LYCAS, CHOEUR DE THESSALIENS.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux!

LYCAS.

Votre ami le plus cher épouse la princesse
La plus charmante de la Grece.
Lorsque chacun les suit, seigneur, les fuyez-vous?

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux!

LYCAS.

Vous paroissez troublé des cris qui retentissent!
Quand deux amants heureux s'unissent,
Le cœur du grand Alcide en seroit-il jaloux?

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux!

LYCAS.

Seigneur, vous soupirez, et gardez le silence!

ALCIDE.

Ah! Lycas, laisse-moi partir en diligence.

LYCAS.

Quoi! dès ce même jour presser votre départ!

ALCIDE.

J'aurai beau me presser, je partirai trop tard.
Ce n'est point avec toi que je prétends me taire :
Alceste est trop aimable; elle a trop su me plaire;
Un autre en est aimé; rien ne flatte mes vœux.
C'en est fait, Admete l'épouse,
Et c'est dans ce moment qu'on les unit tous deux.
Ah! qu'une ame jalouse
Eprouve un tourment rigoureux!
J'ai peine à l'exprimer moi-même.
Figure-toi, si tu le peux,
Quelle est l'horreur extrême
De voir ce que l'on aime
Au pouvoir d'un rival heureux.

LYCAS.

L'amour est-il plus fort qu'un héros indomtable!
L'univers n'a point eu de monstre redoutable
Que vous n'ayiez pu surmonter.

ALCIDE.

Eh! crois-tu que l'amour soit moins à redouter?
Le plus grand cœur a sa foiblesse.
Je ne puis me sauver de l'ardeur qui me presse
Qu'en quittant ce fatal séjour.
Contre d'aimables charmes
La valeur est sans armes;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on peut vaincre l'amour.

LYCAS.

Vous devez vous forcer au moins à voir la fête
Qui déja dans ce port vous paroît toute prête.
Votre fuite à présent feroit un trop grand bruit.
Différez jusques à la nuit.

ALCIDE.

Ah! Lycas, quelle nuit! ah! quelle nuit funeste!

LYCAS.

Tout le reste du jour voyez encore Alceste.

ALCIDE.

La voir encore!... Eh bien! différons mon départ.
Je te l'avois bien dit, je partirai trop tard:
Je vais la voir aimer un époux qui l'adore;
Je verrai dans leurs yeux un tendre empressement.
Que je vais payer chèrement
Le plaisir de la voir encore!

SCENE II.

ALCIDE, STRATON ET LYCAS, ensemble.

L'amour a bien des maux; mais le plus grand de tous,
C'est le tourment d'être jaloux.
(Alcide et le chœur sortent.)

SCENE III.

STRATON, LYCAS.

STRATON.

Lycas, j'ai deux mots à te dire.

LYCAS.

Que veux-tu? parle; je t'entends.

STRATON.

Nous sommes amis de tout temps:
Céphise, tu le sais, me tient sous son empire;
Tu suis par-tout ses pas: qu'est-ce que tu prétends?

LYCAS.

Je prétends rire.

STRATON.

Pourquoi veux-tu troubler deux cœurs qui sont contents?

LYCAS.

Je prétends rire.
Tu peux à ton gré t'enflammer;
Chacun a sa façon d'aimer:
Qui voudra soupirer, soupire;
Je prétends rire.

STRATON.

J'aime et je suis aimé; laisse en paix nos amours.

LYCAS.

Rien ne doit t'alarmer s'il est bien vrai qu'on t'aime;
Un rival rebuté donne un plaisir extrême.

STRATON.

Un rival, tel qu'il soit, importune toujours.

LYCAS.

Je vois ton amour sans colere;
Tu devrois en user ainsi:
Puisque Céphise t'a su plaire,
Pourquoi ne veux-tu pas qu'elle me plaise aussi?

STRATON.

A quoi sert-il d'aimer ce qu'il faut que l'on quitte?
Tu ne peux demeurer long-temps en cette cour.

LYCAS.

Moins on a de moments à donner à l'amour,
Et plus il faut qu'on en profite.

STRATON.

J'aime depuis deux ans avec fidélité:
Je puis croire, sans vanité,
Que tu ne dois pas être un rival qui m'alarme.

LYCAS.

J'ai pour moi la nouveauté;
En amour, c'est un grand charme.

STRATON.

Céphise m'a promis un cœur tendre et constant.

LYCAS.

Céphise m'en promet autant.

STRATON.

Ah! si je le croyois!... Mais tu n'es pas croyable.

LYCAS.

Crois-moi, fais ton profit d'un reste d'amitié;
Sers-toi d'un avis charitable
Que je te donne par pitié.

STRATON.

Le mépris d'une volage
Doit être un assez grand mal,
Et c'est un nouvel outrage
Que la pitié d'un rival...
Elle vient, l'infidelle,
Pour chanter dans les jeux dont je prends soin ici.

LYCAS.

Je te laisse avec elle;
Il ne tiendra qu'à toi d'être mieux éclairci.

(Il sort.)

SCENE IV.

CEPHISE, STRATON.

CÉPHISE.

Dans ce beau jour quelle humeur sombre
Fais-tu voir à contre-temps?

STRATON.

C'est que je ne suis pas du nombre
Des amants qui sont contents.

CÉPHISE.

Un ton grondeur et sévere
N'est pas un grand agrément:
Le chagrin n'avance guere
Les affaires d'un amant.

STRATON.

Lycas vient de me faire entendre
Que je n'ai plus ton cœur, qu'il doit seul y prétendre,
Et que tu ne vois plus mon amour qu'à regret.

CÉPHISE.

Lycas est peu discret.

STRATON.

Ah! je m'en doutois bien qu'il vouloit me surprendre.

CÉPHISE.

Lycas est peu discret
D'avoir dit mon secret.

STRATON.

Comment! il est donc vrai? tu n'en fais point d'excuse!
Tu me trahis ainsi, sans en être confuse!

CÉPHISE.

Tu te plains sans raison :
Est-ce une trahison
Quand on te désabuse?

STRATON.

Que je suis étonné de voir ton changement!

CÉPHISE.

Si je change d'amant,
Qu'y trouves-tu d'étrange?
Est-ce un sujet d'étonnement
De voir une fille qui change?

STRATON.

Après deux ans passés dans un si doux lien,
Devois-tu jamais prendre une chaîne nouvelle?

CÉPHISE.

Ne comptes-tu pour rien
D'être deux ans fidelle?

STRATON.

Par un espoir doux et trompeur
Pourquoi m'engageois-tu dans un amour si tendre?
Falloit-il me donner ton cœur,

Puisque tu voulois le reprendre?

CÉPHISE.

Quand je t'offris mon cœur, c'étoit de bonne foi.
Que n'empêches-tu qu'on te l'ôte?
Est-ce ma faute
Si Lycas me plait plus que toi?

STRATON.

Ingrate! est-ce le prix de ma persévérance?

CÉPHISE.

Essaie un peu de l'inconstance:
C'est toi qui le premier m'appris à m'engager;
Pour récompense
Je te veux apprendre à changer.

STRATON ET CÉPHISE.

Il faut { aimer / changer } toujours.
Les plus douces amours
Sont les amours { fidelles. / nouvelles. }
Il faut { aimer / changer } toujours.

SCENE V.

LYCOMEDE, STRATON, CEPHISE.

LYCOMEDE.

Straton, donne ordre qu'on s'apprête
Pour commencer la fête.
(Straton se retire, et Lycomede parle à Céphise).
Enfin, grace au dépit, je goûte la douceur
De sentir le repos de retour dans mon cœur.
J'étois à préférer au roi de Thessalie;
Et si pour sa gloire on publie
Qu'Apollon autrefois lui servit de pasteur,

Je suis roi de Scyros, et Thétis est ma sœur.
J'ai su me consoler d'un hymen qui m'outrage;
J'en ordonne les jeux avec tranquillité.
Qu'aisément le dépit dégage
Des fers d'une ingrate beauté;
Et qu'après un long esclavage,
Il est doux d'être en liberté!

CÉPHISE.

Il n'est pas sûr toujours de croire l'apparence.
Un cœur bien pris et bien touché
N'est pas aisément détaché,
Ni si-tôt guéri que l'on pense;
Et l'amour est souvent caché
Sous une feinte indifférence.

LYCOMEDE.

Quand on est sans espérance,
On est bientôt sans amour.
Mon rival a la préférence;
Ce que j'aime est en sa puissance:
Je perds tout espoir en ce jour.
Quand on est sans espérance,
On est bientôt sans amour...
Voici l'heure qu'il faut que la fête commence;
Chacun s'avance,
Préparons-nous.

SCENE VI.

ADMETE, ALCESTE, PHÉRÈS, LYCOMEDE, ALCIDE, LYCAS, CEPHISE, STRATON.

LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux!

PHÉRÈS.

Jouissez des douceurs du nœud qui vous assemble.

ADMETE ET ALCESTE.

Quand l'Hymen et l'Amour sont bien d'accord ensemble,
Que les nœuds qu'ils forment sont doux !

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux !

SCENE VII.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

(Des Nymphes de la mer et des Tritons viennent faire une fête marine, où se mêlent des matelots et des pêcheurs.)

DEUX TRITONS.

Malgré tant d'orages
Et tant de naufrages,
Chacun à son tour
S'embarque avec l'Amour.
Par-tout où l'on mene
Les cœurs amoureux,
On voit la mer pleine
D'écueils dangereux;
Mais sans quelque peine
On n'est jamais heureux.
Une ame constante,
Après la tourmente,
Espere un beau jour.
Malgré tant d'orages
Et tant de naufrages,
Chacun à son tour
S'embarque avec l'Amour.
Un cœur qui differe
D'entrer en affaire,
S'expose à manquer

Le temps de s'embarquer.
Une ame commune
S'étonne d'abord;
Le soin l'importune,
Le calme l'endort.
Mais quelle fortune
Fait-on sans quelque effort?
Est-il un commerce
Exempt de traverse?
Chacun doit risquer.
Un cœur qui differe
D'entrer en affaire,
S'expose à manquer
Le temps de s'embarquer.

(Céphise, vêtue en nymphe de la mer, chante au milieu des divinités maritimes, qui lui répondent.)

Jeunes cœurs, laissez-vous prendre;
Le péril est grand d'attendre:
Vous perdez d'heureux moments
En cherchant à vous défendre.
Si l'amour a des tourments,
C'est la faute des amants.

(Une nymphe de la mer chante avec Céphise.)

Plus les ames sont rebelles,
Plus leurs peines sont cruelles;
Les plaisirs doux et charmants
Sont le prix des cœurs fideles.
Si l'amour a des tourments,
C'est la faute des amants.

LYCOMEDE, à Alceste.

On vous apprête,
Dans mon vaisseau,
Un divertissement nouveau.

LYCOMEDE ET STRATON.

Venez voir ce que notre fête
Doit avoir de plus beau.

(Lycomede conduit Alceste dans son vaisseau ; Straton y mene Céphise, et dans le temps qu'Admete et Alcide y veulent passer, le pont s'enfonce dans la mer.)

ADMETE ET ALCIDE.

Dieux ! le pont s'abîme dans l'eau.

LE CHOEUR DES THESSALIENS.

Ah ! quelle trahison funeste !

ALCESTE ET CÉPHISE.

Au secours ! au secours !

ALCIDE.

Perfide... !

ADMETE.

Alceste... !

ALCIDE ET ADMETE.

Laissons les vains discours :
Au secours ! au secours !

(Les Thessaliens courent s'embarquer pour suivre Lycomede.)

LE CHOEUR DES THESSALIENS.

Au secours ! au secours !

SCENE VIII.

THETIS, ADMETE.

THÉTIS, sortant de la mer.

Epoux infortuné, redoute ma colere ;
Tu vas hâter l'instant qui doit finir tes jours :
C'est Thétis, que la mer révere,
Que tu vois contre toi du parti de son frere ;
Et c'est à la mort que tu cours.

ADMETE, courant s'embarquer.

Au secours ! au secours !

THÉTIS.

Puisqu'on méprise ma puissance,
Que les vents déchaînés,

Que les flots mutinés
S'arment pour ma vengeance.

(Thétis rentre dans la mer, et les aquilons excitent une tempête qui agite les vaisseaux qui s'efforcent de poursuivre Lycomede.)

SCENE IX.

EOLE, LES AQUILONS, LES ZÉPHYRS.

ÉOLE.

Le ciel protége les héros :
Allez, Admète ; allez, Alcide :
Le dieu qui sur les dieux préside
M'ordonne de calmer les flots.
Allez, poursuivez un perfide...
Retirez-vous,
Vents en courroux ;
Rentrez dans vos prisons profondes,
Et laissez régner sur les ondes
Les zéphyrs les plus doux.

(L'orage cesse ; les zéphyrs volent, et font fuir les aquilons, qui tombent dans la mer avec les nuages qu'ils en avoient élevés, et les vaisseaux d'Alcide et d'Admete poursuivent Lycomede.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scene est dans l'isle de Scyros, et le théâtre représente la ville principale de l'isle.

SCENE PREMIERE.

CEPHISE, STRATON.

CÉPHISE.

ALCESTE ne vient point, et nous devons attendre.

STRATON.

Que peut-elle prétendre ?
Pourquoi se tourmenter ici mal à propos ?
Ses cris ont beau se faire entendre,
Peut-être son époux a péri dans les flots,
Et nous sommes enfin dans l'île de Scyros.

CÉPHISE.

Tu ne te plaindras point que j'en use de même ;
Je t'ai donné peu d'embarras :
Tu vois comme je suis tes pas.

STRATON.

Tu sais dissimuler une colere extrême.

CÉPHISE.

Et si je te disois que c'est toi seul que j'aime ?

STRATON.

Tu le dirois en vain ; je ne te croirois pas.

CÉPHISE.

Crois-moi, si j'ai feint de changer,

C'étoit pour te mieux engager.
Un rival n'est pas inutile ;
Il réveille l'ardeur et les soins d'un amant :
Une conquête facile
Donne peu d'empressement,
Et l'amour tranquille
S'endort aisément.

STRATON.

Non, non, ne tente point une seconde ruse ;
Je vois plus clair que tu ne crois :
On excuse d'abord un amant qu'on abuse ;
Mais la sottise est sans excuse
De se laisser tromper deux fois.

CÉPHISE.

N'est-il aucun moyen d'appaiser ta colere ?

STRATON.

Consens à m'épouser, et sans retardement.

CÉPHISE.

Une si grande affaire
Ne se fait pas si promptement ;
Un hymen qu'on differe
N'en est que plus charmant.

STRATON.

Un hymen qui peut plaire
Ne coûte guere,
Et c'est un nœud bientôt formé :
Rien n'est plus aisé que de faire
Un époux d'un amant aimé.

CÉPHISE.

Je t'aime d'un amour sincere ;
Et, s'il est nécessaire,
Je m'offre à t'en faire un serment.

STRATON.

Amusement, amusement.

CÉPHISE.

L'injuste enlèvement d'Alceste

Attire dans ces lieux une guerre funeste :
Les plus braves des Grecs arment pour son secours.
Au milieu des cris et des larmes,
L'hymen a peu de charmes :
Attendons de tranquilles jours.
Le bruit affreux des armes
Effarouche bien les amours.

STRATON.

Discours, discours, discours.
Tu n'as qu'à m'épouser pour m'ôter tout ombrage :
Pourquoi différer davantage ?
A quoi servent tant de façons ?

CÉPHISE.

Rends-moi la liberté pour m'épouser sans crainte :
Un hymen fait avec contrainte
Est un mauvais moyen de finir tes soupçons.

STRATON.

Chansons, chansons, chansons.

SCENE II.

LYCOMEDE, ALCESTE, STRATON, CEPHISE, SOLDATS DE LYCOMEDE.

LYCOMEDE.

Allons, allons, la plainte est vaine.

ALCESTE.

Ah ! quelle rigueur inhumaine !

LYCOMEDE.

Allons, je suis sourd à vos cris ;
Je me venge de vos mépris.

ALCESTE.

Quoi ! vous serez inexorable !

LYCOMEDE.

Cruelle ! vous m'avez appris

A devenir impitoyable.

ALCESTE.

Est-ce ainsi que l'amour a su vous émouvoir ?
Est-ce ainsi que pour moi votre ame est attendrie ?

LYCOMEDE.

L'amour se change en furie,
Quand il est au désespoir.
Puisque je perds toute espérance,
Je veux désespérer mon rival à son tour ;
Et les douceurs de la vengeance
Ont de quoi consoler des rigueurs de l'amour.

ALCESTE.

Voyez la douleur qui m'accable.

LYCOMEDE.

Vous avez sans pitié regardé ma douleur ;
Vous m'avez rendu misérable :
Vous partagerez mon malheur.

ALCESTE.

Admete avoit mon cœur dès ma plus tendre enfance :
Nous ne connoissions pas l'Amour ni sa puissance,
Lorsque d'un nœud fatal il vint nous enchaîner.
Ce n'est pas une grande offense
Que le refus d'un cœur qui n'est plus à donner.

LYCOMEDE.

Est-ce aux amants qu'on désespere
A devoir rien examiner ?
Non, je ne puis vous pardonner
D'avoir trop su me plaire.
Que ne m'ont point coûté vos funestes attraits !
Ils ont mis dans mon cœur une cruelle flamme ;
Ils ont arraché de mon ame
L'innocence et la paix.
Non, ingrate ! non, inhumaine !
Non, quelle que soit votre peine,
Non, je ne vous rendrai jamais
Tous les maux que vous m'avez faits.

STRATON.

Voici l'ennemi qui s'avance
En diligence.

LYCOMEDE.

Préparons-nous
A nous défendre.

ALCESTE.

Ah ! cruel ! que n'épargnez-vous
Le sang qu'on va répandre !

LYCOMEDE et SES SOLDATS.

Périssons tous
Plutôt que de nous rendre.

(Lycomede contraint Alceste d'entrer dans la ville ; Céphise la suit, et les soldats de Lycomede ferment la porte de la ville aussitôt qu'ils y sont entrés.)

SCENE III.

ADMETE, ALCIDE, LYCAS,
SOLDATS ASSIÉGEANTS.

ADMETE et ALCIDE.

Marchez, marchez, marchez ;
Approchez, amis, approchez :
Marchez, marchez, marchez.
Hâtons-nous de punir des traîtres ;
Rendons-nous maîtres
Des murs qui les tiennent cachés.
Marchez, marchez, marchez.

SCENE IV.

LYCOMEDE, STRATON, SOLDATS ASSIÉGÉS. ADMETE, ALCIDE, LYCAS, SOLDATS ASSIÉGEANTS.

LYCOMEDE, sur les remparts.

Ne prétendez pas nous surprendre :
Venez, nous allons vous attendre ;
Nous ferons tous notre devoir
Pour vous bien recevoir.

STRATON et LES SOLDATS ASSIÉGÉS.

Nous ferons tous notre devoir
Pour vous bien recevoir.

ADMETE.

Perfide ! évite un sort funeste ;
On te pardonne tout, si tu veux rendre Alceste.

LYCOMEDE.

J'aime mieux mourir, s'il le faut,
Que de céder jamais cet objet plein de charmes.

ADMETE ET ALCIDE.

A l'assaut ! à l'assaut !

LYCOMEDE ET STRATON.

Aux armes ! aux armes !

LES ASSIÉGEANTS.

A l'assaut ! à l'assaut !

LES ASSIÉGÉS.

Aux armes ! aux armes !

ADMETE, ALCIDE ET LYCOMEDE.

A moi, compagnons, à moi !

ADMETE ET LYCOMEDE.

A moi ! suivez votre roi.

ALCIDE.

C'est Alcide

Qui vous guide.

ADMETE, ALCIDE ET LYCOMEDE.

A moi, compagnons, à moi!

(On fait avancer des béliers et autres machines de guerre pour battre la place.)

TOUS ENSEMBLE.

Donnons, donnons de toutes parts.

LES ASSIÉGEANTS.

Que chacun à l'envi combatte;
Que l'on abatte
Les tours et les remparts.

TOUS ENSEMBLE.

Donnons, donnons de toutes parts.

LES ASSIÉGÉS.

Que les ennemis pêle-mêle
Trébuchent sous l'affreuse grêle
De nos fleches et de nos dards.

TOUS ENSEMBLE.

Donnons, donnons de toutes parts:
Courage, courage, courage!
Ils sont à nous! ils sont à nous!

ALCIDE.

C'est trop disputer l'avantage;
Je vais vous ouvrir un passage:
Suivez-moi tous, suivez moi tous.

TOUS ENSEMBLE.

Courage, courage, courage!
Ils sont à nous! ils sont à nous!

(Les assiégés voyant leurs remparts à demi abattus et la porte de la ville enfoncée, font un dernier effort, dans une sortie, pour repousser les assiégeants.)

LES ASSIÉGEANTS.

Achevons d'emporter la place;
L'ennemi commence à plier:
Main basse! main basse! main basse!

LES ASSIÉGÉS, rendant les armes.

Quartier! quartier! quartier!

LES ASSIÉGEANTS.

La ville est prise.

LES ASSIÉGÉS.

Quartier! quartier! quartier!

LYCAS, terrassant Straton.

Il faut rendre Céphise.

STRATON.

Je suis ton prisonnier.
Quartier! quartier! quartier!

(Les assiégeants et les assiégés entrent dans la ville.)

SCENE V.

PHERÈS, seul, armé et marchant avec peine.

Courage, enfants; je suis à vous;
Mon bras va seconder vos coups.
Mais c'en est déja fait, et l'on a pris la ville;
La foiblesse de l'âge a retardé mes pas.
La valeur devient inutile,
Quand la force n'y répond pas.
Que la vieillesse est lente!
Les efforts qu'elle tente
Sont toujours impuissants:
C'est une charge bien pesante
Qu'un fardeau de quatre-vingts ans.

SCENE VI.

ALCIDE, ALCESTE, CEPHISE, PHERÈS, LYCAS, STRATON enchaîné.

ALCIDE, à Phérès.

Rendez à votre fils cette aimable princesse.

PHÉRÈS.

Ce don, de votre main, seroit encor plus doux.

ALCIDE.

Allez, allez la rendre à son heureux époux.

ALCESTE.

Tout est soumis, la guerre cesse :
Seigneur, pourquoi me laissez-vous ?
Quel nouveau soin vous presse ?

ALCIDE.

Vous n'avez rien à redouter ;
Je vais chercher ailleurs des tyrans à domter.

ALCESTE.

Les nœuds d'une amitié pressante
Ne retiendront-ils point votre ame impatiente ?
Et la gloire toujours vous doit-elle emporter ?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter.

ALCESTE.

C'est votre valeur triomphante
Qui fait le sort charmant que nous allons goûter :
Quelque douceur que l'on ressente,
Un ami tel que vous l'augmente.
Voulez-vous sitôt nous quitter ?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter ;
Laissez, laissez-moi fuir un charme qui m'enchante :
Non, toute ma vertu n'est pas assez puissante

Pour répondre d'y résister.
Non, encore une fois, princesse trop charmante,
Gardez-vous bien de m'arrêter.

(Il sort. Lycas et Straton le suivent.)

SCENE VII.

ALCESTE, PHERÈS, CEPHISE.

ENSEMBLE.

Cherchons Admete promptement.

ALCESTE.

Peut-on chercher ce qu'on aime
Avec trop d'empressement ?
Quand l'amour est extrême,
Le moindre éloignement
Est un cruel tourment.

ALCESTE, PHÉRÈS ET CÉPHISE.

Cherchons Admete promptement.

SCENE VIII.

ADMETE, blessé; CLEANTE, ALCESTE, PHERÈS, CEPHISE, SOLDATS.

ALCESTE.

O dieux ! quel spectacle funeste !

CLÉANTE.

Le chef des ennemis, mourant et terrassé,
De sa rage expirante a ramassé le reste;
Le roi vient d'en être blessé.

ADMETE.

Je meurs, charmante Alceste :
Mon sort est assez doux,

Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

C'est pour vous voir mourir que le ciel me délivre !

ADMETE.

Avec le nom de votre époux
J'eusse été trop heureux de vivre.
Mon sort est assez doux,
Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes ?
Falloit-il que sitôt l'aveugle sort des armes
Tranchât des nœuds si beaux par un affreux trépas ?
Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes ?

ADMETE.

Belle Alceste, ne pleurez pas ;
Tout mon sang ne vaut point vos larmes.

ALCESTE.

Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes ?

ADMETE.

Alceste, vous pleurez !

ALCESTE.

Admete, vous mourez !

ADMETE ET ALCESTE.

Alceste, vous pleurez !
Admete, vous mourez !

ALCESTE.

Se peut-il que le ciel permette
Que les cœurs d'Alceste et d'Admete
Soient ainsi séparés ?

ADMETE ET ALCESTE.

Alceste, vous pleurez !
Admete, vous mourez !

SCENE IX.

APOLLON, LES ARTS, ADMETE, ALCESTE, PHERÈS, CEPHISE, CLEANTE, SOLDATS.

APOLLON, environné des Arts.

La lumiere aujourd'hui te doit être ravie ;
Il n'est qu'un seul moyen de prolonger ton sort :
Le Destin me promet de te rendre la vie,
Si quelqu'autre pour toi veut s'offrir à la mort.
Reconnois si quelqu'un t'aime parfaitement ;
Sa mort aura pour prix une immortelle gloire.
Pour en conserver la mémoire,
Les Arts vont élever un pompeux monument.

(Les Arts, qui sont autour d'Apollon, se séparent sur des nuages différents, et tous descendent pour élever un monument superbe, tandis qu'Apollon s'envole.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un grand monument élevé par les Arts. Un autel vide paroît au milieu pour servir à porter l'image de la personne qui s'immolera pour Admete.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHERÈS, CEPHISE.

ALCESTE.

Ah ! pourquoi nous séparez-vous ?
Eh ! du moins attendez que la mort nous sépare.
Cruel ! quelle pitié barbare
Vous presse d'arracher Alceste à son époux !
Ah ! pourquoi nous séparez-vous ?

PHÉRÈS ET CÉPHISE.

Plus votre époux mourant voit d'amour et d'appas,
Et plus le jour qu'il perd lui doit faire d'envie.
Ce sont les douceurs de la vie
Qui font les horreurs du trépas.

ALCESTE.

Les Arts n'ont point encore achevé leur ouvrage :
Cet autel doit porter la glorieuse image
De qui signalera sa foi
En mourant pour sauver son roi.
Le prix d'une gloire immortelle
Ne peut-il toucher un grand cœur ?

Faut-il que la mort la plus belle
Ne laisse pas de faire peur ?
A quoi sert la foule importune
Dont les rois sont embarrassés ?
Un coup fatal de la Fortune
Ecarte les plus empressés.

ALCESTE, PHÉRÈS ET CÉPHISE.

De tant d'amis qu'avoit Admete,
Aucun ne vient le secourir :
Quelque honneur qu'on promette,
On le laisse mourir.

PHÉRÈS.

J'aime mon fils, je l'ai fait roi ;
Pour prolonger son sort je mourrois sans effroi,
Si je pouvois offrir des jours dignes d'envie.
Je n'ai plus qu'un reste de vie ;
Ce n'est rien pour Admete, et c'est beaucoup pour moi.

CÉPHISE.

Les honneurs les plus éclatants
En vain dans le tombeau promettent de nous suivre :
La mort est affreuse en tout temps ;
Mais peut-on renoncer à vivre
Quand on n'a vécu que quinze ans ?

ALCESTE.

Chacun est satisfait des excuses qu'il donne :
Cependant on ne voit personne
Qui, pour sauver Admete, ose perdre le jour.
Le devoir, l'amitié, le sang, tout l'abandonne ;
Il n'a plus d'espoir qu'en l'amour.

(elle sort avec Céphise.)

SCENE II.

PHERÈS, CLEANTE, LE CHOEUR.

PHÉRÈS.

Voyons encor mon fils; allons, hâtons nos pas :
Ses yeux vont se couvrir d'éternelles ténebres.

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

PHÉRÈS.

Quels cris ! quelles plaintes funebres !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

PHÉRÈS.

Où vas-tu ? Cléante, demeure.

CLÉANTE.

Hélas ! hélas !
Le roi touche à sa derniere heure ;
Il s'affoiblit, il faut qu'il meure,
Et je viens pleurer son trépas.
Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

PHÉRÈS.

On le plaint : tout le monde pleure ;
Mais nos pleurs ne le sauvent pas.
Helas ! hélas !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

SCENE III.

ADMETE, PHERÈS, CLEANTE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O trop heureux Admete!
Que votre sort est beau!

PHÉRÈS ET CLÉANTE.

Quel changement! quel bruit nouveau!

LE CHOEUR.

O trop heureux Admete!
Que votre sort est beau!

PHÉRÈS ET CLÉANTE, voyant Admete guéri.

L'effort d'une amitié parfaite
L'a sauvé du tombeau.

PHÉRÈS, embrassant Admete.

O trop heureux Admete!
Que votre sort est beau!

LE CHOEUR.

O trop heureux Admete!
Que votre sort est beau!

ADMETE.

Qu'une pompe funebre
Rende à jamais célebre
Le généreux effort
Qui m'arrache à la mort.
Alceste n'aura plus d'alarmes;
Je reverrai ses yeux charmants,
A qui j'ai coûté tant de larmes.
Que la vie a de charmes
Pour les heureux amants!
Achevez, dieux des arts; faites-nous voir l'image
Qui doit éterniser la grandeur de courage
De qui s'est immolé pour moi:

Ne différez point davantage....
Ciel! ô ciel! qu'est-ce que je voi?
(l'autel s'ouvre, et l'on voit sortir l'image d'Alceste qui se perce le sein.)

SCENE IV.

CÉPHISE, ADMETE, PHERÈS, CLÉANTE,
LE CHOEUR.

CÉPHISE.
Alceste est morte!

ADMETE.
Alceste est morte!

LE CHOEUR.
Alceste est morte!

CÉPHISE.
Alceste a satisfait les Parques en courroux:
Votre tombeau s'ouvroit, elle y descend pour vous;
Elle-même a voulu vous en fermer la porte.
Alceste est morte!

ADMETE.
Alceste est morte!

LE CHOEUR.
Alceste est morte!

CÉPHISE.
J'ai couru, mais trop tard, pour arrêter ses coups:
Jamais, en faveur d'un époux,
On ne verra d'ardeur si fidelle et si forte.
Alceste est morte!

ADMETE.
Alceste est morte!

LE CHOEUR.
Alceste est morte!

CÉPHISE.

Sujets, amis, parents, vous abandonnoient tous :
Sur les droits les plus forts, sur les nœuds les plus doux,
L'amour, le tendre amour l'emporte.
Alceste est morte !

ADMETE.

Alceste est morte !

LE CHOEUR.

Alceste est morte !

(Admete tombe accablé de douleur entre les bras de sa suite.)

SCENE V.

TROUPE DE FEMMES AFFLIGÉES, TROUPE D'HOMMES DÉSOLÉS, qui portent des fleurs et tous les ornements qui ont servi à parer Alceste.

TOUS ENSEMBLE.

Formons les plus lugubres chants
Et les regrets les plus touchants.

UNE FEMME AFFLIGÉE.

La mort, la mort barbare,
Détruit aujourd'hui mille appas.
Quelle victime, hélas !
Fut jamais si belle et si rare !
La mort, la mort barbare
Détruit aujourd'hui mille appas.

UN HOMME DÉSOLÉ.

Alceste, si jeune et si belle,
Court se précipiter dans la nuit éternelle ;
Pour sauver ce qu'elle aime, elle a perdu le jour.

LE CHOEUR.

O trop parfait modele
D'une épouse fidele !

O trop parfait modele
D'un véritable amour !

UNE FEMME AFFLIGÉE.

Que notre zele se partage ;
Que les uns, par leurs chants, célebrent son courage ;
Que d'autres, par leurs cris, déplorent ses malheurs.

LE CHOEUR.

Rendons hommage
A son image ;
Jetons des fleurs,
Versons des pleurs.

UNE FEMME AFFLIGÉE.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus !

LE CHOEUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus !

UNE FEMME AFFLIGÉE.

Tant de beautés, tant de vertus,
Méritoient un sort moins funeste.

LE CHOEUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus !

(Un transport de douleur saisit les deux troupes affligées ; une partie déchire ses habits, l'autre s'arrache les cheveux, et chacun brise au pied de l'image d'Alceste les ornements qu'il porte à la main.)

LE CHOEUR.

Rompons, brisons le triste reste
De ces ornements superflus.
Que nos pleurs, que nos cris renouvellent sans cesse ;
Allons porter par-tout la douleur qui nous presse.

(le chœur se retire.)

SCENE VI.

ADMETE, PHERÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, SUITE.

ADMETE, revenu de son évanouissement, et se voyant désarmé.

Sans Alceste, sans ses appas,
Croyez-vous que je puisse vivre?
Laissez-moi courir au trépas
Où ma chere Alceste se livre.
Sans Alceste, sans ses appas,
Croyez-vous que je puisse vivre?
C'est pour moi qu'elle meurt, hélas!
Pourquoi m'empêcher de la suivre?
Sans Alceste, sans ses appas,
Croyez-vous que je puisse vivre?

SCENE VII.

ALCIDE, ADMETE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, SUITE.

ALCIDE.

Tu me vois arrêté, sur le point de partir,
Par les tristes clameurs qu'on entend retentir.

ADMETE.

Alceste meurt pour moi par un amour extrême!
Je ne reverrai plus les yeux qui m'ont charmé!
Hélas! j'ai perdu ce que j'aime,
Pour avoir été trop aimé.

ALCIDE.

J'aime Alceste; il est temps de ne m'en plus défendre:
Elle meurt; ton amour n'a plus rien à prétendre.
Admete, cede-moi la beauté que tu perds;
Au palais de Pluton j'entreprends de descendre:

J'irai jusqu'au fond des enfers
Forcer la mort à me la rendre.

ADMETE.

Je verrois encor ses beaux yeux!
Allez, Alcide, allez, revenez glorieux;
Obtenez qu'Alceste vous suive:
Le fils du plus puissant des dieux
Est plus digne que moi du bien dont on me prive.
Allez, allez, ne tardez pas;
Arrachez Alceste au trépas,
Et ramenez au jour son ombre fugitive;
Qu'elle vive pour vous avec tous ses appas:
Admete est trop heureux, pourvu qu'Alceste vive.

PHÉRÈS, CÉPHISE, ET CLÉANTE.

Allez, allez, ne tardez pas;
Arrachez Alceste au trépas.

SCENE VIII.

DIANE, MERCURE, ALCIDE, ADMETE, PHERÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, SUITE.

(la lune paroît; son globe s'ouvre, et fait voir Diane sur un nuage brillant.)

DIANE.

Le dieu dont tu tiens la naissance
Oblige tous les dieux d'être d'intelligence
En faveur d'un dessein si beau:
Je viens t'offrir mon assistance,
Et Mercure s'avance
Pour t'ouvrir aux enfers un passage nouveau.

(Mercure vient en volant frapper la terre de son caducée; l'enfer s'ouvre, et Alcide y descend.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente le fleuve Achéron et ses sombres rivages.

SCENE PREMIERE.

CARON, LES OMBRES.

CARON, ramant sa barque.

Il faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque;
On y vient jeune ou vieillard,
Ainsi qu'il plaît à la Parque.
On y reçoit, sans égard,
Le berger et le monarque.
Il faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque.
Vous qui voulez passer, venez, mânes errants,
Venez, avancez, tristes ombres,
Payez le tribut que je prends,
Ou retournez errer sur ces rivages sombres.

LES OMBRES.

Passe-moi, Caron, passe-moi.

CARON.

Il faut auparavant que l'on me satisfasse;
On doit payer les soins d'un si pénible emploi.

LES OMBRES.

Passe-moi, Caron, passe-moi.

(Caron fait entrer dans sa barque les ombres qui ont de quoi le payer.)

CARON.

Donne, passe... Donne, passe...
Demeure, toi;
Tu n'as rien, il faut qu'on te chasse.

UNE OMBRE, rebutée.

Une ombre tient si peu de place.

CARON.

Ou paie, ou tourne ailleurs tes pas.

L'OMBRE.

De grace, par pitié, ne me rebute pas.

CARON.

La pitié n'est pas ici-bas,
Et Caron ne fait point de grace.

L'OMBRE.

Hélas! Caron, hélas! hélas!

CARON.

Crie hélas! tant que tu voudras;
Rien pour rien en tous lieux est une loi suivie:
Les mains vides sont sans appas;
Et ce n'est point assez de payer dans la vie,
Il faut encor payer au-delà du trépas.

L'OMBRE, en se retirant.

Hélas! Caron, hélas! hélas!

CARON.

Il m'importe peu que l'on crie:
Hélas! Caron, hélas! hélas!
Il faut encor payer au-delà du trépas.

SCENE II.

ALCIDE, CARON, LES OMBRES.

ALCIDE, sautant dans la barque.

Sortez, ombres, faites-moi place;
Vous passerez une autre fois.

(les ombres s'enfuient.)

CARON.

Ah! ma barque ne peut souffrir un si grand poids!

ALCIDE.

Allons, il faut que l'on me passe.

CARON.

Retire-toi d'ici, mortel, qui que tu sois;
Les enfers irrités puniront ton audace.

ALCIDE.

Passe-moi, sans tant de façons.

CARON.

L'eau nous gagne, ma barque creve.

ALCIDE.

Allons, rame, dépêche, achève.

CARON.

Nous enfonçons.

ALCIDE.

Passons, passons.

(ils s'éloignent.)

SCENE III.

PLUTON, PROSERPINE, L'OMBRE D'ALCESTE, SUIVANTS DE PLUTON.

(Le théâtre change et représente le palais de Pluton.)

PLUTON, sur son trône.

Reçois le juste prix de ton amour fidele;
Que ton destin nouveau soit heureux à jamais :
Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

SUIVANTS DE PLUTON.

Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PROSERPINE, à côté de Pluton.

L'épouse de Pluton te retient auprès d'elle;
Tous tes vœux seront satisfaits.

SUIVANTS DE PLUTON.

Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PLUTON ET PROSERPINE.

En faveur d'une ombre si belle,
Que l'enfer fasse voir tout ce qu'il a d'attraits.

SUIVANTS DE PLUTON.

En faveur d'une ombre si belle,
Que l'enfer fasse voir tout ce qu'il a d'attraits.

(les suivants de Pluton se réjouissent de la venue d'Alceste dans les enfers, par une espece de fête.)

Tout mortel doit ici paroître;
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre;
Qui cherche à vivre

Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords;
Le repos qu'on desire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici-bas prendre place:
Sans cesse on y passe;
Jamais on n'en sort.
C'est pour tous une loi nécessaire;
L'effort qu'on peut faire
N'est qu'un vain effort.
Est-on sage
De fuir ce passage?
C'est un orage
Qui mene au port.
Chacun vient ici-bas prendre place:
Sans cesse on y passe;
Jamais on n'en sort.
Tous les charmes,
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
Chacun vient ici-bas prendre place
Sans cesse on y passe;
Jamais on n'en sort.

SCENE IV.

PLUTON, PROSERPINE, ALECTON, L'OMBRE D'ALCESTE, SUIVANTS DE PLUTON.

ALECTON.

Quittez, quittez les jeux; songez à vous défendre:
Contre un audacieux unissons nos efforts.
Le fils de Jupiter vient ici de descendre;

Seul il ose attaquer tout l'empire des morts.

PLUTON.

Qu'on arrête ce téméraire;
Armez-vous, amis, armez-vous:
Qu'on déchaîne Cerbere;
Courez tous, courez tous.
(on entend aboyer Cerbere.)

ALECTON.

Son bras abat tout ce qu'il frappe:
Tout cede à ses horribles coups;
Rien ne résiste, rien n'échappe.

SCENE V.

ALCIDE, PLUTON, PROSERPINE, ALECTON, SUIVANTS DE PLUTON.

PLUTON, voyant Alcide qui enchaîne Cerbere.

Insolent! jusqu'ici braves-tu mon courroux?
Quelle injuste audace t'engage
A troubler la paix de ces lieux?

ALCIDE.

Je suis né pour dompter la rage
Des monstres les plus furieux.

PLUTON.

Est-ce le dieu jaloux qui lance le tonnerre,
Qui t'oblige à porter la guerre
Jusqu'au centre de l'univers?
Il tient sous son pouvoir et le ciel et la terre;
Veut-il encor ravir l'empire des enfers?

ALCIDE.

Non, Pluton: regne en paix, jouis de ton partage.
Je viens chercher Alceste en cet affreux séjour;
Permets que je la rende au jour:
Je ne veux point d'autre avantage.

Si c'est te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'amour.

PROSERPINE.

Un grand cœur peut tout quand il aime;
Tout doit céder à son effort;
C'est un arrêt du sort:
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la mort.

PLUTON.

Les enfers, Pluton lui-même,
Tout doit en être d'accord:
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la mort.

SUIVANTS DE PLUTON.

Il faut que l'amour extrême.
Soit plus fort
Que la mort.

PLUTON.

Que pour revoir le jour l'ombre d'Alceste sorte.

(Pluton donne un coup de son trident, et fait sortir son char.)

Prenez place tous deux au char dont je me sers;
Qu'au gré de vos vœux il vous porte;
Partez, les chemins sont ouverts:
Qu'une volante escorte
Vous conduise au travers
Des noires vapeurs des enfers.

(Alcide et l'ombre d'Alceste se placent sur le char de Pluton, qui les enleve sous la conduite d'une troupe volante de suivants de Pluton.)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change et représente un arc de triomphe au milieu de deux amphithéâtres, où l'on voit une multitude de différents peuples de la Grece, assemblés pour recevoir Alcide triomphant des enfers.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, LE CHOEUR.

ADMETE.

ALCIDE est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas :
Il ramene Alceste vivante.
Que chacun chante :
Alcide est vainqueur du trépas ;
L'enfer ne lui résiste pas.

LE CHOEUR, sur l'arc de triomphe et sur les amphithéâtres.

Alcide est vainqueur du trépas ;
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMETE.

Quelle douleur secrette
Rend mon ame inquiette,
Et trouble mon amour !
Alceste voit encor le jour,
Mais c'est pour un autre qu'Admete!

LE CHOEUR.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMETE.

Ah! du moins cachons ma tristesse:
Alceste dans ces lieux ramene les plaisirs.
Je dois rougir de ma foiblesse.
Quelle honte à mon cœur de mêler des soupirs
Avec tant de cris d'alégresse!

LE CHOEUR.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMETE.

Par une ardeur impatiente,
Courons et devançons ses pas:
Il ramene Alceste vivante;
Que chacun chante.

ADMETE ET LE CHOEUR.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

(Admete et le chœur sortent.)

SCENE II.

LYCAS, STRATON enchaîné.

STRATON.

Ne m'ôteras-tu point la chaîne qui m'accable,
Dans ce jour destiné pour tant d'aimables jeux?
Ah! qu'il est rigoureux
D'être seul misérable,
Quand on voit tout le monde heureux!

LYCAS, mettant Straton en liberté.

Aujourd'hui qu'Alcide ramene
Alceste des enfers,

Je veux finir ta peine.
Qu'on ne porte plus d'autres fers
Que ceux dont l'amour nous enchaîne.

STRATON ET LYCAS.

Qu'on ne porte plus d'autres fers
Que ceux dont l'amour nous enchaîne.

SCENE III.

CEPHISE, LYCAS, STRATON.

LYCAS ET STRATON.

Vois, Céphise, vois qui de nous
Doit rendre ton destin plus doux,
Et termine enfin nos querelles.

LYCAS.

Mes amours seront éternelles.

STRATON.

Mon cœur ne sera plus jaloux.

LYCAS ET STRATON.

Entre deux amants fideles,
Choisis un heureux époux.

CÉPHISE.

Je n'ai point de choix à faire :
Parlons d'aimer et de plaire,
Et vivons toujours en paix.
L'hymen détruit la tendresse ;
Il rend l'amour sans attraits :
Voulez-vous aimer sans cesse ?
Amants, n'épousez jamais.

CÉPHISE, LYCAS ET STRATON.

L'hymen détruit la tendresse ;
Il rend l'amour sans attraits :
Voulez-vous aimer sans cesse ?
Amants, n'épousez jamais.

CÉPHISE.

Prenons part aux transports d'une joie éclatante;
Que chacun chante.

TOUS ENSEMBLE.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas :
Il ramene Alceste vivante.
Que chacun chante :
Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

SCENE IV.

ALCIDE, ALCESTE, ADMETE, CEPHISE, LYCAS, STRATON, PHERÈS, CLEANTE, LE CHOEUR.

ALCIDE.

Pour une si belle victoire
Peut-on avoir trop entrepris?
Ah ! qu'il est doux de courir à la gloire,
Lorsque l'Amour en doit donner le prix !
Vous détournez vos yeux ! je vous trouve insensible!
Admete a seul ici vos regards les plus doux !

ALCESTE.

Je fais ce qui m'est possible
Pour ne regarder que vous.

ALCIDE.

Vous devez suivre mon envie,
C'est pour moi qu'on vous rend le jour.

ALCESTE.

Je n'ai pu reprendre la vie
Sans reprendre aussi mon amour.

ALCIDE.

Admete en ma faveur vous a cédé lui-même.

ADMETE.

Alcide pouvoit seul vous ôter au trépas.
Alceste, vous vivez, je revois vos appas;
Ai-je pu trop payer cette douceur extrême?

ADMETE ET ALCESTE.

Ah! que ne fait-on pas
Pour sauver ce qu'on aime!

ALCIDE.

Vous soupirez tous deux au gré de vos desirs!
Est-ce ainsi qu'on me tient parole?

ADMETE ET ALCESTE.

Pardonnez aux derniers soupirs
D'un malheureux amour qu'il faut qu'on vous immole...
Il ne faut plus nous voir.
D'un autre que { de moi votre sort / de vous mon destin } { doit dépendre.
Il faut dans les grands cœurs que l'amour le plus tendre
Soit la victime du devoir.
Il ne faut plus nous voir.

(Admete se retire, et Alceste offre sa main à Alcide, qui arrête Admete et lui cede la main qu'Alceste lui présente.)

ALCIDE.

Non, vous ne devez pas croire
Qu'un vainqueur des tyrans soit tyran à son tour.
Sur l'enfer, sur la mort j'emporte la victoire;
Il ne manque plus à ma gloire
Que de triompher de l'amour.

ADMETE ET ALCIDE.

Ah! quelle gloire extrême!
Quel héroïque effort!
Le vainqueur de la mort
Triomphe de lui-même.

SCENE V.

APOLLON, LES MUSES, LES JEUX, ALCIDE, ADMETE, ALCESTE, LEUR SUITE.

(Apollon descend dans un palais éclatant au milieu des Muses et des Jeux, qu'il amene pour prendre part à la joie d'Admete et d'Alceste, et pour célébrer le triomphe d'Alcide.)

APOLLON.

Les Muses et les Jeux s'empressent de descendre;
Apollon les conduit dans ces aimables lieux.
Vous à qui j'ai pris soin d'apprendre
A chanter vos amours sur le ton le plus tendre,
Bergers, chantez avec les dieux.
Chantons, chantons, faisons entendre
Nos chansons jusque dans les cieux.

SCENE VI.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

(Une troupe de bergers et de bergeres, et une troupe de pâtres, dont les uns chantent et les autres dansent, viennent, par l'ordre d'Apollon, contribuer à la réjouissance.)

LES CHOEURS DES MUSES, DES THESSALIENS ET DES BERGERS chantent ensemble.

Chantons, chantons, faisons entendre
Nos chansons jusque dans les cieux.

STRATON chante au milieu des pâtres dansants.

A quoi bon
Tant de raison

Dans le bel âge ?
A quoi bon
Tant de raison
Hors de saison ?
Qui craint le danger
De s'engager,
Est sans courage.
Tout rit aux amants ;
Les jeux charmants
Sont leur partage :
Tôt, tôt, tôt, soyons contents ;
Il vient un temps
Qu'on est trop sage.

CÉPHISE chante au milieu des bergers et des bergeres qui dansent.

C'est la saison d'aimer,
Quand on sait plaire ;
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait charmer.
Les plus beaux de nos jours ne durent guere ;
Le sort de la beauté nous doit alarmer :
Nos champs n'ont point de fleur plus passagere.
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait plaire ;
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait charmer.
Un peu d'amour est nécessaire ;
Il n'est jamais trop tôt de s'enflammer.
Nous donne-t-on un cœur pour n'en rien faire ?
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait plaire ;
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait charmer.

(La troupe des bergers danse avec la troupe des pâtres. Les chœurs se répondent les uns aux autres, et s'unissent enfin tous ensemble.)

LES CHOEURS.

Triomphez, généreux Alcide;
Aimez en paix, heureux époux :
Que { toujours la gloire / sans cesse l'amour } vous guide;
Jouissez à jamais des { honneurs / plaisirs } les plus doux.
Triomphez, généreux Alcide;
Aimez en paix, heureux époux.
(Apollon s'envole avec les Jeux.)

FIN D'ALCESTE.

THÉSÉE,

TRAGEDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES.

1675.

ACTEURS DU PROLOGUE.

BACCHUS.
VENUS.
CERES.
MARS.
BELLONE.
CHOEUR DE GRACES, DE PLAISIRS, et DE JEUX.
DEUX GRACES.
LES PLAISIRS et LES JEUX, chantant.
TROUPE DE MOISSONNEURS qui suivent Cérès.
TROUPE DE SYLVAINS et DE BACCHANTES qui suivent Bacchus.
FAUNES de la suite de Bacchus, dansants.
BACCHANTES, suivantes de Bacchus, dansantes.
SUIVANTES de Cérès, dansantes.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

ÉGLÉ, princesse élevée sous la tutele d'Égée, roi d'Athenes.
CLÉONE, confidente d'Églé.
ÉGÉE.
ARCAS, confident d'Égée.
SUIVANTS d'Égée.
CHOEUR DE COMBATTANTS.
LA GRANDE-PRÊTRESSE DE MINERVE.
CHOEUR DE PRÊTRESSES DE MINERVE.
TROUPE DE SACRIFICATEURS DE MINERVE.
MÉDÉE, princesse, magicienne.
DORINE, confidente de Médée.
CHOEUR et TROUPE de la POPULACE d'Athenes.
THÉSÉE, fils inconnu d'Égée.
UN FANTÔME.
TROUPE DE LUTINS.
CHOEUR DES HABITANTS DES ENFERS.
DES SPECTRES.
LES FURIES.
CHOEUR et TROUPE d'HABITANTS HEUREUX de l'isle enchantée.
MINERVE.
CHOEUR DE DIVINITÉS qui accompagnent Minerve.
UN GRAND SEIGNEUR de la cour d'Égée.
TROUPE des plus considérables COURTISANS d'ÉGÉE.
TROUPE D'ESCLAVES.

La scene du prologue est dans les jardins de Versailles; et celle de la tragédie à Athenes.

PROLOGUE.

Le théâtre représente les jardins et la façade du palais de Versailles.

CHOEUR D'AMOURS, DE GRACES, DE PLAISIRS ET DE JEUX.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

UN PLAISIR.

Le maître de ces lieux n'aime que la victoire;
Il en fait ses plus chers desirs :
Il néglige ici les plaisirs,
Et tous ses soins sont pour la gloire.

LE CHOEUR.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

UN PLAISIR.

C'étoit dans ces jardins, au bord de ces fontaines,
Que l'aimable mere d'Amour
Espéroit d'établir sa bienheureuse cour;
Mais ses espérances sont vaines.

LE CHOEUR.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

UN DES JEUX.

Ne nous écartons pas de ces charmantes plaines :
Allons nous retirer dans les bois d'alentour.

TROIS DE LA TROUPE DES JEUX.

Ah ! quelles peines
De quitter un si beau séjour !

TROIS DE LA TROUPE DES PLAISIRS.

Le maître de ces lieux n'aime que la victoire;

Il en fait ses plus chers desirs :
Il néglige ici les plaisirs,
Et tous ses soins sont pour la gloire.

LE CHOEUR.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

(Les Amours, les Graces, les Plaisirs et les Jeux se retirent.)

VÉNUS.

Revenez, Amours, revenez;
Pourquoi quitter ces lieux où l'on est sans alarmes?
La beauté perd ses plus doux charmes
Sitôt que vous l'abandonnez.
Revenez, Amours, revenez.
Beaux lieux où les plaisirs suivoient par-tout mes pas,
Que sont devenus vos appas?
Qu'un si charmant séjour est triste et solitaire!
Hélas! hélas!
Les Amours n'y sont pas!
Sans les Amours rien ne peut plaire.
Revenez, Amours, revenez;
Quel chagrin si pressant vous a tous emmenés?
Est-il quelque danger dont Mars ne vous délivre?
Il chasse les fureurs de ces lieux fortunés;
A la seule Victoire il permet de le suivre.
Revenez, Amours, revenez.

(On entend des trompettes et des tambours, dont le bruit se mêle au son de plusieurs instruments champêtres. Mars paroît sur son char avec Bellone.)

MARS, sur son char.

Que rien ne trouble ici Vénus et les Amours;
Que sous d'aimables lois, dans ces douces retraites,
On passe en repos d'heureux jours;
Que les hautbois, que les musettes
L'emportent sur les trompettes

Et sur les tambours.
Que rien ne trouble ici Vénus et les Amours.
(On n'entend plus le bruit des trompettes et des tambours, et plusieurs instruments champêtres jouent dans le temps que Mars descend.)
Partez, allez, volez, redoutable Bellone;
Laissez en paix ici les Amours et les Jeux:
Que Cérès, que Bacchus s'avancent avec eux;
Eloignez ce qui les étonne.
Portez aux ennemis de cet empire heureux
Tout ce que la guerre a d'affreux:
Vénus le veut, Mars vous l'ordonne.
Partez, allez, volez, redoutable Bellone.
(Bellone obéit et s'envole.)

VÉNUS.

Inexorable Mars, pourquoi déchaînez-vous
Contre un héros vainqueur tant d'ennemis jaloux?
Faut-il que l'univers avec fureur conspire
Contre ce glorieux empire,
Dont le séjour nous est si doux?
Sans une aimable paix peut-on jamais attendre
De beaux jours ni d'heureux moments?
La plainte la plus tendre,
Les plus doux soupirs des amants,
Sont le seul bruit qu'on doit entendre
En des lieux si charmants.

MARS.

Que dans ce beau séjour rien ne vous épouvante;
Un nouveau Mars rendra la France triomphante:
Le destin de la guerre en ses mains est remis;
Et si j'augmente
Le nombre de ses ennemis,
C'est pour rendre sa gloire encor plus éclatante.
Le dieu de la valeur doit toujours l'animer.

VÉNUS.

Vénus répand sur lui tout ce qui peut charmer.

MARS.

Malheur, malheur à qui voudra contraindre
Un si grand héros à s'armer !

VÉNUS.

Tout doit l'aimer.

MARS.

Tout doit le craindre.

VÉNUS ET MARS.

Tout doit le craindre;
Tout doit l'aimer.
Qu'il passe, au gré de ses desirs,
De la gloire aux plaisirs,
Des plaisirs à la gloire.
Venez, aimables dieux, venez tous dans sa cour;
Mêlez aux chants de victoire
Les douces chansons d'amour.

(Bacchus et Cérès, suivis de moissonneurs, de Sylvains, et de Bacchantes, ramenent les Amours, les Graces, les Plaisirs et les Jeux.)

LE CHOEUR.

Mêlons aux chants de victoire
Les douces chansons d'amour.

BACCHUS ET CÉRÈS.

Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits.

LE CHOEUR.

Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits!

MARS ET VÉNUS.

Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

LE CHOEUR.

Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

(La troupe de moissonneurs commence une danse agréable, et environne Cérès dans le temps qu'elle chante.)

CÉRÈS.

Trop heureux qui moissonne
Dans les champs des Amours !
Amants, que rien ne vous étonne;
L'espérance est un grand secours.
Quand on vient à cueillir les fruits que l'Amour donne,
On est riche à jamais et content pour toujours.
Trop heureux qui moissonne
Dans les champs des amours !

(Bacchus chante au milieu des Sylvains et des Bacchantes qui dansent.)

BACCHUS.

Pour les plus fortunés, pour les plus malheureux,
Dans l'empire amoureux,
Le dieu du vin est nécessaire :
S'il prend part aux plaisirs, c'est pour les redoubler:
Il charme les chagrins des cœurs qu'on désespere.
Bacchus a de quoi consoler
De tous les maux qu'Amour peut faire.

(La troupe qui suit Cérès, et la troupe des suivants de Bacchus se réunissent, et expriment ensemble leur joie par une danse que les autres dieux accompagnent de leurs chants; et tous enfin se retirent pour faire place au magnifique divertissement qui va paroître.)

MARS ET VÉNUS.

Qu'il passe, au gré de ses desirs,
De la gloire aux plaisirs,
Des plaisirs à la gloire.
Venez, aimables dieux, venez tous dans sa cour;
Mêlez aux chants de victoire
Les douces chansons d'Amour.

LE CHOEUR.

Mêlons aux chants de victoire
Les douces chansons d'Amour.

BACCHUS ET CÉRÈS.

Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits.

LE CHOEUR.

Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits.

MARS ET VÉNUS.

Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

LE CHOEUR.

Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

FIN DU PROLOGUE.

THÉSÉE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le temple de Minerve.

SCENE PREMIERE.

COMBATTANTS que l'on entend et que l'on ne voit point.

Avançons, avançons, que rien ne nous etonne.
Frappons, perçons, frappons; qu'on n'épargne personne:
Il faut périr, il faut périr;
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE II.

EGLÉ, COMBATTANTS que l'on entend et que l'on ne voit point.

ÉGLÉ.

Quel que soit mon destin, il faut ici l'attendre..
Minerve, c'est à vous que je viens recourir.
Divinité qui devez prendre
Le soin de nous défendre,

Hâtez-vous de nous secourir.

COMBATTANTS.

Il faut vaincre ou mourir.

ÉGLÉ.

O ciel ! ô juste ciel ! vous est-il doux d'entendre
Ces cris pleins de fureur que je ne puis souffrir ?
Dieux ! aimez-vous à voir tant de sang se répandre?

COMBATTANTS.

Il faut périr, il faut périr ;
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE III.

CLEONE, EGLÉ, COMBATTANTS que l'on entend et que l'on ne voit point.

ÉGLÉ.

Est-ce aux Athéniens, est-ce au parti contraire
Que l'avantage est demeuré ?
Dis-moi pour qui le sort s'est enfin déclaré ?
Ton silence me désespere.

CLÉONE.

Pardonnez à la peur qui me force à me taire :
Mes yeux troublés d'effroi n'ont rien considéré.
Thésée est le dieu tutélaire
Qui me donne en ce temple un refuge assuré :
Je ne sais rien de plus, et j'ai cru beaucoup faire
De gagner, en tremblant, cet asile sacré.

ÉGLÉ.

Au milieu des clameurs, au travers du carnage,
Thésée a jusqu'ici conduit mes pas errants ;
Son généreux courage
A fait ses premiers soins de m'ouvrir un passage
Entre deux effroyables rangs
De morts et de mourants.

N'as-tu point admiré l'ardeur noble et guerriere
Dont il court au péril et s'expose au trépas ?
Ah ! qu'un jeune héros, dans l'horreur des combats,
Couvert de sang et de poussiere,
Aux yeux d'une princesse fiere
A de charmants appas !

CLÉONE.

Thésée est aimable, il vous aime ;
Tout céde à sa valeur extrême :
Vous pouvez, sans rougir, souffrir à votre tour
Que jusqu'à votre cœur il porte sa victoire.
Il n'est rien de si beau que les nœuds de l'amour,
Quand ils sont formés par la gloire.

ÉGLÉ ET CLÉONE.

Il n'est rien de si beau que les nœuds de l'amour,
Quand ils sont formés par la gloire.

COMBATTANTS.

Il faut périr, il faut périr ;
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE IV.

ARCAS, EGLÉ, CLEONE.

ÉGLÉ.

Le ciel ne veut-il point mettre fin à nos peines ?
Eclaircis-nous, Arcas ; quel est le sort d'Athenes ?

ARCAS.

Le combat dure encore ; il est sanglant, affreux,
Et le succès en est douteux.
Le roi m'a commandé de prendre
Le soin de l'avertir, s'il falloit vous défendre ;
Et ce n'est que pour vous qu'il est touché d'effroi.

ÉGLÉ.

Thésée est-il avec le roi ?

ARCAS.

Des plus fiers ennemis il écarte la foule ;
On reconnoît sa trace aux flots de sang qui coule :
Une grêle de traits ne l'a point retenu.

ÉGLÉ.

(A Cléone.)

O dieux...! Mon secret t'est connu :
Je crains devant Arcas d'en faire trop entendre :
Cléone, s'il se peut, obtiens qu'il aille apprendre
Ce que Thésée est devenu.

(Elle sort.)

SCENE V.

CLEONE, ARCAS, COMBATTANTS que l'on entend et que l'on ne voit point.

CLÉONE.

Laissons aller la princesse
Prier en paix la déesse.
Arcas, je veux voir en ce jour
Jusqu'où va pour moi ton amour.

ARCAS.

Peux-tu douter de ma tendresse ?

CLÉONE.

J'en doute encor, je le confesse :
Tu m'as fait des serments cent fois,
Que tu suivrois toujours mes lois,
Et qu'il te seroit doux de mourir pour me plaire ;
Mais la plupart des amants
Sont sujets à faire
Bien des faux serments.

ARCAS.

Tu n'as qu'à commander, tu seras satisfaite.

CLÉONE.

Cherche Thésée, et suis ses pas
Jusqu'à sa victoire parfaite,
Ou jusqu'à son trépas.

ARCAS.

D'où vient qu'en sa faveur ton ame s'inquiete?

CLÉONE.

Si tu veux que je t'aime, Arcas,
Fais ce que je souhaite,
Et ne réplique pas.

ARCAS.

Pour un autre que moi Cléone s'intéresse!
Prétends-tu que je sois un amant qui me presse
De me charger d'un soin à mon amour fatal?
C'est un plaisir charmant de servir sa maîtresse;
Mais c'est un chagrin sans égal
De servir son rival.
L'ordre du roi m'engage
A prendre soin de vous.

CLÉONE.

L'ennemi jusqu'ici n'ose porter sa rage:
Tout le monde est aux mains, veux-tu seul fuir les coups?

ARCAS.

Ce grand empressement me donne de l'ombrage.

CLÉONE.

La valeur, à mes yeux, a des charmes bien doux,
Et le moindre soupçon m'outrage;
Je ne veux point avoir d'époux
Qui soit jaloux,
Ni d'amant qui soit sans courage.

ARCAS.

Faut-il qu'un étranger ait pour toi tant d'appas?

CLÉONE.

Je te l'ai déja dit, et je te le répete:

Si tu veux que je t'aime, Arcas,
Fais ce que je souhaite,
Et ne réplique pas.

ARCAS.

Eh bien! je suivrai ton envie;
J'en veux faire toujours ma loi :
La peur de te déplaire est mon plus grand effroi.
Je crains peu d'exposer ma vie;
Je ne puis hasarder rien qui ne soit à toi.

(il sort.)

COMBATTANTS.

Avançons, avançons; que rien ne nous étonne :
Frappons, perçons, frappons; qu'on n'épargne personne.
Il faut périr, il faut périr :
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE VI.

ÉGLÉ, CLÉONE, LA GRANDE PRÊTRESSE de Minerve, COMBATTANTS que l'on entend et que l'on ne voit point.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Prions, prions la Déesse
De nous dégager
Du danger
Qui nous presse.
Prions, prions la Déesse.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ ET CLÉONE.

Prions, prions la Déesse.

COMBATTANTS.

Mourez, mourez, perfides cœurs!
Tombez sous les coups des vainqueurs.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Dieux! quelle barbarie!

ÉGLÉ.

Entendrons-nous toujours ces horribles clameurs?

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ ET CLÉONE.

Dieux! quelle barbarie!

COMBATTANTS.

Mourez, mourez, perfides cœurs;
Tombez sous les coups des vainqueurs.

UN COMBATTANT.

Sauve un malheureux qui te prie.
Ah! je meurs; ah! je meurs.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ ET CLÉONE.

Dieux! quelle barbarie!

UN COMBATTANT.

Ah! je meurs; ah! je meurs:
Sauve un malheureux qui te prie.

COMBATTANTS.

Mourez, mourez, perfides cœurs!
Tombez sous les coups des vainqueurs.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

O Minerve! arrêtez la cruelle furie
Qui désole notre patrie;
Ecartez loin de nous la guerre et ses horreurs...
Ciel! épargnez le sang, contentez-vous des pleurs.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ ET CLÉONE.

Ciel! épargnez le sang, contentez-vous des pleurs.

COMBATTANTS.

Liberté, liberté;
Victoire, victoire, victoire:
Courons, courons tous à la gloire.
Combattons avec fermeté;
Défendons notre liberté.
Liberté, liberté;
Emportons la victoire.
Victoire, victoire, victoire;
Liberté, liberté;
Victoire, victoire, victoire.

SCENE VII.

ÉGÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, LA GRANDE-PRÊTRESSE SUIVANTS D'ÉGÉE.

ÉGÉE.

Les mutins sont vaincus, leurs chefs sont immolés,
Leur vaine espérance est détruite :
Tous les peuples voisins qu'ils avoient appelés
Sont dans nos fers, ou sont en fuite.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Rendons graces aux dieux.

TOUS ENSEMBLE.

Rendons graces aux dieux.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Puisque le juste ciel à nos vœux est propice,
Allons, empressons-nous d'offrir un sacrifice
A la divinité qui protége ces lieux.
Rendons graces aux dieux.

TOUS ENSEMBLE.

Rendons graces aux dieux.

(la Grande-Prêtresse sort.)

SCENE VIII.

EGÉE, EGLÉ.

ÉGÉE.

Cessez, charmante Eglé, de répandre des larmes.
Commençons, après tant d'alarmes,
A jouir d'un destin plus doux.
Puisque je vois mon trône affermi par mes armes,
J'y veux joindre de nouveaux charmes,
En le partageant avec vous.

ÉGLÉ.

Avec moi ! vous, seigneur ?

ÉGÉE.

Que votre trouble cesse.
C'est peut-être un peu tard vouloir plaire à vos yeux :
Je ne suis plus au temps de l'aimable jeunesse ;
Mais je suis roi, belle princesse,
Et roi victorieux.
Faites grace à mon âge en faveur de ma gloire ;
Voyez le prix du rang qui vous est destiné :
La vieillesse sied bien sur un front couronné,
Quand on y voit briller l'éclat de la victoire.
Parlez, charmante Eglé, parlez à votre tour.

ÉGLÉ.

Depuis que j'ai perdu mon pere,
Vos soins ont prévenu mes vœux dans votre cour,
Je dois vous respecter, seigneur ; je vous révere.

ÉGÉE.

Vous parlez de respect quand je parle d'amour !

ÉGLÉ.

Mais, Médée... ah ! craignez...

ÉGÉE.

Je prévois sa surprise.
Je sais que, lorsqu'on la méprise,
On s'expose aux fureurs de ses ressentiments :
Toute la nature est soumise
A ses affreux commandements.
L'enfer la favorise :
Elle confond les éléments ;
Le ciel même est troublé par ses enchantements.
Mais j'ai fait élever en secret, dans Trézene,
Un fils qui peut m'ôter de peine :
Je veux qu'en épousant Médée, au lieu de moi,
Il dégage ma foi.

ÉGLÉ.

Mais si, malgré vos soins, Médée ambitieuse

Ne s'attache qu'au rang que vous me présentez?

ÉGÉE.

Que vous êtes ingénieuse
A trouver des difficultés!
Que Médée en fureur s'arme, menace, tonne,
Il faut que ma main vous couronne,
Quand il m'en coûteroit et l'empire et le jour.
Un grand cœur, qui se sent animé par l'amour,
Ne doit jamais trouver de péril qui l'étonne.
J'atteste Minerve à vos yeux;
J'atteste le maître des cieux,
Et sa foudroyante justice...

ÉGLÉ.

Tout est prêt pour le sacrifice;
Chacun s'avance dans ces lieux:
Rendons graces aux dieux.

SCENE IX.

EGÉE, EGLÉ, CLÉONE, SUIVANTS D'ÉGÉE, LA GRANDE-PRETRESSE.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Cet empire puissant, que votre soin conserve,
Vient reconnoître ici votre divin secours.
Favorable Minerve!
Protégez-nous toujours.

LE CHOEUR DES PRÊTRESSES.

Favorable Minerve!
Protégez-nous toujours.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Le péril étoit redoutable;
Mais vous nous inspirez un courage indomtable,
Qui de notre malheur a détourné le cours.

O Pallas favorable !
Protégez-nous toujours.

LE CHOEUR DES PRÊTRESSES.

O Pallas favorable !
Protégez-nous toujours.

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Il faut profiter
Du bonheur de nos armes :
C'est trop écouter
Le bruit des alarmes ;
Le cours de nos larmes
Se doit arrêter :
Songeons à goûter
Un sort plein de charmes.
Il faut profiter
Du bonheur de nos armes.

LE CHOEUR DES PRÊTRESSES.

Chantez tous en paix,
Chantez la victoire,
Et que la mémoire
En vive à jamais :
Chantez les attraits
Dont brille la gloire.
Chantez tous en paix,
Chantez la victoire.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Le calme est bien doux.
Après un grand orage.
La gloire est pour nous ;
La honte et la rage
Seront le partage
Des voisins jaloux :
Tout cede à nos coups ;
Tout cede au courage.
Le calme est bien doux

Après un grand orage.

LE CHOEUR DES PRÊTRESSES.

Chantons tour-à-tour
Dans ces lieux aimables ;
Des dieux favorables
Y font leur séjour ;
Les seuls traits d'amour
Y sont redoutables.
Chantons tour-à-tour
Dans ces lieux aimables.

SCENE X.

EGÉE, EGLÉ, CLÉONE, SUIVANTS D'ÉGÉE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, CHOEUR DES PRÊTRESSES, SACRIFICATEURS COMBATTANTS, qui apportent les étendards et les dépouilles des ennemis vaincus.

LA GRANDE PRÊTRESSE.

O Minerve savante !
O guerriere Pallas !
Que par votre faveur puissante
Une félicité charmante
Nous offre chaque jour mille nouveaux appas.
O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

LES CHOEURS.

Animez nos cœurs et nos bras ;
Rendez la victoire constante ;
Conduisez nos soldats ;
Par-tout devant leurs pas
Jetez le trouble et l'épouvante,
O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Souffrez qu'un jeu sacré dans ces lieux vous présente
Une image innocente
De guerre et de combats.

LES CHOEURS.

O Minerve savante !
O guerriere Pallas !
(On forme un combat à la maniere des anciens.)
Que la guerre sanglante
Passe en d'autres états.
O Minerve savante !
O guerriere Pallas !
Que la foudre grondante
Détourne ses éclats.
O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Puissions-nous toujours voir Athenes triomphante !
Puisse son roi, vainqueur des plus grands potentats,
La rendre heureuse et florissante !

LES CHOEURS.

O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change et représente le palais d'Egée.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, DORINE.

MÉDÉE.

Doux repos, innocente paix,
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais !
L'impitoyable amour m'a toujours poursuivie.
N'étoit-ce point assez des maux qu'il m'avoit faits ?
Pourquoi ce dieu cruel, avec de nouveaux traits,
Vient-il encor troubler le reste de ma vie ?
Doux repos, innocente paix,
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais !

DORINE.

Recommencez d'aimer, reprenez l'espérance ;
Thésée est un héros charmant :
Méprisez, en l'aimant,
L'ingrat Jason qui vous offense.
Il faut par le changement
Punir l'inconstance ;
C'est une douce vengeance
De faire un nouvel amant.

MÉDÉE.

La gloire de Thésée à mes yeux paroît belle ;
On l'a vu triompher dès qu'il a combattu :

Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur étoit fait pour aimer la vertu.

DORINE.

Le dépit veut que l'on s'engage
Sous de nouvelles lois,
Quand on s'abuse au premier choix :
On n'est pas, volage
Pour ne changer qu'une fois.

MÉDÉE.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense ;
On ne voit pas lorsqu'il commence,
Tout ce qu'il doit coûter un jour.
Mon cœur auroit encor sa premiere innocence
S'il n'avoit jamais eu d'amour.
Mon frere et mes deux fils ont été les victimes
De mon implacable fureur :
J'ai rempli l'univers d'horreur ;
Mais le cruel Amour a fait seul tous mes crimes.

DORINE.

Espérez de former de plus aimables nœuds.
Une cruelle expérience
Vous apprend que l'amour est un mal dangereux ;
Mais l'ennuyeuse indifférence
Ne rend pas un cœur plus heureux.
Aimez, aimez Thésée, aimez sa gloire extrême.

MÉDÉE.

Mais qui me répondra qu'il m'aime?

DORINE.

Peut-il trouver un sort plus beau?

MÉDÉE.

Peut-être que mon cœur cherche un malheur nouveau.
Mon dépit, tu le sais, dédaigne de se plaindre ;
Il est difficile à calmer :
S'il venoit à se rallumer,
Il faudroit du sang pour l'éteindre.

DORINE.

Que ne peut point Médée avec l'art de charmer?

MÉDÉE.

Que puis-je? hélas! parlons sans feindre :
Les enfers, quand je veux, sont contraints à s'armer;
Mais on ne force point un cœur à s'enflammer :
Mes charmes les plus forts ne sauroient l'y contraindre :
Ah! je n'en ai que trop pour forcer à me craindre,
Et trop peu pour me faire aimer.

SCENE II.

EGÉE, MEDÉE, DORINE, SUIVANTS D'ÉGÉE.

ÉGÉE.

Je vois le succès favorable
Des soins que vous m'avez promis.
Médée et son art redoutable
Ont gardé ce palais contre mes ennemis :
J'ai différé long-temps de tenir ma promesse;
Je devrois être votre époux.

MÉDÉE.

L'hymen n'a rien qui presse
Ni pour moi, ni pour vous.

ÉGÉE.

Vous pouvez sans chagrin souffrir que je differe.
Avec un époux plein d'appas
L'hymen a de la peine à plaire :
Quelle peur ne doit-il pas faire,
Quand l'époux ne plaît pas?
Désormais, sans péril, je puis faire paroître
Un fils que dans ma cour je n'osois reconnoître :
Il peut venir dans peu de temps.

MÉDÉE.

Laissons-là votre fils, seigneur ; je vous entends :
La jeune Eglé vous paroît belle ;
Chaque jour je m'en aperçoi :
Si vous m'abandonnez pour elle,
Thésée est seul digne de moi.

ÉGÉE ET MÉDÉE.

Ne nous piquons point de constance;
Consentons à nous dégager :
Goûtons d'intelligence
La douceur de changer.

MÉDÉE.

Quand on suit une amour nouvelle,
C'est une trahison cruelle
De laisser dans l'engagement
Un cœur tendre et fidele :
Mais rien n'est si charmant
Qu'une inconstance mutuelle.

ÉGÉE ET MÉDÉE.

Heureux deux amants inconstants,
Quand ils le sont en même temps !

SCENE III.

ARCAS, EGÉE, MEDÉE, DORINE,
SUIVANTS D'ÉGÉE.

ARCAS.

Seigneur, songez a vous.

ÉGÉE.

Quel malheur nous menace ?

ARCAS.

Thésée est si puissant, qu'il peut vous alarmer ;
Ses glorieux exploits charment la populace :

Au lieu d'un héritier qui manque à votre race,
Pour votre successeur on le veut proclamer.

ÉGÉE.

Il faut arrêter cette audace.

(Egée et Médée sortent.)

SCENE IV.

DORINE, ARCAS.

DORINE.

Demeure, écoute un mot, Arcas.

ARCAS.

Mon devoir près du roi m'appelle ;
Il faut que je suive ses pas.

DORINE.

Autrefois tu m'étois fidele ;
Tu jurois de m'aimer d'une ardeur éternelle.

ARCAS.

Nous sommes dans un temps de trouble et de combats.

DORINE.

Cléone a des appas ;
On te voit souvent avec elle :
N'est-ce point une amour nouvelle
Qui fait ton embarras ?
Tu rougis ? tu ne réponds pas ?

ARCAS.

Mon devoir près du roi m'appelle ;
Il faut que je suive ses pas.

(il sort.)

SCENE V.

DORINE.

C'est donc là tout le prix d'un amour trop sincere?
N'aimons jamais, ou n'aimons guere :
Il est dangereux d'aimer tant ;
Ce n'est pas le plus sûr pour plaire.
Bien souvent on croit faire
Un amant heureux et content,
Et l'on ne fait qu'un inconstant.

SCENE VI.

DORINE, PEUPLES qu'on entend crier.

PEUPLES.

Régnez, héros indomtable ;
Régnez, rendez-nous heureux.

DORINE.

Le peuple vient ici ; sa faveur est semblable
Au transport des cœurs amoureux :
L'ardeur des plus grands feux
N'est pas la plus durable.
(elle sort.)

PEUPLES.

Régnez, héros indomtable ;
Régnez, rendez-nous heureux.

SCENE VII.

THESÉE, et la populace d'Athenes qui vient se réjouir de la victoire que sa valeur a remportée, et le veut proclamer pour successeur d'Egée.

LE CHOEUR.

Que l'on doit être
Content d'avoir un maître
Vainqueur des plus grands rois !
Que l'on entende
Chanter par-tout ses exploits :
Joignons nos voix.
Que toujours il nous défende ;
Qu'il triomphe, qu'il commande,
Qu'il jouisse des douceurs
De regner sur tous les cœurs !

DEUX VIEILLARDS ATHÉNIENS.

Pour le peu de bon temps qui nous reste
Rien n'est si funeste
Qu'un noir chagrin.
Le plaisir se présente ;
Chantons quand on chante :
Vivons au gré du destin.
L'affreuse vieillesse,
Qui doit voir sans cesse
La mort s'approcher,
Trouve assez la tristesse,
Sans la chercher.
Achevons nos vieux ans sans alarmes ;
La vie a des charmes
Jusqu'à la fin.
Le plaisir se présente, etc.

LE CHOEUR.

Que la victoire
Le comble ici de gloire :
Suivons, aimons ses lois.
Que l'on entende
Chanter par-tout ses exploits :
Joignons nos voix.
Que toujours il nous défende ;
Qu'il triomphe, qu'il commande,
Qu'il jouisse des douceurs
De régner sur tous les cœurs !

THÉSÉE.

C'est assez, amis, c'est assez ;
Allez, et que chacun en bon ordre se rende
Aux endroits qu'au besoin il faudra qu'il défende :
Allez, je suis content de vos soins empressés.
Si vous voulez que je commande,
Allez, allez, obéissez.

(Les peuples se retirent. Thésée veut entrer dans l'appartement du roi ; Médée en sort et arrête Thésée.)

SCENE VIII.

MEDÉE, THESÉE.

MÉDÉE.

Thésée, où courez-vous ? que prétendez-vous faire ?

THÉSÉE.

Chercher le roi, le voir et calmer sa colere.

MÉDÉE.

Le roi souffrira-t-il que vous donniez la loi ?

THÉSÉE.

Il n'aura pas lieu de se plaindre ;
Si l'on a trop d'ardeur pour moi,

C'est un feu que j'ai soin d'éteindre.

MÉDÉE.

Vous êtes de trop bonne foi ;
Quand on a fait trembler un roi,
Apprenez qu'on en doit tout craindre.

THÉSÉE.

Sans un charme puissant qui m'attache à sa cour,
J'irois chercher ailleurs une guerre nouvelle.
La gloire m'enflamma dès que je vis le jour :
Tout mon cœur étoit fait pour elle ;
Mais dans un jeune cœur la gloire la plus belle
Fait aisément place à l'amour.

MÉDÉE.

Un peu d'amoureuse tendresse
Sied bien aux plus fameux vainqueurs :
Si l'amour est une foiblesse,
C'est la foiblesse des grands cœurs.
Parlez, que rien ne vous alarme ;
J'obligerai le roi de vous tout accorder.

THÉSEE.

C'est la belle Eglé qui me charme ;
Elle est l'unique prix que je veux demander.

MÉDÉE.

C'est Eglé, dites-vous, Eglé qui vous engage ?

THÉSÉE.

Je sais que la grandeur a pour vous des attraits;
Régnez avec le roi, régnez tous deux en paix :
Eglé, l'aimable Eglé, n'est qu'un trop beau partage.

MÉDÉE.

Je crains pour votre amour un obstacle fatal.

THÉSÉE.

Si Médée est pour moi, qui peut m'être contraire?

MÉDÉE.

Vous avez le roi pour rival.

THÉSÉE.

Malgré sa foi promise, Eglé pourroit lui plaire?

MÉDÉE.

Laissez-moi voir Eglé, laissez-moi voir le roi :
Vous connoîtrez bientôt les soins que je vais prendre ;
Allez, allez m'attendre,
Et fiez-vous à moi.
(Thésée entre dans l'appartement de Médée.)

SCENE IX.

MÉDÉE.

Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous...
Et toi, meurs pour jamais, tendresse trop fatale ;
Que le barbare amour, que j'avois cru si doux,
Se change dans mon cœur en furie infernale.
Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Inventons quelque peine affreuse et sans égale ;
Préparons avec soin nos plus funestes coups.
Ah ! si l'ingrat que j'aime échappe à mon courroux,
Au moins n'épargnons pas mon heureuse rivale.
Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EGLÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous allez voir bientôt votre amant dans ces lieux.

ÉGLÉ.

Je le verrai victorieux.
Après de mortelles alarmes,
Qu'un bienheureux retour est doux pour les amants!
L'amour s'accroît par les tourments;
Les biens qu'il fait payer avec le plus de larmes
N'en deviennent que plus charmants.

CLÉONE.

Thésée est triomphant; chacun le veut pour maître.

ÉGLÉ.

Ne verrai-je point paroître
Un si glorieux vainqueur?
Il négligera peut-être
La conquête de mon cœur.

CLÉONE.

On n'est pas inconstant pour aimer la victoire.
Si le passage est beau de l'amour à la gloire,
Rien n'est si doux que le retour
De la gloire à l'amour.

ÉGLÉ.

Non, son amour n'est point extrême:

Faut-il qu'il trouve ailleurs tant de soins importants?
Il n'ignore pas que je l'aime;
Il doit songer que je l'attends.

ÉGLÉ ET CLÉONE.

La gloire n'est que trop pressante:
Un héros doit la suivre avec empressement;
Mais dès que la gloire est contente,
L'amour doit promptement
Ramener un amant.

SCENE II.

ARCAS, EGLÉ, CLEONE.

ARCAS.

Le roi m'ordonne de vous dire
Qu'il vous fera bientôt régner:
Rien ne trouble plus son empire...
Vous tremblez! votre cœur soupire!
Le roi, tout vieux qu'il est, n'est pas à dédaigner.
Lorsque par le feu du bel âge
Un jeune cœur se sent pressé,
Dans un ardent amour sans effort on l'engage;
On triomphe bien davantage
Quand on enflamme un cœur que les ans ont glacé.

ÉGLÉ.

Si tu connois, Arcas, le trouble qui me presse,
Ne va point découvrir la peine où tu me vois.

CLÉONE.

Si tu veux m'obliger, oblige la princesse;
Fais, s'il se peut, par ton adresse,
Que le roi tourne ailleurs son choix.

ARCAS.

Tu me donnes toujours d'assez fâcheux emplois.

ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS.

Il n'est point de grandeur charmante

Sans l'amour et sans ses douceurs.
Rien ne plaît, rien n'enchante,
Sans l'amour et sans ses douceurs :
Rien ne contente
Les jeunes cœurs
Sans l'amour et sans ses douceurs.
Il n'est point de grandeur charmante
Sans l'amour et sans ses douceurs.

SCENE III.

MEDÉE, DORINE, EGLÉ, CLEONE, ARCAS.

MÉDÉE.

Princesse, savez-vous ce que peut ma colere,
Quand on l'oblige d'éclater?

ÉGLÉ.

Je prétends ne rien faire
Qui vous doive irriter.

MÉDÉE.

Eh! n'est-ce rien que de trop plaire?

ÉGLÉ.

Je renonce à l'hymen du roi;
Si je lui plais, c'est malgré moi :
Ce n'est point dans le rang suprême
Qu'on trouve les plus doux appas;
Et souvent un bonheur extrême
Est plus sûr dans un rang plus bas.

MÉDÉE.

Vous aimez donc Thésée? ah! n'en rougissez pas;
Il n'est que trop digne qu'on l'aime.
Je m'intéresse à votre amour :
Parlez; vous connoîtrez mon cœur à votre tour.

ÉGLÉ.

J'avois toujours bravé l'Amour et sa puissance
Avant que d'avoir vu ce glorieux vainqueur;

Mais la Gloire et l'Amour, tous deux d'intelligence,
Ne sont que trop puissants pour vaincre un jeune cœur.
Que votre soin au mien réponde,
J'espere que le roi deviendra votre époux:
Régnez, par son hymen, dans une paix profonde;
Laissez-moi ce héros, mon sort est assez doux:
Quand vous posséderiez tout l'empire du monde,
Mon cœur n'en seroit point jaloux.

MÉDÉE.

Mais enfin, si le roi commande,
Vous êtes soumise à sa loi.

ÉGLÉ.

Ma vie est au pouvoir du roi,
Et je veux bien qu'elle en dépende;
Mais c'est en vain qu'il demande
Un cœur qui n'est plus à moi.

MÉDÉE.

Vous m'en avez trop dit, il est temps qu'entre nous
La confidence soit égale.
Il faut vous dégager d'une chaîne fatale.

ÉGLÉ.

La mort, la seule mort rompra des nœuds si doux.

MÉDÉE.

Je veux que dès demain le roi soit votre époux.
Vous aimez un héros qui ne peut être à vous,
Et Médée est votre rivale:
Prenez soin d'éviter mon funeste courroux.

ÉGLÉ.

Nos deux cœurs sont unis par un amour fidele.

MÉDÉE.

En dépit de l'amour, je les veux diviser.

ÉGLÉ.

La chaîne qui nous lie est si forte et si belle!

MÉDÉE.

J'aurai plus de plaisir si je la puis briser.

ÉGLÉ.

Non; j'aime mieux la mort qu'une lâche inconstance:
Tout l'enfer à mes yeux n'aura rien de si noir:
Malgré Médée et sa vengeance
Mon amour fera son devoir.

MÉDÉE.

Voyons si votre amour est tel qu'il veut paroître;
Puisque vous le voulez, vous allez me connoître:
Je vais vous faire voir
Ce que c'est que Médée, et quel est son pouvoir.

(Elle sort.)

(La scene change et représente un désert épouvantable, rempli de monstres furieux.)

SCENE IV.

EGLÉ, CLÉONE, ARCAS, DORINE.

ÉGLÉ, CLÉONE, ET ARCAS.

Dieux! où sommes-nous?

CLÉONE.

Que d'objets horribles!

ARCAS.

Quels monstres terribles!

ÉGLÉ.

Quel affreux courroux!

ÉGLÉ, CLÉONE, ET ARCAS.

Dieux! où sommes-nous?

ÉGLÉ.

Me laissez-vous, cruelle!
Dans cette horreur mortelle?
Ah! cruelle! où me laissez-vous?

ÉGLÉ, CLÉONE, ET ARCAS.

Dieux! où sommes-nous?

(Eglé sort.)

SCENE V.

CLÉONE, ARCAS, DORINE.

CLÉONE.

Contre ce monstre qui m'alarme
Viens me défendre, Arcas.

ARCAS.

Ne crains rien avant mon trépas.
O ciel! on me désarme!
(un fantôme emporte l'épée d'Arcas.)
Tu peux beaucoup ici, belle Dorine, hélas!
Ne l'abandonne pas.

CLÉONE ET ARCAS.

Belle Dorine, hélas!
Ne { m'abandonne / l'abandonne } pas.

DORINE.

Il est bon d'être nécessaire;
C'est un charme puissant pour plaire
Où peu de cœurs ont résisté:
Un grand secours qu'on espere
Est un grand trait de beauté.

ARCAS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je te trouve belle.

CLEONE.

Où pourroit-il voir plus d'attraits?

DORINE.

Je sais trop votre amour nouvelle.

ARCAS ET CLÉONE.

Non, non, je le promets;
Non, je ne l'aimerai jamais.

DORINE.

Pour se tirer de peine

Chacun promet assez;
Mais la promesse est vaine
Lorsque les périls sont passés.

ARCAS ET CLÉONE.

Ne doute point de ma promesse.

DORINE.

Non, je ne prétends point regagner désormais
D'un si volage amant la trompeuse tendresse.
Non, non, je le promets;
Non, je ne l'aimerai jamais.

CLÉONE, DORINE, ET ARCAS.

Non, non, je le promets;
Non, je ne l'aimerai jamais.

SCENE VI.

MEDÉE, CLÉONE, ARCAS, DORINE.

MÉDÉE.

Qu'on ne me trouble point, qu'on leur ouvre un passage...
C'est sur d'autres que vous que doit tomber ma rage:
Fuyez de ce funeste lieu.

CLÉONE ET ARCAS.

Adieu, Dorine, adieu.

(Cléone, Arcas et Dorine sortent.)

SCENE VII.

(Médée invoque les habitants des enfers.)

MEDÉE.

Sortez, Ombres, sortez de la nuit éternelle;
Voyez le jour pour le troubler:
Hâtez-vous d'obéir, quand ma voix vous appelle;
Que l'affreux Désespoir, que la Rage cruelle
Prennent soin de vous assembler.
Sortez, Ombres, sortez de la nuit éternelle.

CHOEUR DES HABITANTS DES ENFERS.

Sortons de la nuit éternelle.

MÉDÉE.

Venez, peuple infernal, venez;
Avancez, malheureux coupables;
Soyez aujourd'hui déchaînés.
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyez pas seuls misérables.

LE CHOEUR.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyons pas seuls misérables.

MÉDÉE.

Redoublez en ce jour le soin que vous prenez
De mes vengeances redoutables.

LE CHOEUR.

Ordonnez, ordonnez.

MÉDÉE.

Ma rivale m'expose à des maux effroyables;
Qu'elle ait part aux tourments qui vous sont destinés.
Tous les enfers impitoyables
Auront peine à former des horreurs comparables
Aux troubles qu'elle m'a donnés.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyons pas seuls misérables.

(elle sort.)

LE CHOEUR.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyons pas seuls misérables.

(Les habitants des enfers expriment la douceur qu'ils trouvent dans les ordres que Médée leur donne de causer des frayeurs et de faire de la peine à Eglé.)

On nous tourmente
Sans cesse aux enfers;
Que l'on ressente
Nos feux et nos fers.
Tout doit se troubler,
Tout doit trembler.
La colere
Ne laisse jamais
Nos cœurs en paix;
Les plaintes qu'on peut faire
Nous doivent toujours plaire,
Et nous ne plaignons guere
Les yeux qui sont en pleurs.
Dans la rage,
Les maux qu'on partage
Ne sont pas sans douceurs.
On nous déchaîne;
Suivons nos fureurs;
Dans notre peine
Troublons tous les cœurs.
Un grand désespoir
Est doux à voir.
La colere, etc.

SCENE VIII.

EGLÉ, HABITANTS DES ENFERS.

(Les habitants des enfers épouvantent Eglé; elle les fuit, et ils la suivent.)

LE CHOEUR.

Que tout frémisse;
Qu'avec nous tout gémisse.
Quelle douceur de voir souffrir!

ÉGLÉ.

Ah! quel effroyable supplice!
Faites-moi promptement mourir.

LE CHOEUR.

Que tout frémisse;
Qu'avec nous tout gémisse.
Quelle douceur de voir souffrir!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EGLÉ, MEDÉE.

ÉGLÉ.

Cruelle! ne voulez-vous pas
Faire cesser ma peine?
Au moins, achevez, inhumaine!
Achevez mon trépas.

MÉDÉE.

Satisfaites le roi, contentez mon envie,
Si vous voulez sortir de cet affreux séjour.

ÉGLÉ.

Hélas! laissez-moi mon amour;
Prenez plutôt ma vie.

MÉDÉE.

Ma rage, en vous perdant, ne peut être assouvie;
C'est grace, c'est pitié de vous ôter le jour.

ÉGLÉ.

Vous aurez beau me poursuivre,
Vous aurez beau m'alarmer;
Ce n'est qu'en cessant de vivre
Que je puis cesser d'aimer.

MÉDÉE.

Achevez de savoir de quoi je suis capable;
La plus horrible mort n'a rien de comparable

Au coup qui vous menace en ce fatal instant;
Moi-même j'en frémis, tant il est effroyable.

ÉGLÉ.

Est-ce un crime si punissable
D'avoir un cœur tendre et constant?

MÉDÉE.

Il n'est que trop aisé de percer un cœur tendre;
Toute ma rage enfin va paroître à vos yeux.

ÉGLÉ.

Quel spectacle vient me surprendre!
C'est Thésée endormi qu'on transporte en ces lieux.

(Thésée, conduit par des Spectres, paroît endormi.)

SCENE II.

MEDÉE, EGLÉ; THESÉE, endormi.

MÉDÉE.

Venez à mon secours, implacables Furies;
Que le sang innocent recommence à couler:
Il faut encor nous signaler
Par de nouvelles barbaries.
Venez à mon secours, implacables Furies.

(Les Furies sortent, tenant un tison ardent d'une main et un couteau de l'autre.)

SCENE III.

MEDÉE, EGLÉ; THESÉE, endormi; LES FURIES.

ÉGLÉ.

Faut-il voir contre moi tous les enfers armés?

MÉDÉE.

Tremblez en apprenant quel est votre supplice!

Votre amant va périr; c'est vous qui m'animez
A m'en faire à vos yeux un affreux sacrifice.

ÉGLÉ.

Vous pouvez vouloir qu'il périsse,
Et vous dites que vous l'aimez!

MÉDÉE.

Il faut voir qui des deux l'aimera davantage:
Plutôt que le céder, j'aime mieux que la mort
En fasse entre nous le partage;
Et l'amour n'en est que plus fort
Quand il passe jusqu'à la rage.
(aux Furies.)
Dépêchez, achevez votre sanglant ouvrage.

ÉGLÉ.

Arrêtez, retenez leurs coups;
J'épouserai le roi, je suivrai votre envie:
Je cede ce héros; que son cœur soit à vous;
Rien ne m'est si cher que sa vie.

MÉDÉE.

Mais aurez-vous bien le pouvoir
De lui paroître ingrate, insensible, volage?

ÉGLÉ.

C'est lui faire un cruel outrage;
J'aimerois mieux ne le point voir.

MÉDÉE.

Non; il faut lui montrer une ame déloyale,
Qui l'immole sans peine à la grandeur royale,
Tandis que je feindrai d'agir en sa faveur:
Enfin, je veux gagner son cœur
Par le secours de ma rivale.

ÉGLÉ.

Dieux! quelle contrainte fatale!

MÉDÉE.

Pour le prix de ses jours attirez ses mépris,
Ou je vais...

ÉGLÉ.

Non; qu'il vive, il n'importe à quel prix;
Je veux tout, je puis tout pour sauver ce que j'aime:
Mon amour vous promet de se trahir lui-même.

MÉDÉE.

Cessez donc de trembler; voyez en ce moment
Changer ces lieux affreux en un séjour charmant.
(Les Furies rentrent dans les enfers; le théâtre change et représente une isle enchantée.)

SCENE IV.

MEDÉE, THESÉE, EGLÉ.

MÉDÉE, touchant Thésée de sa baguette magique.

Voyez ce que j'ai soin de faire
Pour servir ici votre amour.

THÉSÉE, éveillé.

Où suis-je? quels jardins! quel aimable séjour!

MÉDÉE.

J'ai voulu vous aider à plaire.

THÉSÉE, se voyant sans épée.

Mon épée!... ah! rendez-la moi.

MÉDÉE.

On va vous l'apporter. Si vous craignez le roi,
Je serai vos plus fortes armes.

THÉSÉE.

Après tout ce que je vous dois...
(il aperçoit Eglé.)
Est-ce bien vous, princesse? est-ce vous que je vois?
Mais où détournez-vous vos regards pleins de charmes?

MÉDÉE.

Quoi! vous ne tournez pas les yeux

Sur un amant si glorieux!

THÉSÉE.

Belle Eglé, dites-moi, quel crime ai-je pu faire?

MÉDÉE.

N'appréhendez-vous point qu'on ose se venger?

THÉSÉE.

Non; elle aura beau m'outrager,
Elle me sera toujours chere.

MÉDÉE.

Tant d'amour ne vous touche pas!
Ingrate! croyez-vous qu'un trône ait plus d'appas?

THÉSÉE.

Vous m'aviez tant promis de n'être point légere!

MÉDÉE.

De quoi ne vient point à bout
Un roi qui veut plaire?
La constance ne tient guere
Contre un amant qui peut tout.
Le roi doit redouter que mon dépit n'éclate;
Pour regagner son cœur je vais encor le voir.
Essayez cependant d'attendrir cette ingrate:
Si tous nos soins unis ne peuvent l'émouvoir,
Votre amour seul peut-être aura plus de pouvoir.

SCENE V.

THESÉE, EGLÉ.

THÉSÉE.

Eglé ne m'aime plus, et n'a rien à me dire.
Qu'avez-vous fait des nœuds que l'Amour fit pour nous?
Quoi! pour les briser tous,
Un jour, un seul jour peut suffire?
J'aurois abandonné le plus puissant empire

Pour garder des liens si doux.

ÉGLÉ.

Cessez d'aimer une volage;
Servez-vous de votre courage
Pour chercher un plus heureux sort.

THÉSÉE.

Je ne m'en servirai que pour chercher la mort.
Si la belle Eglé m'est ravie,
Je ne prétends plus rien;
Je perds l'unique bien
Qui m'auroit fait aimer la vie.

ÉGLÉ.

Hélas!

THÉSÉE.

Ah! quel soupir échappe à votre cœur!

ÉGLÉ.

Ce soupir échappé n'est que pour la grandeur.

THÉSÉE.

Vos beaux yeux répandent des larmes!

ÉGLÉ.

Non, non; sans m'attendrir je verrai vos douleurs.

THÉSÉE.

Vous voulez me cacher vos pleurs!
Pourquoi m'en dérober les charmes?

ÉGLÉ.

Ah! que vous me donnez de mortelles alarmes!
On vous a peut-être entendu,
Thésée; et vous êtes perdu.

THÉSÉE.

On ne nous entend point; non, ma belle princesse;
Si vous m'aimez toujours, ne craignez rien pour moi.

ÉGLÉ.

Oh! que nous paîrons cher l'excès de ma tendresse!
Il y va de vos jours: j'épouserai le roi.

THÉSÉE.

C'est trop appréhender que le roi ne s'irrite:

Il faut vous dire tout, l'Amour m'en sollicite;
Je suis fils du roi.

ÉGLÉ.

Vous, seigneur?

THÉSÉE.

Je n'ai montré d'abord que ma seule valeur;
C'étoit à mon propre mérite
Que je voulois devoir ma gloire et votre cœur.

ÉGLÉ.

Le roi, le monde entier prendroient en vain les armes:
Il n'est rien de si fort que Médée et ses charmes;
Nous sommes les objets de ses transports jaloux:
S'ils n'en vouloient qu'à moi, je les braverois tous;
Mais ils m'ont su frapper par où je suis sensible.

THÉSÉE.

Quoi! le roi sera votre époux?

ÉGLÉ.

Je ne puis vous sauver sans cet hymen horrible.

THÉSÉE.

Laissez armer plutôt tout l'enfer en courroux;
Le trépas est cent fois plus doux
Qu'un secours si terrible.
Vivez pour moi, s'il est possible,
Ou laissez-moi mourir pour vous.

ÉGLÉ ET THÉSÉE.

Quelle injustice!
Que de tourments!
Ah! quel supplice
De briser des nœuds si charmants!

SCENE VI.

MEDÉE, THESÉE, EGLÉ.

MÉDÉE, sortant tout-à-coup d'un nuage.

Finissez vos regrets; c'est trop, c'est trop vous
plaindre;
Je viens d'entendre tout, il n'est plus temps de
feindre.

ÉGLÉ.

Pardonnez à l'Amour, qui ne m'a pas permis
De tenir ce que j'ai promis.

THÉSÉE.

Vengez-vous sur moi seul de notre amour extrême.

ÉGLÉ.

C'est par mon seul trépas qu'il faut nous désunir.

THESÉE.

Sa vie est la faveur que je veux obtenir.

ÉGLÉ.

Conservez ce héros, sauvez-le pour vous-même.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Epargnez ce que j'aime:
C'est moi qu'il faut punir.

MÉDÉE.

Je vous aime, Thésée, et vous l'allez connoître:
Le crime enfin commence à me paroître affreux.
Je respecte de si beaux nœuds;
Ma rage a beau s'armer, vous en êtes le maître:
Votre vertu m'inspire un dépit généreux;
Je rendrai ce que j'aime heureux,
Puisque mon amour ne peut l'être.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Quel bonheur surprenant pour nos cœurs amoureux!

MÉDÉE.

Espérez tout de mon secours :
Vous pouvez reprendre vos armes.
(Thésée reprend son épée.)
Gardez vos tendres amours,
Goûtez-en les charmes;
Aimez sans alarmes,
Aimez-vous toujours.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Gardons nos tendres amours,
Goûtons-en les charmes;
Aimons sans alarmes,
Aimons-nous toujours.

MÉDÉE.

Habitants fortunés de ces lieux si charmants,
Commencez les plaisirs de ces heureux amants.
(Elle s'en va.)

SCENE VII.

THÉSÉE, ÉGLÉ, HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

UNE BERGERE.

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
Ces lieux tranquilles
Sont les asiles
Des doux plaisirs,
Et des heureux loisirs.
La terre est belle,
La fleur nouvelle
Rit aux zéphirs.
Que nos prairies

Seront fleuries!
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
C'est dans nos bois
Qu'Amour a fait ses lois;
Leur verd feuillage
Doit toujours durer;
Un cœur sauvage
N'y doit point entrer.
Que nos prairies
Seront fleuries!
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
La seule affaire
D'une bergere
C'est de songer
A l'amour de son berger.
Lorsqu'il la mene,
Bien qu'elle prenne
De longs détours,
Tous les chemins sont courts;
Sa bergerie
Est moins chérie
Que ses amours.
La seule affaire
D'une bergere,
C'est de songer
A l'amour de son berger.
Quand son amant
La quitte un seul moment,
Nos champs pour elle
N'ont plus d'autre bien;
Elle en querelle
Jusques à son chien.
La seule affaire
D'une bergere,

C'est de songer
A l'amour de son berger.

(Les habitants de l'isle enchantée forment des danses galantes, sur l'air de la chanson des bergeres.)

Aimons, tout nous y convie;
On aime ici sans danger:
Il est permis de changer;
Chacun y suit son envie;
Mais heureux cent et cent fois
Un amant qui fait un choix
Qui dure autant que sa vie!
Fuyons le bruit des villages,
Fuyons l'éclat du grand jour;
Les fruits charmants de l'amour
Sont dans les sombres bocages:
N'ayons point de peur des loups;
Ne craignons que les jaloux,
Qui sont encor plus sauvages.

(Les habitants de l'isle enchantée dansent sur l'air de la chanson des bergeres, qui est joué par des instruments champêtres.)

Un des habitants de l'isle enchantée chante au milieu de tous les autres, qui s'assemblent autour de lui pour chanter et pour danser.)

PREMIERE CHANSON.

Quel plaisir d'aimer
Sans contrainte!
Nous pouvons former
Des vœux sans crainte.
(Le chœur répete ces quatre vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Jusques aux langueurs,
Et jusqu'aux larmes,
Pour les tendres cœurs

Tout à des charmes.

(Le chœur répete ces quatre vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

C'est le plus discret
Qui doit plaire :
Il faut du secret
Et du mystere.

(Le chœur répete ces quatre vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

On dit les rigueurs
De sa bergere ;
Mais, pour les faveurs,
On s'en doit taire.

(Le chœur répete ces quatre vers.)

SECONDE CHANSON.

L'amour plaît, malgré ses peines,
L'amour plaît aux cœurs constants.

(Le chœur répete ces deux vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

On ne peut porter ses chaînes
Assez tôt ni trop long-temps.

(Le chœur répete ces deux vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE

Sans amour, tout est sans ame ;
L'amour seul nous rend contents.

(Le chœur répete ces deux vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

On ne peut sentir sa flamme
Assez tôt, ni trop long-temps.

(Le chœur répete ces vers, et tous les autres habitants de l'isle enchantée dansent au son des instruments champêtres, qui jouent l'air de cette chanson.)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change et représente un palais que les enchantements de Médée font paroître.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE.

Ah ! faut-il me venger,
En perdant ce que j'aime ?
Que fais-tu, ma fureur, où vas-tu m'engager ?
Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même.
J'en mourrai de douleur, je tremble d'y songer.
Ah ! faut-il me venger,
En perdant ce que j'aime ?
Ma rivale triomphe, et me voit outrager !
Quoi ! laisser son amour sans peine et sans danger ?
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême ?
Non, il faut me venger,
En perdant ce que j'aime.

SCENE II.

DORINE, MÉDÉE.

DORINE.

Que Thésée est content de son bienheureux sort !

MÉDÉE.

Dorine, c'en est fait, tout est prêt pour sa mort.

DORINE.

Quoi! ce grand appareil est sa mort qu'on prépare?
Le roi le doit choisir ici pour successeur;
Votre soin pour lui se déclare.

MÉDÉE.

J'ai caché mon dépit sous ma feinte douceur:
La vengeance ordinaire est trop peu pour mon cœur;
Je la veux horrible et barbare.
Je m'éloignois tantôt exprès pour tout savoir:
Du secret de Thésée il faut me prévaloir.
Le roi l'ignore encore; et, pour me satisfaire,
Contre un fils inconnu j'arme son propre pere.
J'immolai mes enfants, j'osai les égorger;
Je ne serai pas seule inhumaine et perfide:
Je ne puis me venger
A moins d'un parricide.

(Dorine sort).

SCENE III.

EGÉE, MEDÉE.

MÉDÉE.

Ce vase, par mes soins, vient d'être empoisonné;
Vous n'aurez qu'à l'offrir... Vous semblez étonné?

ÉGÉE.

Ce héros m'a servi, malgré moi je l'estime;
Puis-je lui préparer un injuste trépas?

MÉDÉE.

L'espoir de votre amour, la paix de vos Etats,
Tout dépend d'immoler cette grande victime.
Contre un rival heureux faut-il qu'on vous anime?
La vengeance a bien des appas;

Est-ce trop la payer, s'il vous en coûte un crime?

ÉGÉE.

Je n'ai rien fait jusqu'à ce jour
Qui puisse ternir ma mémoire :
Si près de mon tombeau, faut-il trahir ma gloire?
Ne vaudroit-il pas mieux étouffer mon amour?

MÉDÉE.

Vous avez un fils à Trézene ;
Il faudra toujours l'éloigner :
Votre peuple pour lui n'aura que de la haine;
Il adore Thésée, il veut le voir régner.
Laisserez-vous un fils sans nom et sans empire,
Tandis qu'un étranger jouira de son sort,
Et peut-être osera s'assurer par sa mort...?

ÉGÉE.

Je céde aux sentiments que la nature inspire;
Je me rends, l'amour seul n'étoit pas assez fort.

MÉDÉE ET ÉGÉE.

Que la vengeance
A d'attraits pour des cœurs jaloux !
N'épargnons point qui nous offense;
Vengeons-nous, vengeons-nous.
L'amour même n'est pas plus doux
Que la vengeance.

SCENE IV.

THÉSÉE, ÉGLÉ, ÉGÉE, MÉDÉE, CLÉONE, ARCAS; CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS.

ÉGÉE ET MÉDÉE.

Ne craignez rien, parfaits amans;
Les plaisirs suivront vos tourments.

LE CHOEUR.

Ne craignez rien, parfaits amants;

Les plaisirs suivront vos tourments.

ÉGÉE ET MÉDÉE.

Recevez la récompense
De votre constance.

LE CHOEUR.

Ne craignez rien, parfaits amants;
Les plaisirs suivront vos tourments.

ÉGÉE.

Oublions le passé; ma colere est finie:
Puisque Athenes le veut, je consens qu'après moi
Ce héros soit un jour son légitime roi.
Commençons la cérémonie;
Qu'on apprenne à servir Thésée en souverain.
Prenez ce vase de ma main.

THÉSÉE, prenant le vase d'une main, et tirant son épée de l'autre.

Je jure sur ce fer, qui m'a comblé de gloire,
Que je vous servirai contre vos ennemis,
Et que vous n'aurez point de sujet plus soumis...

(Egée considere avec étonnement l'épée de Thésée, et la reconnoît pour celle qu'il a laissée pour servir un jour à la reconnoissance de son fils.)

ÉGÉE, empêchant Thésée de porter le vase à sa bouche.

Que vois-je? quelle épée! ah! qui l'auroit pu croire?
O ciel! j'allois perdre mon fils!
J'avois laissé ce fer pour ta reconnoissance.
Mon fils! ah! mon cher fils! où nous exposois-tu?

THÉSÉE.

Ce fer eût dans mes mains trahi votre espérance,
En vous montrant un fils qui n'eût point combattu:
Sans prendre aucun secours d'une illustre naissance,
Je voulois éprouver jusqu'où va la vertu.

(Médée s'enfuit, voyant Thésée reconnu par son pere.)

SCENE V.

ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS;
CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS.

ÉGÉE.

Ah! perfide Médée!... Elle fuit, l'inhumaine!
Qu'on la poursuive; allez, ne la respectez plus.
Mais la poursuite en sera vaine;
Elle sait des chemins qui nous sont inconnus.

THÉSÉE.

C'est assez d'éviter sa haine;
Soyons heureux, seigneur:
Notre parfait bonheur
Suffira pour sa peine.

ÉGÉE, THÉSÉE, ET ÉGLÉ.

Notre parfait bonheur
Suffira pour sa peine.

ÉGÉE.

Je suis charmé de vos appas;
Je ne m'en défends pas:
Trop aimable Eglé, je vous aime;
Mais je veux être heureux dans un autre moi-même:
Mon rival m'est trop cher pour en être jaloux.
Je reconnois mon fils à son amour extrême;
C'est le sort de mon sang de s'enflammer pour vous.
Que l'Hymen prépare
Des nœuds pleins d'attraits!
Soyez unis à jamais;
Que l'Amour répare
Tous les maux qu'il vous a faits.
Soyez unis à jamais.

LE CHOEUR.

Soyez unis à jamais.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Les plus belles chaînes
Coûtent des soupirs;
Il faut passer par les peines
Pour arriver aux plaisirs.

ÉGÉE, CLÉONE, ET ARCAS.

Que l'Hymen prépare
Des nœuds pleins d'attraits.

LE CHOEUR.

Soyez unis à jamais.

ÉGÉE, CLÉONE, ET ARCAS.

Que l'Amour répare
Tous les maux qu'il vous a faits.

LE CHOEUR.

Soyez unis à jamais.

SCENE VI.

MÉDÉE, ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS.

MÉDÉE, sur un char tiré par des dragons volants.

Vous n'êtes pas encor délivrés de ma rage;
Je n'ai point préparé la pompe de ces lieux
Pour servir au bonheur d'un amour qui m'outrage:
Je veux que les enfers détruisent mon ouvrage.
C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

(Dans le temps que Médée fuit, le palais s'obscurcit, et les Athéniens s'imaginent être poursuivis par des fantômes.)

SCENE VII.

ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS.

LE CHOEUR.

Secourez-nous, justes dieux!
Quelle nuit épouvantable!
Quels ennemis furieux!
Secourez-nous, justes dieux!
Une mort inévitable
S'offre par-tout à nos yeux.
Secourez-nous, justes dieux!

SCENE VIII.

MINERVE, ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS, CHOEUR DE DIVINITÉS qui accompagnent Minerve.

MINERVE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS, dans la gloire.

Le ciel veut écarter tout ce qui peut vous nuire.
Voyez, par mon pouvoir, élever à l'instant
Un palais éclatant
Que l'enfer n'osera détruire.

(Le théâtre change, et représente un palais magnifique et brillant.)

MINERVE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS, dans la gloire.

Vivez, vivez contents dans ces aimables lieux.

CHOEUR D'ATHÉNIENS, dans le palais.

Vivons, vivons contents dans ces aimables lieux.

MINERVE ET LES CHOEURS.

Bienheureux qui peut naître
Sous un regne si glorieux !
Vivez, vivez
Vivons, vivons } contents dans ces aimables lieux.
Un roi digne de l'être
Est le don le plus grand des cieux.
Vivez, vivez
Vivons, vivons } contents dans ces aimables lieux.

SCENE IX.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

(Toutes les voix et tous les instruments des deux chœurs se réunissent. Les plus considérables courtisans du roi d'Athenes, environnés d'une troupe d'esclaves, forment une espece de fête galante pour se réjouir de la reconnoissance de Thésée. Arcas et Cléone chantent au milieu de leur danse.)

ARCAS ET CLÉONE.

Le plus sage
S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.
La fierté se dément ;
Le cœur le plus sauvage
Soupire aisément
Dans un fatal moment.
Le plus sage
S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.
Contre un mal si doux et si charmant
Le plus grand courage
Combat foiblement.
Le plus sage

S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.
Quel dommage,
Si l'on ne ménage
Les moments heureux!
Formons d'aimables nœuds;
Faisons un doux usage
Du temps où les jeux
Suivent par-tout nos vœux.
Quel dommage,
Si l'on ne ménage
Les moments heureux!
Qui n'est point dans l'empire amoureux
N'aura pour partage
Que des soins fâcheux.
Quel dommage,
Si l'on ne ménage
Les moments heureux

FIN DE THÉSÉE.

ATYS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES.

1676.

ACTEURS DU PROLOGUE.

HERCULE.
ANTHÉE.
ETEOCLE.
POLYNICE.
CASTOR.
POLLUX.
LINCÉE.
IDAS.
LA DÉESSE IRIS.
LE TEMPS.
Les Heures du Jour et de la Nuit.
LA DÉESSE FLORE.
Un Zéphyr.
Troupe de Nymphes chantantes, de la suite de Flore.
Suivants de Flore dansants.
Nymphes dansantes.
Quatre petits Zéphyrs.
MELPOMENE.
Héros combattants et dansants, de la suite de Melpomene.

PROLOGUE.

Le théâtre représente le palais du Temps, où ce Dieu paroît au milieu des douze Heures du Jour et des douze Heures de la Nuit.

LE TEMPS.

En vain j'ai respecté la célebre mémoire
Des héros des siecles passés ;
C'est en vain que leurs noms, si fameux dans l'histoire,
Du sort des noms communs ont été dispensés :
Nous voyons un héros dont la brillante gloire
Les a presque tous effacés.

CHŒUR DES HEURES.

Ses justes lois,
Ses grands exploits
Rendront sa mémoire éternelle :
Chaque jour, chaque instant
Ajoute encore à son nom éclatant
Une gloire nouvelle.

(La Déesse Flore, conduite par un des Zéphyrs, s'avance avec une troupe de Nymphes, qui portent divers ornements de fleurs.)

LE TEMPS.

La saison des frimas peut-elle nous offrir
Les fleurs que nous voyons paroître?
Quel Dieu les fait renaître,
Lorsque l'hiver les fait mourir ?
Le froid cruel regne encore ;
Tout est glacé dans les champs :
D'où vient que Flore
Devance le printemps?

FLORE.

Quand j'attends les beaux jours, je viens toujours trop tard ;

Plus le printemps s'avance, et plus il m'est contraire;
Son retour presse le départ
Du héros à qui je veux plaire.
Pour lui faire ma cour, mes soins ont entrepris
De braver désormais l'hiver le plus terrible :
Dans l'ardeur de lui plaire, on a bientôt appris
A ne rien trouver d'impossible.

LE TEMPS ET FLORE.

Les Plaisirs à ses yeux ont beau se présenter,
Si-tôt qu'il voit Bellone, il quitte tout pour elle;
Rien ne peut l'arrêter,
Quand la Gloire l'appelle.

(Le chœur des Heures répete ces deux derniers vers.)

(La suite de Flore commence des jeux mêlés de danses et de chants.)

UN ZÉPHYR.

Le printemps quelquefois est moins doux qu'il ne semble;
Il fait trop payer ses beaux jours:
Il vient pour écarter les Jeux et les Amours,
Et c'est l'hiver qui les rassemble.

(Melpomene, qui est la Muse qui préside à la Tragédie, vient accompagnée d'une troupe de héros; elle est suivie d'Hercule, d'Anthée, de Castor, de Pollux, de Lyncée, d'Idas, d'Etéocle et de Polynice.

MELPOMENE, à Flore.

Retirez-vous, cessez de prévenir le Temps;
Ne me dérobez point de précieux instants.
La puissante Cybele,
Pour honorer Atys, qu'elle a privé du jour,
Veut que je renouvelle
Dans une illustre cour
Le souvenir de son amour.
Que l'agrément rustique
De Flore et de ses jeux
Céde à l'appareil magnifique

De la Muse tragique
Et de ses spectacles pompeux.

(La suite de Melpomene prend la place de la suite de Flore.)

(Les héros recommencent leurs anciennes querelles.)

(Hercule combat et lutte contre Anthée ; Castor et Pollux combattent contre Lyncée et Idas ; et Etéocle combat contre son frere Polynice.)

(Iris, par ordre de Cybele, vient accorder Melpomene et Flore.)

IRIS, à Melpomene.

Cybele veut que Flore aujourd'hui vous seconde :
Il faut que les Plaisirs viennent de toutes parts
Dans l'empire puissant où regne un nouveau Mars ;
Ils n'ont plus d'autre asile au monde.
Rendez-vous, s'il se peut, digne de ses regards :
Joignez la beauté vive et pure
Dont brille la nature,
Aux ornements des plus beaux arts.

(La suite de Melpomene s'accorde avec la suite de Flore.)

MELPOMENE ET FLORE.

Rendons-nous, s'il se peut, dignes de ses regards :
Joignons la beauté vive et pure
Dont brille la nature,
Aux ornements des plus beaux arts.

LE TEMPS ET LE CHŒUR DES HEURES.

Préparez de nouvelles fêtes ;
Profitez du loisir du plus grand des héros.

LE TEMPS, MELPOMENE ET FLORE.

Préparez / Préparons } de nouvelles fêtes.
Profitez / Profitons } du loisir du plus grand des héros.

TOUS ENSEMBLE.

Le temps des jeux et du repos
Lui sert à méditer de nouvelles conquêtes.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

ATYS, parent de Sangaride, et favori de Célénus, roi de Phrygie.
IDAS, ami d'Atys, et frere de la nymphe Doris.
SANGARIDE, nymphe, fille du fleuve Sangar.
DORIS, nymphe, amie de Sangaride, et sœur d'Idas.
CHOEUR DE PHRYGIENS ET DE PHRYGIENNES.
TROUPE DE PHRYGIENS ET DE PHRYGIENNES qui dansent à la fête de Cybele.
LA DÉESSE CYBELE.
MELISSE, confidente et prêtresse de Cybele.
TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE.
CELENUS, roi de Phrygie, fils de Neptune, et amant de Sangaride.
TROUPE DE SUIVANTS DE CÉLÉNUS.
TROUPE DE ZÉPHYRS chantants, dansants, volants.
CHOEUR et TROUPE de peuples différents qui viennent à la fête de Cybele.
LE DIEU DU SOMMEIL.
MORPHÉE.
PHOBETOR.
PHANTASE.
TROUPE DE SONGES AGRÉABLES.
TROUPE DE SONGES FUNESTES.
LE DIEU DU FLEUVE SANGAR, pere de Sangaride.
TROUPE de Dieux de fleuves, de ruisseaux, et de Nymphes de fontaines, qui chantent et qui dansent.
ALECTON.
TROUPE de Divinités des bois et des eaux.
TROUPE de Corybantes.

La scene est en Phrygie.

ATYS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une montagne consacrée à Cybele.

SCENE PREMIERE.

ATYS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.
Trop heureux Phrygiens, venez ici l'attendre:
Mille peuples seront jaloux
Des faveurs que sur nous
Sa bonté va répandre.

SCENE II.

IDAS, ATYS.

IDAS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

ATYS.

Le soleil peint nos champs des plus vives couleurs;
Il a séché les pleurs

Que sur l'émail des prés a répandus l'aurore,
Et ses rayons nouveaux ont déja fait éclore
Mille nouvelles fleurs.

IDAS.

Vous veillez lorsque tout sommeille;
Vous nous éveillez si matin
Que vous ferez croire à la fin
Que c'est l'amour qui vous éveille.

ATYS.

Non : tu dois mieux juger du parti que je prends;
Mon cœur veut fuir toujours les soins et les mysteres :
J'aime l'heureuse paix des cœurs indifférents.
Si leurs plaisirs ne sont pas grands,
Au moins leurs peines sont légeres.

IDAS.

Tôt ou tard l'Amour est vainqueur;
En vain les plus fiers s'en défendent:
On ne peut refuser son cœur
A de beaux yeux qui le demandent.
Atys, ne feignez plus; je sais votre secret:
Ne craignez rien, je suis discret.
Dans un bois solitaire et sombre,
L'indifférent Atys se croyoit seul un jour;
Sous un feuillage épais, où je rêvois à l'ombre,
Je l'entendis parler d'amour.

ATYS.

Si je parle d'amour, c'est contre son empire;
J'en fais mon plus doux entretien.

IDAS.

Tel se vante de n'aimer rien,
Dont le cœur en secret soupire.
J'entendis vos regrets, et je les sais si bien,
Que, si vous en doutez, je vais vous les redire...
Amants qui vous plaignez, vous êtes trop heureux.
Mon cœur de tous les cœurs est le plus amoureux;
Et tout près d'expirer, je suis réduit à feindre.

Que c'est un tourment rigoureux
De mourir d'amour sans se plaindre!
Amants qui vous plaignez, vous êtes trop heureux.

ATYS.

Idas, il est trop vrai, mon cœur n'est que trop tendre;
L'Amour me fait sentir ses plus funestes coups:
Qu'aucun autre que toi n'en puisse rien apprendre.

SCENE III.

SANGARIDE, DORIS, ATYS, IDAS.

SANGARIDE ET DORIS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

SANGARIDE.

Que dans nos concerts les plus doux
Son nom sacré se fasse entendre.

ATYS.

Sur l'univers entier son pouvoir doit s'étendre.

SANGARIDE.

Les Dieux suivent ses lois et craignent son courroux.

ATYS, SANGARIDE, IDAS ET DORIS.

Quels honneurs, quels respects ne doit-on point lui rendre!
Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

SANGARIDE.

Ecoutons les oiseaux de ces bois d'alentour;
Ils remplissent leurs chants d'une douceur nouvelle:
On diroit que dans ce beau jour
Ils ne parlent que de Cybele.

ATYS.

Si vous les écoutez, ils parleront d'amour.
Un roi redoutable,

Amoureux, aimable,
Va devenir votre époux:
Tout parle d'amour pour vous.

SANGARIDE.

Il est vrai, je triomphe, et j'aime ma victoire.
Quand l'Amour fait régner, est-il un plus grand bien?
Pour vous, Atys, vous n'aimez rien,
Et vous en faites gloire.

ATYS.

L'Amour fait trop verser de pleurs;
Souvent ses douceurs sont mortelles:
Il ne faut regarder les belles
Que comme on voit d'aimables fleurs.
J'aime les roses nouvelles,
J'aime à les voir s'embellir;
Sans leurs épines cruelles
J'aimerois à les cueillir.

SANGARIDE.

Quand le péril est agréable,
Le moyen de s'en alarmer?
Est-ce un grand mal de trop aimer
Ce que l'on trouve aimable?
Peut-on être insensible aux plus charmants appas?

ATYS.

Non, vous ne me connoissez pas.
Je me défends d'aimer autant qu'il m'est possible:
Si j'aimois un jour par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il seroit trop sensible...
Mais il faut que chacun s'assemble près de vous;
Cybele pourroit nous surprendre.

ATYS ET IDAS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

(ils sortent.)

SCENE IV.

SANGARIDE, DORIS.

SANGARIDE.

Atys est trop heureux.

DORIS.

L'amitié fut toujours égale entre vous deux,
Et le sang d'assez près vous lie.
Quel que soit son bonheur, lui portez-vous envie?
Vous qu'aujourd'hui l'Hymen avec de si beaux nœuds
Doit unir au roi de Phrygie?

SANGARIDE.

Atys est trop heureux:
Souverain de son cœur, maître de tous ses vœux,
Sans crainte, sans mélancolie,
Il jouit en repos des beaux jours de sa vie.
Atys ne connoît point les tourments amoureux.
Atys est trop heureux.

DORIS.

Quel mal vous fait l'Amour? Votre chagrin m'étonne.

SANGARIDE.

Je te fie un secret qui n'est su de personne.
Je devrois aimer un amant
Qui m'offre une couronne;
Mais, hélas! vainement
Le devoir me l'ordonne:
L'Amour, pour mon tourment,
En ordonne autrement.

DORIS.

Aimeriez-vous Atys, lui dont l'indifférence
Brave avec tant d'orgueil l'Amour et sa puissance?

SANGARIDE.

J'aime Atys en secret; mon crime est sans témoins.

Pour vaincre mon amour je mets tout en usage;
J'appelle ma raison, j'anime mon courage:
Mais à quoi servent tous mes soins?
Mon cœur en souffre davantage,
Et n'en aime pas moins.

DORIS.

C'est le commun défaut des belles;
L'ardeur des conquêtes nouvelles
Fait négliger les cœurs qu'on a trop tôt charmés,
Et les indifférents sont quelquefois aimés
Aux dépens des amants fideles.
Mais vous vous exposez à des peines cruelles.

SANGARIDE.

Toujours aux yeux d'Atys je serai sans appas;
Je le sais, j'y consens: je veux, s'il est possible,
Qu'il soit encor plus insensible.
S'il me pouvoit aimer, que deviendrois-je? hélas!
C'est mon plus grand bonheur qu'Atys ne m'aime pas.
Je prétends être heureuse, au moins en apparence;
Au destin d'un grand roi je me vais attacher.

SANGARIDE ET DORIS.

Un amour malheureux, dont le devoir s'offense,
Se doit condamner au silence:
Un amour malheureux, qu'on nous peut reprocher,
Ne sauroit trop bien se cacher.

SCENE V.

ATYS, SANGARIDE, DORIS.

ATYS.

On voit dans ces campagnes
Tous nos Phrygiens s'avancer.

DORIS.

Je vais prendre soin de presser
Les Nymphes nos compagnes.
(elle sort.)

SCENE VI.

ATYS, SANGARIDE.

ATYS.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

SANGARIDE.

Nous ordonnons tous deux la fête de Cybele;
L'honneur est égal entre nous.

ATYS.

Ce jour même, un grand roi doit être votre époux.
Je ne vous vis jamais si contente et si belle :
Que le sort du roi sera doux!

SANGARIDE.

L'indifférent Atys n'en sera point jaloux.

ATYS.

Vivez tous deux contents, c'est ma plus chere envie :
J'ai pressé votre hymen, j'ai servi vos amours;
Mais enfin ce grand jour, le plus beau de vos jours,
Sera le dernier de ma vie.

SANGARIDE.

O Dieux!

ATYS.

Ce n'est qu'à vous que je veux révéler
Le secret désespoir où mon malheur me livre :
Je n'ai que trop su feindre, il est temps de parler;
Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

SANGARIDE.

Je frémis, ma crainte est extrême :

Atys, par quel malheur faut-il vous voir périr?

ATYS.

Vous me condamnerez vous-même,
Et vous me laisserez mourir.

SANGARIDE.

J'armerai, s'il le faut, tout le pouvoir suprême...

ATYS.

Non, rien ne me peut secourir;
Je meurs d'amour pour vous, je n'en saurois guérir.

SANGARIDE.

Qui? vous!

ATYS.

Il est trop vrai.

SANGARIDE.

Vous m'aimez?

ATYS.

Je vous aime.
Vous me condamnerez vous-même,
Et vous me laisserez mourir.
J'ai mérité qu'on me punisse;
J'offense un rival généreux,
Qui par mille bienfaits a prévenu mes vœux.
Mais je l'offense en vain, vous lui rendez justice.
Ah! que c'est un cruel supplice
D'avouer qu'un rival est digne d'être heureux!
Prononcez mon arrêt; parlez sans vous contraindre.

SANGARIDE.

Hélas!

ATYS.

Vous soupirez! je vois couler vos pleurs!
D'un malheureux amour plaignez-vous les douleurs?

SANGARIDE.

Atys, que vous seriez à plaindre
Si vous saviez tous vos malheurs!

ATYS.

Si je vous perds et si je meurs,

Que puis-je encore avoir à craindre?

SANGARIDE.

C'est peu de perdre en moi ce qui vous a charmé;
Vous me perdez, Atys, et vous êtes aimé.

ATYS.

Aimé! qu'entends-je? ô ciel! quel aveu favorable!

SANGARIDE.

Vous en serez plus misérable.

ATYS.

Mon malheur en est plus affreux:
Le bonheur que je perds doit redoubler ma rage;
Mais n'importe, aimez-moi, s'il se peut, davantage,
Quand j'en devrois mourir cent fois plus malheureux.

SANGARIDE.

Si vous cherchez la mort, il faut que je vous suive:
Vivez, c'est mon amour qui vous en fait la loi.

ATYS.

Eh! comment? eh! pourquoi
Voulez-vous que je vive,
Si vous ne vivez pas pour moi?

ATYS ET SANGARIDE.

Si l'Hymen unissoit mon destin et le vôtre,
Que ses nœuds auroient eu d'attraits;
L'Amour fit nos cœurs l'un pour l'autre;
Faut-il que le devoir les sépare à jamais?

ATYS.

Devoir impitoyable!
Ah! quelle cruauté!

SANGARIDE.

On vient, feignez encor; craignez d'être écouté.

ATYS.

Aimons un bien plus durable
Que l'éclat de la beauté;
Rien n'est plus aimable
Que la liberté.

SCENE VII.

ATYS, SANGARIDE, DORIS, IDAS, CHOEUR DE PHRYGIENS chantants, CHOEUR DE PHRYGIENNES chantantes, TROUPE DE PHRYGIENS dansants, TROUPE DE PHRYGIENNES dansantes.

ATYS.

Mais déja de ce mont sacré
Le sommet paroît éclairé
D'une splendeur nouvelle.

SANGARIDE, s'avançant vers la montagne.

La déesse descend, allons au-devant d'elle.

ATYS ET SANGARIDE.

Commençons, commençons
De célébrer ici sa fête solennelle;
Commençons, commençons
Nos jeux et nos chansons.

(Le chœur répete les deux derniers vers.)

ATYS ET SANGARIDE.

Il est temps que chacun fasse éclater son zele.
Venez, reine des Dieux;
Venez, favorable Cybele.

(Les chœurs répetent les deux derniers vers.)

ATYS.

Quittez votre cour immortelle;
Choisissez ces lieux fortunés
Pour votre demeure éternelle.

LES CHOEURS.

Venez, reine des dieux, venez.

SANGARIDE.

La terre sous vos pas va devenir plus belle
Que le séjour des dieux que vous abandonnez.

LES CHOEURS.

Venez, favorable Cybele.

ATYS ET SANGARIDE.

Venez voir les autels qui vous sont destinés.

ATYS, SANGARIDE, IDAS, DORIS, ET LES CHOEURS.

Ecoutez un peuple fidele
Qui vous appelle.
Venez, reine des dieux, venez;
Venez, favorable Cybele.

SCENE VIII.

(La déesse Cybele paroît, et les Phrygiens et les Phrygiennes lui témoignent leur joie et leur respect.)

CYBELE.

Venez tous dans mon temple, et que chacun révere
Le sacrificateur dont je vais faire choix;
Je m'expliquerai par sa voix:
Les vœux qu'il m'offrira seront sûrs de me plaire.
Je reçois vos respects, j'aime à voir les honneurs
Dont vous me présentez un éclatant hommage;
Mais l'hommage des cœurs
Est ce que j'aime davantage.
Vous devez vous animer
D'une ardeur nouvelle;
S'il faut honorer Cybele,
Il faut encor plus l'aimer.

(Cybele va se rendre dans son temple; tous les Phrygiens s'empressent d'y aller, et répetent les quatre derniers vers que la déesse a prononcés.)

LES CHOEURS.

Nous devons nous animer
D'une ardeur nouvelle;
S'il faut honorer Cybele,
Il faut encor plus l'aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change, et représente le temple de Cybele.

SCENE PREMIERE.

CÉLÉNUS, ATYS, SUIVANTS DE CÉLÉNUS.

CÉLÉNUS.

Cybele est dans ces lieux; ne suivez point mes pas:
Sortez... Toi, ne me quitte pas,
Atys; il faut attendre ici que la déesse
Nomme un grand-sacrificateur.

ATYS.

Son choix sera pour vous, seigneur. Quelle tristesse
Semble avoir surpris votre cœur?

CÉLÉNUS.

Les rois les plus puissants connoissent l'importance
D'un si glorieux choix;
Qui pourra l'obtenir étendra sa puissance
Par-tout où de Cybele on révere les lois.

ATYS.

Elle honore aujourd'hui ces lieux de sa présence;
C'est pour vous préférer aux plus puissants des rois.

CÉLÉNUS.

Mais quand j'ai vu tantôt la beauté qui m'enchante,
N'as-tu point remarqué comme elle étoit tremblante?

ATYS.

A nos jeux, à nos chants j'étois trop appliqué;

Hors la fête, seigneur, je n'ai rien remarqué.

CÉLÉNUS.

Son trouble m'a surpris: elle t'ouvre son ame;
N'y découvres-tu point quelque secrette flamme,
Quelque rival caché?

ATYS.

Seigneur, que dites-vous?

CÉLÉNUS.

Le seul nom de rival allume mon courroux.
J'ai bien peur que le ciel n'ait pu voir sans envie
Le bonheur de ma vie;
Et si j'étois aimé, mon sort seroit trop doux.
Ne t'étonne point tant de voir la jalousie
Dont mon ame est saisie:
On ne peut bien aimer sans être un peu jaloux.

ATYS.

Seigneur, soyez content, que rien ne vous alarme:
L'hymen va vous donner la beauté qui vous charme;
Vous serez son heureux époux.

CÉLÉNUS.

Tu peux me rassurer, Atys, je te veux croire;
C'est son cœur que je veux avoir:
Dis-moi s'il est en mon pouvoir?

ATYS.

Son cœur suit avec soin le devoir et la gloire,
Et vous avez pour vous la gloire et le devoir.

CÉLÉNUS.

Ne me déguise point ce que tu peux connoître.
Si j'ai ce que j'aime en ce jour,
L'hymen seul m'en rend-il le maître?
La gloire et le devoir auront tout fait peut-être,
Et ne laissent pour moi rien à faire à l'amour.

ATYS.

Vous aimez d'un amour trop délicat, trop tendre.

CÉLÉNUS.

L'indifférent Atys ne le sauroit comprendre.

ATYS.

Qu'un indifférent est heureux!
Il jouit d'un destin paisible.
Le ciel fait un présent bien cher, bien dangereux,
Lorsqu'il donne un cœur trop sensible.

CÉLÉNUS.

Quand on aime bien tendrement,
On ne cesse jamais de souffrir et de craindre:
Dans le bonheur le plus charmant
On est ingénieux à se faire un tourment,
Et l'on prend plaisir à se plaindre.
Va, songe à mon hymen, et vois si tout est prêt:
Laisse-moi seul ici, la déesse paroît.

(Atys sort.)

SCENE II.

CYBELE, CÉLÉNUS, MELISSE,
TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE.

CYBELE.

Je veux joindre en ces lieux la gloire et l'abondance:
D'un sacrificateur je veux faire le choix;
Et le roi de Phrygie auroit la préférence,
Si je voulois choisir entre les plus grands rois.
Le puissant dieu des flots vous donna la naissance:
Un peuple renommé s'est mis sous votre loi;
Vous avez, sans mes soins, d'ailleurs trop de puissance:
Je veux faire un bonheur qui ne soit dû qu'à moi.
Vous estimez Atys, et c'est avec justice;
Je prétends que mon choix à vos vœux soit propice:
C'est Atys que je veux choisir.

CÉLÉNUS.

J'aime Atys, et je vois sa gloire avec plaisir.
Je suis roi, Neptune est mon pere;

J'épouse une beauté qui va combler mes vœux :
Le souhait qui me reste à faire,
C'est de voir mon ami parfaitement heureux.

CYBELE.

Il m'est doux que mon choix à vos desirs réponde :
Une grande divinité
Doit faire sa félicité
Du bien de tout le monde ;
Mais sur-tout le bonheur d'un roi chéri des cieux
Fait le plus doux plaisir des dieux.

CÉLÉNUS.

Le sang approche Atys de la nymphe que j'aime ;
Son mérite l'égale aux rois :
Il soutiendra mieux que moi-même
La majesté suprême
De vos divines lois.
Rien ne pourra troubler son zele ;
Son cœur s'est conservé libre jusqu'à ce jour :
Il faut tout un cœur pour Cybele ;
A peine tout le mien peut suffire à l'amour.

CYBELE.

Portez à votre ami la premiere nouvelle
De l'honneur éclatant où ma faveur l'appelle.

(Célénus sort.)

SCENE III.

CYBELE, MÉLISSE.

CYBELE.

Tu t'étonnes, Mélisse, et mon choix te surprend !

MÉLISSE.

Atys vous doit beaucoup, et son bonheur est grand.

CYBELE.

J'ai fait encor pour lui plus que tu ne peux croire.

MÉLISSE.

Est-il pour un mortel un rang plus glorieux?

CYBELE.

Tu ne vois que sa moindre gloire.
Ce mortel dans mon cœur est au-dessus des dieux.
Ce fut au jour fatal de ma derniere fête,
Que de l'aimable Atys je devins la conquête.
Je partis à regret pour retourner aux cieux;
Tout m'y parut changé, rien ne plut à mes yeux.
Je sens un plaisir extrême
A revenir dans ces lieux:
Où peut-on être jamais mieux
Qu'aux lieux où l'on voit ce qu'on aime?

MÉLISSE.

Tous les dieux ont aimé; Cybele aime à son tour:
Vous méprisiez trop l'Amour;
Son nom vous sembloit étrange:
A la fin il vient un jour
Où l'Amour se venge.

CYBELE.

J'ai cru me faire un cœur maître de tout son sort,
Un cœur toujours exempt de trouble et de tendresse.

MÉLISSE.

Vous braviez à tort
L'Amour, qui vous blesse;
Le cœur le plus fort
A des moments de foiblesse.
Mais vous pouviez aimer et descendre moins bas.

CYBELE.

Non; trop d'égalité rend l'amour sans appas.
Quel plus haut rang ai-je à prétendre,
Et de quoi mon pouvoir ne vient-il point à bout?
Lorsqu'on est au-dessus de tout,
On se fait, pour aimer, un plaisir de descendre.
Je laisse aux dieux les biens dans le ciel préparés;
Pour Atys, pour son cœur je quitte tout sans peine;

S'il m'oblige à descendre, un doux penchant m'entraîne.
Les cœurs que le destin a le plus séparés
Sont ceux qu'Amour unit d'une plus forte chaîne.
Fais venir le Sommeil; que lui-même en ce jour
Prenne soin ici de conduire
Les Songes qui lui font la cour.
Atys ne sait point mon amour;
Par un moyen nouveau je prétends l'en instruire.

(Mélisse va exécuter les ordres de Cybele.)

Que les plus doux zéphyrs, que les peuples divers
Qui des deux bouts de l'univers
Sont venus me montrer leur zele
Célebrent la gloire immortelle
Du sacrificateur dont Cybele a fait choix.
Atys doit dispenser mes lois;
Honorez le choix de Cybele.

SCENE IV.

ATYS, CYBELE.

(les Zéphyrs paroissent dans une gloire élevée et brillante. Les peuples différents qui sont venus à la fête de Cybele entrent dans le temple, et tous ensemble s'efforcent d'honorer Atys, et le reconnoissent pour le grand-sacrificateur de Cybele.)

CHOEUR DES PEUPLES ET DES ZÉPHYRS.

Célébrons la gloire immortelle
Du sacrificateur dont Cybele a fait choix:
Atys doit dispenser ses lois;
Honorons le choix de Cybele.

(à Atys.)

Que devant vous tout s'abaisse et tout tremble;
Vivez heureux, vos jours sont notre espoir:

Rien n'est si beau que de voir joints ensemble
Un grand mérite avec un grand pouvoir.
Que l'on bénisse
Le ciel propice
Qui dans vos mains
Met le sort des humains.

ATYS.

Indigne que je suis des honneurs qu'on m'adresse,
Je dois les recevoir au nom de la déesse.
J'ose, puisqu'il lui plaît, lui présenter vos vœux;
Pour le prix de votre zele,
Que la puissante Cybele
Vous rende à jamais heureux.

CHŒUR DES PEUPLES ET DES ZÉPHYRS.

Que la puissante Cybele
Nous rende à jamais heureux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre change, et représente le palais du Grand-Sacrificateur de Cybele.

SCENE PREMIERE.

ATYS.

Que servent les faveurs que nous fait la Fortune,
Quand l'Amour nous rend malheureux?
Je perds l'unique bien qui peut combler mes vœux,
Et tout autre bien m'importune.
Que servent les faveurs que nous fait la Fortune,
Quand l'Amour nous rend malheureux?

SCENE II.

ATYS, IDAS, DORIS.

IDAS.

Peut-on ici parler sans feindre?

ATYS.

Je commande en ces lieux, vous n'y devez rien craindre.

DORIS.

Mon frere est votre ami.

IDAS.

Fiez-vous à ma sœur.

ATYS.

Vous devez avec moi partager mon bonheur.

IDAS ET DORIS.

Nous venons partager vos mortelles alarmes ;
Sangaride, les yeux en larmes,
Nous vient d'ouvrir son cœur.

ATYS.

L'heure approche où l'Hymen voudra qu'elle se livre
Au pouvoir d'un heureux époux.

IDAS ET DORIS.

Elle ne peut vivre
Pour un autre que pour vous.

ATYS.

Qui peut la dégager du devoir qui la presse?

IDAS ET DORIS.

Elle veut elle-même, aux pieds de la déesse,
Déclarer hautement vos secrettes amours.

ATYS.

Cybele pour moi s'intéresse ;
J'ose tout espérer de son divin secours...
Mais quoi! trahir le roi! tromper son espérance!
De tant de biens reçus est-ce la récompense?

IDAS ET DORIS.

Dans l'empire amoureux
Le devoir n'a point de puissance ;
L'Amour dispense
Les rivaux d'être généreux :
Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

ATYS.

Je souhaite, je crains, je veux, je me repens.

IDAS ET DORIS.

Verrez-vous un rival heureux à vos dépens?

ATYS.

Je ne puis me résoudre à cette violence.

ATYS, IDAS, ET DORIS.

En vain un cœur, incertain de son choix,
Met en balance mille fois
L'amour et la reconnoissance;
L'amour toujours emporte la balance.

ATYS.

Le plus juste parti cede enfin au plus fort.
Allez, prenez soin de mon sort:
Que Sangaride ici se rende en diligence.

(Idas et Doris sortent.)

SCENE III.

ATYS.

Nous pouvons nous flatter de l'espoir le plus doux;
Cybele et l'Amour sont pour nous.
Mais du devoir trahi j'entends la voix pressante
Qui m'accuse et qui m'épouvante.
Laisse mon cœur en paix, impuissante vertu:
N'ai-je point assez combattu?
Quand l'Amour, malgré toi, me contraint à me rendre,
Que me demandes-tu?
Puisque tu ne peux me défendre,
Que me sert-il d'entendre
Les vains reproches que tu fais?
Impuissante vertu, laisse mon cœur en paix...
Mais le sommeil vient me surprendre;
Je combats vainement sa charmante douceur:
Il faut laisser suspendre
Les troubles de mon cœur.

(Atys s'endort.)

SCENE IV.

(Le théâtre change, et représente un antre entouré de pavots et de ruisseaux, où le dieu du Sommeil se vient rendre, accompagné des Songes agréables et funestes.)

ATYS, dormant; LE SOMMEIL, MORPHÉE, PHOBÉTOR, PHANTASE, LES SONGES AGRÉABLES, LES SONGES FUNESTES.

LE SOMMEIL.

Dormons, dormons tous:
Ah! que le repos est doux!

MORPHÉE.

Régnez, divin Sommeil, régnez sur tout le monde:
Répandez vos pavots les plus assoupissants;
Calmez les soins, charmez les sens;
Retenez tous les cœurs dans une paix profonde.

PHOBÉTOR.

Ne vous faites pas violence;
Coulez, murmurez, clairs ruisseaux:
Il n'est permis qu'au bruit des eaux
De troubler la douceur d'un si charmant silence.

LE SOMMEIL, MORPHÉE, PHOBÉTOR, ET PHANTASE.

Dormons, dormons tous:
Ah! que le repos est doux!

(Les Songes agréables approchent d'Atys, et par leurs chants et par leurs danses lui font connoître l'amour de Cybele, et le bonheur qu'il en doit espérer.)

MORPHÉE.

Ecoute, écoute, Atys, la gloire qui t'appelle;
Sois sensible à l'honneur d'être aimé de Cybele:
Jouis, heureux Atys, de ta félicité.

MORPHÉE, PHOBÉTOR, ET PHANTASE.

Mais souviens-toi que la beauté,
Quand elle est immortelle,
Demande la fidélité
D'une amour éternelle.

PHANTASE.

Que l'amour a d'attraits
Lorsqu'il commence
A faire sentir sa puissance!
Que l'amour a d'attraits
Lorsqu'il commence
Pour ne finir jamais!
Trop heureux un amant
Qu'Amour exempte
Des peines d'une longue attente!
Trop heureux un amant
Qu'Amour exempte
De crainte et de tourment!

PHOBÉTOR.

Goûte en paix chaque jour une douceur nouvelle;
Partage l'heureux sort d'une divinité:
Ne vante plus la liberté;
Il n'en est point du prix d'une chaîne si belle.

MORPHÉE, PHOBÉTOR, ET PHANTASE.

Mais souviens-toi que la beauté, etc.

PHANTASE.

Que l'Amour a d'attraits, etc.

(les Songes funestes s'approchent d'Atys, et le menacent de la vengeance de Cybele, s'il méprise son amour, et s'il ne l'aime pas avec fidélité.)

UN SONGE FUNESTE.

Garde-toi d'offenser un amour glorieux;
C'est pour toi que Cybele abandonne les cieux:
Ne trahis point son espérance.
Il n'est point pour les dieux de mépris innocent;

Ils sont jaloux des cœurs, ils aiment la vengeance:
Il est dangereux qu'on offense
Un amour tout-puissant.

CHOEUR DE SONGES FUNESTES.

L'amour qu'on outrage
Se transforme en rage,
Et ne pardonne pas
Aux plus charmants appas.
Si tu n'aimes point Cybele
D'un amour fidele,
Malheureux! que tu souffriras!
Tu périras.
Crains une vengeance cruelle;
Tremble, crains un affreux trépas.

(Atys, épouvanté par les Songes funestes, se réveille en sursaut; le Sommeil et les Songes disparoissent avec l'antre où ils étoient, et Atys se retrouve dans le même palais où il s'étoit endormi.)

SCENE V.

ATYS, CYBELE, MÉLISSE.

ATYS.

Venez à mon secours, ô dieux! ô justes dieux!

CYBELE.

Atys, ne craignez rien; Cybele est en ces lieux.

ATYS.

Pardonnez au désordre où mon cœur s'abandonne;
C'est un songe...

CYBELE.

Parlez, quel songe vous étonne?
Expliquez-moi votre embarras.

ATYS.

Les songes sont trompeurs, et je ne les crois pas:

Les plaisirs et les peines
Dont en dormant on est séduit
Sont des chimeres vaines
Que le réveil détruit.

CYBELE.

Ne méprisez pas tant les songes,
L'Amour peut emprunter leur voix;
S'ils font souvent des mensonges,
Ils disent vrai quelquefois.
Ils parloient par mon ordre, et vous les devez croire.

ATYS.

O ciel!

CYBELE.

N'en doutez point, connoissez votre gloire;
Répondez avec liberté:
Je vous demande un cœur qui dépend de lui-même.

ATYS.

Une grande divinité
Doit s'assurer toujours de mon respect extrême.

CYBELE.

Les dieux, dans leur grandeur suprême,
Reçoivent tant d'honneurs, qu'ils en sont rebutés:
Ils se lassent souvent d'être trop respectés;
Ils sont plus contents qu'on les aime.

ATYS.

Je sais trop ce que je vous doi,
Pour manquer de reconnoissance.

SCENE VI.

CYBÈLE, ATYS, SANGARIDE MÉLISSE.

SANGARIDE, se jetant aux pieds de Cybele.

J'ai recours à votre puissance,

Reine des dieux, protégez-moi;
L'intérêt d'Atys vous en presse...

ATYS.

Je parlerai pour vous, que votre crainte cesse.

SANGARIDE.

Tous deux unis des plus beaux nœuds...

ATYS.

Le sang et l'amitié nous unissent tous deux;
Que votre secours la délivre
Des lois d'un hymen rigoureux:
Ce sont les plus doux de ses vœux,
De pouvoir à jamais vous aimer et vous suivre.

CYBELE.

Les dieux sont les protecteurs
De la liberté des cœurs.
Allez, ne craignez point le roi ni sa colere;
J'aurai soin d'appaiser
Le fleuve Sangar votre pere.
Atys veut vous favoriser;
Cybele en sa faveur ne peut rien refuser.

ATYS.

Ah! c'en est trop...

CYBELE.

Non, non; il n'est pas nécessaire
Que vous cachiez votre bonheur;
Je ne prétends point faire
Un vain mystere
D'un amour qui vous fait honneur.
Ce n'est point à Cybele à craindre d'en trop dire.
Il est vrai, j'aime Atys; pour lui j'ai tout quitté:
Sans lui je ne veux plus de grandeur ni d'empire;
Pour ma félicité,
Son cœur seul peut suffire.

(à Sangaride.)

Allez; Atys lui-même ira vous garantir
De la fatale violence

Où vous ne pouvez consentir.

(Sangaride se retire.)

CYBELE, à Atys.

Laissez-nous, attendez mes ordres pour partir:
Je prétends vous armer de ma toute-puissance.

(Atys sort.)

SCENE VII.

CYBELE, MÉLISSE.

CYBELE.

Qu'Atys dans ses respects mêle d'indifférence!
L'ingrat Atys ne m'aime pas:
L'amour veut de l'amour, tout autre prix l'offense;
Et souvent le respect et la reconnoissance
Sont l'excuse des cœurs ingrats.

MÉLISSE.

Ce n'est pas un si grand crime
De ne s'exprimer pas bien;
Un cœur qui n'aima jamais rien
Sait peu comment l'amour s'exprime.

CYBELE.

Sangaride est aimable, Atys peut tout charmer;
Ils témoignent trop s'estimer,
Et de simples parents sont moins d'intelligence:
Ils se sont aimés dès l'enfance;
Ils pourroient enfin trop s'aimer.
Je crains une amitié que tant d'ardeur anime.
Rien n'est si trompeur que l'estime:
C'est un nom supposé
Qu'on donne quelquefois à l'amour déguisé.
Je prétends m'éclaircir; leur feinte sera vaine.

MÉLISSE.

Quels secrets par les dieux ne sont point pénétrés?

Deux cœurs à feindre préparés
Ont beau cacher leur chaîne;
On abuse avec peine
Les dieux par l'Amour éclairés.

CYBELE.

Va, Mélisse; donne ordre à l'aimable Zéphire
D'accomplir promptement tout ce qu'Atys desire.

(Mélisse sort.)

SCENE VIII.

CYBELE.

Espoir si cher et si doux,
Ah! pourquoi me trompez-vous?
Des suprêmes grandeurs vous m'avez fait descendre;
Mille cœurs m'adoroient, je les néglige tous:
Je n'en demande qu'un, il a peine à se rendre.
Je ne sens que chagrins et que soupçons jaloux:
Est-ce le sort charmant que je devois attendre?
Espoir si cher et si doux,
Ah! pourquoi me trompez-vous?
Hélas! par tant d'attraits falloit-il me surprendre?
Heureuse si toujours j'avois pu me défendre!
L'Amour qui me flattoit me cachoit son courroux.
C'est donc pour me frapper des plus funestes coups,
Que le cruel Amour m'a fait un cœur si tendre!
Espoir si cher et si doux,
Ah! pourquoi me trompez-vous?

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre change, et représente le palais du Fleuve Sangar.

SCENE PREMIERE.

SANGARIDE, DORIS, IDAS.

DORIS.

Quoi! vous pleurez!

IDAS.

D'où vient votre peine mortelle?

DORIS.

N'osez-vous découvrir votre amour à Cybele?

SANGARIDE.

Hélas!

DORIS ET IDAS.

Qui peut encor redoubler vos ennuis?

SANGARIDE.

Hélas! j'aime... hélas! j'aime...

DORIS ET IDAS.

Achevez.

SANGARIDE.

Je ne puis.

DORIS ET IDAS.

L'amour n'est guere heureux lorsqu'il est trop timide.

SANGARIDE.

Hélas ! j'aime un perfide
Qui trahit mon amour.
La déesse aime Atys : il change en moins d'un jour.
Atys, comblé d'honneurs, n'aime plus Sangaride.
Hélas ! j'aime un perfide
Qui trahit mon amour.

DORIS ET IDAS.

Il nous montroit tantôt un peu d'incertitude ;
Mais qui l'eût soupçonné de tant d'ingratitude ?

SANGARIDE.

J'embarrassois Atys ; je l'ai vu se troubler :
Je croyois devoir révéler
Notre amour à Cybele ;
Mais l'ingrat, l'infidele
M'empêchoit toujours de parler.

DORIS ET IDAS.

Peut-on changer sitôt quand l'amour est extrême ?
Gardez-vous, gardez-vous
De trop croire un transport jaloux.

SANGARIDE.

Cybele hautement déclare qu'elle l'aime,
Et l'ingrat n'a trouvé cet honneur que trop doux :
Il change en un moment, je veux changer de même.
J'accepterai sans peine un glorieux époux :
Je ne veux plus aimer que la grandeur suprême.

DORIS ET IDAS.

Peut-on changer sitôt quand l'amour est extrême ?
Gardez-vous, gardez-vous
De trop croire un transport jaloux.

SANGARIDE.

Trop heureux un cœur qui peut croire
Un dépit qui sert à sa gloire.
Revenez, ma raison, revenez pour jamais ;
Joignez-vous au dépit pour étouffer ma flamme :
Réparez, s'il se peut, les maux qu'Amour m'a faits ;

Venez rétablir dans mon ame
Les douceurs d'une heureuse paix.
Revenez, ma raison, revenez pour jamais.

IDAS ET DORIS.

Une infidélité cruelle
N'efface point tous les appas
D'un infidele,
Et la raison ne revient pas
Sitôt qu'on la rappelle.

SANGARIDE.

Apres cette trahison,
Si la raison ne m'éclaire,
Le dépit et ma colere
Me tiendront lieu de raison.

SANGARIDE, DORIS, ET IDAS.

Qu'une premiere flamme est belle!
Qu'on a peine à s'en dégager!
Que l'on doit plaindre un cœur fidele,
Lorsqu'il est forcé de changer!

SCENE II.

CELENUS, SANGARIDE, IDAS, DORIS, SUIVANTS DE CÉLENUS.

CÉLÉNUS.

Belle nymphe, l'Hymen va suivre mon envie;
L'Amour avec moi vous convie
A venir vous placer sur un trône éclatant:
J'approche avec transport du favorable instant
D'où dépend la douceur du reste de ma vie.
Mais, malgré les appas du bonheur qui m'attend,
Malgré tous les transports de mon ame amoureuse,
Si je ne puis vous rendre heureuse,
Je ne serai jamais content.

Je fais mon bonheur de vous plaire ;
J'attache à votre cœur mes desirs les plus doux.

SANGARIDE.

Seigneur, j'obéirai ; je dépends de mon pere,
Et mon pere aujourd'hui veut que je sois à vous.

CÉLÉNUS.

Regardez mon amour plutôt que ma couronne.

SANGARIDE.

Ce n'est point la grandeur qui me peut éblouir.

CÉLÉNUS.

Ne sauriez-vous m'aimer sans que l'on vous l'ordonne ?

SANGARIDE.

Seigneur, contentez-vous que je sache obéir ;
En l'état où je suis, c'est ce que je puis dire...

(Sangaride aperçoit Atys.)

SCENE III.

ATYS, CELENUS, SANGARIDE, DORIS, IDAS, SUIVANTS DE CÉLÉNUS.

CÉLÉNUS.

Votre cœur se trouble, il soupire ?

SANGARIDE.

Expliquez en votre faveur
Tout ce que vous voyez de trouble dans mon cœur.

CÉLÉNUS.

Rien ne m'alarme plus, Atys, ma crainte est vaine.
Mon amour touche enfin le cœur de la beauté
Dont je suis enchanté.
Toi qui fus témoin de ma peine,
Cher Atys, sois témoin de ma félicité.
Peut-on la concevoir ? Non, il faut que l'on aime
Pour juger des douceurs de mon bonheur extrême...!

Mais, près de voir combler mes vœux,
Que les moments sont longs pour mon cœur amoureux !
Vos parents tardent trop ; je veux aller moi-même
Les presser de me rendre heureux.

(Célénus et sa suite, Doris et Idas sortent.)

SCENE IV.

ATYS, SANGARIDE.

ATYS.

Qu'il sait peu son malheur ! et qu'il est déplorable !
Son amour méritoit un sort plus favorable :
J'ai pitié de l'erreur dont son cœur s'est flatté.

SANGARIDE.

Epargnez-vous le soin d'être si pitoyable ;
Son amour obtiendra ce qu'il a mérité.

ATYS.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

SANGARIDE.

Qu'il faut que je me venge ;
Que j'aime enfin le roi, qu'il sera mon époux.

ATYS.

Sangaride ! eh ! d'où vient ce changement étrange ?

SANGARIDE.

N'est-ce pas vous, ingrat ! qui voulez que je change ?

ATYS.

Moi !

SANGARIDE.

Quelle trahison !

ATYS.

Quel funeste courroux !

ATYS ET SANGARIDE.

Pourquoi m'abandonner pour une amour nouvelle ?

Ce n'est pas moi qui romps une chaîne si belle.

ATYS.

Beauté trop cruelle, c'est vous !

SANGARIDE.

Amant infidele, c'est vous !

ATYS.

Ah ! c'est vous, beauté trop cruelle !

SANGARIDE.

Ah ! c'est vous, amant infidele !

ATYS.

Beauté trop cruelle, c'est vous

SANGARIDE.

Amant infidele, c'est vous

ATYS ET SANGARIDE.

Qui rompez des liens si doux !

SANGARIDE.

Vous m'avez immolée à l'amour de Cybele.

ATYS.

Il est vrai qu'à ses yeux, par un secret effroi,
J'ai voulu de nos cœurs cacher l'intelligence ;
Mais ce n'est que pour vous que j'ai craint sa vengeance,
Et je ne la crains pas pour moi.
Cybele m'aime en vain, et c'est vous que j'adore.

SANGARIDE.

Après votre infidélité,
Auriez-vous bien la cruauté
De vouloir me tromper encore ?

ATYS.

Moi, vous trahir ! vous le pensez !
Ingrate ! que vous m'offensez !
Eh bien ! il ne faut plus rien taire ;
Je vais de la déesse attirer la colere,
M'offrir à sa fureur, puisque vous m'y forcez...

SANGARIDE.

Ah ! demeurez, Atys; mes soupçons sont passés :

Vous m'aimez, je le crois, j'en veux être certaine
Je le souhaite assez
Pour le croire sans peine.

ATYS.

Je jure.

SANGARIDE.

Je promets.

ATYS ET SANGARIDE.

De ne changer jamais.

SANGARIDE.

Quel tourment de cacher une si belle flamme!

ATYS.

Redoublons-en l'ardeur dans le fond de notre ame.

ATYS ET SANGARIDE.

Aimons en secret, aimons-nous;
Aimons plus que jamais, en dépit des jaloux.

SANGARIDE.

Mon pere vient ici.

ATYS.

Que rien ne vous étonne;
Servons-nous du pouvoir que Cybele me donne:
Je vais préparer les Zéphyrs
A suivre nos desirs.

(il sort.)

SCENE V.

SANGARIDE, CELENUS, LE DIEU DU FLEUVE SANGAR; TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES, DE RUISSEAUX, ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

O vous qui prenez part au bien de ma famille,
Vous, vénérables dieux des fleuves les plus grands,
Mes fideles amis et mes plus chers parents,

Voyez quel est l'époux que je donne à ma fille :
J'ai pris soin de choisir entre les plus grands rois.

CHOEUR DE DIEUX DE FLEUVES.

Nous approuvons votre choix.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

Il a Neptune pour son pere ;
Les Phrygiens suivent ses lois :
J'ai cru ne pouvoir faire
Un choix plus digne de vous plaire.

CHOEUR DE DIEUX DE FLEUVES.

Tous, d'une commune voix,
Nous approuvons votre choix.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

Que l'on chante, que l'on danse ;
Rions tous, lorsqu'il le faut :
Ce n'est jamais trop tôt
Que le plaisir commence.
On trouve bientôt la fin
Des jours de réjouissance ;
On a beau chasser le chagrin,
Il revient plutôt qu'on ne pense.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR ET LE CHOEUR.

Que l'on chante, que l'on danse ;
Rions tous, lorsqu'il le faut ;
Ce n'est jamais trop tôt
Que le plaisir commence.
Que l'on chante, que l'on danse ;
Rions tous, lorsqu'il le faut.

DIEUX DE FLEUVES, DIVINITÉS DE FONTAINES ET DE RUISSEAUX, chantant et dansant ensemble.

La beauté la plus sévere
Prend pitié d'un long tourment,
Et l'amant qui persévere
Devient un heureux amant.
Tout est doux et rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher

L'onde se fait une route,
En s'efforçant d'en chercher :
L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

L'Hymen seul ne sauroit plaire,
Il a beau flatter nos vœux ;
L'Amour seul a droit de faire
Les plus doux de tous les nœuds.
Il est fier, il est rebelle ;
Mais il charme tel qu'il est :
L'Hymen vient quand on l'appelle ;
L'Amour vient quand il lui plaît.

Il n'est point de résistance
Dont le temps ne vienne à bout,
Et l'effort de la constance
A la fin doit vaincre tout.
Tout est doux et rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher;
L'onde se fait une route,
En s'efforçant d'en chercher :
L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

L'Amour trouble tout le monde ;
C'est la source de nos pleurs ;
C'est un feu brûlant dans l'onde ;
C'est l'écueil des plus grands cœurs.
Il est fier, il est rebelle ;
Mais il charme tel qu'il est :
L'Hymen vient quand on l'appelle ;
L'Amour vient quand il lui plaît.

UN DIEU DE FLEUVE ET UNE DIVINITÉ DE FONTAINE dansent et chantent ensemble.

D'une constance extrême

Un ruisseau suit son cours ;
Il en sera de même
Du choix de mes amours,
Et du moment que j'aime,
C'est pour aimer toujours.
Jamais un cœur volage
Ne trouve un heureux sort :
Il n'a point l'avantage
D'être long-temps au port ;
Il cherche encor l'orage
Au moment qu'il en sort.

CHOEUR DE DIEUX DE FLEUVES ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

Un grand calme est trop fâcheux ;
Nous aimons mieux la tourmente.
Que sert un cœur qui s'exempte
De tous les soins amoureux ?
A quoi sert une eau dormante ?
Un grand calme est trop fâcheux ;
Nous aimons mieux la tourmente.

SCENE VI.

ATYS, SANGARIDE, CELENUS, TROUPE DE ZÉPHYRS, LE DIEU DU FLEUVE SANGAR ; TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES, DE RUISSEAUX, ET DE DIVINITES DE FONTAINES.

CHOEUR DE DIEUX DE FLEUVES ET DE FONTAINES.

Venez former des nœuds charmants,
Atys, venez unir ces bienheureux amants.

ATYS.

Cet hymen déplaît à Cybele ;
Elle défend de l'achever :

Sangaride est un bien qu'il faut lui réserver,
Et que je demande pour elle.

LE CHOEUR.

Ah ! quelle loi cruelle !

CÉLÉNUS.

Atys peut s'engager lui-même à me trahir !
Atys contre moi s'intéresse !

ATYS.

Seigneur, je suis à la déesse ;
Dès qu'elle a commandé, je ne puis qu'obéir.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

Pourquoi faut-il qu'elle sépare
Deux illustres amants pour qui l'Hymen prépare
Ses liens les plus doux ?

LE CHOEUR.

Opposons-nous
A ce dessein barbare.

ATYS.

Apprenez, audacieux,
Qu'il n'est rien qui n'obéisse
Aux souveraines lois de la reine des dieux !
Qu'on nous enleve de ces lieux :
Zéphyrs, que sans tarder mon ordre s'accomplisse.

(Les Zéphyrs enlevent Atys et Sangaride.)

LE CHOEUR.

Quelle injustice !

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change, et représente des jardins agréables.

SCENE PREMIERE.

CELENUS, CYBELE, MELISSE.

CÉLÉNUS.

Vous m'ôtez Sangaride, inhumaine Cybele !
Est-ce le prix du zele
Que j'ai fait avec soin éclater à vos yeux ?
Préparez-vous ainsi la douceur éternelle
Dont vous devez combler ces lieux ?
Est-ce ainsi que les rois sont protégés des dieux ?
Divinité cruelle,
Descendez-vous des cieux
Pour troubler un amour fidele,
Et pour venir m'ôter ce que j'aime le mieux ?

CYBELE.

J'aimois Atys ; l'Amour a fait mon injustice :
Il a pris soin de mon supplice ;
Et, si vous êtes outragé,
Bientôt vous serez trop vengé.
Atys adore Sangaride.

CÉLÉNUS.

Atys l'adore ! ah ! le perfide !

CYBELE.

L'ingrat vous trahissoit et vouloit me trahir ;

Il s'est trompé lui-même en croyant m'éblouir.
Les Zéphyrs l'ont laissé seul avec ce qu'il aime
Dans ces aimables lieux ;
Je m'y suis cachée à leurs yeux :
J'y viens d'être témoin de leur amour extrême.

CÉLÉNUS.

O ciel ! Atys plairoit aux yeux qui m'ont charmé !

CYBELE.

Eh ! pouvez-vous douter qu'Atys ne soit aimé ?
Non, non, jamais amour n'eut tant de violence :
Ils ont juré cent fois de s'aimer malgré nous,
Et de braver notre vengeance ;
Ils nous ont appelés cruels, tyrans, jaloux :
Enfin, leurs cœurs d'intelligence,
Tous deux... ah ! je frémis au moment que j'y pense...!
Tous deux s'abandonnoient à des transports si doux,
Que je n'ai pu garder plus long-temps le silence,
Ni retenir l'éclat de mon juste courroux.

CÉLÉNUS.

La mort est pour leur crime une peine légere.

CYBELE.

Mon cœur à les punir est assez engagé :
Je vous l'ai déja dit, croyez-en ma colere,
Bientôt vous serez trop vengé.

SCENE II.

ATYS, SANGARIDE, CYBELE, CELENUS, MELISSE, TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE.

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Venez vous livrer au supplice.

ATYS ET SANGARIDE.

Quoi ! la terre et le ciel contre nous sont armés !
Souffrirez-vous qu'on nous punisse ?

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Oubliez-vous votre injustice?

ATYS ET SANGARIDE.

Ne vous souvient-il plus de nous avoir aimés?

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Vous changez mon amour en haine légitime.

ATYS ET SANGARIDE.

Pouvez-vous condamner
L'amour qui nous anime?
Si c'est un crime,
Quel crime est plus à pardonner?

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Perfide! deviez-vous me taire
Que c'étoit vainement que je voulois vous plaire?

ATYS ET SANGARIDE.

Ne pouvant suivre vos desirs,
Nous croyions ne pouvoir mieux faire
Que de vous épargner de mortels déplaisirs.

CYBELE.

D'un supplice cruel craignez l'horreur extrême.

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Craignez un funeste trépas.

ATYS ET SANGARIDE.

Vengez-vous, s'il le faut; ne me pardonnez pas;
Mais pardonnez à ce que j'aime.

CYBELE ET CÉLÉNUS.

C'est peu de nous trahir, vous nous bravez, ingrats!

ATYS ET SANGARIDE.

Serez-vous sans pitié?

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Perdez toute espérance.

ATYS ET SANGARIDE.

L'Amour nous a forcés à vous faire une offense;
Il demande grace pour nous.

CYBELE ET CÉLÉNUS.

L'Amour en courroux

Demande vengeance.

CYBELE.

Toi qui portes par-tout et la rage et l'horreur,
Cesse de tourmenter les criminelles Ombres :
Viens, cruelle Alecton, sors des royaumes sombres;
Inspire au cœur d'Atys ta barbare fureur.

SCENE III.

ALECTON, ATYS, SANGARIDE, CYBELE, CELENUS, MELISSE, IDAS, DORIS, TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE, CHOEUR DE PHRYGIENS.

(Alecton sort des enfers, tenant à la main un flambeau qu'elle secoue sur la tête d'Atys.)

ATYS.

Ciel ! quelle vapeur m'environne !
Tous mes sens sont troublés, je frémis, je frissonne,
Je tremble, et tout-à-coup une infernale ardeur
Vient enflammer mon sang et dévorer mon cœur.
Dieux ! que vois-je ? le ciel s'arme contre la terre !
Quel désordre ! quel bruit ! quels éclats de tonnerre !
Quels abimes profonds sous mes pas sont ouverts !
Que de fantômes vains sont sortis des enfers !
(à Cybele, qu'il prend pour Sangaride.)
Sangaride, ah ! fuyez la mort que vous prépare
Une divinité barbare :
C'est votre seul péril qui cause ma terreur.

SANGARIDE.

Atys, reconnoissez votre funeste erreur.

ATYS, prenant Sangaride pour un monstre.

Quel monstre vient à nous ! quelle fureur le guide !
Ah ! respecte, cruel, l'aimable Sangaride.

SANGARIDE.

Atys, mon cher Atys !

ATYS.

Quels hurlements affreux !

CÉLÉNUS, à Sangaride.

Fuyez, sauvez-vous de sa rage.

ATYS, tenant à la main le couteau sacré qui sert aux sacrifices.

Il faut combattre : Amour, seconde mon courage !

(Atys court après Sangaride, qui fuit dans un des côtés du théâtre.)

CÉLÉNUS ET LE CHOEUR.

Arrête, arrête, malheureux !

(Célénus court après Atys.)

SANGARIDE, dans un des côtés du théâtre.

Atys !

LE CHOEUR.

O ciel !

SANGARIDE.

Je meurs.

LE CHOEUR.

Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime !

CÉLÉNUS, revenant sur le théâtre.

Je n'ai pu retenir ses efforts furieux ;
Sangaride expire à vos yeux.

CYBELE.

Atys me sacrifie une indigne rivale.
Partagez avec moi la douceur sans égale
Que l'on goûte en vengeant un amour outragé.
Je vous l'avois promis.

CÉLÉNUS.

O promesse fatale !
Sangaride n'est plus, et je suis trop vengé.

(Célénus se retire au côté du théâtre où est Sangaride morte.)

SCENE IV.

ATYS, CYBELE, MELISSE, IDAS,
CHOEUR DE PHRYGIENS.

ATYS.

Que je viens d'immoler une grande victime !
Sangaride est sauvée, et c'est par ma valeur.

CYBELE, touchant Atys.

Acheve ma vengeance ; Atys, connois ton crime,
Et reprends ta raison pour sentir ton malheur.

ATYS.

Un calme heureux succede au trouble de mon cœur.
Sangaride, nymphe charmante,
Qu'êtes-vous devenue? où puis-je avoir recours...?
Divinité toute-puissante,
Cybele, ayez pitié de nos tendres amours ;
Rendez-moi Sangaride, épargnez ses beaux jours.

CYBELE, montrant à Atys Sangaride morte.

Tu la peux voir ; regarde.

ATYS.

Ah ! quelle barbarie !
Sangaride a perdu la vie !
Ah ! quelle main cruelle ! ah ! quel cœur inhumain...!

CYBELE.

Les coups dont elle meurt sont de ta propre main.

ATYS.

Moi, j'aurois immolé la beauté qui m'enchante... !
O ciel ! ma main sanglante
Est de ce crime horrible un témoin trop certain !

LE CHOEUR.

Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime.

ATYS.

Quoi ! Sangaride est morte ! Atys est son bourreau !
Quelle vengeance, ô dieux ! quel supplice nouveau !
Quelles horreurs sont comparables
Aux horreurs que je sens ?
Dieux cruels ! dieux impitoyables !
N'êtes-vous tout-puissants
Que pour faire des misérables ?

CYBELE.

Atys, je vous ai trop aimé :
Cet amour, par vous-même en courroux transformé,
Fait voir encor sa violence.
Jugez, ingrat ! jugez, en ce funeste jour,
De la grandeur de mon amour
Par la grandeur de ma vengeance.

ATYS.

Barbare ! quel amour qui prend soin d'inventer
Les plus horribles maux que la rage peut faire !
Bienheureux qui peut éviter
Le malheur de vous plaire !
O dieux ! injustes dieux ! que n'êtes-vous mortels !
Faut-il que pour vous seuls vous gardiez la vengeance ?
C'est trop, c'est trop souffrir leur cruelle puissance ;
Chassons-les d'ici-bas, renversons leurs autels.
Quoi ! Sangaride est morte ! Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime !

LE CHOEUR.

Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime.

CYBELE, ordonnant d'emporter le corps de Sangaride morte.

Otez ce triste objet.

ATYS.

Ah ! ne m'arrachez pas
Ce qui reste de tant d'appas :
En fussiez-vous jalouse encore,

Il faut que je l'adore
Jusque dans l'horreur du trépas.
(Il suit le corps de Sangaride.)

SCENE V.

CYBELE, MELISSE.

CYBELE.

Je commence à trouver sa peine trop cruelle ;
Une tendre pitié rappelle
L'amour que mon courroux croyoit avoir banni.
Ma rivale n'est plus, Atys n'est plus coupable :
Qu'il est aisé d'aimer un criminel aimable,
Après l'avoir puni !
Que son désespoir m'épouvante !
Ses jours sont en péril, et j'en frémis d'effroi :
Je veux d'un soin si cher ne me fier qu'à moi.
Allons... Mais quel spectacle à mes yeux se présente !
C'est Atys mourant que je voi !

SCENE VI.

ATYS, IDAS, CYBELE, MELISSE,
PRÊTRESSES DE CYBELE.

IDAS, soutenant Atys.

Il s'est percé le sein, et mes soins pour sa vie
N'ont pu prévenir sa fureur.

CYBELE.

Ah ! c'est ma barbarie,
C'est moi qui lui perce le cœur.

ATYS.

Je meurs ; l'Amour me guide

Dans la nuit du trépas :
Je vais où sera Sangaride...
Inhumaine ! je vais où vous ne serez pas.

CYBELE.

Atys, il est trop vrai, ma rigueur est extrême ;
Plaignez-vous, je veux tout souffrir :
Pourquoi suis-je immortelle en vous voyant périr ?

ATYS ET CYBELE.

Il est doux de mourir
Avec ce que l'on aime.

CYBELE.

Que mon amour funeste, armé contre moi-même,
Ne peut-il vous venger de toutes mes rigueurs ?

ATYS.

Je suis assez vengé ; vous m'aimez, et je meurs.

CYBELE.

Malgré le Destin implacable,
Qui rend de ton trépas l'arrêt irrévocable,
Atys, sois à jamais l'objet de mes amours ;
Reprends un sort nouveau, deviens un arbre aimable
Que Cybele aimera toujours.

(Atys prend la forme d'un arbre aimé de la déesse Cybele, et que l'on appelle pin.)

Venez, furieux Corybantes,
Venez joindre à mes cris vos clameurs éclatantes ;
Venez, nymphes des eaux ; venez, dieux des forêts,
Par vos plaintes les plus touchantes,
Secondez mes tristes regrets.

SCENE VII.

CYBELE, TROUPE DE NYMPHES DES EAUX, TROUPE DE DIVINITÉS DES BOIS, TROUPE DE CORYBANTES.

CYBELE.

Atys, l'aimable Atys, avec tous ses attraits,
Descend dans la nuit éternelle ;
Mais, malgré la mort cruelle,
L'amour de Cybele
Ne mourra jamais.
Sous une nouvelle figure
Atys est ranimé par mon pouvoir divin :
Célébrez son nouveau destin ;
Pleurez sa funeste aventure.

CHOEUR DES DIVINITÉS DES EAUX ET DES DIVINITÉS DES BOIS.

Célébrons son nouveau destin ;
Pleurons sa funeste aventure.

CYBELE.

Que cet arbre sacré
Soit révéré
De toute la nature ;
Qu'il s'éleve au-dessus des arbres les plus beaux ;
Qu'il soit voisin des cieux, qu'il regne sur les eaux ;
Qu'il ne puisse brûler que d'une flamme pure.
Que cet arbre sacré
Soit révéré
De toute la nature.
(Le chœur répete les trois derniers vers.)

CYBELE.

Que ses rameaux soient toujours verds ;
Que les plus rigoureux hivers
Ne leur fassent jamais d'injure.

Que cet arbre sacré
Soit révéré
De toute la nature.

(Le chœur répete les trois derniers vers.)

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Quelle douleur !

CYBELE ET LE CHOEUR DES CORYBANTES.

Ah ! quelle rage !

CYBELE ET LES CHOEURS.

Ah ! quel malheur !

CYBELE.

Atys, au printemps de son âge,
Périt comme une fleur
Qu'un soudain orage
Renverse et ravage.

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Quelle douleur !

CYBELE ET LE CHOEUR DES CORYBANTES.

Ah ! quelle rage !

CYBELE ET LES CHOEURS.

Ah ! quel malheur !

(Les divinités des bois et des eaux, avec les corybantes, honorent le nouvel arbre, et le consacrent à Cybele. Les regrets des divinités des bois et des eaux, et les cris des corybantes, sont secondés et terminés par des tremblements de terre, par des éclairs, et par des éclats de tonnerre.)

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Que le malheur d'Atys afflige tout le monde.

CYBELE ET LE CHOEUR DES CORYBANTES.

Que tout sente ici bas
L'horreur d'un si cruel trépas.

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Pénétrons tous les cœurs d'une douleur profonde;
Que les bois, que les eaux perdent tous leurs appas.

CYBELE ET LE CHOEUR DES CORYBANTES.

Que le tonnerre nous réponde;
Que la terre frémisse et tremble sous nos pas.

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Que le malheur d'Atys afflige tout le monde.

TOUS ENSEMBLE.

Que tout sente ici bas
L'horreur d'un si cruel trépas.

FIN D'ATYS.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

NOTICE sur Quinault, page v

LA MERE COQUETTE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, 5
Acteurs, 6

ALCESTE, TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES, 99
Acteurs, 100

THÉSÉE, TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES, 153
Acteurs, 154

ATYS, TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES, 215
Acteurs, 220

FIN DE LA TABLE ET DU PREMIER VOLUME.

ŒUVRES CHOISIES

DE

QUINAULT.

TOME SECOND.

ŒUVRES CHOISIES

DE

QUINAULT.

TOME SECOND.

ÉDITION STÉREOTYPE
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

M. DCCCXI.

AVERTISSEMENT.

Depuis long-temps M. Fayolle cherchoit le manuscrit de Quinault sur la maison de Sceaux de M. Colbert, poëme dont Titon du Tillet et Charles Perrault parlent avec éloge, le premier dans son Parnasse Français, et l'autre dans ses Hommes Illustres.

Il eut l'heureuse idée de s'adresser sur ce point à M. Van-Praët, conservateur de la bibliotheque impériale, homme aussi savant qu'aimable, qui se chargea de lui faire connoître le propriétaire du manuscrit de Quinault. C'est par lui que M. Fayolle apprit que ce manuscrit fait partie du cabinet de madame Debure, épouse du libraire de la bibliotheque impériale, et qu'elle consentoit à en laisser prendre copie, pour l'insérer dans l'édition stéréotype des œuvres choisies de Quinault. (Voyez la note à la suite du poëme.)

NOTE DU MANUSCRIT

EN TÊTE DU PREMIER CHANT.

Ce poëme a été composé pour M. Colbert, par le célebre Quinault. Deux des plus fameux artistes du siecle de Louis XIV ont concouru à l'embellissement de ce joli morceau. Le frontispice est de la composition de Charles Le Brun, premier peintre du roi. Il a été exécuté, ainsi que la vignette du premier chant, par Sébastien Le Clerc, excellent dessinateur et graveur.

Le frontispice représente la Nymphe de Sceaux, couronnée de fleurs, portée sur un nuage, et qui s'offre aux regards de Quinault. Elle lui enjoint de faire l'histoire des beautés de ce séjour, et sur-tout celle de l'Aurore peinte dans le pavillon, qu'elle lui indique de la main. Ensuite elle se dérobe à sa vue, malgré l'empressement qu'il lui marque pour la retenir.

La vignette de ce premier chant représente encore la Nymphe occupée à détailler à Quinault tous les charmes de ce lieu de délices. Il tient un livre ouvert dans lequel il se propose de les décrire. La scene se passe au lever de l'Aurore, annoncé par les premiers rayons du soleil, qui commencent à paroître, et par le concours des oiseaux qui voltigent et se promenent autour du château. Cet instant, qui (ainsi que l'indique le poëme) est celui auquel on attend M. Colbert, est en même temps l'emblême de la vigilance de ce grand ministre.

Cette vignette fait d'ailleurs suffisamment connoître le sujet de ce chant.

PROSERPINE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES.

1680.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA PAIX.

SUITE DE LA PAIX.

LA FELICITÉ, L'ABONDANCE, LES JEUX, ET LES PLAISIRS.

JEUX, chantants.

PLAISIRS, chantants.

JEUX ET PLAISIRS, dansants.

LA DISCORDE.

SUITE DE LA DISCORDE.

LA JALOUSIE, LA HAINE, LE DÉPIT, LA RAGE, LE DÉSESPOIR, LES CHAGRINS, etc.

SUIVANTS DE LA DISCORDE, chantants.

SUIVANTS DE LA DISCORDE, dansants.

SUITE DE LA VICTOIRE.

TROUPE DE VICTOIRES ET DE HÉROS.

PROLOGUE.

Le théâtre représente l'antre de la Discorde ; on y voit la Paix enchaînée : la Félicité, l'Abondance, les Jeux, et les Plaisirs, y accompagnent la Paix, et sont enchaînés comme elle.

LA PAIX.

Héros, dont la valeur étonne l'univers,
Ah ! quand briserez-vous nos fers ?
La Discorde nous tient ici sous sa puissance :
La barbare se plaît à voir couler nos pleurs.
Soyez touché de nos malheurs ;
Vous êtes dans nos maux notre unique espérance.
Héros, dont la valeur étonne l'univers,
Ah ! quand briserez-vous nos fers ?

LE CHOEUR.

Héros, dont la valeur étonne l'univers,
Ah ! quand briserez-vous nos fers ?

(La Haine, la Rage, les Chagrins, la Jalousie, le Dépit, le Désespoir, et toute la suite de la Discorde, témoignent les douceurs qu'ils trouvent dans l'esclavage où ils ont réduit la Paix.)

LA DISCORDE.

Soupirez, triste Paix, malheureuse captive ;
Gémissez, et n'espérez pas
Qu'un héros que j'engage en de nouveaux combats
Ecoute votre voix plaintive ;
Plus il moissonne de lauriers,
Plus j'offre de matiere à ses travaux guerriers.
J'anime les vaincus d'une nouvelle audace ;
J'oppose à la vive chaleur
De son indomtable valeur ;

Mille fleuves profonds, cent montagnes de glace.
La Victoire, empressée à conduire ses pas,
Se prépare à voler aux plus lointains climats :
Plus il la suit, plus il la trouve belle ;
Il oublie aisément pour elle
La Paix et ses plus doux appas.

LA PAIX ET SA SUITE.

O rigueurs inhumaines !
Faut-il ne voir jamais finir le triste cours
De nos malheurs et de nos peines ?

LA DISCORDE ET SA SUITE.

Vos plaintes seront vaines,
N'espérez jamais de secours.

LA PAIX ET SA SUITE.

Quel tourment de languir toujours
Sous de cruelles chaînes !

LA DISCORDE ET SA SUITE.

Vos plaintes seront vaines, etc.

(On entend un bruit de trompettes et de tymbales.)

LA DISCORDE.

Ce bruit, que la Victoire en ces lieux fait entendre,
M'avertit qu'elle y va descendre.
Quel plaisir de lui faire voir
Mon ennemie au désespoir !

(La Victoire descend ; elle est accompagnée d'un grand nombre de Victoires et de héros.)

LA VICTOIRE.

Venez, aimable Paix, le vainqueur vous appelle :
La Victoire devient votre guide fidele ;
Venez dans un heureux séjour...
Vous, Discorde affreuse et cruelle,
Portez ses fers à votre tour.

LA VICTOIRE ET SA SUITE.

Venez, aimable Paix, le vainqueur vous appelle.

(La suite de la Victoire déchaîne la Paix et les divinités qui l'accompagnent, et enchaîne la Discorde et sa suite.)

LA PAIX ET SA SUITE.

Ah! quel bonheur charmant!

LA DISCORDE ET SA SUITE.

Ah! quel affreux tourment!

LA DISCORDE, enchaînée.

Orgueilleuse Victoire, est-ce à toi d'entreprendre
De mettre la Discorde aux fers?
A quels honneurs, sans moi, peux-tu jamais prétendre?

LA VICTOIRE.

Ah! qu'il est beau de rendre
La paix à l'univers!

LA DISCORDE.

Tes soins pour le vainqueur pouvoient plus loin s'étendre;
Que ne conduisois-tu le héros que tu sers
Où cent lauriers nouveaux lui sont encore offerts?
La Gloire au bout du monde auroit été l'attendre.

LA VICTOIRE.

Ah! qu'il est beau de rendre
La paix à l'univers!
Après avoir vaincu mille peuples divers,
Quand on ne voit plus rien qui puisse se défendre,
Ah! qu'il est beau de rendre, etc.

LA SUITE DE LA VICTOIRE ET LA SUITE DE LA PAIX.

Après avoir vaincu, etc.

LA DISCORDE.

O cruel esclavage!
Je ne verrai donc plus de sang et de carnage!
Ah! pour mon désespoir faut-il que le vainqueur
Ait triomphé de son courage?
Faut-il qu'il ne laisse à ma rage
Rien à dévorer que mon cœur?
O cruel esclavage!

LA SUITE DE LA DISCORDE.

O cruel esclavage!

LA VICTOIRE.

Au fond d'un gouffre plein d'horreur,
Que sous des fers pesants la Discorde gémisse...
Partagez son supplice,
Vous qui partagez sa fureur....
Et vous, triste séjour, changez; que tout ressente
Le pouvoir plein d'appas de la Paix triomphante.

(La Discorde et sa suite s'abîment dans des gouffres qui s'ouvrent sous leurs pas, et l'affreuse retraite de la Discorde se change en un palais agréable.)

LA PAIX ET SA SUITE.

Ah! quel bonheur charmant!

LA DISCORDE ET SA SUITE, en s'abîmant.

Ah! quel affreux tourment!

LA VICTOIRE ET LA PAIX.

Le vainqueur est comblé de gloire;
On doit l'admirer à jamais:
Il s'est servi de la Victoire
Pour faire triompher la Paix.

LA SUITE DE LA VICTOIRE ET LA SUITE DE LA PAIX.

Le vainqueur, etc.

(La suite de la Paix témoigne sa joie en dansant et en chantant.)

LA FÉLICITÉ ET L'ABONDANCE, ensemble.

Il est temps que l'Amour nous enchaîne;
Il sait vaincre les plus fiers vainqueurs.
Rendons-nous, la fuite est vaine;
Ce dieu charme tous les cœurs:
Il n'a point de bien sans peine,
Mais peut-on trop payer ses douceurs?
Dans les fers qu'Amour veut qu'on prenne
Tout est doux jusqu'aux plus tristes pleurs.
Rendons-nous, etc.

LA PAIX.

On a quitté les armes;
Voici le temps heureux

Des plaisirs pleins de charmes;
Voici le temps heureux
Des plaisirs et des jeux.
On ne versera plus de larmes;
Tous les cœurs seront sans alarmes;
Et, si l'on craint encor des tourments rigoureux,
Ce sera seulement dans l'empire amoureux.
On a quitté les armes, etc.

LE CHOEUR.

On a quitté les armes, etc.

LA FÉLICITÉ.

Que l'amour est doux à suivre!
Quel plaisir de s'enflammer!
Un jeune cœur ne commence de vivre
Que du moment qu'il commence d'aimer.
Malheureux qui se délivre
D'un tourment qui sait charmer!
On reconnoît que l'on cesse de vivre,
En même temps que l'on cesse d'aimer.

LE CHOEUR.

On a quitté les armes, etc.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

CERÈS.
CYANÉ, nymphe de Sicile, confidente de Cérès.
CRINISE, dieu de fleuve de Sicile.
MERCURE.
ARETHUSE, nymphe aimée d'Alphée.
ALPHÉE, dieu de fleuve, amant d'Aréthuse.
PROSERPINE, fille de Jupiter et de Cérès.
Troupe de Nymphes.
Troupe de Dieux des bois.
Troupe d'Habitants de Sicile.
PLUTON, dieu des Enfers.
ASCALAPHE, fils du fleuve Achéron, et confident de Pluton.
Troupe de Divinités infernales.
Troupe de Suivants de Cérès.
Les Ombres heureuses.
Les trois Juges des Enfers.
Les trois Furies.
JUPITER.
L'AMOUR, L'HYMÉNÉE, VENUS, PALLAS, APOLLON, et MARS.
Troupe de Divinités célestes.
Troupe de Divinités de la suite de Pluton.
VERTUMNE, FLORE, et POMONE.
Troupe de Divinités de la terre.

PROSERPINE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais de Cérès.

SCENE PREMIERE.

CÉRÈS, CYANÉ, CRINISE.

CÉRÈS.

Goutons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.
Les superbes géants, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante;
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassoient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante:
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante;
Jupiter est victorieux,
Et tout cede à l'effort de sa main foudroyante.
Goûtons, etc.

CÉRÈS, CYANÉ, ET CRINISE.

Goûtons, etc.

CÉRÈS.

Prenez soin d'assembler tout ce qui suit mes lois;

Honorons le vainqueur, d'une commune voix.

CÉRÈS, CYANÉ, ET CRINISE.

Honorons le vainqueur, d'une commune voix.

(Cyané et Crinise vont de deux côtés différents appeler les divinités et les peuples de la Sicile, pour venir ensemble célébrer la victoire de Jupiter.)

SCENE II.

(Mercure descend du ciel.)

MERCURE, CÉRÈS.

CÉRÈS.

Mercure, quel dessein vous fait ici descendre?

MERCURE.

Jupiter, près de vous, m'ordonne de me rendre.

CÉRÈS.

Non, non; à vos discours je n'ose ajouter foi.
Jupiter, après sa victoire,
Songe à tenir en paix l'univers sous sa loi :
Il est trop occupé de sa nouvelle gloire;
Eh! le moyen de croire
Qu'il songe encore à moi?

MERCURE.

Dans les soins les plus grands, dont son ame est remplie,
Il se souvient toujours que vous l'avez charmé :
Il est mal-aisé qu'on oublie
Ce qu'on a tendrement aimé.
Il admire les dons que vous venez de faire
En cent climats divers.
L'abondante Sicile, heureuse de vous plaire,
De vos riches moissons voit tous ses champs couverts;
Mais la mere des dieux se plaint que la Phrygie,
Qu'elle a toujours chérie,

Ne se ressente pas de vos soins bienfaisants,
Et c'est Jupiter qui vous prie
D'y porter vos divins présents.
Quelle gloire de voir qu'un dieu si grand implore
Votre favorable secours!

CÉRÈS.

Peut-être qu'il m'estime encore;
Mais il m'avoit promis qu'il m'aimeroit toujours.
L'amour qui pour lui m'anime
Devient plus fort chaque jour;
Est-ce assez d'un peu d'estime
Pour le prix de tant d'amour?

MERCURE.

Il sent l'ardeur qu'un tendre amour inspire,
Avec plaisir il se laisse enflammer:
Mais un amant chargé d'un grand empire
N'a pas toujours le temps de bien aimer.

CÉRÈS.

Quand de son cœur je devins souveraine,
N'avoit-il pas le monde à gouverner?
Et ne trouvoit-il pas, sans peine,
Du temps de reste à me donner?
Je l'ai vu sous mes lois, ce dieu si redoutable,
Je l'ai vu plein d'empressement.
Ah! qu'il seroit aimable,
S'il aimoit constamment!

MERCURE.

Son amour craint de trop paroître;
Dans le ciel on l'observe avec des yeux jaloux.

CÉRÈS.

De quels dieux n'est-il pas le maître?
Ne les fait-il pas trembler tous?
Que vous l'excusez mal quand mon amour l'accuse!
S'il pouvoit avoir quelque excuse,
Mon cœur la trouveroit mille fois mieux que vous.
Allez; à ses desirs il faut que je réponde:

Je quitte une paix profonde
Qui m'offre ici mille appas;
Que ne quitteroit-on pas
Pour plaire au maître du monde?

CÉRÈS ET MERCURE.

Que ne quitteroit-on pas, etc.

(Mercure s'envole pour aller au ciel retrouver Jupiter.)

SCENE III.

ARÉTHUSE, CÉRÈS.

CÉRÈS.

La Phrygie a besoin de mes dons précieux,
Et je laisse avec vous Proserpine en ces lieux :
J'ai peine à la quitter, cette fille si chere...

ARÉTHUSE.

Je suis dans la Sicile une nymphe étrangere;
Je viens vous conjurer de m'en laisser partir.

CÉRÈS.

Non, Aréthuse, non, je n'y puis consentir.

ARÉTHUSE.

Alphée à mon repos a déclaré la guerre :
Diane, propice à mes vœux,
En vain, pour me cacher à ce fleuve amoureux,
Fit ouvrir le sein de la terre;
Il n'est point de détours dans l'ombre des enfers
Que son amour n'ait découverts.
Je l'ai trouvé par-tout; et sous des mers profondes
J'ai vu ses flots brûlants suivre mes froides ondes;
Je veux le fuir encore au bout de l'univers.

CÉRÈS.

Les soins d'un amour extrême
Devroient moins vous alarmer;
Vous craignez trop qu'on vous aime,

Ne craignez-vous point d'aimer ?
Vous rougissez, Aréthuse!
Vòtre rougeur vous accuse.
Il est aisé de voir, dans ce trouble fatal,
Le péril où l'amour en ce lieu vous expose.

ARÉTHUSE.

Le dangereux amour! que je lui veux de mal
Du trouble qu'il me cause!

CÉRÈS.

Avec Alphée ici je veux vous arrêter.

ARÉTHUSE.

Eh! de grace, aidez-moi plutôt à l'éviter.
Je crains enfin qu'il ne m'engage,
Et sa constance me fait peur.
Non, si je le vois davantage,
Je ne réponds plus de mon cœur.

CÉRÈS.

Aimez sans vous contraindre;
Aimez à votre tour.
C'est déja ressentir l'amour
Que de commencer à le craindre.

CÉRÈS ET ARÉTHUSE.

C'est déja ressentir l'amour, etc.

CÉRÈS.

Je vais voir Proserpine, et partir promptement;
Demeurez avec elle en un lieu si charmant.
Pour fuir l'Amour qui vous appelle
Ne cherchez plus de vains détours:
Aimez un amant fidele;
On n'en trouve pas toujours.

(Cérès va voir Proserpine avant que de partir pour aller en Phrygie.)

SCENE IV.

ARÉTHUSE.

Vaine fierté, foible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'amour et la coustance!
Vaine fierté, foible rigueur,
Ah! que vous gardez mal mon cœur!
En vain par vos conseils je me fais violence:
Je combats vainement une douce langueur:
Hélas! vous m'engagez à faire résistance,
Et vous me laissez sans défense,
Au pouvoir de l'Amour vainqueur
Vaine fierté, foible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'amour et la constance!
Vaine fierté, foible rigueur,
Ah! que vous gardez mal mon cœur...!
Je vois Alphée, ô dieux! où sera mon asile?
Mon cœur est déja charmé,
Et ma fuite est inutile:
Hélas! qu'il est difficile
De fuir un amant aimé...!
Il approche; je tremble. Ah! faut-il qu'il jouisse
Du trouble honteux où je suis...?
Pardonne, Amour, si je le fuis:
J'en ressens un cruel supplice;
Mais, n'importe, je veux l'éviter si je puis.

SCENE V.

ALPHÉE, ARÉTHUSE.

ALPHÉE.

Arrêtez, nymphe trop sévere;
Ne fuyez plus d'une course légere
Les soins trop empressés de mon cœur amoureux:
N'ayez plus contre moi ni chagrin ni colere;
J'ai résolu de ne vous plus déplaire,
Et je vais étouffer mon amour malheureux.

ARÉTHUSE.

Alphée...!

ALPHÉE.

Alphée enfin vous arrête, inhumaine!
Mais vous vous arrêtez pour voir briser sa chaîne.
C'en est fait, mes fers sont rompus.

ARÉTHUSE.

Alphée, est-il bien vrai?

ALPHÉE.

N'en doutez point, cruelle!
Je le reprends ce cœur trop tendre et trop fidele,
Ce cœur trop rebuté par de cruels refus.

ARÉTHUSE.

Alphée! est-il bien vrai que vous ne m'aimiez plus?

ALPHÉE.

Ingrate! il est trop vrai, mon cœur rompt avec peine
Des nœuds qu'il a trouvés si beaux;
Mais, de peur qu'il ne les reprenne,
Je le veux engager en des liens nouveaux.
J'ai vu l'aimable Proserpine:
On connoît, à l'éclat de sa beauté divine,
Que du maître des dieux elle a reçu le jour.
Rendez-lui grace;

C'est elle qui vous débarrasse
De mon fâcheux amour.

ARÉTHUSE.

Si Proserpine est belle,
Son cœur est fier et rigoureux;
Votre chaîne nouvelle
Ne vous rendra pas plus heureux.

ALPHÉE.

N'importe; je veux bien souffrir sous son empire.
Vous ne m'avez déja que trop accoutumé
Au rigoureux martyre
D'aimer sans être aimé.
Proserpine vous aime, et j'ose au moins prétendre
Que vous me servirez dans cet engagement.
Vous savez si mon cœur est tendre!
Vous avez éprouvé s'il aime constamment!

ARÉTHUSE, voulant fuir Alphée qui la suit.

Non, je ne veux jamais entendre
Parler ni d'amour, ni d'amant...
Me suivrez-vous sans cesse?

ALPHÉE.

Me fuirez-vous toujours?
L'ingrate Aréthuse me laisse
Sans espoir de secours!
C'est un feu nouveau qui me presse.

ARÉTHUSE.

Me suivrez-vous sans cesse?

ALPHÉE.

Me fuirez-vous toujours?

SCENE VI.

PROSERPINE, ALPHÉE, ARETHUSE, CYANÉ, CRINISE; TROUPES DE DIVINITÉS ET DE PEUPLES DE SICILE; NYMPHES ET DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX, chantantes; HABITANTS DE SICILE, chantants; UN CONDUCTEUR DE LA FÊTE, ET DES HABITANTS DE SICILE, dansants.

PROSERPINE.

Cérès va nous ôter sa divine présence;
Ces lieux vont perdre leurs attraits...
Cérès, favorable Cérès,
Faites cesser bientôt votre cruelle absence :
Cérès, favorable Cérès,
Ecoutez nos tristes regrets.

LE CHOEUR.

Cérès, favorable Cérès, etc.

SCENE VII.

CERÈS, PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE, CYANÉ, CRINISE; TROUPES DE DIVINITÉS ET DE PEUPLES.

CÉRÈS, sur son char tiré par des dragons ailés.

Vous, qui voulez pour moi signaler votre zele,
Ne troublez point la paix de cet heureux séjour.
Je presse mon départ pour hâter mon retour;
Accompagnez ma fille avec un soin fidele;
Changez vos tristes chants en de charmants concerts;
Que j'entende en partant, dans le milieu des airs,
Eclater la gloire nouvelle
Du plus grand dieu de l'univers.

(Elle s'envole.)

SCENE VIII.

PROSERPINE, ALPHÉE, ARETHUSE, CYANÉ, CRINISE; TROUPE DE DIVINITÉS, TROUPE DE PEUPLES.

PROSERPINE ET LE CHOEUR.

Célébrons la victoire
Du plus puissant des dieux;
Qu'un trophée éternel conserve la mémoire
D'un triomphe si glorieux.
Célébrons la victoire
Du plus puissant des dieux;
Faisons retentir jusqu'aux cieux
Le bruit éclatant de sa gloire.
Célébrons, etc.

(On danse autour d'un trophée qu'on éleve en l'honneur de Jupiter, et que l'on forme du débris des armes monstrueuses des géants vaincus.)

(Sur la fin de cette fête, on entend un tremblement de terre qui fait tomber une partie du palais de Cérès.)

PROSERPINE ET LE CHOEUR.

Ce palais va tomber : ô dieux, la terre s'ouvre!
Quels tremblements affreux!
L'enfer découvre
Ses gouffres ténébreux...
Jupiter, lancez le tonnerre,
Renversez, par de nouveaux coups,
Le chef audacieux des enfants de la terre;
Il veut se relever pour s'armer contre vous.
Achevez d'étouffer la guerre :
Jupiter, lancez le tonnerre.

(Le tonnerre tombe sur le mont Etna, qui paroît dans l'éloignement, et ce coup achève d'accabler le chef des géants, qui s'efforçoit de se relever.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change, et représente les jardins de Cérès.

SCENE PREMIERE.

CRINISE, ALPHÉE.

CRINISE.

Jupiter a domté les géants pour jamais.
Ce beau séjour brille de nouveaux charmes;
Tout y ressent le retour de la paix.
Ah! que le repos a d'attraits
Après de mortelles alarmes!

ALPHÉE.

La Paix, dans ces beaux lieux, m'offre en vain mille appas:
L'Amour en rend pour moi la douceur inutile;
Cruel Amour, hélas!
Que me sert-il de voir tout le monde tranquille,
Si mon cœur ne l'est pas?

CRINISE.

Vous changez, vous quittez une nymphe inhumaine;
Votre cœur ne risque rien
A choisir une autre chaîne;
C'est toujours un bien
De changer de peine.

ALPHÉE.

Heureux qui peut être inconstant!

Rebuté des rigueurs d'une haine éternelle,
J'ai voulu la quitter, cette beauté cruelle,
Et j'éprouve qu'en la quittant
Mon cœur est encor moins content.
J'ai feint de ressentir une flamme nouvelle :
J'ai fait voir à ses yeux un dépit éclatant ;
Mais, hélas ! dans le même instant,
Je brûlois en secret, je languissois pour elle,
Et je ne l'aimai jamais tant.
Qu'il coûte cher d'être fidele !
Heureux qui peut être inconstant !

CRINISE ET ALPHÉE.

Qu'il coûte cher, etc.

CRINISE.

Quelqu'un vient ; gardez le silence.

ALPHÉE.

C'est Ascalaphe qui s'avance.
Pour quelque soin pressant il quitte les enfers ;
Il n'a de mon amour que trop de connoissance.
Où n'ai-je point porté la honte de mes fers ?

(Crinise sort.)

SCENE II.

ASCALAPHE, ALPHÉE.

ALPHÉE.

Venez goûter ici le doux air qu'on respire.

ASCALAPHE.

Je dois suivre le dieu de l'infernal empire.
La terre, par ses tremblements,
Vient d'ébranler les fondements
De nos demeures sombres.
Pluton a voulu voir si la clarté des cieux
Ne s'ouvre point de passage en ces lieux,

Pour aller aux enfers effaroucher les ombres.
Il me permet de voir Aréthuse un moment.

ALPHÉE.

D'où vous vient tant d'empressement?

ASCALAPHE.

Je l'ai vue aux enfers; que je la trouvois belle!

ALPHÉE.

L'ingrate me fuyoit; elle est toujours cruelle!

ASCALAPHE.

Ses cruautés pour vous, ses soins pour fuir vos pas,
Ont encore à mes yeux augmenté ses appas.

ALPHÉE.

Les flammes amoureuses
Descendent-elles jusqu'à vous?
L'Amour veut un séjour plus doux
Que vos demeures ténébreuses.

ASCALAPHE.

L'astre brillant qui vous luit
Finit son cours dans les ondes:
Il ne peut percer la nuit
De nos demeures profondes;
Mais il n'est point de séjour
Impénétrable à l'Amour.

ALPHÉE.

Qu'espérez-vous d'une ame si sévere?
Mon amour ne peut l'émouvoir.

ASCALAPHE.

Si vous ne savez pas le secret de lui plaire,
Un autre pourra le savoir.

ALPHÉE.

Saurez-vous de son cœur vaincre la résistance?
Est-ce aux enfers qu'on apprend ce secret?

ASCALAPHE.

On apprend aux enfers à garder le silence
Et l'on y sait être discret:

La Nymphe que je cherche avec soin vous évite ;
Pour la trouver il faut que je vous quitte.
(il sort.)

SCENE III.

ALPHÉE.

Amants qui n'êtes point jaloux,
Que votre sort est doux !
L'Amour m'a fait gémir sous une dure chaîne ;
Mais quand je me plaignois de ses funestes coups,
Je ne connoissois pas le plus cruel de tous.
Un autre aime Aréthuse et ne craint point sa haine,
Et je vois sur moi seul tomber tout son courroux !
C'étoit peu du malheur d'aimer une inhumaine ;
Le bonheur d'un rival a redoublé ma peine.
Amants qui n'êtes point jaloux,
Que votre sort est doux !

SCENE IV.

ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ALPHÉE.

Ingrate ! écoutez-moi ; je ne veux plus me plaindre,
Je ne vous dirai rien qui vous puisse alarmer.

ARÉTHUSE.

Vous cessez de m'aimer.
Je cesse de vous craindre.

ALPHÉE.

Ascalaphe vous cherche ici ;
Bientôt vous le verrez paroître :
Aréthuse, peut-être,

Vous le cherchez aussi.

ARÉTHUSE.

L'aimable Proserpine en votre ame a fait naître
Une nouvelle ardeur :
Si vous ne m'aimez plus, que vous sert de connoître
Le secret de mon cœur ?

ALPHÉE.

Faut-il que votre cœur, à l'Amour moins rebelle,
Récompense un amant sans éprouver sa foi ?
Si ce bien eût été le prix du plus fidele,
Ah ! vous savez, cruelle !
Qu'il n'étoit dû qu'à moi.

ARÉTHUSE.

Votre nouvelle chaîne est si belle et si forte !
Pourquoi songer encore à des liens rompus ?
Que vous importe
Qu'un autre emporte
Un prix qui ne vous touche plus ?

ALPHÉE.

Vous avez fui les soins de mon amour extrême ;
Vous m'avez ôté tout espoir :
Si je disois que je vous aime,
Vous m'ôteriez encor le plaisir de vous voir.

ARÉTHUSE ET ALPHÉE.

C'est une / C'est un } autre que moi qui regne dans votre ame ;
Vous trouvez d'autres nœuds plus doux...
En vain je veux cacher ma flamme,
Mon amour paroît trop dans mon transport jaloux :
Non, je ne puis aimer que vous.

SCENE V.

ASCALAPHE, ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ARÉTHUSE.

Est-il vrai que mon cœur soit en votre puissance?

ASCALAPHE.

Je vous aime sans espérance;
J'ai voulu soulager mon mal
Par le chagrin de mon rival.
Dans les enfers c'est ainsi qu'on en use;
Mes maux n'ont pu trouver d'autre adoucissement.
Pardonnez-moi, belle Aréthuse,
Je ne suis pas le seul qui se vante en aimant
De posséder un cœur qu'on lui refuse;
Mais Alphée aujourd'hui n'est plus tant rebuté;
Vous ne fuyez plus sa présence.

ARÉTHUSE.

Pour punir votre vanité,
Je veux que vous voyiez triompher sa constance.

ASCALAPHE.

En lui donnant la préférence,
Vous me rendez la liberté.
C'est goûter la félicité
Que d'Amour braver la puissance.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, ET ASCALAPHE, ensemble.

ALPHÉE, ARÉTHUSE. } Pour être heureux, il faut qu'on aime bien.

ASCALAPHE. } Pour être heureux, il faut qu'on n'aime rien.

ASCALAPHE.

Mais Pluton va bientôt rentrer dans son empire;
Il passe en ces lieux: il admire
Les charmes d'un séjour si doux.

SCENE VI.

PLUTON, ARÉTHUSE, ASCALAPHE, ALPHÉE.

PLUTON.

Demeurez, Aréthuse... Alphée, éloignez-vous.
(Alphée se retire.)
Les efforts d'un géant, qu'on croyoit accablé,
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde.
Mon empire s'en est troublé;
Jusqu'au centre du monde
Mon trône en a tremblé.
L'affreux Typhon, avec sa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.
L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage
Pour pénétrer les royaumes profonds
Qui me sont échus en partage.
Le ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
Se relevent jamais de leur chûte mortelle;
Et du monde ébranlé par leur fureur rebelle
Les fondements sont raffermis.
Je puis faire goûter une paix éternelle
Aux peuples souterrains que le sort m'a soumis.
Mais par vos soins puis-je voir Proserpine
Avant que de quitter cet aimable séjour?

ARÉTHUSE.

Cette fiere beauté s'obstine
A fuir les amants et l'amour.
Dans l'innocent repos de cette solitude
Elle évite les Dieux
De la terre et des cieux:
Jugez de son inquiétude
Si le Dieu des enfers paroissoit à ses yeux!...
Caché sous cet épais feuillage,

Vous pourriez la voir un moment.

PLUTON.

Allez ; il suffira que votre soin l'engage
A venir dans ce lieu charmant ;
Et si je puis la voir, il n'importe comment.

(Aréthuse sort.)

SCENE VII.

PLUTON, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

J'ai peine à concevoir d'où vient le trouble extrême
Où le cœur de Pluton semble s'abandonner.

PLUTON.

Tu peux t'en étonner ;
J'en suis surpris moi-même.
J'ai trouvé Proserpine en visitant ces lieux ;
Les pleurs couloient de ses beaux yeux :
Elle fuyoit interdite et tremblante.
Pour implorer l'assistance des Dieux,
Elle tournoit ses regards vers les cieux ;
Sa douleur et son épouvante
Rendoient encor sa beauté plus touchante.
Les accents plaintifs de sa voix
Ont ému mon cœur inflexible.
Qu'un cœur fier est troublé, quand il devient sensible
Pour la premiere fois !

ASCALAPHE.

Contre l'Amour quel cœur peut se défendre ?
Le temps d'aimer n'est pas connu :
Il faut l'attendre.
Quand ce temps fatal est venu,
Il faut se rendre.
Contre l'Amour quel cœur peut se défendre ?

PLUTON.

De ce dieu si puissant je méprisois les feux ;
J'éprouve enfin sa vengeance cruelle.
Je l'ai vu, ce dieu dangereux ;
Il suivoit Proserpine, il voloit après elle ;
J'ai vu de sa fatale main
Partir un trait de flamme :
J'ai voulu l'éviter en vain ;
Le coup a pénétré jusqu'au fond de mon ame.

ASCALAPHE.

L'Amour a surmonté le maître des enfers ;
Il n'a plus rien à vaincre après cette victoire.

PLUTON ET ASCALAPHE.

L'Amour, comblé de gloire,
Triomphe de tout l'univers.

SCENE VIII.

PROSERPINE, CYANÉ, ARETHUSE, PLUTON, ASCALAPHE, TROUPE DE NYMPHES, de la suite de Proserpine, chantantes et dansantes.

PROSERPINE ET SES NYMPHES.

Les beaux jours et la paix
Sont revenus ensemble.

PLUTON.

La troupe des Nymphes s'assemble ;
Retirons-nous sous ce feuillage épais.
(Pluton et Ascalaphe se retirent et se cachent ; et Proserpine et ses Nymphes s'avancent, en dansant et en chantant.)
Les beaux jours et la paix
Sont revenus ensemble.
On ne voit plus de cœur qui tremble ;
Tout rit dans ces lieux pleins d'attraits.

Les beaux jours, etc.

(Proserpine et ses Nymphes continuent leurs danses et leurs chants.)

PROSERPINE.

Belles fleurs, charmant ombrage,
Il ne faut aimer que vous.

LE CHOEUR.

On ne trouve rien de doux
Quand on est dans l'esclavage.

PROSERPINE.

Belles fleurs, etc.

LE CHOEUR.

Les amants n'ont en partage
Que langueurs, que soins jaloux.

PROSERPINE.

Belles fleurs, etc.

LE CHOEUR.

Belles fleurs, etc.

PROSERPINE.

Quand un cœur est trop sensible,
Rien ne peut le rendre heureux.

LE CHOEUR.

Dans les plus aimables nœuds
On n'a point de bien paisible.

PROSERPINE.

Quand un cœur, etc.

LE CHOEUR.

C'est toujours un mal terrible
Que l'ardeur des plus beaux feux.

PROSERPINE.

Quand un cœur, etc.

LE CHOEUR.

Quand un cœur, etc.

PROSERPINE.

Que notre vie
Doit faire envie !
Le vrai bonheur
Est de garder son cœur.
Le jour n'éclaire
Que pour nous plaire :
Ces arbres verts
Ont le plus beau feuillage,
Et mille oiseaux divers,
Dans ce bocage,
Imitent nos concerts
Par leur ramage.
Que notre vie, etc.
Tout s'intéresse
Dans nos desirs ;
Jamais l'Amour ne nous blesse :
Les doux plaisirs
Sont pour les cœurs sans foiblesse.
Que notre vie, etc.

LE CHOEUR.

Que notre vie, etc.
Pour nous défendre
D'un amour tendre,
Avec fierté,
Nous avons pris les armes ;
Nos biens n'ont point coûté
De tristes larmes :
La liberté
N'a jamais que des charmes.
Que notre vie, etc.

PROSERPINE.

Nous reverrons bientôt Cérès dans ces beaux lieux ;
Il faut lui préparer des guirlandes nouvelles.
Séparons-nous ; voyons qui sait le mieux

Assortir les fleurs les plus belles.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Voyons qui sait le mieux, etc.

(Les Nymphes s'écartent; Proserpine et Cyané cueillent des fleurs.)

SCENE IX.

PLUTON, PROSERPINE, ASCALAPHE, CYANE; TROUPE DE DIVINITÉS DES ENFERS.

PLUTON.

Infernales Divinités,
Secondez mon amour; sortez.

(Une troupe de Divinités infernales sort de la terre, et le char de Pluton paroît en même-temps.)

PROSERPINE.

Ciel! prenez ma défense.

PROSERPINE ET CYANÉ.

O ciel! protégez l'innocence.

PLUTON, ASCALAPHE ET LES DIVINITÉS INFERNALES.

Proserpine, ne craignez pas
Un dieu charmé de vos appas.

CYANÉ, retenant Proserpine.

Quelle barbare violence!

PLUTON.

Nymphe, crains ma vengeance:
Sous peine de perdre la voix,
Garde-toi de parler de tout ce que tu vois.

(L'écharpe de Proserpine demeure dans les mains de Cyané, et Pluton fait placer Proserpine près de lui sur son char.)

PROSERPINE.

Ciel! prenez ma défense.

PROSERPINE ET CYANÉ.

O ciel ! protégez l'innocence.

PLUTON, ASCALAPHE ET LES DIVINITÉS INFERNALES, descendant aux enfers avec Proserpine.

Proserpine, ne craignez pas
Un dieu charmé de vos appas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre change, et représente le mont Etna vomissant des flammes, et les lieux d'alentour.

SCENE PREMIERE.

ALPHÉE, ARETHUSE, CRINISE; TROUPES DE NYMPHES; TROUPE DE DIEUX DES BOIS.

TOUS ENSEMBLE.

PROSERPINE, répondez-nous :
Hélas ! en quels lieux êtes-vous ?
O disgrace cruelle !
L'écho fidele
Au fond des bois
Répond à notre voix...
Proserpine, ah ! faut-il qu'en vain on vous appelle !
Proserpine, répondez-nous, etc.

(Crinise, les Nymphes et les Dieux des bois se retirent.)

SCENE II.

ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ARÉTHUSE.

N'aurois-je point innocemment

Causé tant de cris et de larmes?
D'un desir curieux je n'ai point pris d'alarmes:
Qui croiroit que Pluton pût devenir amant?
Il demandoit à voir Proserpine un moment;
Je crains qu'il n'ait trop vu ses charmes.
Ce n'est que par mes soins que Cérès peut savoir
Si le dieu des enfers tient sa fille captive:
Il m'est permis d'aller sur l'infernale rive.
Adieu: dans peu de temps j'espere vous revoir.

ALPHÉE.

Pouvez-vous oublier qu'il faut que je vous suive?
J'ai sans cesse suivi vos pas,
Quand j'excitois votre colere;
Quand j'ai cessé de vous déplaire,
Pourrois-je ne vous suivre pas?

ARÉTHUSE.

Du maître des enfers je veux aller me plaindre;
Craignez, en me suivant, d'attirer son courroux.

ALPHÉE.

Pour moi rien n'est tant à craindre
Que d'être éloigné de vous.
Que l'absence de ce qu'on aime
Est un supplice rigoureux
Pour les cœurs amoureux!
Tout autre mal cede à ce mal extrême;
Et l'enfer même
N'a rien de plus affreux
Que l'absence de ce qu'on aime.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Le bonheur est par-tout où l'Amour est en paix.
Ne nous quittons jamais.

SCENE III.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CRINISE; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

TOUS ENSEMBLE.

Cérès revient : ah ! quelle peine !
Cachons-nous à ses yeux.
Sa fille n'est plus dans ces lieux ;
Son espérance est vaine.
Que lui pourrons-nous dire ? ô Dieux !
Cérès revient : ah ! quelle peine !
Cachons-nous à ses yeux.

(Les Nymphes et les Dieux des bois se cachent : Alphée et Aréthuse descendent aux enfers ; le char volant de Cérès s'arrête, et la Déesse en descend.)

SCENE IV.

CERÈS.

Je vais revoir ma fille ; elle est dans ces campagnes :
Je viens d'y voir les nymphes ses compagnes.
Je vais goûter près d'elle un sort doux et charmant.
Hélas ! qu'un tendre amour accroît l'empressement
De la tendresse maternelle !
Proserpine est pour moi le gage précieux
De l'amour du plus grand des dieux :
C'est Jupiter que j'aime en elle.
J'ai rendu les humains heureux ;
Mes travaux ont comblé leurs vœux :
Il m'est permis enfin d'être heureuse moi-même.
Après avoir acquis un immortel honneur :

Quand chacun par mes soins goûte un bonheur
extrême,
Qu'il m'est doux de songer à mon propre bonheur!...
Les nymphes de ces lieux semblent fuir ma présence...
Proserpine! ma fille! ah! quel triste silence!
Est-ce ainsi qu'on devoit, dans cet heureux séjour,
Se réjouir de mon retour?...
Venez, nymphes, venez; que ma fille s'avance:
Venez, dieux des bois, venez tous.

SCENE V.

CERÈS, CRINISE; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

CÉRÈS.

Ma fille n'est pas avec vous?
Quoi donc! est-ce le soin que vous en deviez prendre?
Rendez-moi Proserpine... Au lieu de me la rendre,
Vous m'offrez seulement des soupirs et des pleurs.

LE CHOEUR.

O Cérès, ô mere trop tendre!
Ah! quelles seront vos douleurs!

CÉRÈS.

Ciel! on m'ôte ma fille! Et qui l'ose entreprendre?

TROUPE DE NYMPHES.

Nous n'avons pu l'apprendre,
Et l'on a pris le temps que nous cueillions des fleurs.

CÉRÈS.

J'ai cru qu'un doux repos devoit ici m'attendre;
Je n'y retrouve, hélas! que de cruels malheurs.

LE CHOEUR.

O Cérès, etc.

SCENE VI.

CYANÉ, CERÈS, CRINISE; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

CYANÉ.

Je ressens vos ennuis, et j'en suis trop atteinte;
Quoi qu'il puisse arriver, vous allez tout savoir :
Il faut que mon devoir
L'emporte sur ma crainte.

CÉRÈS.

Parle, ma chere Cyané;
Soulage un cœur infortuné.

CYANÉ.

J'ai suivi Proserpine, et j'ai pris sa défense :
Hélas! tous mes efforts pour elle ont été vains;
Son écharpe est entre mes mains.

CÉRÈS.

Ce cher et triste objet presse encor ma vengeance :
Hâte-toi de nommer l'ennemi qui m'offense.

CYANÉ.

C'est... c'est...

CÉRÈS.

Acheve.

CYANÉ.

C'est...

(La voix lui manque, et elle est transformée en ruisseau.)

CÉRÈS ET LE CHOEUR.

Ah! quel malheur nouveau!
Cyané perd la voix, et n'est plus qu'un ruisseau.

SCENE VII.

CERÈS, CRINISE; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

CÉRÈS.

O malheureuse mere!

LE CHOEUR.

O trop malheureuse Cérès!

CÉRÈS.

Les dieux n'ont pu souffrir qu'une nymphe sincere
M'ait découvert mes ennemis secrets!
Je ne saurai donc pas sur qui lancer les traits
De ma juste colere!
On me ravit une fille si chere!
Jupiter dans les cieux, sourd à mes vains regrets,
Ne ressent plus qu'il est son pere!
O malheureuse mere!

LE CHOEUR.

O trop malheureuse Cérès!

CÉRÈS.

Ah! quelle injustice cruelle!
O dieux! pourquoi m'arrachez-vous
Un bien que je trouvois si doux?
De cette audace criminelle
Est-ce Apollon ou Mars que je dois soupçonner?
Leurs meres en fureur n'ont pu me pardonner
D'avoir une fille si belle.
Dois-je accuser l'Amour? et sert-il aujourd'hui
A me ravir un bien que je tenois de lui?
Trahiroit il mon cœur fidele?
Ah! quelle injustice cruelle! etc.
Par mes soins les champs de Cybele

De fruits et de moissons viennent d'être couverts:
De mes dons précieux la richesse nouvelle
Brille, par mes travaux, en cent climats divers,
Et quand de tant de biens j'ai comblé l'univers,
Les dieux percent mon cœur d'une douleur mortelle.
Ah! quelle injustice cruelle! etc.
Après un si sensible outrage,
Mon cœur désespéré s'abandonne à la rage.
Du monde trop heureux je veux troubler la paix:
Brûlons, ravageons tout; détruisons mes bienfaits.

SCENE VIII.

CERÈS; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX CHAMPÊTRES; TROUPE DE SUIVANTS DE CÉRÈS; TROUPE DE PEUPLES DE SICILE.

(Les suivants de Cérès rompent les arbres, en prennent des branches et en font des flambeaux, qu'ils allument au feu qui sort du mont Etna; ils brûlent les bleds, malgré les efforts et les cris des Nymphes, des dieux champêtres et des peuples.)

CÉRÈS, tenant deux flambeaux allumés.

Que tout se ressente
De la fureur que je sens.

LE CHOEUR.

Quel crime avons-nous fait? Divinité puissante,
Ecoutez les clameurs des peuples gémissants.

CÉRÈS.

J'ai fait du bien à tous; ma fille est innocente,
Et pour toucher les dieux nos cris sont impuissants:
J'entendrai sans pitié les cris des innocents.
Que tout se ressente, etc.

LE CHOEUR.

Ah! quelle épouvantable flamme!
Ah! quel ravage affreux!

CÉRÈS.

Portons par-tout l'horreur qui regne dans mon ame;
Portons par-tout d'horribles feux.

LE CHOEUR.

Ah! quelle épouvantable flamme! etc.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre change, et représente les Champs-Elysées.

SCENE PREMIERE.

OMBRES HEUREUSES, chantant, et jouant de la flûte.

CHOEUR DES OMBRES HEUREUSES.

Loin d'ici, loin de nous,
Tristes ennuis, importunes alarmes;
Gardez-vous, gardez-vous
D'interrompre la paix dont nous goûtons les charmes:
Gardez-vous, gardez-vous
De troubler un bonheur si doux.

DEUX OMBRES HEUREUSES.

O bienheureuse vie!
Vous ne nous serez point ravie,
O doux plaisirs dont nos vœux sont comblés!
Vous ne serez jamais troublés.

DEUX AUTRES OMBRES HEUREUSES.

Ah! que ces demeures sont belles!
Que nous y passons d'heureux jours!
Quelle félicité pour les amants fideles!
Ici les amours éternelles
Ont toujours les douceurs des nouvelles amours.
Ah! que ces demeures sont belles! etc.

DEUX AUTRES OMBRES HEUREUSES.

Dans ces beaux lieux tout nous enchante;
Les plaisirs y suivent nos pas,
Et plus on en jouit, plus le desir augmente
D'en goûter les appas.

LE CHOEUR DES OMBRES HEUREUSES.

O bienheureuse vie! etc.

SCENE II.

PROSERPINE, ASCALAPHE,
LES OMBRES HEUREUSES.

PROSERPINE.

Ma chere liberté, que vous aviez d'attraits!
En vous perdant, hélas! que mon ame est atteinte
De douleur, de trouble, et de crainte!
Ma chere liberté, que vous aviez d'attraits!
Faut-il vous perdre pour jamais...?
Ombres, que j'interromps, souffrez ma triste plainte;
Ce n'est pas pour mon cœur que vos plaisirs sont faits.
Plaignez-vous avec moi du dieu qui m'a contrainte
De troubler la douceur de votre heureuse paix.
Ma chere liberté, etc.

ASCALAPHE.

Aimez qui vous aime;
Rien n'est si charmant.
Pluton n'est pas un dieu sujet au changement:
Il vous offre son cœur avec son diadême.
Aimez qui vous aime, etc.

LE CHOEUR DES OMBRES.

Aimez qui vous aime, etc.

PROSERPINE.

Que n'est-il satisfait de sa grandeur suprême?

J'étois heureuse sans amant;
Mon cœur se contentoit de régner sur lui-même.

ASCALAPHE ET LES OMBRES.

Aimez qui vous aime, etc.

PROSERPINE.

Ah! sans la liberté, sans sa douceur extrême,
Tout autre bien est un cruel tourment.

ASCALAPHE ET LES OMBRES.

Aimez qui vous aime, etc.

(Les ombres heureuses sortent.)

SCENE III.

ARÉTHUSE, ALPHÉE, PROSERPINE, ASCALAPHE.

PROSERPINE.

Est-ce une illusion dont le charme m'abuse?
Est-ce toi, ma chere Aréthuse?

ARÉTHUSE.

Pluton veut qu'avec vous nous demeurions ici;
Nous suivons, sans effort, la loi qu'il nous impose.

ALPHÉE.

Ce dieu veut soulager le chagrin qu'il vous cause,
Et croit que, par nos soins, il peut être adouci.

ARÉTHUSE.

Il attend, pour vous voir, que de votre colere
Les premiers transports soient calmés.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Le dieu que vous charmez
Ne songe qu'à vous plaire.

PROSERPINE, à Aréthuse.

Que devient pour l'amour ton mépris éclatant?
Cet amant près de toi goûte un bonheur paisible.

ARÉTHUSE.

Rien n'est impossible
A l'amour constant.
En vain je présumois tant
D'avoir un cœur invincible.
Rien n'est impossible, etc.

ALPHÉE.

Qu'un amant fidele est content
D'engager ce qu'il aime à devenir sensible!

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Rien n'est impossible, etc.

ASCALAPHE.

Pluton pourra trouver un favorable instant
Où son amour pour vous deviendra moins terrible.

ASCALAPHE, ARÉTHUSE, ET ALPHÉE.

Rien n'est impossible, etc.
Voyez ce beau séjour, ces charmantes campagnes,
Ces vallons écartés, ces paisibles forêts.

PROSERPINE.

Ne reverrai-je plus Cérès?
Ne reverrai-je plus mes fidelles compagnes?

ASCALAPHE.

Vous avez, par malheur, goûté de quelques grains
D'un fruit de ces lieux souterrains.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Pluton le sait, il vient de nous le dire.

ASCALAPHE.

J'ai pris soin de l'en avertir.
Par l'arrêt du destin, le dieu de cet empire
Peut vous voir désormais autant qu'il le desire.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, ET ASCALAPHE.

Jamais, s'il n'y veut consentir,
Du séjour des enfers vous ne pourrez sortir.

PROSERPINE.

Je ne verrai jamais la lumiere céleste!

(à Ascalaphe.)

Dans une ardente soif, par un secours funeste,
C'est toi qui m'as montré ce fruit si dangereux!
Tu m'as caché l'arrêt du destin rigoureux!
Perfide! c'est toi qui m'abuses,
Et c'est toi-même qui m'accuses!
Ah! du moins le destin exaucera les vœux
De ma juste vengeance;
Tu ne surprendras plus la crédule innocence;
Tu seras un objet affreux,
Et d'un présage malheureux.
Va, cruel, va languir dans l'horreur des ténebres;
Va; deviens, s'il se peut, aussi triste que moi;
Que tes cris soient des cris funebres:
Que le sombre chagrin, que le mortel effroi
Ne se lassent jamais de voler après toi.

(Ascalaphe est transformé en hibou, et s'envole, et Alphée et Aréthuse se retirent en voyant arriver Pluton.)

SCENE IV.

PLUTON, PROSERPINE.

PROSERPINE.

Venez-vous contre moi défendre un téméraire?

PLUTON.

Votre pouvoir ici ne sera point borné;
On n'est point innocent quand on peut vous déplaire:
Epuisez, s'il se peut, sur cet infortuné
Tous les traits de votre colere.

PROSERPINE.

Tout ressent ici-bas mon trouble et ma terreur;
Les ombres, sans trembler, ne peuvent plus m'entendre.

Ne souffrez pas que ma fureur
De cet heureux séjour fasse un séjour d'horreur;
A la clarté du ciel hâtez-vous de me rendre.

PLUTON.

Ne regrettez point tant la lumiere des cieux.
Des astres faits pour nous éclairent ces beaux lieux;
Jamais un verdoyant feuillage
Ne cesse de parer les arbres de nos bois:
Sans cesse dans nos champs nous trouvons à la fois
Des fruits, des fleurs, et de l'ombrage;
Et le temps affreux des frimas
Est la seule saison que l'on n'y connoît pas.

PROSERPINE.

Mon triste cœur ne peut connoître
La douceur des appas qu'on voit ici paroître.
Hélas! ces lieux si beaux, où je frémis d'effroi,
Sont toujours les enfers pour moi.

PLUTON.

Je suis roi des enfers; Neptune est roi de l'onde;
Nous regardons, avec des yeux jaloux,
Jupiter plus heureux que nous;
Son sceptre est le premier des trois sceptres du monde.
Mais, si de votre cœur j'étois victorieux,
Je serois plus content d'adorer vos beaux yeux,
Au milieu des enfers, dans une paix profonde,
Que Jupiter, le plus heureux des dieux,
N'est content d'être roi de la terre et des cieux.

PROSERPINE.

Que deviendra Cérès à qui je suis si chere?
Quelle surprise! hélas! quelle douleur amere!
Hélas!

PLUTON.

Ne donnerez-vous
Des soupirs qu'à votre mere?
Aimez, beauté trop sévere:

Les soupirs d'amour sont doux.

PROSERPINE.

D'un insensible cœur que pouvez-vous attendre?

PLUTON.

J'ignorois le pouvoir des traits qui m'ont surpris;
Mon cœur ne connoissoit rien de doux, ni de tendre.
Ne pourrai-je vous apprendre
Ce que vous m'avez appris?

PROSERPINE.

Dieu cruel! vous n'aimez que les pleurs et les cris.
Deviez-vous aux enfers me contraindre à descendre?
Vous m'ôtez le bonheur qui m'étoit destiné!

PLUTON.

Est-ce à moi qu'il faut vous en prendre?
Accusez-en l'amour que vous m'avez donné.

PROSERPINE.

Voulez-vous me causer d'éternelles alarmes?

PLUTON.

Voulez-vous me causer d'éternels déplaisirs?

PROSERPINE.

Laissez-moi suivre en paix mes innocents desirs.

PLUTON.

Laissez-moi la douceur de voir toujours vos charmes.

PROSERPINE.

Voyez couler mes larmes.

PLUTON.

Ecoutez mes soupirs.

PLUTON. { Mon amour fidelle
Ne touche point votre cœur!
Ah! quelle rigueur!

PROSERPINE. { Ma douleur mortelle
Ne touche point votre cœur!
Ah! quelle rigueur!

PLUTON.

N'importe; fussiez-vous cent fois plus inhumaine,
Mon amour entreprend de vaincre votre haine.

SCENE V.

PLUTON, PROSERPINE; CHOEUR D'OMBRES HEUREUSES; CHOEUR DE DIVINITÉS INFERNALES, DIVINITÉS INFERNALES de la suite de Pluton, chantant; LES TROIS JUGES DES ENFERS; DIVINITÉS INFERNALES, dansant; OMBRES HEUREUSES, dansant.

PLUTON.

Que l'on suspende ici les tourments éternels
Des plus criminels:
Qu'aux enfers, en ce jour, tout soit exempt de peine...
Vous, qu'un heureux repos suit après le trépas...
Et vous, Dieux mes sujets, venez, hâtez vos pas;
Rendez hommage à votre reine,
Admirez ses divins appas...
Régnez, aimable souveraine,
Régnez à jamais ici bas.

LES CHOEURS DES OMBRES HEUREUSES ET DES DIVINITÉS INFERNALES.

Rendons hommage à notre reine,
Admirons ses divins appas...
Régnez, aimable souveraine, etc.

(Les ombres heureuses et les divinités infernales rendent hommage à Proserpine, et lui apportent de riches présents: elles témoignent leur joie par leurs danses et par leurs chants.)

CHOEUR DES OMBRES HEUREUSES.

C'est assez de regrets;
C'est verser trop de larmes:
Goûtez les attraits
D'un destin plein de charmes;
Pluton aime mieux que Cérès.
Une mere

Vaut-elle un époux?
L'amour doit toujours plaire;
Les soins en sont doux.
Un cœur est trop sauvage,
S'il change l'usage
D'un bien si charmant,
Et c'est grand dommage
D'en faire un tourment.
Triomphez dans ces lieux;
C'est pour vous que soupire
L'un des plus grands Dieux.
Possédez son empire;
Tout cede au pouvoir de vos yeux.
Une mere, etc.

LE CHOEUR DES DIVINITÉS INFERNALES ET DES OMBRES HEUREUSES.

Dans les enfers,
Tout rit, tout chante:
On vous doit, beauté charmante,
La douceur de nos concerts.
Un Dieu sévere
Par vos yeux est enflammé;
Tout son empire vous révere:
Qu'il est doux d'avoir charmé
Un cœur qui n'a jamais aimé!
Que vos appas
Auront de gloire!
Ils étendent leur victoire
Jusqu'où regne le trépas.
Un Dieu sévere, etc.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change, et représente le palais de Pluton.

SCENE PREMIERE.

PLUTON ; LES TROIS JUGES DES ENFERS ; LES TROIS FURIES ; TROUPE DE DIVINITÉS INFERNALES.

PLUTON.

Vous, qui reconnoissez ma suprême puissance,
Donnez-moi des conseils, donnez-moi du secours.
L'orgueilleux Jupiter m'offense ;
Il veut rompre aujourd'hui l'heureuse intelligence
Que nous avions juré de conserver toujours.
Les Dieux ont aimé tous, et le Dieu du ciel même
S'est laissé cent fois enflammer.
C'est la premiere fois que j'aime,
Et l'on veut me ravir ce qui m'a su charmer.
Ah ! c'est une rigueur extrême
De condamner un cœur à ne jamais aimer.
C'est votre reine qu'on demande ;
Jupiter veut que je la rende,
Et Mercure prétend l'enlever d'ici-bas.
Pouvons-nous endurer que l'on nous la ravisse ?

LE CHOEUR.

Non, non ; c'est une injustice
Que nous ne souffrirons pas.

PLUTON.

Et par quel droit faut-il que Jupiter s'obstine
A troubler le bonheur que l'Amour me destine?
Mon pouvoir n'est-il pas indépendant du sien?
Gardons Proserpine;
Les enfers ne rendent rien.

LE CHOEUR.

Gardons Proserpine, etc.

LES TROIS JUGES DES ENFERS.

Proserpine a goûté des fruits de votre empire:
Elle est à vous; on ne peut vous l'ôter;
Aux arrêts du Destin les Dieux doivent souscrire:
C'est vainement qu'on y veut résister.

PLUTON.

Que le ciel menace, qu'il tonne;
Il faut que rien ne nous étonne:
Nous avons pour nous en ce jour
Le Destin et l'Amour.

LE CHOEUR.

Que le Ciel menace, qu'il tonne, etc.

LES TROIS FURIES.

Plutôt que de souffrir l'injure
Que le Ciel veut faire aux enfers;
Renversons toute la nature;
Périsse l'univers!

LE CHOEUR.

Renversons toute la nature, etc.

UNE DES FURIES.

Retirons les géants de leur prison obscure;
Des Titans enchaînés il faut briser les fers.

LES FURIES ET LE CHOEUR.

Renversons toute la nature, etc.

(Pluton, les Juges des Enfers, les Furies et les Divinités infernales disparoissent.)

SCENE II.

(Le théâtre change, et représente une solitude.)

CÉRÈS.

Déserts écartés, sombres lieux,
Cachez mes soupirs et mes larmes.
Mon désespoir a trop de charmes
Pour les impitoyables Dieux.
Déserts écartés, etc.
Les Dieux étoient jaloux de mon sort glorieux;
C'est un doux spectacle à leurs yeux
Que les malheurs cruels dont je suis poursuivie.
Ils se font un plaisir de mes cris furieux.
Jupiter m'a livrée à leur barbare envie:
Jupiter me trahit! ma fille m'est ravie!
Je perds ce que j'aimois le mieux!
Infortunée, hélas! le jour m'est odieux,
Et je suis, pour jamais, condamnée à la vie!
Ah! je ne puis souffrir la lumière des Cieux;
Mon désespoir a trop de charmes
Pour les impitoyables Dieux.
Déserts écartés, etc.

SCENE III.

CÉRÈS, VOIX INFERNALES.

CÉRÈS

Quels abîmes se sont ouverts:
Qu'entends-je? quel affreux murmure

VOIX INFERNALES.

Renversons toute la nature;
Périsse l'univers!

CÉRÈS.

Le Ciel n'est point touché des maux que j'ai souffert.
L'enfer prendroit-il part aux peines que j'endure?

VOIX INFERNALES.

Renversons, etc.
Périsse l'univers!

SCENE IV.

ALPHÉE, ARETHUSE, CÉRÈS.

(Alphée et Aréthuse sortant des enfers.)

CÉRÈS.

Ne m'apprendrez-vous point où ma fille peut être?

ARÉTHUSE.

Votre ennemi secret veut se faire connoître:
Enfin vous pouvez tout savoir.
De l'empire infernal le redoutable maître
Tient votre fille en son pouvoir.

CÉRÈS.

L'enfer retient ma fille! ô ciel! ô sort barbare!
L'éternelle nuit nous sépare!
Ma chere Proserpine...! O regrets superflus.
Hélas! je ne la verrai plus!
Dieux! ma fille n'est point coupable;
Pourquoi Pluton inexorable
Veut-il dans les enfers l'accabler de douleur.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

C'est quelquefois un grand malheur
Que d'être trop aimable.

CÉRÈS.

Pluton l'aime! et l'Amour, pour me désespérer,
Fait soupirer un cœur qui doit être inflexible!

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Quel cœur se peut assurer
D'être toujours insensible!
Quel cœur se peut assurer
De ne jamais soupirer?

ALPHÉE.

Le Dieu qui pour elle soupire
Est un des trois grands Dieux maîtres de l'univers.

ARÉTHUSE.

Elle est reine d'un vaste empire.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Il est beau de régner même dans les enfers.

CÉRÈS.

Quelque honneur qu'aux enfers on s'empresse à lui rendre,
Elle n'en peut sortir, et je n'y puis descendre.
Je la perds, je perds tout espoir:
Je ne pourrai jamais la voir.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Jupiter la demande; et l'enfer, plein d'alarmes,
Pour la garder a pris les armes.

CÉRÈS.

Jupiter n'est donc pas insensible aux regrets
De la malheureuse Cérès?
Obtenez, Dieu puissant que ma fille revienne;
Sans troubler votre paix j'irois suivre ses pas,
Si je pouvois passer dans la nuit du trépas.
Ne souffrez plus que l'enfer la retienne,
Grand Dieu! c'est votre fille aussi bien que la mienne;
C'est votre fille, hélas!
Ne l'abandonnez pas.

(Mercure descend du ciel.)

SCENE V.

MERCURE, CERÈS, ALPHÉE, ARÉTHUSE.

MERCURE.

Tous les Dieux sont d'accord, pour vous tout s'intéresse :
Proserpine verra le jour ;
Elle suivra Cérès et Pluton tour-à-tour.
Elle partagera son temps et sa tendresse
Entre la nature et l'amour.
Vous verrez votre fille, et Jupiter lui-même
A pris soin qu'à vos vœux le sort ait répondu.

CÉRÈS.

Après une peine extrême,
Qu'un bien qu'on avoit perdu
Est doux, quand il est rendu
Par les soins de ce qu'on aime !

MERCURE.

L'Hymen assemble tous les Dieux
De l'empire infernal, de la terre et des cieux.

(Le ciel s'ouvre, Jupiter paroît accompagné des Divinités célestes. Pluton et Proserpine sortent des enfers sur un trône où Cérès va prendre place près de sa fille. Une troupe de Divinités infernales richement parées accompagne Pluton ; et une troupe de Divinités de la terre vient prendre part à la joie de Cérès, et à la gloire de Proserpine.)

SCENE VI.

JUPITER, PLUTON, PROSERPINE, CÉRÈS, MERCURE, ALPHÉE, ARÉTHUSE; TROUPES DE DIVINITÉS CÉLESTES, TERRESTRES ET INFERNALES; DIVINITÉS CÉLESTES, qui jouent de divers instruments, et qui accompagnent Jupiter dans la gloire; DIVINITÉS CÉLESTES, qui chantent dans les machines; TROUPE DE DIVINITÉS DE LA TERRE ET INFERNALES, chantant; TROUPE DE DIVINITÉS INFERNALES, dansant.

JUPITER.

Cérès, que de vos pleurs le triste cours finisse;
Qu'avec Pluton Proserpine s'unisse.
Que l'on enchaîne pour jamais
La discorde et la guerre.
Dans les enfers, dans les cieux, sur la terre,
Tout doit jouir d'une éternelle paix.

LES CHOEURS.

Que l'on enchaîne pour jamais, etc.

(Les Divinités célestes, terrestres et infernales témoignent, par leurs chants et par leurs danses, la joie qu'elles ont de voir l'intelligence rétablie entre les plus grands Dieux du monde, par le mariage de Pluton et de Proserpine.)

FIN DE PROSERPINE.

PERSÉE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES.

1682.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA VERTU.
PHRONIME, suivant de la Vertu.
MEGATHYME, autre suivant de la Vertu.
Troupe de Suivants de la Vertu.
Troupe de Suivantes de la Vertu.
L'INNOCENCE.
Les Plaisirs innocents.
LA FORTUNE.
LA MAGNIFICENCE.
L'ABONDANCE.
Troupe de Suivants de la Fortune.
Troupe de suivantes de la Fortune.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un bocage.

PHRONIME ET MÉGATHYME.

PHRONIME.

La Vertu veut choisir ce lieu pour sa retraite :
C'est un heureux séjour ; tout y plaît à mes yeux.

MÉGATHYME.

La vertu fait trouver dans les plus tristes lieux
Une félicité secrete.

PHRONIME.

Sans la Vertu, sans son secours,
On n'a point de bien véritable.
Elle est toujours aimable ;
Il faut l'aimer toujours.

MÉGATHYME.

Elle éternise la mémoire
D'un héros qui la suit.
La gloire où la Vertu conduit
Est la parfaite gloire.

PHRONIME ET MÉGATHYME.

Suivons par-tout ses pas.
On ne peut la connoître
Sans aimer ses appas.
Le bonheur ne peut être
Où la Vertu n'est pas.

(La Vertu s'avance au milieu d'une troupe de suivants et de suivantes. L'Innocence et les Plaisirs innocents accompagnent la Vertu.)

PHRONIME, MÉGATHYME ET LE CHOEUR.

O Vertu charmante !

Votre empire est doux.
Avec vous, tout nous contente;
On n'est point heureux sans vous.
O Vertu charmante,
Votre empire est doux!

LA VERTU.

Ne vous abusez point par une vaine attente:
On n'a pas aisément les prix que je présente;
Ils coûtent mille efforts, ils font mille jaloux.
L'inconstante Fortune à me nuire est constante;
Lorsque l'on suit mes pas on s'expose à ses coups:
On trouve en son fatal courroux
Une hydre toujours renaissante.

MÉGATHYME.

Avec vous rien n'épouvante.

PHRONIME.

On n'est point heureux sans vous.

MÉGATHYME, PHRONIME ET LE CHOEUR.

O Vertu charmante, etc.

LA VERTU.

Fuyons de la grandeur la pompe embarrassante;
La retraite a des biens dont la douceur enchante,
Et qui sont réservés pour nous.
Jouissons du bonheur d'une vie innocente;
C'est le bien le plus grand de tous.

MÉGATHYME, PHRONIME ET LE CHOEUR.

O Vertu charmante, etc.

(L'Innocence, les Plaisirs innocents, et toute la suite de la Vertu témoignent leur joie en dansant et en chantant.)

PHRONIME ET MÉGATHYME.

La grandeur brillante,
Qui fait tant de bruit,
N'a rien qui nous tente:
Le repos la fuit.
Malheureux qui la suit...!
Fortune volage,

Laissez-nous en paix !
Vous ne donnez jamais
Qu'un pompeux esclavage :
Tous vos biens n'ont que de faux attraits.
Dans un doux asile
Nous bornons nos vœux :
Notre sort est tranquille ;
C'est un bien qui doit nous rendre heureux.
La Vertu couronne
Ses amants constants :
Heureux qui lui donne
Ses soins et son temps ;
Ses vœux seront contents....
Fortune volage, etc.

(Le lieu champêtre que la Vertu a choisi pour retraite est tout-à-coup embelli d'ornements magnifiques. On voit sortir de terre un parterre de fleurs, deux rangs de statues, des berceaux dorés et des fontaines jaillissantes.)

LA VERTU.

Qui nous fait voir ici tant de magnificence..?
C'est la Fortune qui s'avance.

(On entend le bruit éclatant d'un grand nombre d'instruments. La Fortune s'approche ; l'Abondance et la Magnificence l'accompagnent, avec une suite richement parée. Tout se réjouit et tout danse autour de la Fortune.)

LA VERTU.

Me cherchez-vous quand je vous fuis ?
Fortune, je sais trop que vous m'êtes contraire.
Non, ce n'est pas un soin qui vous soit ordinaire
D'embellir les lieux où je suis.

LA FORTUNE.

Effaçons du passé la mémoire importune ;
J'ai toujours contre vous vainement combattu :
Un auguste héros ordonne à la Fortune
D'être en paix avec la Vertu.

LA VERTU.

Ah ! je le reconnois sans peine ;
C'est le héros qui calme l'univers.

LA FORTUNE.

Lui seul pour vous pouvoit vaincre ma haine ;
Il vous révere, et je le sers.
Je l'aime constamment, moi qui suis si légere.
Par-tout suivant ses vœux avec ardeur je cours.
Vous paroissez toujours sévere,
Et vous êtes toujours
Ses plus cheres amours.

LA VERTU.

Mes biens brillent moins que les vôtres.
Vous trouvez tant de cœurs qui n'adorent que vous!
Vous les enchantez presque tous.

LA FORTUNE.

Vous régnez sur un cœur qui vaut seul tous les autres.
Ah ! s'il m'eût voulu suivre, il eût tout surmonté.
Tout trembloit, tout cédoit à l'ardeur qui l'anime.
C'est vous, Vertu trop magnanime,
C'est vous qui l'avez arrêté.

LA VERTU.

Son grand cœur s'est mieux fait connoître ;
Il a fait sur lui-même un effort généreux :
Il veut rendre le monde heureux.
Il préfere au bonheur d'en devenir le maître
La gloire de montrer qu'il mérite de l'être.

LA VERTU ET LA FORTUNE.

Sans cesse combattons à qui servira mieux
Ce héros glorieux.

LA VERTU, LA FORTUNE ET LES CHOEURS.

Les Dieux ne l'ont donné que pour le bien du monde.
Que ses travaux sont grands ! que ses destins sont beaux !
Dans une paix profonde

Il trouve une source féconde
De triomphes nouveaux.
Les Dieux ne l'ont donné que pour le bien du monde.

LA VERTU.

Que jusque dans les jeux tout nous parle de lui.
Les Dieux, qui méditoient leur plus parfait ouvrage,
Autrefois dans Persée en tracerent l'image :
J'obtiendrai qu'Apollon le ranime aujourd'hui.

LA VERTU ET LA FORTUNE.

Mille nouveaux concerts doivent se faire entendre :
Tout promet au mérite un favorable sort.
Quel bien ne doit-on pas attendre
De notre heureux accord ?

(La suite de la Vertu et la suite de la Fortune se réunissent, et témoignent leur joie par leurs danses et par leurs chants.)

UNE SUIVANTE DE LA VERTU ET UNE SUIVANTE DE LA FORTUNE, ensemble.

Quel heureux jour pour nous !
Tout suit notre envie.
Quel heureux jour pour nous !
Que notre sort est doux !
La Vertu voit en paix tous ceux qui l'ont suivie :
La Fortune pour eux perd son fatal courroux.
Quel heureux jour pour nous, etc.
Tous nos jours seront beaux ; goûtons, goûtons la vie.
Rien ne trouble nos vœux, le ciel les comble tous.
Quel heureux jour pour nous, etc.

LA VERTU, LA FORTUNE ET LES CHOEURS.

Heureuse intelligence,
Douce et charmante paix,
Comblez notre espérance.
Douce et charmante paix,
Puissiez-vous durer à jamais.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé, amant d'Andromede.
CEPHÉE, roi d'Ethiopie.
CASSIOPE, reine, et épouse de Céphée.
MEROPE, sœur de Cassiope.
ANDROMEDE, fille unique de Céphée et de Cassiope.
PHINÉE, frere de Céphée, à qui Andromede a été promise.
TROUPE DE SUIVANTS DE CÉPHÉE.
TROUPE DE SUIVANTS DE CASSIOPE.
TROUPE D'ETHIOPIENS E D'ETHIOPIENNES.
QUADRILLES DE JEUNES HOMMES, choisis pour disputer les prix des jeux Junoniens.
QUADRILLES DE JEUNES FILLES, choisies pour les mêmes jeux.
AMPHIMEDON, CORITÉ, PROTENOR, } Ethiopiens.
MERCURE.
TROUPE DE CYCLOPES.
TROUPE DE NYMPHES GUERRIERES de la suite de Pallas.
TROUPE DE DIVINITÉS INFERNALES.
MEDUSE, EURYALE, STENONE, } les trois Gorgones.
TROUPE DE MONSTRES formés du sang de Méduse.
IDAS, un des courtisans de Céphée.
TROUPE DE MATELOTS.
TROUPE DE MATELOTTES.
LE GRAND-PRÊTRE DU DIEU HYMÉNÉE.
SUITE DU GRAND-PRÊTRE.
TROUPE DE COURTISANS DE CÉPHÉE.
TROUPE DE COMBATTANTS du parti de Phinée.
TROUPE DE COMBATTANTS du parti de Céphée et de Persée.
VENUS.
L'AMOUR.
TROUPE D'AMOURS.
L'HYMÉNÉE.
LES GRACES.
LES JEUX.

PERSÉE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique, magnifiquement ornée, et disposée pour y célébrer des jeux en l'honneur de Junon.

SCENE PREMIERE.

CEPHÉE, CASSIOPE, MEROPE, SUITE.

CÉPHÉE.

Je crains que Junon ne refuse
D'appaiser sa haine pour nous:
Je crains, malgré nos vœux, que l'affreuse Méduse
Ne revienne servir son funeste courroux.
L'Ethiopie en vain à mes lois est soumise:
Quelle espérance m'est permise,
Si le ciel contre nous veut toujours être armé?
Que me sert toute ma puissance?
Contre ce monstre affreux mon peuple est sans défense:
Qui le voit est soudain en rocher transformé;
Et si Junon, que votre orgueil offense,
N'arrête sa vengeance,
Je serai bientôt roi d'un peuple inanimé.

CASSIOPE.

Heureuse épouse, heureuse mère,
Trop vaine d'un sort glorieux,
Je n'ai pu m'empêcher d'exciter la colere
De l'épouse du Dieu de la terre et des cieux!
J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle.
La Déesse punit ma fierté criminelle;
Mais j'espere fléchir son courroux rigoureux.
J'ordonne les célebres jeux
Qu'à l'honneur de Junon en ces lieux on prépare:
Mon orgueil offensa cette Divinité;
Il faut que mon respect répare
Le crime de ma vanité.

CÉPHÉE.

Je vais, avec Persée, implorer l'assistance
Du Dieu dont il tient la naissance:
Il est fils du plus grand des Dieux.
Appaisez de Junon la colere fatale;
Ce seroit pour elle en ces lieux
Un objet odieux
Qu'un fils de sa rivale.

CASSIOPE.

Par un cruel châtiment
Les Dieux nous font voir leur haine:
On les irrite aisément,
On les appaise avec peine.

CÉPHÉE.

Les Dieux punissent la fierté.
Il n'est point de grandeur que le ciel irrité
N'abaisse quand il veut, et ne réduise en poudre;
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir.

MÉROPE.

Puissions-nous désarmer le ciel qui nous menace!

CÉPHÉE, CASSIOPE ET MÉROPE.

O Dieux ! qui punissez l'audace!
Dieux ! redoutables ennemis!
Nous vous demandons grace!
Pardonnez à des cœurs soumis.

(Céphée sort.)

SCENE II.

CASSIOPE, MEROPE.

CASSIOPE.

Phinée est destiné pour épouser ma fille.
Vous savez mes desseins pour vous,
Ma sœur ; par votre hymen, il m'auroit été doux
D'unir Persée à ma famille;
Mais je le veux en vain, l'amour n'y consent pas:
Aux yeux de ce héros ma fille a trop d'appas.

MÉROPE.

Le fils de Jupiter l'adore:
Croyez-vous que je sois encore
A m'en apercevoir?
J'y prends trop d'intérêt pour ne le pas savoir.
Je goûtois une paix heureuse
Avant que ce héros parût dans cette cour ;
Par une espérance trompeuse,
Falloit-il me livrer au pouvoir de l'amour?

CASSIOPE.

Cachez bien la foiblesse où votre cœur s'engage.

MÉROPE.

Mon vainqueur encore aujourd'hui
Ignore de mon cœur le funeste esclavage:
Je mourrois de honte et de rage
Si l'ingrat connoissoit l'amour que j'ai pour lui.

CASSIOPE.

De chagrin et de colere
Votre cœur est déchiré :
Vous perdez l'espoir de plaire;
Peut-on trop tôt se défaire
D'un amour désespéré?
Appelez le dépit ; que votre amour lui cede ;
Sortez, par son secours, d'un tourment si fatal.

MÉROPE.

Le triste secours qu'un remede
Plus cruel encor que le mal !

CASSIOPE.

Pour prendre soin des jeux, il faut que je vous quitte;
Par mes conseils votre douleur s'irrite.

CASSIOPE ET MÉROPE.

Le temps seul peut guérir
Les maux que l'amour fait souffrir.

(Cassiope sort.)

SCENE III.

MEROPE.

Ah ! je garderai bien mon cœur,
Si je puis le reprendre.
Venez, juste dépit, venez, c'est trop attendre;
Brisez des fers pleins de rigueur,
Hâtez-vous de me rendre
De mon premier repos la charmante douceur.
Ah ! je garderai bien mon cœur,
Si je puis le reprendre.
Hélas ! mon cœur soupire, et ce soupir trop tendre
Va, malgré mon dépit, rappeler ma langueur :
L'amour est toujours mon vainqueur,
Et je veux en vain m'en défendre.

Ah ! j'ai trop engagé mon cœur;
Je ne puis le reprendre....
Andromede vient voir les jeux;
Phinée avec elle s'avance:
L'espoir de leur hymen flatte encore mes vœux,
Et c'est ma derniere espérance.

SCENE IV.

ANDROMEDE, PHINÉE, MEROPE.

ANDROMEDE ET PHINÉE.

Croyez-moi, croyez-moi.

ANDROMEDE.

Cessez de craindre.

PHINÉE.

Cessez de feindre.

ANDROMEDE.

Je veux vous aimer; je le doi.

PHINÉE.

Vous ne m'aimez pas; je le voi.

ANDROMEDE.

Cessez de craindre.

PHINÉE.

Cessez de feindre.

ANDROMEDE ET PHINÉE.

Croyez-moi, croyez-moi.

MÉROPE.

Vous êtes tous deux aimables,
Et vous vous aimez tous deux:
Quels différents sont capables
De rompre de si beaux nœuds?
Que ne souffriront point les amants misérables,
Si l'amour a des maux pour les amants heureux?

ANDROMEDE.

Sans raison son chagrin éclate.

PHINÉE.

Perdrai-je sans chagrin mon espoir le plus doux?
Condamnez une ingrate.

ANDROMEDE.

Condamnez un amant jaloux.

PHINÉE.

Persée a su lui plaire, et d'une vaine excuse
Elle veut éblouir mon amour outragé.
Elle m'aimoit.... Non, je m'abuse,
Non, puisqu'elle a sitôt changé,
Jamais son cœur pour moi ne fut bien engagé.

ANDROMEDE.

Le devoir sur mon cœur vous donne un juste empire:
Vous ne devez pas craindre un changement fatal.
Un amant assuré du bonheur qu'il desire,
Peut-il être jaloux d'un malheureux rival?

PHINÉE.

Non, je ne puis souffrir qu'il partage une chaîne
Dont le poids me paroît charmant:
Quand vous l'accableriez du plus cruel tourment,
Je serois jaloux de sa peine.
Mais il ne fait point voir le dépit éclatant.
S'il est si malheureux, sa constance m'étonne:
L'amour, que l'espoir abandonne,
Est moins tranquille et moins constant.

ANDROMEDE.

Quel plaisir prenez-vous à vous troubler vous-même,
Et de quoi votre amour peut-il être alarmé?
Je fuis votre rival avec un soin extrême:
Est-on accoutumé
De fuir ce que l'on aime?

PHINÉE.

Vous suivez à regret la gloire et le devoir,
En fuyant un amant à vos yeux trop aimable,

Vous l'avez trouvé redoutable,
Puisque vous craignez de le voir.

ANDROMEDE.

Tout vous fait peur, tout vous irrite;
Vous m'apprenez à craindre un héros glorieux.
Je ne veux point voir son mérite;
Votre importun soupçon veut-il m'ouvrir les yeux?

PHINÉE.

Ah! si vous le flattiez de la moindre espérance,
Le Dieu qu'il vous fait croire auteur de sa naissance,
Dût-il faire éclater son foudroyant courroux,
Ne le sauveroit pas de mon transport jaloux.

ANDROMEDE.

Juste ciel!

PHINÉE.

Vous tremblez! Persée a su vous plaire,
Si son péril peut vous troubler.

ANDROMEDE.

Le ciel n'est que trop en colere,
Et vous bravez un Dieu qui peut vous accabler.
C'est pour vous que je dois trembler.

PHINÉE.

Ne vous servez point d'artifice.

ANDROMEDE.

Ne me faites point d'injustice:
Je veux vous aimer, je le doi.

PHINÉE.

Vous ne m'aimez pas, je le voi.

ANDROMEDE.

Cessez de craindre.

PHINÉE.

Cessez de feindre.

ANDROMEDE ET PHINÉE.

Croyez-moi, croyez-moi.

MÉROPE.

Il craint autant qu'il aime;

Vous devez l'excuser.
L'amour extrême
Sert d'excuse lui-même
Aux craintes qu'il a su causer.

MÉROPE, ANDROMEDE ET PHINÉE.

Ah ! que l'amour cause d'alarmes !
Ah ! que l'amour auroit d'attraits
S'il ne troubloit jamais
La douceur de ses charmes !
Ah ! que l'amour auroit d'attraits
Si l'on aimoit toujours en paix !

ANDROMEDE.

Mon devoir est pour vous, mon devoir peut suffire
A vous faire un tranquille espoir.

PHINÉE.

Ne ferez-vous jamais parler que le devoir ?
L'amour n'a-t-il rien à me dire ?

ANDROMEDE.

Les jeux vont commencer ; plaçons-nous pour les voir.

SCENE V.

CASSIOPE, ANDROMEDE, MEROPE, PHINÉE, TROUPE DE SUIVANTS DE CASSIOPE, qui portent les prix, QUADRILLES DE JEUNES PERSONNES choisies pour les jeux, CHOEUR DE SPECTATEURS.

CASSIOPE.

O Junon ! puissante déesse
Qu'on ne peut assez révérer !
J'assemble en votre nom cette aimable jeunesse,
Que le flambeau d'hymen doit bientôt éclairer.
Chacun va montrer son adresse
Pour disputer les prix que j'ai fait préparer.
Ne gardez pas pour nous une haine implacable :

Si l'orgueil me rendit coupable,
Je reconnois mon crime et veux le réparer.
Voyez d'un regard favorable
Les jeux qu'en votre honneur nous allons célébrer.

LE CHŒUR.

Laissez calmer votre colere.
O Junon, exaucez nos vœux!
Si nous pouvions vous plaire,
Que nous serions heureux!

(On commence les jeux en disputant le prix de la danse.)

SCENE VI.

AMPHIMEDON, CORITÉ, PROTENOR, ET LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

AMPHIMÉDON.

Fuyons, nos vœux sont vains, et Junon les refuse.
De nouveaux malheureux, en rochers convertis,
Ne nous ont que trop avertis
Qu'ils ont vu paroître Méduse.

CORITÉ.

Méduse revient dans ces lieux!

PROTÉNOR.

Gardons-nous de la voir, la mort est dans ses yeux.

TOUS ENSEMBLE, en fuyant.

Fuyons ce monstre terrible;
Sauvons-nous, s'il est possible:
Sauvons-nous, hâtons nos pas,
Fuyons un affreux trépas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change, et représente les jardins du palais de Céphée.

SCENE PREMIERE.

CASSIOPE, MEROPE, PHINÉE.

CASSIOPE.

Faut-il que contre nous tout le ciel s'intéresse ?
Dieux ! ne puis-je espérer de vous fléchir jamais ?

PHINÉE.

J'ai conduit ici la princesse.

MÉROPE.

Persée a ramené le roi dans ce palais.

PHINÉE.

Méduse se retire, elle nous laisse en paix.

CASSIOPE.

Elle peut revenir, elle peut nous surprendre.
Junon s'obstine à se venger ;
Contre elle aucun des dieux n'a soin de nous défendre :
Mon seul espoir est d'engager
Jupiter à nous protéger.

PHINÉE.

Je vous entends ; je sais quelle est votre espérance.
Persée a beau vanter sa divine naissance,
Après votre promesse, après le choix du roi,

Andromede doit être à moi.

CASSIOPE.

Le ciel punit mon crime ; il est inexorable.
J'ai besoin de secours dans un mortel effroi.

PHINÉE.

Ah ! si le ciel est équitable,
Vous trouveroit-il moins coupable
Si vous m'aviez manqué de foi ?

MÉROPE.

Il est aimé de ce qu'il aime ;
Vous avez approuvé ses vœux :
Briserez-vous des nœuds
Que vous avez formés vous-même ?
Que le désespoir est affreux
Pour un amour extrême,
Qui s'étoit flatté d'être heureux !

PHINÉE ET MÉROPE.

Briserez-vous des nœuds
Que vous avez formés vous-même ?

SCENE II.

CEPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, MEROPE, SUITE.

PHINÉE.

Seigneur, vous m'avez destiné
A l'hymen fortuné
De l'aimable Andromede.
A l'amour de Persée on veut que je la cede ;
M'ôterez-vous un bien que vous m'avez donné ?

CÉPHÉE.

Au fils de Jupiter on peut céder sans honte.

PHINÉE.

Et croyez-vous aussi la fable qu'il raconte ?

Croyez-vous qu'un dieu souverain,
Qui sur tout l'univers préside,
Se laisse par l'amour changer en or liquide
Pour entrer en secret dans une tour d'airain?
Par ce prodige imaginaire,
Persée est révéré du crédule vulgaire:
Il se dit fils du dieu dont le ciel suit la loi;
Mais je ne prétends pas l'en croire sur sa foi.

CÉPHÉE.

Votre incrédulité n'aura donc plus d'excuse,
Mon frere; sa valeur va vous ouvrir les yeux.
Reconnoissez le fils du plus puissant des dieux:
Il offre de couper la tête de Méduse.

MÉROPE, CASSIOPE ET PHINÉE.

La tête de Méduse! ô cieux!

CÉPHÉE.

Ma fille est le prix qu'il demande.

CASSIOPE ET CÉPHÉE.

Quel prix peut trop payer cet effort glorieux?

PHINÉE.

Le succès n'est pas sûr, souffrez que je l'attende:
Souffrez que cependant mon amour se défende
D'abandonner un bien si précieux;
Persée encor n'est pas victorieux.
(il sort.)

SCENE III.

CEPHÉE, CASSIOPE, MEROPE.

CÉPHÉE.

L'espoir dans nos cœurs doit renaître...
Dieux, que Junon engage à servir son courroux,
Dieux irrités, appaisez-vous!
La vengeance du ciel n'a que trop su paroître.

Le fils de Jupiter veut combattre pour nous :
O ciel ! favorisez le fils de votre maître.
(Ils répétent tous les trois ensemble les deux derniers vers, et puis Céphée et Cassiope s'en vont.)

SCENE IV.

MEROPE.

Hélas ! il va périr ! Dois-je en trembler ? Pourquoi
Pour l'amant d'Andromede ai-je pris tant d'effroi ?
Faut-il que mon dépit s'oublie ?
Quel intérêt ai-je à sa vie ?
Il vivroit pour une autre, il est perdu pour moi...
Cependant quand je songe à son péril extrême,
Quand je le vois chercher un horrible trépas,
Sans songer qu'il ne m'aime pas,
Je sens seulement que je l'aime.

SCENE V.

ANDROMEDE, MEROPE.

ANDROMEDE, à part.

Infortunés, qu'un monstre affreux
A changés en rochers par ses regards terribles,
Vous ne ressentez plus vos destins rigoureux,
Et vos cœurs endurcis sont pour jamais paisibles.
Hélas ! les cœurs sensibles
Sont mille fois plus malheureux.

MÉROPE, à part.

Andromede semble interdite ;
Elle vient rêver en ces lieux :
Ah ! je reconnois dans ses yeux

Le même trouble qui m'agite.

ANDROMEDE, à part.

Il ne m'aime que trop, et tout me sollicite
De l'aimer à mon tour;
C'est du plus grand des dieux qu'il a reçu le jour.
Dans nos périls mortels l'amour le précipite :
Le moyen de tenir contre tant de mérite,
Et contre tant d'amour?

MÉROPE, à Andromede.

Ah! vous aimez Persée; il cause vos alarmes;
N'en désavouez point vos larmes :
Vos tendres sentiments se sont trop exprimés.
Vous l'aimez.

ANDROMEDE.

Vous l'aimez.
L'espoir de son hymen avoit charmé votre ame,
Et je sais les projets que vous aviez formés :
Je vois que le dépit n'éteint pas votre flamme;
Persée est en péril, et vous vous alarmez.
Vous l'aimez.

MÉROPE.

Vous l'aimez.

ANDROMEDE ET MÉROPE.

Ah! qu'un tendre cœur est à plaindre
D'être réduit à feindre!
Quel tourment ne fait point souffrir
Un malheureux amour que l'on ne peut éteindre,
Et que l'on n'ose découvrir?
Ah! qu'un tendre cœur est à plaindre
D'être réduit à feindre!

MÉROPE.

Il est vrai, le dépit veut en vain m'animer;
Je sens que la pitié désarme ma colere.
Persée est un ingrat qui ne me peut aimer :
Il n'a pas laissé de me plaire.
Il vous a trop aimée, hélas!

Comment ne l'aimeriez-vous pas ?

ANDROMEDE.

L'amour qu'il a pour moi l'engage
A chercher à se perdre avec empressement :
Ne me reprochez point ce funeste avantage ;
Je le paîrai bien chèrement.

MÉROPE.

Unissons nos regrets, le même amour nous lie.
Qu'importe à qui de nous Persée offre ses vœux !
Nous l'allons perdre toutes deux ;
Son péril nous réconcilie.

ARDROMEDE ET MÉROPE.

Ce héros s'expose pour nous :
Sa perte est infaillible.
Ah ! qu'il vive, s'il est possible,
Quand il vivroit pour vous.

ANDROMEDE.

Il faut que mon amour se cache et se trahisse...
O ciel ! il va partir ! il me cherche en ces lieux.

MÉROPE.

Je veux m'épargner le supplice
D'être témoin de vos adieux.

(elle sort.)

SCENE VI.

PERSÉE, ANDROMEDE.

PERSÉE.

Belle princesse, enfin vous souffrez ma présence.

ANDROMEDE.

Seigneur, on me l'ordonne, et je suis mon devoir.

PERSÉE.

Vous voulez me faire savoir
Que je ne dois ce bien qu'à votre obéissance.

N'importe, rien ne peut ébranler ma constance.
J'ai su jusqu'à ce jour vous aimer sans espoir.
Je vais avec plaisir prendre votre défense,
Quand je n'aurois pour récompense
Que la seule douceur que je sens à vous voir.

ANDROMEDE.

Non, ne vous flattez pas ; je veux ne vous rien taire:
Vous m'aimez vainement ; Phinée a su me plaire ;
Il est choisi pour être mon époux ;
Nos deux cœurs sont unis ; quel prix espérez-vous
D'une entreprise dangereuse ?
Quand vous seriez vainqueur, votre ame est généreuse,
Et vous ne voudrez pas rompre des nœuds si doux.

PERSÉE.

Je serai malheureux, désespéré, jaloux ;
Mais je mourrai content si vous vivez heureuse.

ANDROMEDE.

O dieux !

PERSÉE.

De mes regards vos beaux yeux sont blessés ;
Vous souffrez à me voir, mon amour vous outrage.
Je vais chercher Méduse, et je vous aime assez
Pour ne vous pas contraindre à souffrir davantage.

ANDROMEDE.

Quoi ! pour jamais vous me quittez !
Persée, arrêtez, arrêtez.

PERSÉE.

Qu'entends-je ? ô cieux ! belle princesse !
Que vois-je ? vous versez des pleurs !

ANDROMEDE.

Ah ! par l'excès de mes douleurs
Connoissez, s'il se peut, l'excès de ma tendresse.
Voyez à quoi j'avois recours
Pour vous ôter l'ardeur qui vous fait entreprendre
Un combat funeste à vos jours.

Hélas ! que n'ai-je pu me rendre
Indigne de votre secours ?
Que n'êtes-vous moins magnanime ?
Méduse d'un regard porte un trépas certain.

PERSÉE.

Vous pourriez être sa victime.

ANDROMEDE.

Tout l'effort des mortels contre elle seroit vain.

PERSÉE.

Le fils de Jupiter, lorsque l'amour l'anime,
Doit aller au-delà de tout l'effort humain.

ANDROMEDE.

Par les frayeurs d'un amour tendre
Ne serez-vous point désarmé ?

PERSÉE.

J'ignorois votre amour, et j'allois vous défendre ;
Puis-je à vous secourir être moins animé,
Quand je sais que je suis aimé ?

ANDROMEDE.

Quoi ! vous partez ?

PERSÉE.

L'amour m'appelle.

ANDROMEDE.

Vous méprisez mes pleurs ! mes cris sont superflus !

PERSÉE.

Vous me verrez comblé d'une gloire immortelle.

ANDROMEDE.

Hélas ! nous ne vous verrons plus !

PERSÉE ET ANDROMEDE.

Ah ! votre péril est extrême !
Je vois votre danger, je ne vois pas le mien...
Dieux ! sauvez ce que j'aime !
Et pour moi-même
Je ne demande rien.
Dieux ! sauvez ce que j'aime !

(Andromede sort.)

SCENE VII.

MERCURE, sortant des enfers; PERSÉE.

MERCURE.

Persée, où courez-vous? qu'allez-vous entreprendre?

PERSÉE.

Un peuple infortuné m'engage à le défendre;
C'est à la gloire que je cours.
Si je meurs, mon trépas sera digne d'envie;
Je laisse le soin de mes jours
Au dieu qui m'a donné la vie.

MERCURE.

Ce dieu juste et puissant favorise vos vœux,
Et c'est par ma voix qu'il s'explique :
Il reconnoît son sang à l'effort généreux
Que vous allez tenter, d'une ardeur héroïque,
Pour secourir des malheureux;
Mais ce n'est point en téméraire
Qu'il faut dans le péril précipiter vos pas.
L'assistance des dieux vous sera nécessaire :
Ils veulent vous l'offrir, ne la négligez pas.
Je viens d'apprendre à toute la nature
Que Jupiter s'intéresse à vos jours :
La jalouse Junon vainement en murmure,
Et tout, jusqu'aux enfers, vous promet du secours.

SCENE VIII.

MERCURE, PERSÉE, TROUPE DE CYCLOPES.

(Des Cyclopes viennent en dansant donner à Persée, de la part de Vulcain, une épée et des talonnieres aîlées semblables à celles de Mercure.)

UN DES CYCLOPES.

C'est pour vous que Vulcain, de ses mains immortelles,
A forgé cette épée et préparé ces ailes.
Hâtez-vous de vous signaler
Par une célebre victoire:
Chacun doit aller à la gloire;
Mais un héros y doit voler.

SCENE IX.

MERCURE, PERSÉE, TROUPE DE NYMPHES GUERRIERES, TROUPE DE CYCLOPES.

(Une des Nymphes guerrieres présente à Persée, de la part de Pallas, un bouclier de diamant; elle chante en lui faisant ce présent, et les autres nymphes guerrieres dansent.)

UNE NYMPHE GUERRIERE.

Le plus vaillant guerrier s'abuse
D'oser tout espérer de l'effort de son bras.
Si vous voulez vaincre Méduse,
Portez le bouclier de la sage Pallas.
Que la valeur et la prudence,
Quand elles sont d'intelligence,

Achevent d'exploits glorieux !
Le monstre le plus furieux
Leur fait vainement résistance.
La paix ne peut régner que par leur assistance ;
L'univers leur doit son bonheur.
Rien ne peut mieux donner un immortel honneur
Que la valeur et la prudence,
Quand elles sont d'intelligence.

SCENE X.

MERCURE, PERSÉE, TROUPES DE DIVINITÉS INFERNALES, DE CYCLOPES, ET DE NYMPHES GUERRIERES.

(Les Divinités infernales sortent des enfers, et apportent le casque de Pluton, qu'elles présentent à Persée. Une de ces Divinités chante, et les autres dansent.)

UNE DIVINITÉ INFERNALE.

Ce casque vous est présenté
Au nom du souverain de l'empire des Ombres.
Au milieu du péril, pour votre sûreté,
Il répandra sur vous l'épaisse obscurité
Qui regne en nos demeures sombres.
Ce don mystérieux doit apprendre aux humains
Comme on peut s'assurer d'un succès favorable :
Il faut cacher de grands desseins
Sous un secret impénétrable.

MERCURE, LES CHOEURS DES CYCLOPES, DES NYMPHES GUERRIERES, ET DE DIVINITÉS INFERNALES.

Que l'enfer, la terre et les cieux,
Que tout l'univers favorise
Votre généreuse entreprise !

Que l'enfer, la terre et les cieux,
Que tout l'univers favorise
Le fils du plus puissant des dieux !

MERCURE.

Votre conduite à mes soins est commise.
L'impatience éclate dans vos yeux;
La gloire qui vous est promise
Ne peut plus souffrir de remise.
Suivez-moi; partons de ces lieux.

(Mercure et Persée s'envolent.)

LES CHŒURS.

Que l'enfer, la terre et les cieux, etc.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre change, et représente l'antre des Gorgones.

SCENE PREMIERE.

MEDUSE, EURYALE, STENONE.

MÉDUSE.

J'ai perdu la beauté qui me rendit si vaine :
Je n'ai plus ces cheveux si beaux
Dont autrefois le dieu des eaux
Sentit lier son cœur d'une si douce chaîne.
Pallas, la barbare Pallas,
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étois belle;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté,
Fera connoître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle;
Ma tête est fiere encor d'avoir pour ornement
Des serpents dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.

Les plus grands dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi :
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

MÉDUSE, EURYALE ET STÉNONE.

O le doux emploi, pour la rage,
De causer un affreux ravage !
Heureuse la fureur
Qui remplit l'univers d'horreur !

(Les trois Gorgones entendent un doux concert.)

Dans ce triste sejour qui peut nous faire entendre
Le doux bruit qui nous vient surprendre ?
Jamais ici mortel avec impunité
Ne porta sa vue indiscrette.
Quels concerts ! quelle nouveauté !
Qui peut chercher l'horreur secrette
De notre fatale retraite...?
C'est Mercure qui vient dans cet antre écarté.

SCENE II.

MERCURE, MEDUSE, EURYALE, STENONE.

MÉDUSE.

Mon terrible secours vous est-il nécessaire ?
De superbes mortels osent-ils vous déplaire ?
Faut-il vous en venger ? Faut-il armer contre eux
Le funeste courroux de mes serpents affreux ?
Où faut-il que ma fureur vole ?
Vous n'avez qu'à nommer l'empire malheureux
Que vous voulez que je désole.

MERCURE.

C'est toujours mon plus cher desir
De voir tout l'univers dans une paix profonde.
Ne vous lassez-vous point du barbare plaisir

De troubler le repos du monde !

MÉDUSE.

Puis-je causer jamais des malheurs assez grands
Au gré de la fureur qui de mon cœur s'empare?
C'est des dieux cruels que j'apprends
A devenir barbare.

MERCURE.

Il est vrai qu'un fatal courroux
A trop éclaté contre vous;
Vous n'avez eu que trop de charmes.
Sans Pallas, sans ses rigueurs,
Vous n'auriez troublé les cœurs
Que par de douces alarmes.

MÉDUSE.

Que sert-il de m'entretenir
D'un bien trop tôt passé, qui ne peut revenir ?
Je n'en ressens que trop la perte irréparable !
Ah ! quand on se trouve effroyable,
Que c'est un cruel souvenir
De songer que l'on fut aimable !

MERCURE.

Je ne puis, dans votre malheur,
Vous offrir qu'un sommeil paisible.

MÉDUSE.

Avec une vive douleur
Le repos est incompatible.

MERCURE.

O tranquille sommeil, que vous êtes charmant !
Que vous faites sentir un doux enchantement
Dans la plus triste solitude !
Votre divin pouvoir calme l'inquiétude
Vous savez adoucir le plus cruel tourment.
O tranquille sommeil, que vous êtes charmant !
(aux Gorgones.)
Jouissez du repos dans ce lieu solitaire.

LES TROIS GORGONES.

Non, ce n'est que pour la colere
Que nos cœurs malheureux sont faits :
Non, le repos ne peut nous plaire;
Nous y renonçons pour jamais.
Non, ce n'est que pour la colere, etc.

MERCURE, touchant les trois Gorgones de son caducée.

Il faut céder, il faut vous rendre
Au charme qui va vous surprendre.

LES TROIS GORGONES.

Il faut nous rendre malgré nous
Au charme d'un sommeil trop doux.

(Les trois Gorgones s'endorment.)

SCENE III.

PERSÉE, MERCURE, LES GORGONES, endormies.

MERCURE.

Persée, approchez-vous; Méduse est endormie.
Avancez sans bruit; surprenez
Une si terrible ennemie.
Si vous osez la voir, c'est fait de votre vie.

PERSÉE.

Je suivrai les conseils que vous m'avez donnés.

MERCURE.

Je vous laisse au milieu d'un péril redoutable;
Je ne puis plus rien pour vos jours;
Cherchez votre dernier secours
Dans un courage inébranlable.

PERSÉE.

Un prix qui me doit charmer
M'est offert par la Victoire :
Quel péril peut m'alarmer?

L'amour et la gloire
S'unissent pour m'animer.

(Mercure se retire. Persée, tenant son bouclier devant ses yeux, approche de Méduse ; il lui coupe la tête, et la cache dans une écharpe pour l'emporter avec lui.)

SCENE IV.

PERSÉE, LES GORGONES.

PERSÉE.

Le monde est délivré d'un monstre si terrible ;
Le ciel s'est servi de mon bras.

EURYALE ET STÉNONE s'éveillant au bruit de la voix de Persée, et courant à l'endroit où elles l'ont entendu parler.

Tu fais périr Méduse ! ah, traître ! tu mourras...!
Qu'il meure d'un trépas horrible !

(Les deux Gorgones veulent attaquer Persée ; mais la vertu secrette du casque qu'il porte les empêche de le voir.)

Mais qui peut le rendre invisible...?
Méduse après sa mort trouble encor l'univers ;
C'est son sang qui produit tant de monstres divers.

(Chrysaor, Pégase et plusieurs autres monstres de figure bizarre et terrible, se forment du sang de Méduse. Chrysaor et Pégase volent, quelques-uns des autres monstres s'élevent aussi dans l'air, quelques autres rampent, les autres courent, et tous cherchent Persée, qui est caché à leurs yeux par la vertu du casque.)

EURYALE ET STÉNONE.

Monstres, cherchez votre victime ;
Vengez le sang qui vous anime,
Servez nos fureurs, armez-vous ;
Vengeons Méduse ; vengeons-nous.

SCENE V.

MERCURE, PERSÉE, EURYALE, STENONE.

MERCURE.

Persée, allez, volez où l'amour vous appelle...
Gorgones, désormais vous serez sans pouvoir :
Ce lieu n'est pas pour vous un séjour assez noir,
Venez dans la nuit éternelle.

(Persée vole, et emporte la tête de Méduse. Les monstres qui s'efforcent de le suivre tombent avec Euryale et Sténone dans les enfers, où Mercure les contraint de descendre.)

EURYALE ET STÉNONE, s'abîmant.

Des gouffres profonds sont ouverts :
Ah! nous tombons dans les enfers.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre change, et représente la mer et un rivage bordé de rochers.

SCENE PREMIERE.

PHINÉE, MEROPE, TROUPES D'ÉTHIOPIENS.

TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

Courons, courons tous admirer
Le vainqueur de Méduse.

PHINÉE.

Persée est de retour, chacun court l'honorer;
Et le bonheur public va me désespérer!
Non, non, il n'est plus temps qu'un vain espoir m'abuse.

SECONDE TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

Courons, courons tous admirer
Le vainqueur de Méduse.

MÉROPE.

Allons en secret soupirer:
Non, je ne puis plus me montrer,
Triste comme je suis, interdite et confuse.

TROISIEME TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

Courons, courons tous admirer
Le vainqueur de Méduse.

(Les Ethiopiens sortent.)

SCENE II.

PHINÉE, MEROPE.

PHINÉE.

Nous ressentons mêmes douleurs,
Fuyons une foule importune :
D'une plainte commune
Déplorons nos communs malheurs.

MÉROPE.

Que l'amour a pour moi de chagrins et d'alarmes.
Que Persée à mon cœur coûte de déplaisirs !
Son départ, ses dangers m'ont fait verser des larmes,
Et son heureux retour m'arrache des soupirs.
Persée est revenu, mais c'est pour Andromede.
Pour m'offrir à ses yeux, l'ardeur qui me possede
M'a fait empresser vainement :
Il n'a rien vu que ce qu'il aime ;
Il n'a pas daigné même
S'apercevoir de mon empressement,
Et tous les soins de mon amour extrême
N'ont pas été payés d'un regard seulement.

PHINÉE.

Que le ciel pour Persée est prodigue en miracles !
Qui n'eût pas cru qu'un monstre furieux
M'auroit débarrassé d'un rival odieux ?
Cependant, malgré mille obstacles,
Mon rival est victorieux.
Il s'est fait des routes nouvelles :
Il a volé pour hâter son retour ;
Et Mercure et l'Amour
Ont pris soin à l'envi de lui prêter des aîles.
Le peuple croit lui tout devoir :

On entend de son nom retentir ce rivage,
Le roi s'est empressé d'honorer son courage,
Chacun jusqu'en ces lieux l'est venu recevoir.
Qu'Andromede a paru contente de le voir!
Quel triomphe pour lui! quel charmant avantage!
Et pour moi quelle rage,
Et quel horrible désespoir!
(La mer s'irrite, les flots s'élevent et s'étendent sur le rivage.)

PHINÉE ET MÉROPE.

Les vents impétueux s'échappent de la chaîne
Qui les forçoit d'être en repos.
Une tempête soudaine
Souleve les flots...
Mer vaste, mer profonde,
Dont les flots sont émus par les vents en courroux,
Les cœurs amoureux et jaloux
Sont plus agités que votre onde;
Les cœurs amoureux et jaloux
Sont cent fois plus troublés que vous.

SCENE III.

IDAS, PHINÉE, MEROPE, TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

IDAS ET LES ÉTHIOPIENS.

O ciel inexorable!
O malheur déplorable!

PHINÉE ET MÉROPE, à part.

Qui pourroit traverser ces trop heureux amants?
(Aux Ethiopiens.)
D'où naissent vos gémissements?

IDAS.

L'implacable Junon cause notre infortune;
Elle arme contre nous l'empire de Neptune;
Un monstre en doit sortir, qui viendra dévorer

L'innocente Andromede ;
Et Thétis et ses sœurs viennent de déclarer
Qu'il n'est plus permis d'espérer
De voir finir nos maux sans ce cruel remede.
Les Tritons ont saisi la princesse à nos yeux ;
Et le pouvoir des dieux
Nous a rendus tous immobiles.
C'est sur ces bords qu'au monstre on la doit exposer.
Pour son secours Persée en vain veut tout oser ;
Ses efforts seront inutiles :
Il faut céder aux dieux ; il faut céder au sort
Dont Andromede est poursuivie.
Croyoit-on voir finir une si belle vie
Par une si terrible mort ?

(Les Ethiopiens se placent sur les rochers qui bordent le rivage.)

IDAS ET LES ÉTHIOPIENS.

O sort inexorable !
O malheur déplorable !
Princesse infortunée, hélas !
Vous méritiez un sort plus favorable ;
Vous ne méritiez pas
Un si cruel trépas...
O sort inexorable !
O malheur déplorable !

PHINÉE.

Les dieux ont soin de nous venger :
Le plaisir que je sens avec peine se cache.

MÉROPE.

Verrez-vous sans douleur Andromede en danger ?

PHINÉE.

Est-ce à moi que la mort l'arrache ?
C'est à Persée à s'affliger.
L'amour meurt dans mon cœur, la rage lui succede ;
J'aime mieux voir un monstre affreux
Dévorer l'ingrate Andromede,

Que la voir dans les bras de mon rival heureux...
Attendons que son sort finisse;
Observons tout d'un lieu plus écarté.
(Phinée et Mérope se retirent.)

SCENE IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE, TROUPE D'ÉTHIOPIENS, placés sur les rochers.

CÉPHÉE ET CASSIOPE, sur le rivage.
Ah! quel effroyable supplice!
Dieux! ô dieux! quelle cruauté!

CÉPHÉE.
Je perds ma fille, hélas! le ciel propice
Me la donna pour ma félicité:
Aujourd'hui le ciel irrité
Veut qu'un monstre me la ravisse.
Ciel, que j'ai toujours respecté,
Ne m'avez-vous long-temps conservé la clarté
Que pour me faire voir cet affreux sacrifice?

CÉPHÉE ET CASSIOPE.
Ah! quel effroyable supplice!
Dieux, ô dieux! quelle cruauté!

CASSIOPE.
C'est ma funeste vanité;
C'est mon crime, grands dieux! qu'il faut que l'on punisse;
Ma fille n'en est pas complice:
Et vos foudres vengeurs contre elle ont éclaté!
Dieux! pouvez-vous vouloir qu'Andromede périsse?
Sa jeunesse, ni sa beauté
N'ont-elles rien qui vous fléchisse?
La vertu, l'innocence a-t-elle mérité
Les rigueurs de votre justice?

CÉPHÉE ET CASSIOPE.

Ah ! quel effroyable supplice !
Dieux ! ô dieux ! quelle cruauté !

(les Tritons et les Néréides paroissent dans la mer. Les Tritons environnent Andromede, et l'attachent à un rocher.)

SCENE V.

ANDROMEDE, CÉPHÉE, CASSIOPE ; TROUPE DE NÉRÉIDES, TROUPE DE TRITONS, TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

CÉPHÉE.

Que j'expie en mourant un si funeste crime !

CASSIOPE.

Que, par pitié, j'obtienne une mort légitime !
Cruels ! n'attachez pas ma fille à ce rocher,
C'est moi qu'il y faut attacher.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ET LE CHOEUR DES ÉTHIOPIENS.

Divinités des flots, quel courroux vous anime
Contre une innocente victime ?
C'est notre unique espoir, faut-il nous l'arracher ?
Nos vœux, nos pleurs, nos cris, rien ne peut vous toucher ?

ANDROMEDE.

Dieux ! qui me destinez une mort si cruelle,
Hélas ! pourquoi me flattiez-vous
De l'espoir d'un destin si doux...?
Vous, dont je tiens la vie... Et vous, peuple fidele,
Jouissez, par ma mort, d'une paix éternelle :
Je vais fléchir les dieux irrités contre nous ;
Et si ma mere est criminelle,
C'est moi qui dois calmer le céleste courroux
Par le sang que j'ai reçu d'elle :
Heureuse de périr pour le salut de tous !
Un souvenir charmant qu'en mourant je rappelle,

Les appas, les douceurs d'une amour mutuelle,
Sont de mon sort fatal les plus terribles coups;
Le fils de Jupiter eût été mon époux;
Ah! que ma vie eût été belle!
Dieux! qui me destinez une mort si cruelle, etc.

UN TRITON.

Tremblez, superbe reine...
Tremblez, mortels audacieux:
Que votre orgueil apprenne
Combien votre grandeur est vaine.
Tremblez, mortels audacieux:
Redoutez le courroux des dieux.

CASSIOPE.

Ah! quelle vengeance inhumaine!

CÉPHÉE.

Andromede!

CASSIOPE.

Ma fille!

ANDROMEDE.

O cieux!

CASSIOPE.

Que les dieux sont cruels! qu'ils sont ingénieux
A faire ressentir leur haine!

CÉPHÉE.

Andromede!

CASSIOPE.

Ma fille!

ANDROMEDE.

O cieux!

(le monstre paroît.)

CÉPHÉE, CASSIOPE, ET LES ÉTHIOPIENS.

Le monstre approche de ces lieux,
Ah! quelle vengeance inhumaine!

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.

Tremblez, mortels audacieux, etc.

ANDROMEDE.

Je ne vois point Persée, et je flattois ma peine
Du triste espoir de mourir à ses yeux.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ET LES ÉTHIOPIENS.

Voyez voler ce héros glorieux.

SCENE VI.

PERSÉE, en l'air, ET LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE, sur le rivage, sur les rochers, et dans la mer.

ANDROMEDE.

A s'exposer pour moi c'est en vain qu'il s'obstine.
(Persée vole, et combat le monstre.)

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.

Téméraire Persée, arrêtez; respectez
La vengeance divine.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ET LES ÉTHIOPIENS.

Magnanime héros, combattez, remportez
Le prix que l'amour vous destine.

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.

Le fils de Jupiter brave notre courroux.

TOUS ENSEMBLE.

Le monstre expire sous ses coups.

UNE NÉRÉIDE ET UN TRITON.

Junon a vainement cherché notre assistance;
Nous nous vantions en vain d'achever sa vengeance.
Et Persée a pour lui des dieux plus forts que nous.

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.

Descendons sous les ondes:
Notre honte se doit cacher;
Allons chercher
Des retraites profondes.

Descendons sous les ondes.

(La mer s'appaise ; les flots s'abaissent et se retirent. Les Néréides et les Tritons disparoissent.)

SCENE VII.

PERSÉE, ANDROMEDE, CÉPHÉE, CASSIOPE, ET LES ÉTHIOPIENS.

ANDROMEDE, CASSIOPE, ET CÉPHÉE.

Le monstre est mort; Persée en est vainqueur;
Persée est invincible.

(Les Éthiopiens répetent ces deux vers, pendant que Persée délie Andromede.)

CÉPHÉE ET CASSIOPE.

Quand l'amour anime un grand cœur,
Il ne trouve rien d'impossible.

PERSÉE ET ANDROMEDE.

Ah! que votre danger me paroissoit terrible!

LES ÉTHIOPIENS.

Le monstre est mort, etc.

(Les Éthiopiens descendent des rochers, et témoignent leur joie en chantant et en dansant. Des matelots et des matelottes se mêlent dans la réjouissance publique. Un des Éthiopiens chante au milieu des matelots qui dansent.)

UN DES ÉTHIOPIENS.

Notre espoir alloit faire naufrage;
Nous goûtons enfin un heureux sort.
Quel bonheur d'échapper à l'orage!
Quel plaisir d'en retracer l'image,
Quand on est au port!

CÉPHÉE.

Honorons à jamais le glorieux héros
Qui nous donne un heureux repos.
Sa valeur, à son gré, fait voler la victoire:

Tour-à-tour la terre et les flots
Sont le théâtre de sa gloire.
Honorons à jamais, etc.

(Andromede, Cassiope, et les Éthiopiens, répetent les vers que Céphée a chantés, et les matelots et matelottes dansent en réjouissance de la délivrance d'Andromede.)

UN DES ÉTHIOPIENS.

Que n'aimez-vous?
Cœurs insensibles!
Que n'aimez-vous?
Rien n'est si doux!
Non, ne vous vantez pas d'être invincibles;
Les dieux, les plus grands dieux, ont aimé tous.

LE CHOEUR.

Que n'aimez-vous, etc.

UN DES ÉTHIOPIENS.

L'amour n'a plus de traits terribles
Pour un cœur qui cede à ses coups.

LE CHOEUR.

Que n'aimez-vous, etc.

UN DES ÉTHIOPIENS.

Pour un amant
Tendre et fidele;
Pour un amant
Tout est charmant.
L'espoir nourrit ses feux; sa chaîne est belle;
Il se fait un plaisir de son tourment.

LE CHOEUR.

Pour un amant, etc.

UN DES ÉTHIOPIENS.

Heureux un cœur qu'amour appelle!
Malheureux, s'il tarde un moment!

LE CHOEUR.

Pour un amant, etc.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change, et représente les lieux préparés pour les noces de Persée et d'Andromede.

SCENE PREMIERE.

MEROPE.

O MORT! venez finir mon destin déplorable.
Ma rivale jouit d'un sort trop favorable,
Et je souffrirois trop, si je ne mourois pas.
Son bonheur m'a rendu le jour insupportable;
La nuit affreuse du trépas
Me paroît moins épouvantable.
O mort! venez finir mon destin déplorable.
Hélas! funeste mort, hélas!
Pour les cœurs fortunés vous êtes effroyable;
Mais vos horreurs ont des appas
Pour un cœur que l'amour a rendu misérable.
O mort! venez finir mon destin déplorable.

SCENE II.

PHINÉE, MEROPE.

PHINÉE.

Ce n'est point à des pleurs qu'il faut avoir recours.

Junon veut qu'aujourd'hui je me venge avec elle.
Iris, de son vouloir l'interprete fidelle,
Vient, par son ordre exprès, de m'offrir son secours.

MÉROPE.

Du secours de Junon que faut-il qu'on espere?
Persée a triomphé deux fois de son courroux.

PHINÉE.

Que ne pourra point sa colere
Unie à mon transport jaloux?
Heureux qui peut goûter une douce vengeance!
C'est l'unique espérance
Des malheureux amants.
Pour servir ma fureur on s'arme en diligence.
Mon rival n'aura pas mon bien pour récompense;
S'il triomphe de moi, c'est pour peu de moments.
C'est en vain qu'Andromede a trahi ma constance;
L'Amour est avec eux en vain d'intelligence;
Je briserai ses nœuds charmants.
L'Hymen me livrera l'ingrate qui m'offense;
Elle a vu ma douleur avec indifférence:
Je veux être insensible à ses gémissements;
Et, si je ne puis voir son cœur en ma puissance,
Je jouirai de ses tourments.
Heureux qui peut goûter une douce vengeance, etc.!
Il faut nous éloigner du peuple qui s'avance;
Ce superbe appareil, ces riches ornements,
Tout ici de ma rage accroît la violence:
Allons hâter l'éclat de nos ressentiments.

MÉROPE ET PHINÉE.

Heureux qui peut goûter une douce vengeance, etc.!

(Ils sortent.)

SCENE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE, ANDROMEDE LE GRAND-PRÊTRE DU DIEU HYMÉNÉE, SUITE DU GRAND-PRÊTRE, TROUPE DE COURTISANS DE CÉPHÉE, magnifiquement parés pour assister aux noces de Persée et d'Andromede.

LE GRAND-PRÊTRE.

Hymen! ô doux Hymen! sois propice à nos vœux;
Viens unir ces amants fideles,
Viens les rendre à jamais heureux.
Prends soin de conserver leurs ardeurs mutuelles;
Allume en leur faveur les plus beaux de tes feux:
Que leurs cœurs soient comblés de douceurs éternelles;
Qu'ils soient toujours contents et toujours amoureux.
Charmant hymen, que tes chaînes sont belles,
Lorsque l'amour en a formé les nœuds!
Hymen! ô doux Hymen! sois propice à nos vœux, etc.
(le chœur répete les trois derniers vers.)

(Les cérémonies du mariage de Persée et d'Andromede, que le grand-Prêtre de l'Hyménée et sa suite veulent commencer, sont interrompues par Mérope.)

SCENE IV.

MEROPE, ET LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

MÉROPE.

Persée, il n'est plus temps de garder le silence:

J'avois cru vouloir votre mort;
Mais mon cœur avec vous est trop d'intelligence,
Et, prête à me venger, je ressens un transport
Cent fois plus pressant et plus fort
Que le transport de la vengeance.
Votre rival approche, il en veut à vos jours:
Mille ennemis vous environnent.
Evitez leur fureur, servez-vous du secours
Que les dieux propices vous donnent.
Volez, et sauvez-vous par le milieu des airs;
Vous ne trouverez plus d'autres chemins ouverts.

PERSÉE.

Armons-nous; punissons l'audace des rebelles.

MÉROPE.

Sauvez-vous; profitez de mes avis fideles:
C'est à fuir seulement que vous devez songer.

PERSÉE.

Si les dieux m'ont prêté des ailes,
Ce n'est pas pour fuir le danger.

SCENE V.

PHINÉE, SUITE DE PHINÉE, ET LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

PHINÉE ET SA SUITE.

Persée, il faut périr; meurs, et laisse Andromede
Au pouvoir d'un heureux rival!

CÉPHÉE, PERSÉE, ET LEUR SUITE.

Perfides! recevez le châtiment fatal
De la fureur qui vous possede!

TOUS LES COMBATTANTS.

Cédez, cédez à notre effort;
Vous n'éviterez pas la mort.

(Persée, Céphée, et leur suite poursuivent Phinée et sa suite.)

CASSIOPE ET ANDROMEDE.

Quelles horreurs! quelles alarmes!
Dieux! soyez touchés de mes larmes!

TOUS LES COMBATTANTS.

Cédez, cédez à notre effort, etc.

(les combattants s'éloignent.)

SCENE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE.

CÉPHÉE, à Cassiope.

Le soin de vous défendre en ces lieux me rappelle.
Craignez tout d'un peuple rebelle;
Quel sang n'ose-t-il point verser?
Un trait, que sur Persée on a voulu lancer,
A frappé votre sœur d'une atteinte mortelle.
Junon, implacable pour nous,
Anime les mutins de son fatal courroux.
Leur rage croît, leur nombre augmente:
Persée en vain toujours combat avec chaleur.
Que servent les efforts qu'il tente?
Le nombre tôt ou tard accable la valeur.

SCENE VII.

PERSÉE, SUITE DE PERSÉE; PHINÉE, SUITE DE PHINÉE, ET LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

PHINÉE ET SA SUITE.

Qu'il n'échappe pas, qu'il périsse,
Cet étranger audacieux
Qui prétend régner en ces lieux!

CÉPHÉE, CASSIOPE ET ANDROMEDE.

Ciel! ô ciel! soyez-nous propice!

PHINÉE ET SA SUITE.

Qu'il n'échappe pas, qu'il périsse!

CÉPHÉE, CASSIOPE ET ANDROMEDE.

Défendez-nous, ô justes dieux!

PERSÉE, à ceux de son parti.

Ne craignez rien; fermez les yeux,
Je vais punir leur injustice.

(Persée pétrifie Phinée et sa suite, en leur montrant la tête de Méduse.)

PERSÉE.

Voyez leur funeste supplice.

CÉPHÉE, CASSIOPE ET ANDROMEDE.

Quel prodige! quel changement!

PERSÉE.

La tête de Méduse a fait leur châtiment...
Cessons de redouter la fortune cruelle;
Le ciel nous promet d'heureux jours;
Vénus vient à notre secours;
Elle amene l'Amour et l'Hymen avec elle.

(le palais de Vénus descend.)

SCENE VIII.

VENUS, L'AMOUR, L'HYMÉNÉE, CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, LES GRACES, LES AMOURS, ET LES JEUX; TROUPE DE COURTISANS DE CÉPHÉE, TROUPE D'ÉTHIOPIENS ET D'ÉTHIOPIENNES.

VÉNUS.

Mortels, vivez en paix; vos malheurs sont finis.
Jupiter vous protége en faveur de son fils;
A ce dieu si puissant tous les dieux veulent plaire,

Et Junon même enfin appaise sa colere.
Cassiope, Céphée, et vous, heureux époux,
Prenez place au ciel avec nous.
Les souverains destins ordonnent
Que des feux éclatants toujours vous environnent.

(Céphée, Cassiope, Persée, et Andromede, sont élevés dans le ciel, et des étoiles brillantes les environnent.)

VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMÉNÉE, ET LES CHOEURS.

Héros victorieux, Andromede est à vous;
Votre valeur et l'Hymen vous la donnent:
La gloire et l'Amour vous couronnent;
Fut-il jamais un triomphe plus doux?
Héros victorieux, Andromede est à vous.

(Les courtisans de Céphée, les Éthiopiens et les Éthiopiennes témoignent leur joie par leurs danses.)

FIN DE PERSÉE.

AMADIS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES.

1684.

ACTEURS DU PROLOGUE.

ALQUIF, célébre enchanteur, époux d'Urgande.
URGANDE, célebre enchanteresse, épouse d'Alquif.
Suivants d'Alquif.
Suivantes d'Urgande.
Troupe d'Amours et de Jeux.

PROLOGUE.

Le théâtre représente les lieux qu'Alquif et Urgande ont choisis pour y demeurer enchantés et assoupis avec leur suite. Un éclair et un coup de tonnerre commencent à dissiper l'assoupissement d'Alquif, d'Urgande, et de leur suite.

ALQUIF, ET URGANDE, ensemble, sous un riche pavillon.

Ah! j'entends un bruit qui nous presse
De nous rassembler tous :
Le charme cesse;
Eveillons-nous.

(Les suivants d'Alquif et les suivantes d'Urgande s'éveillent, et répetent les deux derniers vers.)

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

Esprits empressés à nous plaire,
Vous qui veillez ici pour notre sûreté,
Votre soin n'est plus nécessaire;
Vous pouvez désormais partir en liberté.

Que le ciel annonce à la terre
La fin de cet enchantement :
Brillants éclairs, bruyant tonnerre,
Marquez avec éclat ce bienheureux moment.

(le chœur répete les quatre derniers vers.)

(Les statues qui soutiennent le pavillon l'emportent en volant au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs. Les suivants d'Alquif et les suivantes d'Urgande se réjouissent de n'être plus enchantés, et une partie d'entre eux en témoigne sa joie en dansant.)

UNE DES SUIVANTES D'URGANDE.

Les plaisirs nous suivront désormais;
Nous allons voir nos desirs satisfaits.
Vivons sans alarmes;
Vivons tous en paix.
Revenez, reprenez tous vos charmes;
Jeux innocents, revenez pour jamais.
Il est temps que l'aurore vermeille
Cede au soleil qui marche sur ses pas:
Tout brille ici-bas.
Il est temps que chacun se réveille;
L'Amour ne dort pas;
Tout sent ses appas.
L'aimable Zéphire
Pour Flore soupire:
Dans un si beau jour
Tout parle d'amour.

URGANDE.

Lorsqu'Amadis périt, une douleur profonde
Nous fit retirer dans ces lieux.
Un charme assoupissant devoit fermer nos yeux
Jusqu'au temps fortuné que le destin du monde
Dépendroit d'un héros encor plus glorieux.

ALQUIF.

Ce héros triomphant veut que tout soit tranquille:
En vain mille envieux s'arment de toutes parts;
D'un mot, d'un seul de ses regards,
Il sait rendre, à son gré, leur fureur inutile.

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

C'est à lui d'enseigner
Aux maîtres de la terre
Le grand art de la guerre:
C'est à lui d'enseigner
Le grand art de régner.

URGANDE.

Retirons Amadis de la nuit éternelle:

Le ciel nous le permet; un sort nouveau l'appelle
Où son sang régnoit autrefois.

ALQUIF.

Nous ne saurions choisir de demeure plus belle.
Allons être témoins de la gloire immortelle
D'un roi, l'étonnement des rois,
Et des plus grands héros le plus parfait modele.

URGANDE ET ALQUIF, ensemble.

Tout l'univers admire ses exploits;
Allons vivre heureux sous ses lois.

(le chœur répete les deux derniers vers.)

(on danse.)

UNE DES SUIVANTES D'URGANDE ET LE CHOEUR, ensemble.

Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mene;
Tout doit sentir son aimable ardeur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.
Malgré nos soins, l'Amour nous enchaîne;
On ne peut fuir ce charmant vainqueur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

Volez, tendres Amours, Amadis va revivre;
Son grand cœur est fait pour vous suivre.
Volez, volez, aimables Jeux;
Conduisez Amadis en des climats heureux.

(le chœur répete les deux derniers vers.)

(les Amours et les Jeux paroissent, et s'envolent pour précéder les pas d'Amadis.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

AMADIS, fils du roi Périon de Gaule.
ORIANE, fille de Lisnart, roi de la Grande-Bretagne.
FLORESTAN, fils naturel du roi Périon de Gaule.
CORISANDE, souveraine de Gravesande.
TROUPE DE CHEVALIERS, combattants dans les jeux à l'honneur d'Oriane.
ARCALAUS, Chevalier enchanteur, frere d'Arcabonne et d'Ardan Canile.
ARCABONNE, enchanteresse, sœur d'Arcalaus et d'Ardan Canile.
TROUPE DE SUIVANTS ET DE SUIVANTES D'ARCALAUS.
TROUPE DE DÉMONS, sous la figure de monstres terribles, de nymphes agréables, de bergers, et de bergeres.
TROUPE DE CAPTIFS.
TROUPE DE CAPTIVES.
TROUPE DE GEOLIERS.
DÉMONS VOLANTS, qui conduisent Arcabonne.
L'OMBRE D'ARDAN CANILE.
URGANDE, célebre enchanteresse, amie d'Amadis.
TROUPE DE SUIVANTES D'URGANDE.
TROUPE DE DÉMONS INFERNAUX.
TROUPE DE DÉMONS DE L'AIR.
TROUPE DE HÉROS ET D'HÉROÏNES, enchantés dans la chambre défendue du palais d'Apollidon.

AMADIS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais du roi Lisnart, pere d'Oriane.

SCENE PREMIERE.

AMADIS, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Je reviens dans ces lieux pour y voir ce que j'aime;
Chaque moment est cher pour moi;
Mais au sang qui nous joint je sens ce que je doi;
Je ne puis vous laisser, sans une peine extrême,
Dans la douleur où je vous voi.
Le grand cœur d'Amadis doit être inébranlable:
Quel malheur peut troubler un héros indomtable,
Vainqueur des fiers tyrans et des monstres affreux?

AMADIS.

J'aime, hélas! c'est assez pour être malheureux.

FLORESTAN.

Sans cesse vous volez de victoire en victoire;
Votre grand nom s'étend aussi loin que le jour:
Si vous vous plaignez de l'amour,
Consolez-vous avec la gloire.

AMADIS.

Ah! que l'amour paroît charmant!
Mais, hélas! il n'est point de plus cruel tourment.
Que je trouvois d'appas dans ma naissante flamme!
Que j'aimois à former un tendre engagement!
Ah! je paîrai bien chèrement
Les trompenses douceurs qui séduisoient mon ame.
Ah! que l'amour paroît charmant!
Mais, hélas! il n'est point de plus cruel tourment.
J'ai choisi la Gloire pour guide;
J'ai prétendu marcher sur les traces d'Alcide:
Heureux si j'avois évité
Le charme trop fatal dont il fut enchanté!
Son cœur n'eut que trop de tendresse,
Je suis tombé dans son malheur;
J'ai mal imité sa valeur,
J'imite trop bien sa foiblesse.
J'aime Oriane, hélas! je l'aime sans espoir.

FLORESTAN.

Elle dépend d'un pere; elle suit son devoir.

AMADIS.

Oriane m'aimoit; je l'aimois sans alarmes.

FLORESTAN.

Que vous peut-elle offrir que d'inutiles larmes?
L'empereur des Romains sur son trône l'attend.

AMADIS.

Je pourrois l'obtenir par la force des armes,
Si son amour étoit constant;
Et je croyois son cœur à l'épreuve des charmes
Du trône le plus éclatant.
Fut-il jamais amant plus fidele et plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?
La beauté dont je suis la loi
Me bannit pour jamais sans me vouloir entendre:
Hélas! est-ce le prix que je devois attendre
De mon amour et de ma foi?

Fut-il jamais amant plus fidele et plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?

FLORESTAN.

Quand on est aimé comme on aime,
C'est une trahison que de se dégager;
Mais c'est une foiblesse extrême
D'aimer une inconstante et de ne pas changer.
Vous serez plus heureux dans une amour nouvelle.

AMADIS.

Oriane, ingrate et cruelle,
M'accable de mortels ennuis;
Mais j'ai juré de conserver pour elle
Une amour éternelle,
Tout infortuné que je suis.
J'aime mieux être encor malheureux qu'infidele.
C'est trop vous arrêter; allez, suivez l'amour.
Corisande en ces lieux attend votre retour.

FLORESTAN.

Vous puis-je abandonner à votre inquiétude?

AMADIS.

Un amour malheureux cherche la solitude.
(il sort.)

SCENE II.

CORISANDE, FLORESTAN.

CORISANDE.

Florestan!

FLORESTAN.

Corisande!

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

O bienheureux moment
Qui finis mon cruel tourment!

Après la rigueur extrême
D'un fatal éloignement,
Que c'est un plaisir charmant
De revoir ce que l'on aime!

FLORESTAN.

Il faut unir votre cœur et le mien
D'un éternel lien.

CORISANDE.

Venez régner aux lieux où je commande.

FLORESTAN.

Aimons-nous, belle Corisande,
Et comptons la grandeur pour rien.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Vous êtes le seul bien
Que mon amour demande.

CORISANDE.

Que ne puis-je arrêter l'ardeur
Qui vous porte à chercher les périls de la guerre?
Que ne vous puis-je offrir l'empire de la terre
Avec l'empire de mon cœur?

FLORESTAN.

Trop heureux que l'amour avec moi vous engage,
Trop heureux de porter vos fers,
J'estime plus cent fois un si doux esclavage
Que l'empire de l'univers.

CORISANDE.

Si votre cœur eût été bien sensible
Au tendre amour qui me tient sous sa loi,
Vous eût-il été possible
De vous éloigner de moi?

FLORESTAN.

Fils d'un roi dont le nom par-tout s'est fait connoître,
Et frere d'Amadis le plus grand des héros,
Pouvois-je demeurer dans un honteux repos?
Aurois-je démenti le sang qui m'a fait naître?
Pour mériter de plaire aux yeux qui m'ont charmé,

J'ai cherché tout l'éclat que donne la victoire :
Si j'avois moins aimé la gloire,
Vous ne m'auriez pas tant aimé.

CORISANDE.

La loi que fait l'amour doit être enfin suivie
Quand on a satisfait la gloire et le devoir.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

C'est ma plus chere envie
De vous aimer toute ma vie ;
C'est mon plus doux espoir
De vous aimer et de vous voir.

SCENE III.

ORIANE, FLORESTAN, CORISANDE.

CORISANDE, à Oriane.

Je revois Florestan ; je le revois fidele.

ORIANE.

Ah ! qu'il est beau d'aimer d'une amour éternelle !

FLORESTAN.

C'est en vain qu'Amadis vous aime constamment,
Et vous l'avez banni par une loi cruelle.

ORIANE.

Non, ne défendez point un si volage amant ;
Sa premiere amour est finie :
Il adore Briolanie.
Le confident de sa nouvelle ardeur
N'a que trop bien su m'en instruire ;
Il n'est plus permis à mon cœur
De se laisser séduire.

FLORESTAN.

Se peut-il qu'Amadis vous ait manqué de foi ?

ORIANE.

Ma rivale n'est que trop belle.

CORISANDE.

Etes-vous moins aimable qu'elle?

ORIANE.

Elle a l'avantage sur moi
D'être une conquête nouvelle.

FLORESTAN.

Amadis est saisi d'un mortel désespoir.

ORIANE.

Non, non; ce n'est qu'un artifice
Dont il couvre son injustice:
Il sera trop content de ne me jamais voir.

CORISANDE.

L'injustice seroit étrange
De vouloir ajouter la feinte au changement:
Au moins un grand cœur, quand il change,
Doit changer sans déguisement.

ORIANE.

L'ingrat, un peu plus tard, auroit changé sans crime.
Je vais devenir la victime
Du devoir qui regle mon sort.
L'inconstant n'a-t-il pu se faire un peu d'effort?
De lui-même bientôt son cœur alloit dépendre:
Eh! que n'attendoit-il mon hymen ou ma mort?
Il ne devoit plus guere attendre.

FLORESTAN.

Amadis punit les ingrats,
L'innocence opprimée a recours à son bras,
La justice trop foible à son secours l'appelle:
Jamais tant de vertu n'a si bien mérité
Une gloire immortelle.
Un héros ennemi de l'infidélité
Peut-il être amant infidele?

ORIANE.

L'éclat de tant de gloire avoit, jusqu'à ce jour,
Ebloui mon ame crédule.
Ah! les plus grands héros ne font pas grand scrupule

D'une infidélité d'amour.
Pourquoi me plaindre d'une offense
Qui met mon cœur en mon pouvoir?
Que je profite mal d'une heureuse inconstance,
Qui m'aide à suivre mon devoir... !
Juste dépit, brisez ma chaîne.
J'allois finir mes tristes jours,
Plutôt que de trahir de si belles amours;
Amadis les trahit sans peine.
Juste dépit, brisez ma chaîne;
C'est à vous seul que j'ai recours.
Hélas! vous m'agitez d'une colere vaine.
Que je me sens tremblante, inquiette, incertaine!
Que je suis foible encore avec votre secours!
Juste dépit, brisez ma chaîne.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Non, on ne sort pas aisément
D'un amoureux engagement.

ORIANE.

Malheureux qui s'engage
Avec un cœur volage!

ORIANE, FLORESTAN, ET CORISANDE, ensemble.

Trop heureux qui peut s'engager
Pour ne jamais changer.

CORISANDE.

Deux partis vont ici disputer la victoire;
Ces jeux guerriers se font à votre gloire.

ORIANE.

Que j'ai de peine à cacher mes ennuis!
Ne m'abandonnez pas dans le trouble où je suis.

SCENE IV.

ORIANE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPE DE COMBATTANTS, de deux différents partis.

(Les deux partis font divers combats, et les victorieux portent aux pieds d'Oriane les armes qu'ils ont gagnées.)

LE CHOEUR.

Belle princesse, que vos charmes
Ont enchanté de cœurs!
Vous forcez les plus fiers vainqueurs
A vous rendre les armes.
Les plus grands rois de l'univers
Font gloire de porter vos fers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change, et représente une forêt dont les arbres sont chargés de trophées; on y voit un pont et un pavillon au bout.

SCENE PREMIERE.

ARCABONNE.

Amour, que veux-tu de moi?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.
Non, ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne:
Je suis accoutumée à ressentir la haine;
Je ne veux inspirer que l'horreur et l'effroi.
Amour, que veux-tu de moi?
Mon ame auroit trop de peine
A suivre une douce loi;
C'est mon sort d'être inhumaine.
Amour, que veux-tu de moi?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.

SCENE II.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Ma sœur, qui peut causer votre sombre tristesse?

Le silence des bois sert à l'entretenir.

ARCABONNE.

Il faut avouer ma foiblesse
Pour commencer à m'en punir.
Un héros contre un monstre un jour prit ma défense ;
J'étois morte sans son secours.
Il ne voulut pour récompense
Que le plaisir secret d'avoir sauvé mes jours.
Je n'ai point su quel héros m'a servie :
Je m'informai de son nom vainement ;
Mais son casque tomba, je le vis un moment...
Ce moment fut fatal au reste de ma vie.
Cet inconnu si généreux
Ne me parut que trop aimable ;
Il m'en revient sans cesse une image agréable
Qui me plaît plus que je ne veux.
J'ai honte de mon trouble extrême :
Je fuis par-tout l'Amour ; je sens par-tout ses traits.
Je cherche en vain les paisibles forêts :
Hélas ! jusqu'au silence même,
Tout me parle de ce que j'aime.

ARCALAUS.

L'amour n'est qu'une vaine erreur ;
On n'en est point surpris quand on veut s'en défendre.
Est-ce à vous d'avoir un cœur tendre ?
Votre cœur tout entier n'est dû qu'à la fureur.

ARCABONNE.

Non, je ne connois plus mon cœur ;
L'Amour, qu'il a bravé, le réduit à se rendre ;
Tout barbare qu'il est, il se laisse surprendre
D'une douce langueur.
Non, je ne connois plus mon cœur.

ARCALAUS.

Délivrez-vous de l'esclavage
Où l'Amour vous engage.

Vous, qui savez commander aux enfers,
Ne sauriez-vous briser vos fers?

ARCABONNE.

Vous m'avez enseigné la science terrible
Des noirs enchantements qui font pâlir le jour;
Enseignez-moi, s'il est possible,
Le secret d'éviter les charmes de l'amour.

ARCALAUS.

Songez que notre sang nous demande vengeance.
Amadis l'a versé; sa valeur nous offense:
Le superbe Amadis a terminé le sort
Du redoutable Ardan, notre malheureux frere...

ARCABONNE.

Que le nom d'Amadis m'inspire de colere!
Quand pourrai-je goûter le plaisir de sa mort?

ARCALAUS.

Que j'aime à voir en vous ce généreux transport!

ARCALAUS ET ARCABONNE, ensemble.

Irritons notre barbarie;
Ecoutons notre sang qui crie:
Périsse l'ennemi qui nous ose outrager!
Ah! qu'il est doux de se venger!

ARCABONNE.

L'espoir de la vengeance aujourd'hui me console
De tout ce que l'amour m'a causé de tourments.
Hâtez-vous de livrer à mes ressentiments
L'ennemi qu'il faut que j'immole.

ARCALAUS.

Laissez-moi l'engager dans mes enchantements.

(Arcabonne se retire; Arcalaüs demeure dans la forêt, et aperçoit Amadis qui s'avance.)

SCENE III.

ARCALAUS.

Dans un piége fatal son mauvais sort l'amene...
Esprits malheureux et jaloux,
Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine,
Vous dont la fureur inhumaine
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux
Démons, préparez-vous
A seconder ma haine;
Démons, préparez-vous
A servir mon courroux.
(Arcalaüs se retire dans le pavillon qui est au bout du pont.)

SCENE IV.

AMADIS.

Bois épais, redouble ton ombre;
Tu ne saurois être assez sombre;
Tu ne peux trop cacher mon malheureux amour.
Je sens un désespoir dont l'horreur est extrême!
Je ne dois plus voir ce que j'aime,
Je ne veux plus souffrir le jour.

SCENE V.

CORISANDE, AMADIS.

CORISANDE, à part, sans voir Amadis.
O fortune cruelle,

Tu prends plaisir à me troubler !
Tu me flattois pour m'accabler
D'une peine mortelle.
O fortune cruelle !

AMADIS, à part, sans voir Corisande.

Ciel ! par un prompt trépas finissez ma douleur.

CORISANDE, à part.

Ciel ! par un prompt secours finissez mon malheur.

AMADIS ET CORISANDE, en même temps, mais à part, et sans se voir.

Hélas ! quels soupirs me répondent !
Hélas ! quels soupirs, quels regrets
Avec mes plaintes se confondent !
Hélas ! quels soupirs, quels regrets
Me répondent dans ces forêts !

CORISANDE, apercevant Amadis.

Que vois-je ? Amadis !

AMADIS.

Qui m'appelle ?

CORISANDE.

Par quel sort puis-je ici vous voir ?

AMADIS.

Vous voyez un amant fidele
Réduit au dernier désespoir.

CORISANDE.

Protégez la vertu, que l'injustice opprime ;
Secourez Florestan, même sang vous anime :
Il étoit, comme vous, l'appui des malheureux.
Je n'ai pu retenir son cœur trop généreux ;
Aux pleurs d'une inconnue il s'est laissé séduire.
La perfide a su le conduire
Dans des enchantements affreux.

AMADIS.

Pour l'aller secourir quel chemin faut-il prendre ?

CORISANDE.

A d'horribles dangers vous devez vous attendre.

AMADIS.

J'ai vu le danger sans effroi
Lorsque mes jours heureux étoient dignes d'envie ;
Puis-je craindre la mort dans un temps où la vie
N'est plus qu'un supplice pour moi?

CORISANDE.

Florestan est tombé dans un triste esclavage,
En voulant passer dans ces lieux.

AMADIS.

Allons.

SCENE VI.

AMADIS, CORISANDE, ARCALAUS ; SUIVANTS D'ARCALUS.

ARCALAUS, empêchant Amadis de passer sur le pont.

Arrête, audacieux!
Arrête! j'entreprends de garder ce passage.
Vois ces marques de mes exploits,
Vois combien de guerriers m'ont cédé la victoire ;
Joins un nouveau trophée à ceux que dans ces bois
J'ai fait élever à ma gloire.

AMADIS.

Cesse de m'arrêter ; ne force point mon bras
A tourner sur toi ma vengeance.

ARCALAUS.

Si tu cherches ton frere, il est en ma puissance.

CORISANDE.

Rendez-moi Florestan.

ARCALAUS, à ses suivants.

Allez, suivez ses pas...
(à Corisande.)
Suivez votre amant au trépas.
(Les suivants d'Arcalaüs emmenent Corisande.)

CORISANDE, à Amadis, en s'en allant.

Amadis, Amadis, notre unique espérance,
Ah! ne nous abandonnez pas.

SCENE VII.

AMADIS, ARCALAUS.

AMADIS.

Perfide! il faut que je punisse
Ta barbare injustice!

(Amadis combat contre Arcalaüs.)

ARCALAUS, en s'en allant.

Esprits infernaux, il est temps
De me donner le secours que j'attends.

(Il sort.)

SCENE VIII.

AMADIS, TROUPE DE DÉMONS INFERNAUX.

(Plusieurs Démons, sous la figure de monstres terribles, s'efforcent en vain d'étonner et d'arrêter Amadis; puis ils disparoissent.)

SCENE IX.

AMADIS, TROUPE DE DÉMONS ENCHANTEURS.

(Une troupe de Démons, sous la forme de Nymphes, de Bergers, et de Bergeres, vient enchanter Amadis.)

LE CHOEUR DES DÉMONS ENCHANTEURS.

Non, non, pour être invincible

On n'en est pas moins sensible.
Quel vainqueur a résisté
Au charme de la beauté ?

DEUX DÉMONS, sous la forme de Bergers.

Aimez, soupirez, cœurs fideles ;
L'Amour dans ces bois
Prend des forces nouvelles.
Heureux mille fois
Ceux qu'il tient sous ses lois !
Il fait disparoître
L'horreur des déserts ;
Tout le suit : c'est le maître
De tout l'univers ;
Quel empire doit être
Plus doux que ses fers ?

DEUX DÉMONS, sous la forme de Nymphes, et LE CHOEUR, ensemble.

Vous ne devez plus attendre
Rien qui trouble vos désirs :
Cédez aux plaisirs
Qui viennent vous surprendre ;
Cédez, il est temps de vous rendre ;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux ;
L'Amour est pour nous.
C'est en vain que l'on veut s'en défendre :
Cédez, il est temps de vous rendre ;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux.
C'est l'Amour qui doit prétendre
De savoir vous désarmer :
L'Amour doit former
Les chaînes d'un cœur tendre.
Cédez, il est tems de vous rendre ;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux ;

L'Amour est pour nous.
C'est en vain que l'on veut s'en défendre, etc.

(Amadis enchanté croit voir Oriane.)

AMADIS.

Est-ce vous, Oriane? ô ciel! est-il possible?
Votre cœur contre moi n'est-il plus irrité?
L'éclat de vos beaux yeux, dans ce bois écarté,
Chasse ce que l'enfer a formé de terrible.
Que vivre loin de vous est un supplice horrible!
Quel plaisir de vous voir! que j'en suis enchanté!
Disposez de ma vie et de ma liberté.

(Amadis met son épée aux pieds de la Nymphe qu'il prend pour Oriane, et la suit avec empressement.)

LE CHOEUR.

Non, non, pour être invincible
On n'en est pas moins sensible:
Quel vainqueur a résisté
Au charme de la beauté?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre change, et représente un vieux palais ruiné; on y voit le tombeau d'Ardan Canile, et plusieurs différents cachots.

SCENE PREMIERE.

FLORESTAN, enchaîné et enfermé dans un cachot; CORISANDE, enchaînée et enfermée dans un autre cachot; TROUPES DE CAPTIFS ET DE CAPTIVES, enfermés; TROUPE DE GEOLIERS.

LE CHOEUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

Ciel! finisssez nos peines.

CHOEUR DES GEOLIERS.

Vos clameurs seront vaines.

CHOEUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

Ciel! ô ciel! quel supplice, hélas!

CHOEUR DES GEOLIERS.

Le ciel ne vous écoute pas.

UN CAPTIF ET UNE CAPTIVE, ensemble.

Souffrirons-nous toujours ces rigueurs inhumaines?

UN DES GEOLIERS.

Vous ne sortirez de vos chaînes
Que par le secours du trépas.

FLORESTAN, à Corisande.

Que devient ce bonheur si rare
Dont l'Amour nous avoit flattés?

CORISANDE.

Sont-ce là les liens que l'Hymen nous prépare?

FLORESTAN.

Je ne sens que le poids des fers que vous portez.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Que devient ce bonheur si rare
Dont l'Amour nous avoit flattés?

UN DES CAPTIFS.

O mort! que vous êtes lente!
O mort! ô funeste mort!
Répondez à mon attente.
O mort! ô funeste mort!
Terminez mon triste sort.

UN AUTRE CAPTIF.

La mort, toujours cruelle,
Aime à trancher des jours heureux,
Et n'entend point les vœux
D'un infortuné qui l'appelle.

UN DES GEOLIERS.

Tel s'empresse d'appeler
La mort, quand elle est absente,
Qui commence de trembler
Sitôt qu'elle se présente.

LE CHOEUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

O mort! que vous êtes lente! etc.

SCENE II.

ARCABONNE, FLORESTAN, CORISANDE, TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES, ET DE GEOLIERS.

(Arcabonne, conduite et portée en l'air par des Démons, descend dans le palais ruiné.)

ARCABONNE.

Il est temps de finir votre plainte importune;
Sortez, traînez ici vos fers.

(Les geoliers ouvrent les cachots, et les captifs en sortent.)

LES CAPTIFS.

Contentez-vous des maux que nous avons soufferts;
Faites cesser notre infortune.

ARCABONNE.

Vous allez cesser de souffrir,
Malheureux! vous allez mourir.
Bientôt l'ennemi qui m'outrage
Sera remis en mon pouvoir;
Et plus je suis près de le voir,
Plus je sens augmenter ma rage.
Le sang ou l'amitié vous unit avec lui,
Vous périrez tous aujourd'hui.

LES CAPTIFS.

La mort est plus digne d'envie
Qu'une si déplorable vie.

ARCABONNE ET LES GEOLIERS, ensemble.

Vous allez cesser de souffrir,
Malheureux! vous allez mourir.

CORISANDE, à Florestan.

Florestan!

FLORESTAN.

Corisande!

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Quel sort pour nos tendres amours!

CORISANDE.

Faut-il que votre sang à mes yeux se répande!

FLORESTAN.

Faut-il voir ce que j'aime expirer sans secours!

CORISANDE.

Que le juste ciel vous défende,
C'est l'unique faveur qu'en mourant je demande.

FLORESTAN.

Non, non, le coup fatal qui doit trancher mes jours
N'est pas celui que j'appréhende.

CORISANDE.

Florestan!

FLORESTAN.

Corisande!

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Quel sort pour nos tendres amours!
(à Arcabonne.)
Cruelle! que votre colere
Se contente de m'immoler.

ARCABONNE.

Non; trop de sang ne peut couler,
Pour venger le sang de mon frere.
Consolez-vous dans vos tourments;
La mort n'est pas un mal si cruel qu'il le semble:
C'est unir deux amants
Que de les immoler ensemble.

CORISANDE, à Florestan.

Puisque le ciel ne permet pas
Que je vive avec vous dans un bonheur extrême,
Avec vous la mort même
A pour moi des appas:

La douceur de mourir avec ce que l'on aime
Dissipe l'horreur du trépas.

(Florestan et Corisande répètent ensemble les deux derniers vers.)

FLORESTAN.

Heureux, dans nos malheurs, que rien ne nous sépare !
Non pas même la mort barbare.

CORISANDE.

Portons un nœud si beau
Jusque dans le tombeau.

(Florestan et Corisande répètent ensemble ces deux derniers vers.)

ARCABONNE.

Ah ! c'est trop entendre
Un amour si tendre :
Vous m'importunez ;
Taisez-vous, infortunés !

LES CAPTIFS.

Quelle rigueur de nous contraindre
A souffrir sans nous plaindre !
O juste ciel ! vengez-nous.

LES GEOLIERS.

Infortunés, taisez-vous !

ARCABONNE.

Toi, qui dans ce tombeau n'es plus qu'un peu de cendre,
Et qui fus de la terre autrefois la terreur,
Reçois le sang que ma fureur
S'empresse de répandre...
Qu'entends-je ? quel gémissement
Sort de ce monument... ?
Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs : cessez de murmurer ;
Je punirai qui vous offense,
Par la plus cruelle vengeance
Que la rage puisse inspirer.

Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs : cessez de murmurer.

SCENE III.

L'OMBRE D'ARDAN CANILE, ARCABONNE, CORISANDE, FLORESTAN ; TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES, ET DE GEOLIERS.

L'OMBRE D'ARDAN CANILE, sortant de son tombeau, à Arcabonne.

Ah ! tu me trahis, malheureuse !

ARCABONNE.

J'ai juré d'achever une vengeance affreuse :
Voyez quelle est l'ardeur de mes ressentiments.

L'OMBRE.

Ah ! tu me trahis, malheureuse !
Ah ! tu vas trahir tes serments.
Je retombe ; le jour me blesse.
Tu me suivras dans peu de temps.
Pour te reprocher ta foiblesse,
C'est aux enfers que je t'attends.

ARCABONNE.

Non, rien n'arrêtera la fureur qui m'anime...
On vient me livrer ma victime.

(l'Ombre rentre dans le tombeau.)

SCENE IV.

AMADIS, enchaîné ; TROUPE DE SOLDATS qui gardent Amadis ; ARCABONNE, CORISANDE, FLORESTAN ; TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES, ET DE GEOLIERS.

ARCABONNE, à Amadis, s'approchant de lui le poignard levé.

Meurs... Que mes sens sont interdits !
O ciel ! que vois-je ? est-ce Amadis ?

AMADIS.

Je suis un malheureux qui n'ai plus d'autre envie
Que de trouver la fin de mon funeste sort.

ARCABONNE, à part.

Quoi ! l'ennemi dont j'ai juré la mort
Est le héros qui m'a sauvé la vie ?
Qu'est-ce que j'entreprends...? Un trépas inhumain
De mon libérateur seroit la récompense...?
(à Amadis.)
Non, une cruelle vengeance
Contre vos jours m'a fait armer en vain ;
Une juste reconnoissance
Me fait tomber les armes de la main.
Vivez, quittez vos fers ; ne craignez plus ma haine.
Quel prix vous puis-je offrir pour ce que je vous doi ?

AMADIS.

D'innocents malheureux ont trop souffert pour moi ;
Le seul prix que je veux, c'est de briser leur chaîne.

ARCABONNE, aux captifs et aux captives.

Allez en liberté goûter un doux repos ;
Rendez graces à ce héros.

(Arcabonne fait remettre en liberté Florestan, Corisande,

et les autres captifs et captives ; mais elle retient Amadis et l'emmene avec elle. Les geoliers et les soldats se retirent.)

SCENE V.

CORISANDE, FLORESTAN, TROUPES DE CAPTIFS ET DE CAPTIVES, remis en liberté.

(Les captifs et les captives se réjouissent de la liberté qui leur est rendue.)

FLORESTAN, CORISANDE, ET LE CHOEUR, ensemble.

Sortons d'esclavage ;
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté :
Notre liberté
Est le prix de son courage.
Sortons d'esclavage.
Amadis a surmonté
L'envie et la rage ;
Amadis a surmonté
L'enfer irrité.
Sortons d'esclavage,
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté :
Notre liberté
Est le prix de son courage.
Sortons d'esclavage.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre change, et représente une isle agréable.

SCENE PREMIERE.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Par mes enchantements Oriane est captive ;
Sa beauté causa nos malheurs :
Dans ces lieux, sans pitié, j'entends sa voix plaintive,
Et j'aime à voir couler ses pleurs.
Notre ennemi l'aimoit : il a tout fait pour elle ;
Il combattoit pour l'obtenir.

ARCABONNE.

Je viens de la voir ; qu'elle est belle !
Vous ne la sauriez trop punir.

ARCALAUS.

Ne permettons pas qu'elle ignore
La perte d'un amant dont son cœur est charmé :
Il faut qu'après la mort Amadis souffre encore
Dans ce qu'il a le plus aimé.
Aux regards d'Oriane exposez la victime
Qu'à nos ressentiments vous venez d'immoler.
Un soupir vous échappe ! et vous n'osez parler !
Est-ce par des soupirs que la haine s'exprime ?

ARCABONNE.

Que vous êtes heureux de n'avoir à songer

Qu'à haïr et qu'à nous venger !
Hélas ! dans notre ennemi même
J'ai trouvé l'inconnu que j'aime.

ARCALAUS.

Vous aimez Amadis ! il voit encor le jour !
Quoi ! sur votre vengeance un lâche amour l'emporte !

ARCABONNE.

La vengeance la plus forte
Est foible contre l'Amour.

ARCALAUS.

Quelle foiblesse est plus étrange ?
Notre ennemi mortel devient votre vainqueur !
Malgré tant de serments, votre perfide cœur
Du parti d'Amadis se range !
Parjure ! ah ! c'est de vous qu'il faut que je me venge.

ARCABONNE.

Je l'aime malgré moi, cet ennemi charmant :
Je n'en puis être aimée ! une autre a su lui plaire.
Je vous défie, avec votre colere,
D'inventer, pour mon châtiment,
Un plus cruel tourment !

ARCALAUS.

Pour augmenter votre supplice,
Il faut vous faire voir ces deux amants heureux ;
Avant que ma vengeance en fasse un sacrifice,
Il faut que l'hymen les unisse...

ARCABONNE.

Ah ! que plutôt cent fois ils périssent tous deux !

Entre l'amour et la haine cruelle
J'ai cru pouvoir me partager ;
Mais dans mon cœur l'amour est étranger,
Et la haine m'est naturelle.
(voyant approcher Oriane.)
Ma rivale gémit ; que ses maux me sont doux !

Pour punir ces amants, j'imagine une peine
Digne de ma fureur et de votre courroux :
C'est peu d'une mort inhumaine...

ARCALAUS.

Puis-je encor me fier à vous ?

ARCABONNE.

Fiez-vous à l'amour jaloux ;
Il est plus cruel que la haine.

(ils sortent.)

SCENE II.

ORIANE.

A qui pourrai-je avoir recours ?
C'est de vous, juste ciel ! que j'attends du secours.
Sur ces bords inconnus, un enchanteur barbare
Dispose de mes tristes jours :
L'enfer contre moi se déclare.
A qui pourrai-je avoir recours ?
C'est de vous, juste ciel ! que j'attends du secours.

Autrefois Amadis auroit pris ma défense ;
Mais l'inconstant m'oublie et suit une autre loi.
Pourquoi m'en souvenir ? pourquoi
N'oublier pas de lui jusqu'à son inconstance ?
Ici, loin de toute assistance,
Je tremble d'un mortel effroi.
Eh ! faut-il encor que je pense
A qui ne pense plus à moi ?

SCENE III.

ARCALAUS, ORIANE.

ARCALAUS.

Je vous entends, cessez de feindre ;
Plaignez-vous d'Amadis : je ne veux pas contraindre
Un si juste courroux.

ORIANE.

J'ai tant de sujets de m'en plaindre,
Que j'ai presque oublié de me plaindre de vous.
Non, ce n'est point ici son secours que j'implore;
Il est allé chercher la beauté qu'il adore,
Et je l'appellerois par des cris superflus.

ARCALAUS.

Lorsque vous le verrez, vous l'aimerez encore.

ORIANE.

Non, non, je ne le verrai plus :
Je dois trop le haïr pour renouer la chaîne
Dont il a dégagé son cœur.

ARCALAUS.

Si vous le haïssez, j'ai servi votre haine ;
A la fin j'ai vaincu ce superbe vainqueur.

ORIANE.

Vous, vainqueur d'Amadis ! non, il n'est pas possible
Qu'il ait cessé d'être invincible :
Tout cede à sa valeur, et vous la connoissez.

ARCALAUS.

Et c'est ainsi que vous le haïssez ?

ORIANE.

Je veux haïr toujours un amant si volage,
Et je me le suis bien promis ;
Mais ses plus cruels ennemis
Peuvent-ils s'empêcher d'admirer son courage ?

Non, rien ne peut être assez fort
Pour surmonter ce héros indomtable.

ARCALAUS.

Voyez si je me vante à tort
D'avoir vaincu ce vainqueur redoutable.
(Il sort, et Amadis, étendu sur ses armes ensanglantées, paroît mort.)

SCENE IV.

AMADIS, qui paroît mort, ORIANE

ORIANE, apercevant Amadis.

Que vois-je? ô spectacle effroyable!
O trop funeste sort!
Ciel! ô ciel! Amadis est mort!

Ma colere lui fut fatale;
J'eus tort de l'accuser de suivre un autre amour.
Que ne puis-je, en mourant, le rappeler au jour,
Dût-il vivre pour ma rivale!
Ciel, qui nous donnas ce héros,
Que ne prenois-tu sa défense
Contre l'infernale puissance?
L'univers a perdu l'honneur de son repos...
Pleure, gémis, foible innocence;
Pleure, hélas! tu n'as plus d'appui.
Tu vois expirer aujourd'hui
Ton unique espérance...
O trop funeste sort!
Ciel! ô ciel! Amadis est mort!
Il m'appelle, je vais le suivre:
Le sort qui nous rejoint m'est doux...
Amadis, je vivois pour vous;
Vous mourez, je ne puis plus vivre.
(Oriane tombe évanouie.)

SCENE V.

ARCALAUS, ARCABONNE, AMADIS, qui paroît mort; ORIANE, évanouie.

ARCALAUS ET ARCABONNE, ensemble.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir!

ARCABONNE.

Joignez votre fureur à ma rage inhumaine.
Il faut que ces amants reviv nt tour-à-tour,
Pour souffrir une affreuse peine.

ARCALAUS.

Il faut faire de leur amour
Le ministre de notre haine.

ARCALAUS ET ARCABONNE, ensemble.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir!

ARCABONNE.

Il faut qu'Amadis sorte
Du profond assoupissement
Où le tient notre enchantement,
Et qu'il pleure Oriane morte...
Mais pour eux contre nous quel pouvoir s'est armé?

ARCALAUS.

Qui peut conduire ici ce rocher enflammé?

SCENE VI.

(Un rocher environné de flammes s'approche. Les flammes se retirent, et laissent voir un vaisseau sous la figure d'un serpent, ce qui l'a fait appeler la grande serpente. Urgande et ses suivantes sortent de ce vaisseau.)

URGANDE, TROUPE DE SUIVANTES D'URGANDE, ARCALAUS, ARCABONNE, AMADIS, qui paroît mort; ORIANE, évanouie.

URGANDE.

Je soumets à mes lois l'enfer, la terre et l'onde :
Sans qu'on sache où je suis, je parcours tout le monde,
Et je connois des secrets que les cieux
N'ont jusqu'ici dévoilé qu'à mes yeux.
Mais j'arme seulement ma fatale puissance
Contre l'injuste violence.
J'ai soin de relever le mérite abattu,
Et je fais mon bonheur de servir la vertu...
Tremblez, tremblez, reconnoissez Urgande;
Tout obéit sitôt que je commande :
Barbares! laissez pour jamais
Ces fideles amants en paix.

(Urgande touche de sa baguette Arcalaüs et Arcabonne, qui restent sans mouvement.)

ARCALAUS ET ARCABONNE, ensemble.

Tout mon effort est inutile,
Je demeure immobile;
Je cede aux charmes trop puissants
Qui saisissent mes sens.

LES SUIVANTES D'URGANDE, ensemble.

Tremblez, tremblez, reconnoissez Urgande;
Tout obéit sitôt qu'elle commande :

Barbares ! laissez pour jamais
Ces fideles amants en paix.

(Les suivantes d'Urgande jettent des fleurs et répandent des parfums sur Amadis et Oriane pour commencer à dissiper l'enchantement dont ils sont saisis. Une partie de ces suivantes dansent, et les autres chantent.)

DEUX SUIVANTES D'URGANDE, ensemble.

Cœurs accablés de rigueurs inhumaines,
Ne cessez point d'espérer en aimant.
Il est fâcheux de porter des chaînes,
C'est un cruel tourment ;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

Il vient un jour où les craintes sont vaines ;
Un triste sort change dans un moment.
Il est fâcheux de porter des chaînes,
C'est un cruel tourment ;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

(Les suivantes d'Urgande emportent Amadis et Oriane dans le vaisseau de la grande serpente. Urgande, avant que d'y rentrer, touche une seconde fois de sa baguette Arcalaüs et Arcabonne, qui cessent d'être immobiles.)

URGANDE.

Il faut que de vos sens je vous rende l'usage ;
Perfides ! je vous livre à votre propre rage.

(Urgande rentre dans le vaisseau de la grande serpente, qui s'éloigne en se couvrant de flammes.)

SCENE VII.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Démons, soumis à nos lois,

Volez, venez nous défendre :
N'osez-vous rien entreprendre?
Méprisez-vous notre voix?
Hâtez-vous, c'est trop attendre.
Démons, soumis à nos lois,
Volez, venez nous défendre.

SCENE VIII.

TROUPE DE DÉMONS DES ENFERS, TROUPE DE DÉMONS DE L'AIR, ARCALAUS, ARCABONNE.

(Les démons des enfers sortent pour secourir Arcalaüs et Arcabonne. Les démons de l'air viennent combattre contre ceux des enfers, et les surmontent.)

ARCALAUS ET ARCABONNE, ensemble.

On brave notre vain pouvoir;
Tout est contraire à notre envie.
Nous perdons tout espoir,
Renonçons à la vie.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change, et représente le palais enchanté d'Apollidon, où l'on voit l'arc des loyaux amants, et la chambre défendue, dont la porte est fermée.

SCENE PREMIERE.

URGANDE, AMADIS.

URGANDE.

Apollidon, par un pouvoir magique,
Autrefois éleva ce palais magnifique.
Consolez-vous en des lieux si charmants ;
Vous devez y trouver la fin de vos tourments.

AMADIS.

Je ne puis ressentir les charmes
Du plus agréable séjour :
Non, rien ne plaît à des yeux que l'Amour
A condamnés à d'éternelles larmes.

URGANDE.

Oriane est ici ; rappelez votre espoir.

AMADIS.

Oriane !

URGANDE.

Vous l'allez voir.

AMADIS.

Je puis voir, par vos soins, la beauté que j'adore !

Voir Oriane...! hélas! c'est l'irriter encore.
Ah! que mon cœur se sent troubler!
Je tremble...

URGANDE.

Amadis peut trembler!

AMADIS.

Je suis inébranlable
Contre un ennemi redoutable
Dont il faut vaincre la fureur;
Mais contre la colere
De la beauté qui m'a su plaire,
Rien n'est si foible que mon cœur.

URGANDE.

Dissipez une crainte vaine;
Empressez-vous de voir Oriane en ces lieux.

AMADIS.

Je crains de mériter sa haine;
Elle m'a défendu de paroître à ses yeux.

URGANDE.

C'est porter trop loin la constance
Que d'obéir sans résistance
A de si dures lois,
Et quelquefois
L'Amour s'offense
De trop d'obéissance.

(elle se retire.)

SCENE II.

ORIANE, AMADIS.

ORIANE, à part, sans voir Amadis.

Fermez-vous pour jamais, mes yeux, mes tristes yeux:
Je perds ce que j'aime le mieux;
La clarté doit m'être ravie.

Hélas ! quelle rigueur de me rendre la vie,
Pour me faire sentir la perte que je fais !
Mes yeux, mes tristes yeux, fermez-vous pour jamais.

ORIANE ET AMADIS, ensemble, en se reconnoissant.

O ciel ! le puis-je croire ?

ORIANE.

Amadis, vous vivez !

AMADIS.

Vous plaignez mes malheurs !
Vos beaux yeux m'ont donné des pleurs !

ORIANE.

Vous vivez !

AMADIS.

Puis-je encor vivre en votre mémoire ?

AMADIS ET ORIANE, ensemble.

O ciel ! le puis-je croire ?

ORIANE.

Je vous aime constamment,
Malgré votre changement.
Dans une amour nouvelle
Vous pourrez trouver plus d'appas ;
Mais vous n'y trouverez pas
Un cœur plus fidele.

AMADIS.

Oriane, m'accusez-vous ?

ORIANE.

Briolanie a des charmes trop doux ;
Je n'empêcherai pas que votre amour la suive.

AMADIS.

Ah ! ne reprenez plus votre fatal courroux,
Si vous souhaitez que je vive.

ORIANE.

Vous aurez peu de peine à me désabuser :
Amadis, contre vous à regret je m'irrite ;
Le dépit que l'Amour excite
Ne demande qu'à s'appaiser.

AMADIS.

Faut-il que votre cœur se soit laissé surprendre
D'un soupçon qui nous coûte un si cruel tourment?

ORIANE.

C'est le défaut d'un cœur tendre
De s'alarmer aisément.

AMADIS ET ORIANE, ensemble.

Ma douleur eût été mortelle;
Hélas! j'allois y succomber.
Ah! gardons-nous de retomber
Dans une peine si cruelle!

ORIANE.

Tout vous a dit
Que je vous aime;
Mes larmes, ma douleur extrême,
Et jusqu'à mon dépit,
Tout vous a dit
Que je vous aime.

AMADIS.

Je vous promets
De n'éteindre jamais
Une flamme si belle;
Je vous promets
Une amour éternelle.

(Amadis et Oriane répetent ensemble ces derniers vers.)

SCENE III.

URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE.

Enfin vos cœurs sont réunis.

AMADIS.

Par votre heureux secours nos troubles sont finis.

URGANDE.

Il est aisé d'appaiser les querelles
Dont les amants fideles
Ne sont troublés que trop souvent :
L'amour chassé par la colere
Ne manque guere
De revenir plus fort qu'auparavant.

ORIANE.

Je désespere
D'un devoir sévere ;
Mon pere a fait un choix qui s'oppose à mes vœux.

URGANDE.

J'aurai soin d'obtenir l'aveu de votre pere.

AMADIS ET ORIANE, ensemble.

Que ne devons-nous pas à vos soins généreux ?

URGANDE.

Un si parfait amour mérite d'être heureux.
Il faut vous ôter tout ombrage ;
Les amants dans ces lieux, sous cet arc enchanté,
Trouvent le juste témoignage
De leur fidélité.

ORIANE.

Il me suffit de l'assurance
Qu'Amadis me donne en ce jour.

URGANDE.

Peut-on trop rassurer l'Amour... ?
Mais Florestan ici vient montrer sa constance.

SCENE IV.

FLORESTAN, CORISANDE, URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE, à Florestan.

Il est temps de vous arrêter.

FLORESTAN.

La valeur et l'amour doivent tout surmonter...

Où suis-je? d'où vient ce nuage?
Quel pouvoir arrête mes pas?
Mille et mille invisibles bras
Défendent ce passage.

URGANDE.

Soyez content de l'avantage
Qu'aucun autre avant vous n'ait pu passer si loin.

CORISANDE, à Florestan.

Je connois votre amour.

AMADIS, à Florestan.

L'univers est témoin
Des efforts de votre courage.

URGANDE, CORISANDE, AMADIS ET ORIANE, ensemble, à Florestan.

Epargnez-vous un inutile soin.

URGANDE, à Florestan.

Amadis va tenter l'aventure fatale;
Il doit l'achever aujourd'hui.
En amour, en valeur, nul autre ne l'égale;
C'est un sort assez beau de ne céder qu'à lui.

AMADIS.

Pour rendre tout possible à mon amour extrême,
Il suffit d'un regard de la beauté que j'aime.

URGANDE, ORIANE, FLORESTAN, ET CORISANDE, ensemble, à Amadis.

Héros favorisé des cieux,
Soyez toujours victorieux.
Amadis, votre amour fidele
Mérite une gloire immortelle.

(Un chœur de personnes invisibles répete ces quatre vers, pendant qu'Amadis passe sous l'arc des loyaux amants.)

URGANDE, à Oriane.

Suivez ce héros glorieux;
Vers la chambre enchantée avancez sans alarmes.

AMADIS, conduisant Oriane.

Venez en surmonter les charmes.
Quels charmes sont plus forts que ceux de vos beaux yeux?

SCENE V.

(La chambre défendue s'ouvre, et une troupe de héros et d'héroïnes, qu'Apollidon y avoit autrefois enchantés pour y attendre le plus fidele des amants et la plus parfaite des amantes, reçoit Amadis et Oriane, et les reconnoît dignes de cet honneur.)

URGANDE, AMADIS, ORIANE, FLORESTAN, CORISANDE; TROUPE DE HÉROS ET D'HÉROÏNES.

UNE DES HÉROÏNES.

Fideles cœurs, votre constance
Ne sera pas sans récompense;
Un sort heureux suit vos tourments:
A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amants.
Que les prix qu'il donne
Sont doux et charmants!

A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amants.

(Le grand chœur répete ces derniers vers.)

(Les héros et les héroïnes témoignent leur joie par des danses mêlées de chants.)

LE GRAND CHOEUR.

Chantons tous en ce jour
La gloire de l'Amour.
Gardez-vous bien de briser vos chaînes,
Vous qui souffrez de cruelles peines;
Ne cessez point d'être constants,
Et vous serez contents.

UN PETIT CHOEUR.

Nous devons suivre
Des lois qui doivent nous charmer;
Ce n'est pas vivre
Que vivre sans savoir aimer.

FLORESTAN, à Corisande.

Tout suit nos vœux,
Rien ne trouble notre vie;
Des plus beaux nœuds
Pour jamais l'Amour nous lie:
Je puis vivre pour vous;
Que mon bonheur est doux!

CORISANDE.

Il n'est plus temps de répandre des larmes;
Nous aimerons désormais sans alarmes.
Que de plaisirs, que de beaux jours
Vont s'offrir à nos amours!

LE GRAND CHOEUR.

Tout charme ici nos yeux;
Où peut-on être mieux?

LE PETIT CHOEUR.

Où peut-on être mieux
Que dans ces beaux lieux?

LE GRAND CHOEUR.

Les plus charmants plaisirs,
Suivront tous nos desirs.

LE PETIT CHOEUR.

Les parfaites douceurs
Sont pour les tendres cœurs.

UN DES HÉROS.

Jouissons à jamais
De la douce paix
Qui nous appelle;
Jouissons à jamais
De la douce paix
D'une amour fidelle.

LE GRAND CHOEUR.

C'est assez d'entreprendre
De faire un beau choix;
Il suffit qu'un cœur tendre
S'engage une fois.

CORISANDE.

Quel tourment, quand l'amour est extrême,
De trembler pour l'objet que l'on aime!
Quel plaisir de se voir hors d'un mortel danger!
Quand les maux sont finis, qu'il est doux d'y songer!

LE GRAND CHOEUR.

A la fin nous aimons sans rien craindre;
Ce n'est plus la saison de nous plaindre:
On fuiroit les Amours,
S'ils gémissoient toujours.

UN DES HÉROS ENCHANTÉS, FLORESTAN, ET CORISANDE, ensemble.

Un tendre amour ne plaît pas moins,
Lorsqu'il tourmente;
Plus un plaisir coûte de soins,
Plus il enchante.
Que le bonheur est charmant,

Après un long tourment!

LE GRAND CHOEUR.

Mille jeux innocents
Vont enchanter nos sens.

(Le petit chœur répete ces deux derniers vers.)

UN DES HÉROS ENCHANTÉS.

Amants inconstants, n'espérez pas
De jouir d'un sort si plein d'appas.

LE GRAND CHOEUR.

Loin de nous, infideles,
Fuyez loin de nous;
Ces demeures si belles
Ne sont pas pour vous.

CORISANDE.

Au milieu d'un tourment sans égal,
L'Amour sait plaire;
Il lui faut pardonner tout le mal
Qu'il nous veut faire.
Je n'ai point de regret aux pleurs que j'ai versés;
Le bonheur qui les suit les récompense assez.

LE GRAND CHOEUR.

Chantons tous en ce jour
La gloire de l'Amour.
Gardez-vous bien de briser vos chaînes,
Vous qui souffrez de cruelles peines;
Ne cessez point d'être constants,
Et vous serez contents.

FIN D'AMADIS.

ROLAND,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES.

1685.

ACTEURS DU PROLOGUE.

DEMOGORGON, roi des Fées, et le premier des Génies de la terre.

TROUPE DE FÉES.

TROUPE DE GÉNIES DE LA TERRE.

PROLOGUE.

Le théâtre représente le palais de Démogorgon. Démogorgon est sur son trône, accompagné d'une troupe de Génies et d'une troupe de Fées.

DÉMOGORGON; TROUPE DE FÉES, TROUPE DE GÉNIES DE LA TERRE.

DÉMOGORGON.

Le ciel, qui m'a fait votre roi,
Dans votre destin m'intéresse.
Je vous assemble ici pour calmer votre effroi:
Il est temps que les jeux chassent votre tristesse.
La Paix fuyoit au bruit des terribles combats;
Mais la voix du vainqueur la rappelle ici-bas.
La Guerre impitoyable et ses fureurs affreuses
Ne ravageront point vos retraites heureuses.
Tout cede au plus grand des héros :
En vain l'Envie et la Rage s'assemblent;
Il ne punit ses ennemis, qui tremblent,
Qu'en les condamnant au repos.

DÉMOGORGON, LA PRINCIPALE FÉE, ET LES CHOEURS DES GÉNIES ET DES FÉES, ensemble.

On n'entend plus le bruit des armes :
Doux Plaisirs, reprenez vos charmes;
Jeux innocents, venez vous rassembler;
Rien ne vous peut troubler.

(Les Fées témoignent leur joie en dansant et en chantant.)

LE CHOEUR DES FÉES.

Que la guerre est effroyable!
Quel bien est plus doux que la paix?

Peut-on trop chérir ses attraits?
Que son regne est aimable!
Qu'il dure à jamais.
Nous n'aurons que de beaux jours.
Que de jeux vont paroître!
Que nous verrons naître
De tendres amours!
Tout rit, tout enchante.
Chantons la paix charmante,
Chantons le sort heureux
Qui va combler nos vœux.
Chantons tous la paix charmante,
Chantons le sort heureux
Qui va combler nos vœux.

LA PRINCIPALE FÉE.

Au milieu d'une paix profonde,
Offrons des jeux nouveaux au héros glorieux
Qui prend soin du bonheur du monde.
Allons nous transformer pour paroître à ses yeux.

DÉMOGORGON.

Du célebre Roland renouvelons l'histoire.
La France lui donna le jour.
Montrons les erreurs où l'amour
Peut engager un cœur qui néglige la gloire.

DÉMOGORGON ET LA PRINCIPALE FÉE, ensemble.

Allons faire entendre nos voix
Sur les bords heureux de la Seine;
Allons faire entendre nos voix
Au vainqueur dont tout suit les lois.

DÉMOGORGON.

Il avoit mis aux fers la Discorde inhumaine:
En vain elle a rompu sa chaîne;
Il l'enchaîne encore une fois.

DÉMOGORGON, LA PRINCIPALE FÉE, ET LES CHOEURS, ensemble.

Allons faire entendre nos voix, etc.

(Les Génies et les Fées font un essai des danses et des chansons qu'ils veulent préparer.)

UNE FÉE, LES CHOEURS DES GÉNIES ET DES FÉES, ensemble.

C'est l'Amour qui nous menace ;
Que de cœurs sont en danger !
Quelques maux que l'Amour fasse,
On ne peut s'en dégager :
Il revient quand on le chasse ;
Il se plaît à se venger.
C'est l'Amour qui nous menace, etc.

DÉMOGORGON, LA PRINCIPALE FÉE, ET LES CHOEURS DES GÉNIES ET DES FÉES, ensemble.

Le vainqueur a contraint la Guerre
D'éteindre son flambeau :
Il rend le repos à la terre ;
Quel triomphe est plus beau ?

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

ROLAND, neveu de l'empereur Charlemagne, et le plus renommé des Paladins.
ANGELIQUE, reine du Catay.
THEMIRE, confidente d'Angélique.
SUIVANTS D'ANGÉLIQUE.
SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.
MEDOR, suivant d'un des rois africains.
ZILIANTE, prince des isles orientales.
TROUPE D'INSULAIRES DE LA SUITE DE ZILIANTE.
TROUPE D'AMOURS.
TROUPE DE SYRENES.
TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES.
TROUPE DE SYLVAINS.
TROUPE D'AMANTS ENCHANTÉS ET D'AMANTES ENCHANTÉES.
TROUPE DE PEUPLES DU CATAY, SUJETS D'ANGÉLIQUE.
ASTOLPHE, ami de Roland.
CORIDON, berger, amant de Bélise.
BELISE, bergere, amante de Coridon.
TERSANDRE, berger, pere de Bélise.
TROUPE DE BERGERS.
TROUPE DE BERGERES.
LOGISTILLE, l'une des plus puissantes Fées, et celle qui a la sagesse en partage.
TROUPE DE FÉES DE LA SUITE DE LOGISTILLE.
TROUPE D'OMBRES D'ANCIENS HÉROS.
LA GLOIRE.
SUITE DE LA GLOIRE.
LA TERREUR.
LA RENOMMÉE.

ROLAND,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE.

Ah! que mon cœur est agité!
L'amour y combat la fierté;
Je ne sais qui des deux l'emporte:
Quelquefois la fierté demeure la plus forte;
Quelquefois l'amour est vainqueur:
De moment en moment une guerre mortelle
Dans mon ame se renouvelle.
Quel trouble, hélas! quelle rigueur!
Funeste amour, fierté cruelle,
Ne cesserez-vous point de déchirer mon cœur?

SCENE II.

THEMIRE, ANGÉLIQUE.

THÉMIRE.

Vous avez peu d'impatience

De voir le riche don qu'on va vous présenter :
C'est un prix que Roland vous a fait apporter
Des rivages lointains où le jour prend naissance.
Pour vous par mille exploits il a su l'acheter.
Serez-vous sans reconnaissance?
Faut-il que tant d'amour ne puisse mériter
Qu'une éternelle indifférence ?

ANGÉLIQUE.

L'invincible Roland n'a que trop fait pour moi ;
Fais-moi ressouvenir de ce que je lui doi.

THÉMIRE.

Pourriez-vous oublier l'ardeur dont il vous aime?

ANGÉLIQUE.

Je songe, autant que je le puis,
A sa rare valeur, à son amour extrême ;
Mais, malgré tous mes soins, dans le trouble où je suis,
Je crains de m'oublier moi-même ;
Je crains que ma fierté ne succombe en ce jour.

THÉMIRE.

Aimez Roland à votre tour;
Il n'est point de climats où sa gloire ne vole :
Du moins la fierté se console
Quand la gloire l'oblige de céder à l'amour.
Roland renverse tout par l'effort de ses armes ;
Son bras sait affermir un trône chancelant.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! hélas ! que Médor a de charmes !
Ah ! que n'a-t-il la gloire de Roland.

THÉMIRE.

Médor?

ANGÉLIQUE.

Ma foiblesse t'étonne.
Ne me déguise rien ; parle, je te l'ordonne :
Représente à mon cœur la honte de son choix.

THÉMIRE.

Médor d'un sang obscur a reçu la lumiere.
Pourroit-il être aimé d'une reine si fiere ;
D'une reine qui sous ses lois
Ne voit qu'avec mépris les héros et les rois ?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur étoit tranquille, et croyoit toujours l'être,
Quand je trouvai Médor blessé, près de mourir :
La pitié, dans ce lieu champêtre,
M'arrêta pour le secourir.
Le prix de mon secours est le mal que j'endure ;
La pitié pour Médor a trop su m'attendrir.
Ma funeste langueur s'augmentoit à mesure
Qu'il guérissoit de sa blessure,
Et je suis en danger de ne jamais guérir.

THÉMIRE.

Eloignez de vos yeux ce qui peut trop vous plaire.

ANGÉLIQUE.

Ma gloire le demande, il faut la satisfaire :
Il faut bannir Médor... Bannir Médor, hélas !
C'est me condamner au trépas.
Il n'importe, il le faut; qu'il parte, qu'il me quitte.
(apercevant Médor.)
Il rêve; il tourne ici ses pas.
Que je suis interdite !
Ne m'abandonne pas.
(Angélique et Thémire se retirent.)

SCENE III.

MÉDOR.

Ah ! quel tourment
De garder, en aimant,

Un éternel silence !
Ah ! quel tourment
D'aimer sans espérance !
J'aime une reine, hélas ! par quel enchantement
Ai-je oublié son rang et ma naissance,
Et combien entre nous le sort met de distance?
Malheureux que je suis ! j'aime un objet charmant
Que tant de rois ont aimé vainement !
Je dois cacher un amour qui l'offense;
Il faut me faire à tout moment
Une cruelle violence.
Ah ! quel tourment, etc.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, MÉDOR.

MÉDOR, à Angélique.

De la part de Roland on vient jusqu'en ces lieux
Vous offrir un don précieux.
Il vous aime, il vous sert : son amour peut paroître;
Et, tout absent qu'il est, il vous le fait connoître.
Ses travaux, quels qu'ils soient, sont trop récompensés.
O trop heureux Roland !

ANGÉLIQUE.

Roland sera peut-être
Moins heureux que vous ne pensez.
Plus son amour éclate, et plus il m'importune :
J'ai honte de lui trop devoir.
Non, n'enviez point sa fortune.

MÉDOR.

Il est vrai qu'il n'a pas le plaisir de vous voir.

ANGÉLIQUE.

Je le fuis ; et, sans lui désormais, je n'aspire

Qu'à retourner dans mon empire.
Enfin, Médor, enfin je veux savoir
Si j'ai sur vous un absolu pouvoir.

MÉDOR.

Vous êtes de mon sort maîtresse souveraine.
Je servois un grand roi; j'avois suivi ses pas
Des rivages du Nil jusqu'aux bords de la Seine.
Il est mort en cherchant la gloire et les combats:
Sans vous j'allois le suivre au-delà du trépas.
Vous servir est ma seule envie,
J'en fais mon espoir le plus doux:
Vous m'avez conservé la vie;
Heureux si je la perds pour vous!

ANGÉLIQUE.

Médor, vous avez lieu de croire
Que je m'intéresse à vos jours.
J'en ai pris soin; le ciel a béni mon secours.
A la fin il est temps d'avoir soin de ma gloire.
Par pitié près de vous j'ai voulu demeurer,
Tandis que mon secours vous étoit nécessaire:
Ma pitié n'a plus rien à faire,
Il est temps de nous séparer.
Partez, Médor.

MÉDOR.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

MÉDOR.

Hélas! ai-je pu vous déplaire?

ANGÉLIQUE.

Non, non; je n'ai point de colere...
Laissons des discours superflus.
Partez.

MÉDOR.

Je ne vous verrai plus!

ANGÉLIQUE.

Choisissez où vous voulez vivre;
Je prendrai soin de votre sort.

MÉDOR.

Vous me défendez de vous suivre,
Je ne veux chercher que la mort.

ANGÉLIQUE.

Vivez, conservez mon ouvrage;
Songez que c'est me faire outrage
De voir vos jours avec mépris,
Après le soin que j'en ai pris.

MÉDOR.

Vous voulez que je vive, et votre arrêt me chasse!
Mes jours à vous servir ne sont pas réservés!
Eh! que voulez-vous que je fasse
De ces jours malheureux que vous m'avez sauvés?

ANGÉLIQUE.

Puissiez-vous loin de moi jouir d'un sort paisible!

MÉDOR.

Loin de vous! ciel! est-il possible?
Ah! falloit-il me secourir?
Que ne me laissiez-vous mourir?

ANGÉLIQUE.

Terminons des regrets qui pourroient trop s'étendre;
Ne me dites plus rien, je ne veux rien entendre:
Il est temps de nous séparer.
Partez, Médor.

MÉDOR.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

(Médor s'en va.)

SCENE V.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGÉLIQUE.

Je ne verrai plus ce que j'aime !
Conçois-tu bien l'effort extrême
Que, pour bannir Médor, je me fais aujourd'hui ?
Il part désespéré ; tu vois où je l'expose :
Il va mourir, j'en suis la cause ;
Je mourrai bientôt après lui.
Non, un trop tendre amour à ses jours m'intéresse :
Non, qu'il ne parte point : allons le rappeler...
Infortunée ! où veux-je aller ?
Je vais trahir ma gloire et montrer ma foiblesse.
Ciel ! quel est mon malheur !
S'il faut que l'amour me surmonte,
Je dois mourir de honte ;
S'il faut l'arracher de mon cœur,
Je mourrai de douleur.

THÉMIRE.

Le secours de l'absence
Est un puissant secours ;
C'est l'unique espérance
Des cœurs qui veulent fuir les funestes amours.

ANGÉLIQUE.

Le secours de l'absence
Est un cruel secours.
Ah ! quelle violence
De fuir incessamment ce qui charme toujours !

THÉMIRE ET ANGÉLIQUE, ensemble.

Le secours de l'absence
Est un { puissant / cruel } secours.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Médor pour jamais d'avec moi se sépare?
Devois-tu m'inspirer un dessein si barbare?
Thémire, j'ai suivi tes conseils rigoureux.
Fais revenir Médor : que rien ne te retienne;
Va, cours... Mais s'il revient...? N'importe, qu'il
revienne...
Attends... je veux.... hélas! sais-je ce que je veux?

THÉMIRE.

Voyez ces étrangers; contraignez-vous pour eux.

ANGÉLIQUE.

Ne puis-je en liberté soupirer et me plaindre?
Faudra-t-il toujours me contraindre?
Sans Médor, tout me semble affreux.
Va le voir, et du moins console un malheureux.

(Thémire sort.)

SCENE VI.

ZILIANTE, ANGÉLIQUE; TROUPE D'INSULAIRES ORIENTAUX.

ZILIANTE, présentant un bracelet à Angélique.

Au généreux Roland je dois ma délivrance;
D'un charme affreux sa valeur m'a sauvé:
Il n'a voulu de ma reconnoissance
Que ce présent, qu'il vous a réservé.
Je viens, pour vous l'offrir, du rivage où l'Aurore
Ouvre la barriere du jour.
Vous embrasez Roland d'un feu qui le dévore;
Mais qui peut voir la beauté qu'il adore,
Voit sans étonnement l'excès de son amour.
Triomphez, charmante reine,
Triomphez des plus grands cœurs :
Ce n'est qu'aux plus fameux vainqueurs

Qu'il est permis de porter votre chaîne.
Triomphez, charmante reine, etc.

LE CHOEUR DES INSULAIRES ORIENTAUX.

Triomphez, charmante reine, etc.

(Pendant que le chœur des insulaires chante ces derniers vers, et que Ziliante présente le bracelet à Angélique, d'autres insulaires dansent à la maniere de leur pays.)

DEUX INSULAIRES.

Dans nos climats
Sans chagrin on soupire;
L'Amour, dont nous suivons l'empire,
N'a que des appas.
Fuyons les belles
Cruelles;
Craignons leur pouvoir.
Que sert-il de les voir?
Ah! gardons-nous d'un amour sans espoir.
Quelle peine,
Quel tourment,
D'être amant
D'une inhumaine!
Si nous devenons amoureux,
Aimons pour être heureux.
Sans les amours,
On s'ennuiroit de vivre;
Mais nous devons cesser de suivre
Qui nous fuit toujours.
Fuyons les belles
Cruelles, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change, et représente la fontaine enchantée de l'Amour au milieu d'une forêt.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE; SUITE D'ANGÉLIQUE.

THÉMIRE.

Un charme dangereux dans ces bois vous attire;
Il faut en détourner vos pas.
L'Amour regne en ces lieux, évitez ses appas:
Heureux qui peut fuir son empire!

ANGÉLIQUE.

Je porte au fond du cœur mon funeste martyre.
Hélas! où puis-je aller? où puis-je fuir, hélas!
Où l'Amour ne me suive pas?
Ah! j'ai banni Médor; ma tristesse est mortelle:
Que ne le pressois-tu de me désobéir?

THÉMIRE.

Je devois vous être fidelle.

ANGÉLIQUE.

Pour empêcher ma mort n'osois-tu me trahir... ?
O fidélité trop cruelle...!
Le trouble de mon cœur ne peut plus se calmer:
Non, je n'espere plus de remede à mes peines.
Merlin, dans ces forêts, enchanta deux fontaines,
Dont l'une fait haïr, et l'autre fait aimer.

C'est la fontaine de la haine
Que je veux chercher en ce jour.
Hélas! que me sert-il de prendre un long détour?
Je m'égare en ces bois, et ma recherche est vaine:
Toujours un sort fatal malgré moi me ramene
A la fontaine de l'Amour.

THÉMIRE.

Vous devez vous guérir du mal qui vous possede;
N'ayez rien à vous reprocher.
Vous en trouverez le remede,
Si vous le voulez bien chercher.

ANGÉLIQUE.

Non, je ne cherche plus la fontaine terrible
Qui fait d'un tendre amour une haine inflexible:
C'est un secours cruel, je n'y puis recourir.
Je haïrois Médor...? Non, il n'est pas possible.
Par ce remede affreux je ne veux point guérir
Je consens plutôt à mourir.

THÉMIRE, UN SUIVANT ET UNE SUIVANTE D'ANGÉLIQUE, ensemble.

Non, on ne peut trop plaindre
Un cœur qui se laisse enflammer.
Ah! quel tourment d'aimer!
Que le feu d'amour est à craindre!
Qu'il est aisé de l'allumer!
Qu'il est mal-aisé de l'éteindre!
Non, on ne peut trop plaindre, etc.

ANGÉLIQUE.

Quelqu'un vient... C'est Roland!

THÉMIRE.

Ce guerrier invincible
Abandonne tout pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Il se flatte d'un vain espoir.
(montrant un anneau magique.)
Cet anneau, quand je veux, peut me rendre invisible.

SCENE II.

ROLAND, ANGÉLIQUE, THÉMIRE; SUITE D'ANGÉLIQUE.

ROLAND, à Angélique.

Belle Angélique, enfin je vous trouve en ces lieux...
(Angélique met son anneau magique dans sa bouche, et se rend invisible.)
Ciel! quel enchantement vous dérobe à mes yeux?
Angélique, charmante reine,
Mes cris font vainement retentir ces forêts.
Angélique, ingrate! inhumaine!
Quel plaisir trouvez-vous dans mes tristes regrets?
Angélique, ingrate! inhumaine!
Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine..?
(à Thémire.)
Quelle cruauté! quel mépris!
Tu sais ce que j'ai fait pour elle?
Tu connois mon amour fidele,
Et tu vois quel en est le prix!
Quelle cruauté! quel mépris!

THÉMIRE.

Peut-on vous mépriser sans crime?
La valeur vous a fait un mérite éclatant.
Si vous n'aviez jamais voulu que de l'estime,
Quel mortel seroit plus content!

ROLAND.

Que devient ma vertu? ma force est inutile.
Et que me sert-il aujourd'hui
D'avoir les dons du ciel qu'eut autrefois Achille?
Je laisse mon roi sans appui;
Il n'a plus désormais que Paris pour asile:
Les cruels Africains vont triompher de lui.

Je vois le sort affreux de ma triste patrie;
Elle est près de tomber sous de barbares lois:
J'entends sa gémissante voix;
Mais c'est vainement qu'elle crie,
Un malheureux amour m'enchante dans ces bois
Angélique..! En vain je l'appelle;
Elle est sans pitié, la cruelle!
Eh! pourquoi tant souffrir? pourquoi
N'aurai-je pas pitié de moi?
C'en est fait, et je veux que l'ingrate le sache;
C'en est fait, pour jamais mes liens sont rompus.
Non, je ne la chercherai plus;
C'est vainement qu'elle se cache:
Non, je ne veux plus voir sa fatale beauté;
Il ne m'en a que trop coûté!
Le dépit éteint ma flamme.
Heureuse la cruauté
Qui rend la paix à mon ame!
Heureuse la cruauté
Qui me rend la liberté!
Malheureux! je me flatte, et ma colere est vaine.
Lâche! ne puis-je rompre une honteuse chaîne?
Que je sens de troubles secrets!
Mon cœur suit, malgré moi, de funestes attraits;
Je cede au charme qui m'entraîne.
Angélique, ingrate! inhumaine! etc.

(il sort.)

SCENE III.

ANGELIQUE, THEMIRE, SUITE D'ANGÉLIQUE.

(Angélique, voyant Roland éloigné, ôte son anneau de sa bouche et se montre à Thémire.)

THÉMIRE, à part.
(à Angélique.)
Où dois-je aller..? Je vous revoi!

ANGÉLIQUE.
Je ne me cache pas pour toi.

THÉMIRE.
Roland vous cherche en vain dans ce lieu solitaire.

ANGÉLIQUE.
Mon cœur est engagé; Roland ne peut me plaire:
Quel espoir lui pourrois-je offrir?
Je le fuis par pitié. Je ne saurois mieux faire
Que de l'aider à se guérir....
Où peut être Médor? Le désespoir le presse.
Que ne puis-je le retrouver!
Au moins, j'y veux songer sans cesse.

THÉMIRE.
Votre cœur pour Roland devoit se réserver.

ANGÉLIQUE.
Parle-moi de Médor, ou laisse-moi rêver.
C'est l'Amour qui prend soin lui-même
D'embellir ces aimables lieux;
Mais je n'y vois pas ce que j'aime,
Rien n'y sauroit plaire à mes yeux.

SCENE IV.

MEDOR, ANGELIQUE, THEMIRE, SUITE D'ANGÉLIQUE.

MÉDOR, à part.

Agréables retraites,
L'Amour qui vous a faites
Vous destine aux amants contents.
Je trouble vos douceurs secrettes;
Mais, dans mon désespoir, mes plaintes indiscrettes
Ne vous troubleront pas long-temps!

ANGÉLIQUE, à Thémire.

C'est Médor que je viens d'entendre....
Ciel!

(elle veut aller à lui.)

THÉMIRE, l'arrêtant.

Quoi! vous le verrez?

ANGÉLIQUE.

Eh! puis-je m'en défendre?
C'est trop suivre un cruel devoir.
Je retrouve Médor, l'Amour veut me le rendre;
Je ne puis vivre sans le voir.

MÉDOR, à part.

Fontaine, qui d'une eau si pure
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure.
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs:
Ce que j'aime me fuit, et je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie et mes malheurs?
Ruisseaux, je vais mêler mon sang avec votre onde;

C'est trop peu d'y mêler mes pleurs.

(Médor tire son épée pour s'en frapper, et Angélique l'arrête.)

ANGÉLIQUE.

Vivez, Médor.

MÉDOR.

Reine adorable,
Vous avez trop de soin des jours d'un misérable.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi courez-vous au trépas?

MÉDOR.

C'est un supplice insupportable
De vivre et de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Je croyois que sur vous j'avois plus de puissance.

MÉDOR.

Hélas! si vous pouviez savoir
Jusqu'à quel point je vous offense!

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'offense tant que votre désespoir.

MÉDOR.

Je vivrai, si c'est votre envie....
Je vous vois, mon sort est trop doux;
Mais, s'il faut m'éloigner de vous,
Je ne réponds pas de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Prenez soin de vos jours, Médor, vous le devez;
Il m'en coûte assez cher de les avoir sauvés!
Ils me sont précieux, je vous l'ai fait connoître.

MÉDOR.

Généreuse reine, achevez;
Sans vous puis-je vivre?

ANGÉLIQUE.

Vivez
A quelque prix que ce puisse être.

MÉDOR.

O ciel ! qu'entends-je ?

ANGÉLIQUE.

Il n'est plus temps
Que nous craignions tous deux de nous en trop apprendre ;
Nous n'en disons que trop ; Médor, je vous entends,
Et je vous permets de m'entendre.

MÉDOR, se jetant à ses pieds.

A vos pieds....

ANGÉLIQUE.

Levez-vous. J'ai droit de faire un roi :
Je veux unir sous même loi
Votre destinée et la mienne.

MÉDOR.

Ah ! plus vous oubliez votre grandeur pour moi,
Plus il faut que je m'en souvienne !

ANGÉLIQUE.

Ma gloire murmure en ce jour :
Je vois mon sort trop au dessus du vôtre ;
Mais qui peut empêcher l'Amour
D'unir deux cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre?

MÉDOR, à part.

Témoins du désespoir dont mon cœur fut pressé,
Lieux où la mort fut mon unique attente,
Qui l'auroit dit, qui l'eût jamais pensé
Que vous seriez témoins du bonheur qui m'enchante?

SCENE V.

L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, TROUPE DE SYRENES, TROUPE DE DIEUX DES EAUX, TROUPE DE NYMPHES ET DE SYLVAINS, TROUPE D'AMANTS ENCHANTÉS ET D'AMANTES ENCHANTÉES, ANGÉLIQUE, MÉDOR, SUITE D'ANGÉLIQUE.

CHOEUR DES AMOURS, rangés autour de la fontaine d'Amour, à Angélique et à Médor.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHOEURS, ensemble.

Aimez-vous, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHOEURS, ensemble.

Aimons, aimons-nous.

CHOEUR DES AMOURS.

L'Amour vous appelle....
Que sa flamme est belle!
L'Amour vous appelle tous;
Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHOEURS, ensemble.

L'Amour nous appelle, etc.

CHOEUR DES AMOURS.

Il punit un cœur rebelle;
On n'évite point ses coups.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHOEURS, ensemble.

Quel bien est plus doux
Qu'un amour fidele?

CHOEUR DES AMOURS.

Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHOEURS, ensemble.

Aimons, aimons-nous, etc.

(Les amants enchantés et les amantes enchantées dansent autour de Médor et d'Angélique.

DEUX AMANTES ENCHANTÉES, ensemble.

Qui goûte de ces eaux ne peut plus se défendre
De suivre d'amoureuses lois.
Goutons-en mille et mille fois.
Quand on prend de l'Amour, on n'en sauroit trop prendre.

LE PETIT CHOEUR.

Que pour jamais un nœud charmant nous lie.

LE GRAND CHOEUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours....
Triste raison, nous fuyons ton secours.

LE PETIT CHOEUR.

O douce vie,
Digne d'envie!

LE GRAND CHOEUR.

O jours heureux! que l'on vous trouve courts!

LE PETIT CHOEUR.

Sans rien aimer comment peut-on vivre?

LE GRAND CHOEUR.

Que de Plaisirs, que de jeux vont nous suivre!

LE PETIT CHOEUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours;
Fermons nos cœurs à des flammes nouvelles.

LE GRAND CHOEUR.

Gardons-nous bien d'éteindre un feu si beau.

LE PETIT CHOEUR.

Vivons heureux dans des chaînes si belles.

LE GRAND CHOEUR.

Portons nos fers jusque dans le tombeau.

LE PETIT CHOEUR.

O douce vie,

Digne d'envie!

LE GRAND CHOEUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.

(Les amants enchantés et les amantes enchantées accompagnent en dansant Médor et Angélique; l'Amour et les Amours s'envolent, et leur servent de guides.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre change, et représente un port de mer.

SCENE PREMIERE.

MEDOR, THEMIRE.

MÉDOR.

Non, je n'entends vos conseils qu'avec peine.
Pour nuire à mon amour vous avez tout tenté.

THÉMIRE.

Vos jours sont en péril, ils sont chers à ma reine;
Ne doutez point de ma fidélité.
Roland est dans ces lieux : c'est un rival terrible;
Et votre perte est infaillible
Si vous vous exposez à son fatal courroux.

MÉDOR.

Un malheureux doit voir le trépas sans alarmes.

THÉMIRE.

Votre bonheur fera mille jaloux :
Une fiere beauté vous a rendu les armes;
Vos deux cœurs sont unis par les nœuds les plus doux.
Ah ! si la vie est sans appas pour vous,
Pour qui peut-elle avoir des charmes?
Regardez le glorieux sort
Que la reine avec vous partage.
Ses plus zélés sujets l'attendoient dans ce port;

Avant que d'en partir, son ordre les engage
A vous rendre un pompeux hommage :
Comme leur souverain, ils vont vous recevoir.

MÉDOR.

La reine m'a quitté ; Roland est avec elle.

THÉMIRE.

Il la verra fiere et cruelle.

MÉDOR.

N'importe, c'est toujours la voir ;
Mon inquiétude est mortelle.
Eh ! ne craint-elle point Roland au désespoir ?

THÉMIRE.

Elle le craint pour vous ; c'est son unique envie
De mettre, en l'éloignant, vos jours en sûreté.

MÉDOR.

S'il faut que ma félicité
Par mon rival me soit ravie,
C'est une cruauté
D'avoir soin de ma vie.

THÉMIRE.

De ces sombres chagrins il faut vous délivrer.

MÉDOR.

Je n'osois pas espérer
Le bien que l'Amour me donne;
Un si grand bonheur m'étonne,
Et j'ai peine à m'assurer
Qu'il puisse long-temps durer.

THÉMIRE.

Retirons-nous, Roland s'avance.
S'il a de votre amour la moindre connoissance,
Rien ne vous pourra secourir.

MÉDOR.

Je le veux observer, en dussé-je périr !

(Médor et Thémire se retirent à l'écart, et écoutent Roland et Angélique.

SCENE II.

ANGELIQUE, ROLAND.

ROLAND, à Angélique.

Faut-il encor que je vous aime?
Je dois rougir de ma foiblesse extrême.
Ingrate! vous en abusez:
Plus je vous sers, plus vous me méprisez.
Quelle honte à mon cœur d'être encor si fidele!
Pourquoi vous trouvé-je si belle?
Non, avec tant d'attraits, si charmants et si doux,
Vous ne méritez pas, cruelle!
L'amour que j'ai pour vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai point perdu la mémoire
De ce que je vous dois.
Vous seriez délivré du trouble où je vous vois
Si vous aviez voulu me croire.
Vous le savez, c'est malgré moi
Qu'un si grand cœur s'obstine à languir sous ma loi;
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre à la gloire.

ROLAND.

Ah! je ne sais que trop avec quelle rigueur
Vous punissez mon lâche cœur.
Votre mépris éclate; il n'est plus temps de feindre:
Tous les déguisements sont vains.
Je pardonne au mépris du reste des humains;
Je l'ai bien mérité, j'aurois tort de m'en plaindre.
J'abandonne ma gloire et la laisse ternir;
Je chéris le trait qui me blesse:
De mon égarement je ne puis revenir;
Mais vous causez ma foiblesse,

Est-ce à vous de m'en punir?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

ROLAND.

Dans ce soupir quelle part puis-je prendre?
Peut-être un soupir si tendre
S'adresse à quelque autre amant:
Me le faites-vous entendre
Pour redoubler mon tourment?
Inhumaine! ah! s'il est possible
Qu'au mépris d'un amour, qui n'eut jamais d'égal,
Pour un autre que moi vous deveniez sensible,
Tremblez pour mon heureux rival!
Dans vos yeux inquiets je lis mon infortune;
Ma présence vous importune:
Vous ne songez qu'à me quitter.

ANGÉLIQUE.

Si je voulois vous fuir, qui pourroit m'arrêter?
Je vous ai déja fait connoître
Qu'il m'est aisé de disparoître
Aux regards importuns que je veux éviter.

ROLAND.

Ah! du moins, laissez-moi le seul bien qui me reste!
Laissez-moi la douceur funeste
De voir de si charmants appas.
C'est sans espoir que je suivrai vos pas.
Vous ne serez jamais à mes vœux favorable:
Je vous verrai toujours impitoyable;
Mais le plus grand des maux est de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Que ne puis-je vous fuir encore!

ROLAND.

Pourquoi craindre qui vous adore?

ANGÉLIQUE.

Hélas! pourquoi m'aimez-vous tant?
Un héros indomtable

N'est que trop redoutable
Avec un amour si constant !

ROLAND.

Ciel ! ô ciel ! c'est pour moi qu'Angélique soupire !

ANGÉLIQUE.

Vous me contraignez d'en trop dire.

ROLAND.

Vous m'aimez !

ANGÉLIQUE.

Je ne puis l'avouer qu'à regret.
Votre constance est triomphante ;
N'en faites point un éclat indiscret :
Epargnez ma fierté mourante ;
Contentez-vous d'un triomphe secret.

ROLAND.

En des lieux écartés, dans une paix profonde,
Allons jouir du sort qui va combler nos vœux.
Que deux cœurs unis sont heureux
D'oublier le reste du monde !

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi renvoyer des peuples empressés
Dont nous serions embarrassés.
Attendez-moi plus loin ; j'irai par-tout vous suivre:
C'est pour vous seul que je veux vivre.

(Roland se retire.)

SCENE III.

MEDOR, ANGELIQUE, THEMIRE.

MÉDOR à Thémire.

Ah ! je souffre un tourment plus cruel que la mort !

THÉMIRE.

Où voulez-vous aller ? que pouvez-vous prétendre?

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi calmer son transport :
Vois si Roland ne peut pas nous entendre.
(Thémire s'en va du côté où Roland est passé.)

SCENE IV.

ANGELIQUE, MEDOR.

MÉDOR.

Se peut-il qu'à ses vœux vous ayez répondu ?

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous m'offenser, quand vous devez me plaindre ?
Pour éblouir Roland je suis réduite à feindre ;
Il le faut éloigner, ou vous êtes perdu.

MÉDOR.

Vous le suivrez..? Non, non, que plutôt je périsse !

ANGÉLIQUE.

Hélas ! tout le pouvoir humain
Contre lui s'armeroit en vain :
Ne nous armons que d'artifice.
Médor, je tremble pour vos jours ;
Ils sont dans un péril extrême.
A quoi n'a-t-on pas recours
Pour sauver ce que l'on aime ?

MÉDOR.

Roland va m'ôter
L'objet que j'adore ;
Qu'ai-je à redouter
Que de vivre encore ?

ANGÉLIQUE.

C'est à vous que mon cœur pour jamais s'est donné ;
Je ne rendrai Roland que trop infortuné :

L'Amour lui vendra cher une vaine espérance.

(Montrant son anneau magique.)

Je puis, par cet anneau, disparoître à ses yeux;
Bientôt vous me verrez, bientôt loin de ces lieux
Nos fideles amours seront en assurance.
Je veux mettre en vos mains ma suprême puissance.

MÉDOR ET ANGÉLIQUE, ensemble.

Je ne veux que votre cœur;
C'est l'unique empiré
Pour qui je soupire.
Je ne veux que votre cœur;
C'est assez pour mon bonheur.

MÉDOR.

Vous me quittez, et je demeure
Troublé du chagrin le plus noir;
Ma vie est attachée au plaisir de vous voir :
Ne vaut-il pas mieux que je meure
Par la main de Roland que par mon désespoir?

ANGÉLIQUE.

Vivez pour moi; qu'il vous souvienne
Que votre destinée est unie à la mienne:
Ma mort suivroit votre trépas.
Evitons un destin tragique;
Médor ne veut-il pas
Vivre pour Angélique?

MÉDOR.

Si je ne vivois pas pour vous,
Je ne pourrois souffrir la vie.

ANGÉLIQUE.

Vivons; l'Amour nous y convie.
Réservons-nous
Pour nous aimer, malgré l'envie;
Réservons-nous
Pour vivre heureux, loin des jaloux.
Je ne pourrois souffrir la vie,

Si je ne vivois pas pour vous.

ENSEMBLE.

Vivons, l'Amour nous y convie;
Réservons-nous
Pour un amour si doux.

SCENE V.

ANGELIQUE, MEDOR, TROUPE DE PEUPLES DU CATAY.

ANGÉLIQUE, à ses sujets.

Vous qui voulez faire paroître
Le zele ardent que vous avez pour moi,
Reconnoissez Médor pour votre maître;
Rendez hommage à votre roi.

(Elle sort.)

SCENE VI.

MEDOR, TROUPE DE PEUPLES DU CATAY.

(Les peuples du Catay rendent hommage à Médor; ils l'élevent sur un trône, et témoignent, par leurs chants et par leurs danses, la joie qu'ils ont de le reconnoître pour leur souverain.)

LE CHOEUR.

C'est Médor qu'une reine si belle
A choisi pour régner avec elle:
Est-il un mortel aujourd'hui
Plus heureux que lui?

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Malgré l'orgueil du grand nom de reine,

Elle se rend, et l'Amour l'enchaîne ;
De mille et mille amants son cœur s'étoit sauvé :
Pour l'aimable Médor il étoit réservé.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Trop heureux amant qui s'exempte
Des chagrins d'une ennuyeuse attente !
Que l'Amour pour Médor a fait d'aimables nœuds !
A peine est-il amant qu'il est amant heureux.

LE CHOEUR.

Ses rivaux n'ont plus rien à prétendre :
Que de plaintes se vont faire entendre !
Au premier bruit d'un choix si doux,
Que de rois seront jaloux !
Nous venons tous
Vous présenter notre hommage ;
Régner sur nous
Est votre moindre avantage.
L'Amour donne un bonheur qui vaut mieux mille fois
Que la pompe qui suit les plus superbes rois.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Angélique n'est plus insensible ;
Sa fierté se croyoit invincible :
Elle fuyoit l'Amour, et le fuiroit encor
Sans le charme puissant des regards de Médor.

LE CHOEUR.

Heureux Médor ! quelle gloire
D'avoir remporté
Une entiere victoire
Sur tant de fierté ?
Quel bonheur est plus rare !
Que vos feux sont beaux !
Que l'Amour vous prépare
De plaisirs nouveaux !
C'est pour vous que sont faits

Les plus doux de ses traits.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Un cœur si fier est à son tour
Sensible et tendre :
Médor l'obtient, quand son amour
N'osoit l'attendre ;
Mais un bonheur qu'on n'attend pas
N'en a que plus d'appas.

LE CHOEUR.

Vous portez une riche couronne ;
Un objet plein d'attraits vous la donne.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Qu'il est doux d'accorder l'amour et la grandeur !
Quand on peut les unir, c'est un parfait bonheur.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Tendres cœurs, puissiez-vous aimer tranquillement !
Il n'est point de sort plus charmant.

LE CHOEUR.

Que l'Amour en tous lieux vous enchante ;
Qu'à jamais votre ardeur soit constante :
Oubliez vos grandeurs plutôt que vos amours ;
Votre bonheur dépend de vous aimer toujours.
Aimez, régnez, en dépit de l'Envie ;
Goûtez les biens les plus doux de la vie :
La Fortune et l'Amour, la Gloire et les Plaisirs
Puissent-ils à jamais combler tous vos desirs !
Dans la paix, dans la guerre,
Dans tous les climats,
Jusqu'au bout de la terre,
Nous suivrons vos pas.
Puisse l'heureux Médor être un des plus grands rois !
Puisse-t-il rendre heureux ceux qui suivront ses lois !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre change, et représente une grotte au milieu d'un bocage.

SCENE PREMIERE.

ROLAND, ASTOLPHE.

ROLAND.

Va, ton soin m'importune; Astolphe, laisse-moi.

ASTOLPHE.

Quel charme vous retient dans ce lieu solitaire?

ROLAND.

Ami, je n'ai point pour toi
De secret, ni de mystere.
Angélique ne me fuit plus.
J'étois content de voir sa rigueur adoucie,
Quand nous avons trouvé le roi de Circassie
Et le superbe Ferragus.
Tous deux, jaloux de mon bonheur extrême,
M'ont abordé les armes à la main:
J'allois les en punir; mais la beauté que j'aime,
Par son anneau magique, a disparu soudain.
Mes rivaux l'ont suivie en vain;
Elle avoit eu soin de m'apprendre
Le chemin qu'elle vouloit prendre.
Nous nous sommes promis d'être à la fin du jour
A la fontaine de l'Amour.

Je suis venu trop tôt m'y rendre:
Je vais au-devant d'elle, ennuyé de l'attendre;
Je parcours les lieux d'alentour.
L'objet qui m'enchante
Ne m'a jamais tant charmé.
Que l'amour s'augmente
Par le plaisir d'être aimé!

ASTOLPHE.

Cet empire en vous seul a mis son espérance:
Si vous ne prenez sa défense,
Il tombera dans peu de temps
Sous une barbare puissance.
Songez que vous perdez de précieux instants.

ROLAND.

Je songe au bonheur que j'attends.

ASTOLPHE.

Venez couronner votre tête
Du laurier immortel qui vous est présenté.

ROLAND.

Je vois l'Amour qui s'apprête
A combler ma félicité;
Je vais jouir de la conquête
D'un cœur qui m'a tant coûté.

ASTOLPHE.

Le grand cœur de Roland n'est fait que pour la gloire;
Peut-il languir dans un honteux repos?
Triomphez de l'Amour; il n'est point de victoire
Qui montre mieux la vertu d'un héros.

ROLAND.

Lorsque des rigueurs inhumaines
Ont payé mon amour d'un si cruel tourment,
Je n'ai pu sortir de mes chaînes:
Puis-je me dégager d'un lien si charmant,
Quand je touche à l'heureux moment
Où je dois recevoir le prix de tant de peines?
Va, laisse-moi seul dans ces lieux.

Angélique, pour moi sensible,
Veut pour tout autre être invisible :
Va, ne l'empêche pas de paroître à mes yeux.
(Astolphe se retire.)

SCENE II.

ROLAND.

Ah ! j'attendrai long-temps, la nuit est loin encore.
Quoi ! le soleil veut-il luire toujours ?
Jaloux de mon bonheur, il prolonge son cours,
Pour retarder la beauté que j'adore.
O nuit ! favorisez mes desirs amoureux.
Pressez l'astre du jour de descendre dans l'onde ;
Déployez dans les airs vos voiles ténébreux :
Je ne troublerai plus, par mes cris douloureux,
Votre tranquillité profonde.
Le charmant objet de mes vœux
N'attend que vous pour rendre heureux
Le plus fidele amant du monde.
O nuit ! favorisez mes desirs amoureux...!
Que ces gazons sont verds ! que cette grotte est belle... !
(Il lit bas des vers écrits sur la grotte.)
(Après avoir lu.)
Ce que je lis m'apprend que l'Amour a conduit
Dans ce bocage, loin du bruit,
Deux amants qui brûloient d'une ardeur mutuelle.
J'espere qu'avec moi l'amour bientôt ici
Conduira la beauté que j'aime.
Enchantés d'un bonheur extrême,
Sur ces grottes bientôt nous écrirons aussi...
(Répétant haut ce qu'il a lu tout bas.)
« Beau lieu, doux asile

« De nos heureuses amours,
« Puissiez-vous être toujours
« Charmant et tranquille...! »
(Après avoir lu.)
Ces mots semblent tracés de la main d'Angélique...
(Il lit bas deux vers qu'Angélique a écrits.)
(Après avoir lu.)
Ciel ! c'est pour un autre que moi
Que son amour s'explique.
(Répétant haut ce qu'il a lu tout bas.)
« Angélique engage son cœur.
« Médor en est vainqueur...! »
(Après avoir lu.)
Elle m'auroit flatté d'une vaine espérance !
L'ingrate...! N'est-ce point un soupçon qui l'offense ?
Médor en est vainqueur...! Non, je n'ai point encor
Entendu parler de Médor.
Mon amour auroit lieu de prendre des alarmes
Si je trouvois ici le nom
De l'intrépide fils d'Aimon,
Ou d'un autre guerrier célebre par les armes.
Angélique n'a pas osé
Avouer de son cœur le véritable maître ;
Et je puis aisément connoître
Qu'elle parle de moi sous un nom supposé.
C'est pour moi seul qu'elle soupire ;
Elle me l'a trop dit, et j'en suis trop certain.
Lisons ces autres mots... Ils sont d'une autre main...
(Il lit bas deux vers que Médor a écrits.)
(Après avoir lu.)
Qu'ai-je lu...? ciel...! il faut relire...
(Répétant haut ce qu'il a lu tout bas.)
« Que Médor est heureux !
« Angélique a comblé ses vœux... »
(Après avoir lu.)
Ce Médor, quel qu'il soit, se donne ici la gloire

D'être l'heureux vainqueur d'un objet si charmant...
Angélique a comblé les vœux d'un autre amant !
Elle a pu me trahir...! Non, je ne le puis croire :
Non, non, quelque envieux a voulu, par ces mots,
Noircir l'objet que j'aime, et troubler mon repos...

(On entend un bruit de musettes.)

J'entends un bruit de musique champêtre.
Il faut chercher Angélique en ces lieux :
Au premier regard de ses yeux
Mes noirs soupçons vont disparoître.
Elle s'arrêtera peut-être
A voir danser, au son des chalumeaux,
Les bergers des prochains hameaux.

(Une troupe de bergers et de bergeres prend part à la joie de Coridon et de Bélise, qui doivent être mariés le lendemain, et s'approche de la grotte en dansant et en chantant. Roland n'aperçoit point Angélique, et va la chercher dans les lieux d'alentour.)

SCENE III.

CORIDON, BELISE, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

TOUS, ensemble.

Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?
Que l'Amour sous cet ombrage
Sait bientôt nous désarmer !
Sans effort il nous engage
Dans les nœuds qu'il veut former.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?
Que d'oiseaux sur ce feuillage !
Que leur chant nous doit charmer !

Nuit et jour, par leur ramage,
Leur amour veut s'exprimer.
Quand on vient dans ce bocage, etc.

UN BERGER ET UNE BERGERE, ensemble.

Vivez en paix,
Amants, soyez fideles,
Aimez-vous à jamais.
Vos ardeurs mutuelles
Combleront vos souhaits.
C'est un bonheur extrême
D'obtenir ce qu'on aime
Sans languir trop long-temps.
Soyez constants;
Aimez toujours de même;
Vivez toujours contents.
Que les amours sont belles
Quand elles sont nouvelles!
Quel bien a plus d'attraits?
Vivez en paix, etc.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma bergere.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon berger.

CORIDON.

Mon amour est sincere;
J'aimerai toujours ma bergere.

BÉLISE.

Mon cœur ne peut changer;
J'aimerai toujours mon berger.

CORIDON ET BÉLISE, ensemble.

Mon amour est sincere;
Mon cœur ne peut changer.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma bergere.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon berger.

(Roland n'ayant point trouvé Angélique, revient pour en demander des nouvelles aux Bergers.)

SCENE IV.

ROLAND, CORIDON, BELISE, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

CORIDON, à Bélise.

Angélique est reine, elle est belle;
Mais ses grandeurs ni ses appas
Ne me rendroient point infidele:
Je ne quitterois pas
Ma bergere pour elle.

BÉLISE.

Quand des riches pays arrosés de la Seine
Le charmant Médor seroit roi;
Quand il pourroit quitter Angélique pour moi,
Et me faire une grande reine,
Non, je ne voudrois pas encor
Quitter mon berger pour Médor.

ROLAND.

Que dites-vous ici de Médor, d'Angélique?

CORIDON.

Ce sont d'heureux amants dont l'histoire est publique
Dans tous les hameaux d'alentour.

BÉLISE.

Ils ont avec regret quitté ce beau séjour;
Ces arbres, ces rochers, cette grotte rustique,
Tout parle ici de leur amour.

ROLAND, à part.

Ah ! je succombe au tourment que j'endure.

CORIDON.

Reposez-vous sur ce lit de verdure.

BÉLISE.

Vous paroissez chagrin. Ecoutez à loisir
De ces heureux amants l'agréable aventure :
Vous l'entendrez avec plaisir.

(Roland, accablé de douleur, s'assied sur le gazon, et écoute avec inquiétude ce que Coridon et Bélise lui racontent.)

CORIDON, à Roland.

En des lieux où Médor mouroit sans assistance
Angélique adressa ses pas;
Elle sut se servir d'un art dont la puissance
Garantit Médor du trépas.

BÉLISE, à Roland.

D'un grand empire Angélique est maîtresse;
Elle est charmante ! elle avoit à son choix
Cent des plus riches rois.
Médor est sans biens, sans noblesse;
Mais Médor est si beau qu'elle l'a préféré
A cent rois qui pour elle ont en vain soupiré.

CORIDON, à Roland.

On ne peut s'aimer davantage ;
Jamais bonheur ne fut plus doux.

BÉLISE, à Roland.

Ils se sont donné devant nous
La foi de mariage.

CORIDON, à Roland.

Quand le festin fut prêt il fallut les chercher.

BÉLISE, à Roland.

Ils étoient enchantés dans ces belles retraites.

CORIDON, à Roland.

On eut peine à les arracher
De l'endroit charmant où vous êtes.

ROLAND, à part, se levant avec précipitation.

Où suis-je, juste ciel ! où suis-je, malheureux !

BÉLISE.

Demeurez, et voyez nos danses et nos jeux.

CORIDON, à Roland, en lui montrant Bélise.

On m'a promis cette belle bergere;
Honorez notre noce, on la fera demain.

ROLAND.

Où vont-ils, ces amants ?

BÉLISE.

Ils ont prié mon pere
De les conduire au port le plus prochain...
Le voici... Demeurez, si vous me voulez croire;
Vous apprendrez de lui le reste de l'histoire.

SCENE V.

TERSANDRE, ROLAND, CORIDON, BELISE, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

TERSANDRE, à part.

Allez, laissez-nous, soins fâcheux;
Eloignez-vous de nos paisibles jeux :
Nous possédons un bien inestimable
Qui comblera nos vœux;
Laissez couler nos jours heureux
Dans un loisir doux et durable.
Allez, laissez-nous, soins fâcheux, etc.

CORIDON, BÉLISE ET LE CHOEUR, ensemble.

Allez, laissez-nous, soins fâcheux, etc.

TERSANDRE.

J'ai vu partir du port cette reine si belle...

ROLAND.

Angélique est partie ?

TERSANDRE.

Et Médor avec elle.
Elle en fait un grand roi ; c'est son unique soin.

ROLAND.

Ils sont partis ensemble ?

TERSANDRE.

Ils sont déja bien loin.
Dans les climats les plus heureux du monde
Ils vont en paix goûter mille plaisirs.
Jusqu'au vent qui regne sur l'onde,
Tout favorise leurs desirs.

ROLAND, à part.

Ils se sont dérobés tous deux à ma vengeance !

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise, leur montrant un bracelet.

Angélique a voulu passer notre espérance.
Voyez ce bracelet.

ROLAND, à part, regardant le bracelet.

Que vois-je ? infortuné !
J'ai fait mettre en ses mains ce prix de mon courage;
De mon fidele amour c'est un précieux gage.

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Pour le prix de nos soins elle nous l'a donné.

ROLAND, à part.

Ciel !

CORIDON ET BÉLISE, ensemble.

O ciel !

TERSANDRE.

J'ai reçu ce don de sa main même.
Nous fûmes les témoins de son bonheur extrême;
Elle a voulu nous rendre heureux.

ROLAND, à part.

Ciel ! puis-je être accablé par un coup plus affreux?

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Mais quel est ce guerrier? Aisément on devine
Qu'il sort d'une illustre origine.

CORIDON.

Nous l'avons trouvé dans ces lieux.

BÉLISE.

Le trouble de son cœur se montre dans ses yeux.

CORIDON.

Il s'agite.

BÉLISE.

Il menace.

CORIDON.

Il pâlit.

BÉLISE.

Il soupire.

TERSANDRE.

Son cœur souffre peut-être un amoureux martyre.
Je suis touché de ses douleurs.

BÉLISE.

Quels terribles regards!

ROLAND, à part.

La perfide!

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Il murmure.

CORIDON.

Il frémit.

BÉLISE.

Il répand des pleurs.

ROLAND, à part.

Tant de serments...! Ah! la parjure!

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Ne l'abandonnons pas dans un chagrin si noir.

ROLAND, à part.

Elle rit de mon désespoir.

Je l'aimois d'un amour si tendre, si fidele !

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Ses regards sont plus doux.

CORIDON.

Il est moins agité.

ROLAND, à part.

J'ai cru vivre heureux avec elle...
Helas ! quelle felicité !

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Non, je n en doute point, c'est l'Amour qui le blesse.

BÉLISE.

L'Amour peut-il causer cette sombre tristesse ?
On a vu des amants si contents dans ces bois !

TERSANDRE.

Qui suit les amoureuses lois
S'expose à des maux redoutables.
Pour deux amants heureux qu'Amour fait quelquefois,
Il en fait tous les jours plus de cent misérables.

CORIDON.

Son trouble est appaisé.

TERSANDRE.

J'espere qu'à la fin
Nous pourrons adoucir son funeste chagrin...
Bénissons l'amour d'Angelique ;
Bénissons l'amour de Médor.
Dans le riche séjour d'une cour magnifique,
Puissent-ils, sur un trône d'or,
S'aimer comme ils s'aimoient dans un séjour rustique !

CORIDON, BÉLISE ET LE CHOEUR, ensemble.

Bénissons l'amour d'Angelique ;
Bénissons l'amour de Médor, etc.

ROLAND.

Taisez-vous, malheureux ! oserez-vous sans cesse

Percer mon triste cœur des plus horribles coups ?
Malheureux, taisez-vous.
Rendez grace à votre bassesse
Qui vous dérobe à mon courroux.

TERSANDRE, CORIDON, BÉLISE ET LE CHOEUR, ensemble.

Ah ! fuyons, fuyons tous !

(Ils sortent.)

SCENE VI.

ROLAND.

Je suis trahi, ciel ! qui l'auroit pu croire ?
O ciel ! je suis trahi par l'ingrate beauté
Pour qui l'Amour m'a fait trahir ma gloire.
O doux espoir dont j'étois enchanté,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipité ?

Témoins d'une odieuse flamme,
Vous avez trop blessé mes yeux :
Que tout ressente dans ces lieux
L'horreur qui regne dans mon ame.

(Il brise les inscriptions et arrache des branches d'arbres et des morceaux de rochers.)

Ah ! je suis descendu dans la nuit du tombeau !
Faut-il encor que l'Amour me poursuive ?
Ce fer n'est plus qu'un vain fardeau
Pour une ombre plaintive.

(Il jette ses armes, et se met dans un grand désordre.)

Quel gouffre s'est ouvert ! qu'est-ce que j'aperçoi ?
Quelle voix funebre s'écrie !
Les enfers arment contre moi

Une impitoyable furie.

(Il croit voir une furie, il lui parle, et s'imagine qu'elle lui répond.)

Barbare ! ah ! tu me rends au jour !
Que prétends-tu ? parle... O supplice horrible !
Je dois montrer un exemple terrible
Des tourments d'un funeste amour.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change, et représente le palais de la sage Fée Logistille.

SCENE PREMIERE.

ROLAND, endormi, ASTOLPHE, LOGISTILLE.

ASTOLPHE, à Logistille.

Sage et divine fée à qui tout est possible,
Vous dont le généreux secours
Pour les infortunés se déclare toujours,
Au malheur de Roland serez-vous insensible?
Ce héros, que l'amour a rendu furieux,
Traîne une déplorable vie;
Son sort, qui fut si glorieux,
Fait autant de pitié qu'il avoit fait d'envie.

LOGISTILLE.

Vos justes vœux sont prévenus.
Déja par des chemins aux mortels inconnus,
J'ai fait passer Roland dans cet heureux asile.
Le charme d'un sommeil tranquille
Suspend le mal de ce héros;
Mais il est difficile
De lui rendre un parfait repos.

ASTOLPHE.

Je sais votre pouvoir; il faut que tout lui cede:
Votre soin m'a sauvé de cent périls affreux,

N'offrirez-vous qu'un vain remede
Au trouble fatal qui possede
Le plus grand des héros et le plus malheureux ?

LOGISTILLE.

Je puis des éléments interrompre la guerre ;
Ma voix fait trembler les enfers :
J'impose silence au tonnerre,
Et j'éteins le feu des éclairs ;
Mais je calme avec moins de peine
Les vents échappés de leur chaîne,
Et j'appaise plutôt l'Océan irrité
Qu'un cœur par l'amour agité.

ASTOLPHE.

J'attends tout, pour Roland, de vos soins salutaires.

LOGISTILLE.

Nos efforts vont se redoubler.
Allez, éloignez-vous de nos secrets mysteres ;
Vos regards pourroient les troubler.

(Astolphe se retire)

SCENE II.

ROLAND, endormi, LOGISTILLE, TROUPE DE FÉES.

LOGISTILLE, aux fées.

Par le secours d'une douce harmonie
Calmons ce grand cœur pour jamais ;
Rendons-lui sa premiere paix.
Puisse-t-elle chasser l'amour qui l'a bannie !
Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des Amours !

LE CHOEUR DES FÉES.

Heureux qui se défend toujours, etc.

(Les fées dansent autour de Roland, et font des cérémonies de victoire pour lui rendre la raison.)

LOGISTILLE.

Rendez à ce héros votre clarté céleste,
Divine Raison; revenez.
Qu'un cœur est malheureux quand vous l'abandonnez
Dans un égarement funeste!

LOGISTILLE ET LE CHOEUR DES FÉES, ensemble.

Heureux qui se défend toujours, etc.

(Les fées continuent leurs danses autour de Roland, et Logistille évoque les ombres des anciens héros pour l'aider à faire sortir Roland de son égarement.)

LOGISTILLE, à part.

O vous dont le nom plein de gloire
Dans la nuit du trépas n'est point enseveli;
Vous dont la célebre mémoire
Triomphe pour jamais du temps et de l'oubli,
Venez, héroïques ombres;
Venez seconder nos efforts:
Sortez des retraites sombres
Du profond empire des morts.

(Les ombres des anciens héros paroissent.)

SCENE III.

ROLAND, endormi, LOGISTILLE, TROUPE DE FÉES, TROUPE D'OMBRES DE HÉROS.

LOGISTILLE, à Roland.

Roland, courez aux armes.
Que la gloire a de charmes!
L'amour de ses divins appas
Fait vivre au-delà du trépas.

LOGISTILLE ET LE CHOEUR DES OMBRES DES HÉROS, ensemble, à Roland.

Roland, courez aux armes, etc.

(A la voix des héros, Roland sort de son sommeil, et recommence à se servir de sa raison.)

ROLAND, à part.

Quel secours vient me dégager
De ma fatale flamme?
Ciel! sans horreur puis-je songer
Au désordre où l'amour avoit réduit mon ame?
Errant, insensé, furieux,
J'ai fait de ma foiblesse un spectacle odieux.
Quel reproche à jamais ne dois-je point me faire!
Malheureux! la raison m'éclaire
Pour offrir ma honte à mes yeux!
Que survivre à ma gloire est un supplice extrême!
Infortuné Roland, cherche un antre écarté;
Va, s'il se peut, te cacher à toi-même
Dans l'éternelle obscurité.

(Il veut s'enfuir.)

LOGISTILLE, l'arrêtant.

Modérez la tristesse
Qui saisit votre cœur.
Quel héros, quel vainqueur
Est exempt de foiblesse?

LE CHOEUR DES OMBRES DES HÉROS, à Roland.

Sortez pour jamais, en ce jour,
Des liens honteux de l'amour.

LOGISTILLE, à Roland.

Allez, suivez la Gloire.

ROLAND.

Allons, courons aux armes:
Que la gloire a de charmes!

LE CHOEUR DES FÉES ET LE CHOEUR DES OMBRES DES HÉROS, ensemble.

Roland, courez aux armes, etc.

(Les fées et les ombres des héros témoignent, par des danses, la joie qu'elles ont de la guérison de Roland. La Gloire, suivie de la Renommée et précédée de la Terreur, vient presser Roland d'aller délivrer son pays.)

SCENE IV.

ROLAND, LOGISTILLE, LA GLOIRE, LA RENOMMÉE, LA TERREUR, SUITE DE LA GLOIRE, TROUPE DE FÉES, TROUPE D'OMBRES DE HÉROS.

LA GLOIRE, à Roland.

Roland, il faut armer votre invincible bras;
La Terreur se prépare à devancer vos pas:
Sauvez votre pays d'une guerre cruelle.
Ne suivez plus l'Amour; c'est un guide infidele:
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

(Roland reprend ses armes, que les fées et les héros lui présentent; il montre l'impatience qu'il a de partir pour obéir à la Gloire, et la Terreur s'envole devant lui. Les fées et les héros dansent pour témoigner leur joie.)

LOGISTILLE ET LES CHOEURS, ensemble.

La Gloire vous appelle;
Ne soupirez plus que pour elle.
Non, n'oubliez jamais, etc.

FIN DE ROLAND.

ARMIDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.
EN CINQ ACTES.

1686.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA GLOIRE.

TROUPE DE HÉROS, suivants de la Gloire.

LA SAGESSE.

TROUPE DE NYMPHES, suivantes de la Sagesse.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un palais.

LA GLOIRE, LA SAGESSE, SUITE DE LA GLOIRE, SUITE DE LA SAGESSE.

LA GLOIRE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguste héros que j'aime :
L'effort des ennemis, les glaces des hivers,
Les rochers, les fleuves, les mers,
Rien n'arrête l'ardeur de sa valeur extrême.

LA SAGESSE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguste héros que j'aime.
Il sait l'art de tenir tous les monstres aux fers;
Il est maître absolu de cent peuples divers,
Et plus maître encor de lui-même.

LA GLOIRE ET LA SAGESSE, ensemble.

Tout doit céder dans l'univers, etc.

LA SAGESSE ET SA SUITE, ensemble.

Chantons la douceur de ses lois.

LA GLOIRE ET SA SUITE, ensemble.

Chantons ses glorieux exploits.

LA GLOIRE ET LA SAGESSE, ensemble.

D'une égale tendresse
Nous aimons le même vainqueur.

LA SAGESSE.

Fiere Gloire, c'est vous...

LA GLOIRE, l'interrompant.

C'est vous, douce Sagesse...

LA GLOIRE ET LA SAGESSE, ensemble.

C'est vous qui partagez avec moi son grand cœur.

LA GLOIRE.

Je l'emportois sur vous tant qu'a duré la guerre;
Mais dans la paix vous l'emportez sur moi.
Vous réglez en secret, avec ce sage roi,
Le destin de toute la terre.

LA SAGESSE.

La Victoire a suivi ce héros en tous lieux;
Mais, pour montrer son amour pour la Gloire,
Il se sert encor mieux
De la Paix que de la Victoire.
Au milieu du repos qu'il assure aux humains,
Il fait tomber, sous ses puissantes mains,
Un monstre qu'on a cru si long-temps invincible.
On voit dans ses travaux combien il est sensible
Pour votre immortelle beauté:
Il prévient vos desirs, il passe votre attente;
L'ardeur dont il vous aime incessamment s'augmente,
Et n'a jamais tant éclaté.
Qu'un vain desir de préférence
N'altere point l'intelligence
Que ce héros entre nous veut former:

LA GLOIRE ET LA SAGESSE, ensemble.

Disputons seulement à qui sait mieux l'aimer.
Dès qu'on le voit paroître,
De quel cœur n'est-il point le maître?
Qu'il est doux de suivre ses pas!
Peut-on le connoître
Et ne l'aimer pas?

LES CHOEURS DES SUIVANTS DE LA GLOIRE ET DES SUIVANTES DE LA SAGESSE, ensemble.

Dès qu'on le voit paroître, etc.

(La suite de la Gloire et celle de la Sagesse témoignent, par

des danses, la joie qu'elles ont de voir ces deux divinités dans une intelligence parfaite.)

LA SAGESSE.

Aimons notre héros; que rien ne nous sépare :
Il nous invite aux jeux qu'on nous prépare.
Nous y verrons Renaud, malgré la volupté,
Suivre un conseil fidele et sage;
Nous le verrons sortir du palais enchanté,
Où par l'amour d'Armide il étoit arrêté,
Et voler où la gloire appelle son courage.
Le grand roi qui partage entre nous ses desirs
Aime à nous voir, même dans ses plaisirs.

LA GLOIRE.

Que l'éclat de son nom s'étende au bout du monde.
Réunissons nos voix;
Que chacun nous réponde.

LA GLOIRE, LA SAGESSE ET LES CHOEURS, ensemble.

Chantons la douceur de ses lois;
Chantons ses glorieux exploits.

(La suite de la Gloire et celle de la Sagesse reprennent leurs danses.

LES CHOEURS.

Que dans le temple de Mémoire
Son nom soit pour jamais gravé.
C'est à lui qu'il est réservé
D'unir la Sagesse à la Gloire.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

ARMIDE, magicienne, niece d'Hidraot.
PHENICE, confidente d'Armide.
SIDONIE, autre confidente d'Armide.
HIDRAOT, magicien, roi de Damas.
TROUPE DE PEUPLES du royaume de Damas.
ARONTE, conducteur des Chevaliers qu'Armide a fait mettre aux fers.
RENAUD, le plus renommé des Chevaliers du camp de Godefroy, général des Croisés, assiégeant la ville de Damas.
ARTEMIDORE, un des Chevaliers captifs d'Armide, et que Renaud a délivrés.
UN DÉMON, TRANSFORMÉ EN NAÏADE.
TROUPE DE DÉMONS TRANSFORMÉS EN NYMPHES, EN BERGERS, ET EN BERGERES.
TROUPE DE DÉMONS VOLANTS ET TRANSFORMÉS EN ZÉPHYRS.
LA HAINE.
SUITE DE LA HAINE, LES FURIES, LA CRUAUTÉ, LA VENGEANCE, LA RAGE.
UBALDE, Chevalier qui va chercher Renaud.
LE CHEVALIER DANOIS, qui va avec Ubalde chercher Renaud.
UN DÉMON, sous la figure de Lucinde, fille Danoise, aimée du Chevalier Danois.
TROUPE DE DÉMONS, transformés en habitants champêtres de l'isle où Armide tient Renaud enchanté.
UN DÉMON, sous la figure de Mélisse, fille Italienne, aimée d'Ubalde.
LES PLAISIRS.
TROUPE DE DÉMONS, qui paroissent sous la figure d'amants fortunés et d'amantes heureuses qui accompagnent Renaud dans le palais enchanté.
TROUPE DE DÉMONS volants, qui détruisent le palais enchanté.

ARMIDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande place ornée d'un arc de triomphe.

SCENE PREMIERE.

ARMIDE, PHENICE, SIDONIE.

PHÉNICE, à Armide.

Dans un jour de triomphe, au milieu des plaisirs,
Qui peut vous inspirer une sombre tristesse ?
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeunesse,
Tous les biens comblent vos desirs.

SIDONIE, à Armide.

Vous allumez une fatale flamme,
Que vous ne ressentez jamais :
L'Amour n'ose troubler la paix
Qui regne dans votre ame.

PHÉNICE ET SIDONIE, ensemble à Armide.

Quel sort a plus d'appas ?
Et qui peut être heureux si vous ne l'êtes pas ?

PHÉNICE, à Armide.

Si la guerre aujourd'hui fait craindre ses ravages,
C'est aux bords du Jourdain qu'ils doivent s'arrêter :

Nos tranquilles rivages
N'ont rien à redouter.

SIDONIE, à Armide.

Les enfers, s'il le faut, prendront pour nous les armes,
Et vous savez leur imposer la loi.

PHÉNICE, à Armide.

Vos yeux n'ont eu besoin que de leurs propres charmes
Pour affoiblir le camp de Godefroy.

SIDONIE, à Armide.

Ses plus vaillants guerriers, contre vous sans défense,
Sont tombés en votre puissance.

ARMIDE.

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.
Renaud, pour qui ma haine a tant de violence,
L'indomtable Renaud échappe à mon courroux.
Tout le camp ennemi pour moi devient sensible,
Et lui seul, toujours invincible,
Fait gloire de me voir d'un œil indifférent.
Il est dans l'âge aimable où sans effort on aime...
Non, je ne puis manquer, sans un dépit extrême,
La conquête d'un cœur si superbe et si grand.

SIDONIE.

Qu'importe qu'un captif manque à votre victoire?
On en voit dans vos fers assez d'autres témoins;
Et pour un esclave de moins,
Un triomphe si beau perdra peu de sa gloire.

PHÉNICE, à Armide.

Pourquoi voulez-vous songer
A ce qui peut vous déplaire?
Il est plus sûr de se venger
Par l'oubli que par la colere.

ARMIDE.

Les enfers ont prédit cent fois
Que contre ce guerrier nos armes seront vaines,
Et qu'il vaincra nos plus grands rois.

Ah! qu'il me seroit doux de l'accabler de chaînes,
Et d'arrêter le cours de ses exploits!
Que je le hais! que son mépris m'outrage!
Qu'il sera fier d'éviter l'esclavage
Où je tiens tant d'autres héros!
Incessamment son importune image
Malgré moi trouble mon repos.

Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle
Contre ce funeste ennemi.
J'ai cru le voir, j'en ai frémi;
J'ai cru qu'il me frappoit d'une atteinte mortelle.
Je suis tombée aux pieds de ce cruel vainqueur:
Rien ne fléchissoit sa rigueur;
Et, par un charme inconcevable,
Je me sentois contrainte à le trouver aimable,
Dans le fatal moment qu'il me perçoit le cœur.

SIDONIE.

Vous troublez vous d'une image légere;
Que le sommeil produit?
Le beau jour qui vous luit
Doit dissiper cette vaine chimere,
Ainsi qu'il a détruit
Les ombres de la nuit.

SCENE II.

HIDRAOT, SUITE D'HIDRAOT, ARMIDE, PHENICE, SIDONIE.

HIDRAOT, à Armide.

Armide, que le sang qui m'unit avec vous
Me rend sensible aux soins que l'on prend pour vous plaire!
Que votre triomphe m'est doux!

Que j'aime à voir briller le beau jour qui l'éclaire!
Je n'aurois plus de vœux à faire
Si vous choisissiez un époux.
Je vois de près la mort qui me menace;
Et bientôt l'âge qui me glace
Va m'accabler de son pesant fardeau.
C'est le dernier bien où j'aspire
Que de voir votre hymen promettre à cet empire
Des rois formés d'un sang si beau.
Sans me plaindre du sort, je cesserai de vivre,
Si ce doux espoir peut me suivre
Dans l'affreuse nuit du tombeau.

ARMIDE.

La chaîne de l'hymen m'étonne;
Je crains les plus aimables nœuds.
Ah! qu'un cœur devient malheureux,
Quand la liberté l'abandonne!

HIDRAOT.

Pour vous, quand il vous plaît, tout l'enfer est armé;
Vous êtes plus savante en mon art que moi-même:
De grands rois à vos pieds mettent leur diadème;
Qui vous voit un moment est pour jamais charmé.
Pouvez-vous mieux goûter votre bonheur extrême
Qu'avec un époux qui vous aime,
Et qui soit digne d'être aimé?

ARMIDE.

Contre mes ennemis à mon gré je déchaîne
Le noir empire des enfers;
L'Amour met des rois dans mes fers:
Je suis de mille amants maîtresse souveraine;
Mais je fais mon plus grand bonheur
D'être maîtresse de mon cœur.

HIDRAOT.

Bornez-vous vos desirs à la gloire cruelle
Des maux que fait votre beauté?
Ne ferez-vous jamais votre félicité

Du bonheur d'un amant fidele?

ARMIDE.

Si je dois m'engager un jour,
Au moins vous devez croire
Qu'il faudra que ce soit la Gloire
Qui livre mon cœur à l'Amour.
Pour devenir mon maître,
Ce n'est point assez d'être roi:
Ce sera la valeur qui me fera connoître
Celui qui mérite ma foi.
Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

SCENE III.

TROUPE DE PEUPLES DU ROYAUME DE DAMAS, HIDRAOT, ARMIDE, PHENICE, SIDONIE, SUITE D'HIDRAOT.

(Les peuples du royaume de Damas témoignent, par des danses et par des chants, la joie qu'ils ont de l'avantage que la beauté d'Armide a remporté sur les chevaliers du camp de Godefroi.)

HIDRAOT.

Armide est encor plus aimable
Qu'elle n'est redoutable.
Que son triomphe est glorieux!
Ses charmes les plus forts sont ceux de ses beaux yeux.
Elle n'a pas besoin d'emprunter l'art terrible
Qui sait, quand il lui plaît, faire armer les enfers:
Sa beauté trouve tout possible;
Nos plus fiers ennemis gémissent dans ses fers.

HIDRAOT ET LE CHOEUR, ensemble.

Armide est encor plus aimable, etc.

PHENICE ET LE CHOEUR, ensemble.

Suivons Armide, et chantons sa victoire ;
Tout l'univers retentit de sa gloire.

PHÉNICE.

Nos ennemis, affoiblis et troublés,
N'étendront plus le progrès de leurs armes.
Ah! quel bonheur! nos desirs sont comblés,
Sans nous coûter ni de sang, ni de larmes.

LE CHOEUR.

Suivons Armide, et chantons sa victoire, etc.

PHÉNICE.

L'ardent Amour, qui la suit en tous lieux,
S'attache aux cœurs qu'elle veut qu'il enflamme ;
Il est content de régner dans ses yeux,
Et n'ose encor passer jusqu'à son ame.

LE CHOEUR.

Suivons Armide, et chantons sa victoire, etc.

SIDONIE ET LE CHOEUR, ensemble.

Que la douceur d'un triomphe est extrême,
Quand on n'en doit tout l'honneur qu'à soi-même !

SIDONIE.

Nous n'avons point fait armer nos soldats ;
Sans leur secours Armide est triomphante :
Tout son pouvoir est dans ses doux appas ;
Rien n'est si fort que sa beauté charmante.

LE CHOEUR.

Que la douceur d'un triomphe est extrême, etc.

SIDONIE.

La belle Armide a su vaincre aisément
Les fiers guerriers plus craints que le tonnerre ;
Et ses regards ont, en moins d'un moment,
Donné des lois aux vainqueurs de la terre.

LE CHOEUR.

Que la douceur d'un triomphe est extrême, etc.

(Le triomphe d'Armide est interrompu par l'arrivée d'Aronte, qui avoit été chargé de la conduite des chevaliers captifs, et que l'on ramene blessé et tenant à la main un tronçon d'épée.)

SCENE IV.

ARONTE, TROUPE DE SOLDATS, HIDRAOT, ARMIDE, PHENICE, SIDONIE, TROUPE DE PEUPLES DE DAMAS.

ARONTE.

O ciel ! ô disgrace cruelle !
Je conduisois vos captifs avec soin.
J'ai tout tenté pour vous marquer mon zele ;
Mon sang qui coule en est témoin.

ARMIDE.

Mais où sont mes captifs ?

ARONTE.

Un guerrier indomtable
Les a délivrés tous.

ARMIDE ET HIDRAOT, ensemble.

Un seul guerrier ! que dites-vous ?
Ciel !

ARONTE.

De nos ennemis c'est le plus redoutable ;
Nos plus vaillants soldats sont tombés sous ses coups.
Rien ne peut résister à sa valeur extrême.

ARMIDE.

O ciel ! c'est Renaud.

ARONTE.

C'est lui-même.

ARMIDE ET HIDRAOT, ensemble.

Poursuivons jusqu'au trépas
L'ennemi qui nous offense;
Qu'il n'échappe pas
A notre vengeance.

LE CHOEUR.

Poursuivons jusqu'au trépas, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change, et représente une campagne, où une riviere forme une isle agréable.

SCENE PREMIERE.

RENAUD, ARTEMIDORE.

ARTÉMIDORE.

Invincible héros, c'est par votre courage
Que j'échappe aux rigueurs d'un funeste esclavage.
Après ce généreux secours,
Puis-je me dispenser de vous suivre toujours ?

RENAUD.

Allez, allez remplir ma place
Aux lieux d'où mon malheur me chasse.
Le fier Gernand m'a contraint à punir
Sa téméraire audace :
D'une indigne prison Godefroy me menace,
Et de son camp m'oblige à me bannir.
Je m'en éloigne avec contrainte :
Heureux si j'avois pu consacrer mes exploits
A délivrer la cité sainte
Qui gémit sous de dures lois!
Suivez les guerriers qu'un beau zele
Presse de signaler leur valeur et leur foi ;
Cherchez une gloire immortelle.
Je veux dans mon exil n'envelopper que moi.

ARTÉMIDORE.

Sans vous que peut-on entreprendre ?
Celui qui vous bannit ne pourra se défendre
De souhaiter votre retour.
S'il faut que je vous quitte, au moins ne puis-je apprendre
En quels lieux vous allez choisir votre séjour ?

RENAUD.

Le repos me fait violence ;
La seule gloire a pour moi des appas :
Je prétends adresser mes pas
Où la justice et l'innocence
Auront besoin du secours de mon bras.

ARTÉMIDORE.

Fuyez les lieux où regne Armide,
Si vous cherchez à vivre heureux ;
Pour le cœur le plus intrépide
Elle a des charmes dangereux.

C'est une ennemie implacable ;
Evitez ses ressentiments :
Puisse le ciel, à mes vœux favorable,
Vous garantir de ses enchantements !

RENAUD.

Par une heureuse indifférence
Mon cœur s'est dérobé sans peine à sa puissance ;
Je la vis seulement d'un regard curieux.
Est-il plus mal-aisé d'éviter sa vengeance
Que d'échapper au pouvoir de ses yeux ?

J'aime la liberté ; rien ne m'a pu contraindre
A m'engager jusqu'à ce jour.
Quand on peut mépriser le charme de l'amour,
Quels enchantements peut-on craindre ?

(Artémidore se retire, et Renaud s'éloigne un moment.)

SCENE II.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

Arrêtons-nous ici ; c'est dans ce lieu fatal
Que la fureur qui nous anime
Ordonne à l'empire infernal
De conduire notre victime.

ARMIDE.

Que l'enfer aujourd'hui tarde à suivre nos lois !

HIDRAOT.

Pour achever le charme, il faut unir nos voix.

HIDRAOT ET ARMIDE, ensemble.

Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous ;
Livrez à notre courroux
L'ennemi qui nous outrage.
Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous.

ARMIDE.

Démons affreux, cachez-vous
Sous une agréable image ;
Enchantez ce fier courage
Par les charmes les plus doux.

HIDRAOT ET ARMIDE, ensemble.

Esprits de haine et de rage, etc.

ARMIDE, apercevant Renaud qui s'approche des bords de la riviere.

Dans le piége fatal notre ennemi s'engage.

HIDRAOT.

Nos soldats sont cachés dans le prochain bocage ;
Il faut que sur Renaud ils viennent fondre tous.

ARMIDE.

Cette victime est mon partage ;
Laissez-moi l'immoler : laissez-moi l'avantage
De voir ce cœur superbe expirer de mes coups.

(Hidraot et Armide se retirent.)

SCENE III.

(Renaud s'arrête pour considérer les bords du fleuve, et quitte une partie de ses armes pour prendre le frais.)

RENAUD.

Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire.
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant :
Les plus aimables fleurs et le plus doux zéphire
Parfument l'air qu'on y respire.
Non, je ne puis quitter des rivages si beaux :
Un son harmonieux se mêle au bruit des eaux ;
Les oiseaux enchantés se taisent pour l'entendre.
Des charmes du sommeil j'ai peine à me défendre ;
Ce gazon, cet ombrage frais,
Tout m'invite au repos sous ce feuillage épais.

(Renaud s'endort sur un gazon au bord de la riviere.)

SCENE IV.

RENAUD, endormi ; UNE NAÏADE, qui sort du fleuve, TROUPE DE NYMPHES, TROUPE DE BERGERS, TROUPE DE BERGERES.

LA NAÏADE.

Au temps heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement !

Pourquoi dans les périls, avec empressement,
Chercher d'un vain honneur l'éclat imaginaire ?
Pour une trompeuse chimere
Faut-il quitter un bien charmant ?
Au temps heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement !

LES CHOEURS, ensemble.

Ah ! quelle erreur, quelle folie
De ne pas jouir de la vie !
C'est aux jeux, c'est aux amours
Qu'il faut donner les beaux jours.

(Les démons, sous la figure des nymphes, des bergers et des bergeres, enchantent Renaud, et l'enchaînent, durant son sommeil, avec des guirlandes de fleurs.)

UNE BERGERE.

On s'étonneroit moins que la saison nouvelle
Revînt sans amener les fleurs et les zéphyrs,
Que de voir de nos ans la saison la plus belle
Sans l'Amour et sans les plaisirs.
Laissons au tendre Amour la jeunesse en partage ;
La Sagesse a son temps ; il ne vient que trop tôt :
Ce n'est pas être sage
D'être plus sage qu'il ne faut.

LES CHOEURS, ensemble.

Ah ! quelle erreur, quelle folie, etc.

(La naïade, les nymphes, les bergers et les bergeres se retirent.)

SCENE V.

ARMIDE, RENAUD, endormi.

ARMIDE, tenant un dard à la main.

Enfin il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur ;

Le charme du sommeil le livre à ma vengeance :
Je vais percer son invincible cœur.
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage ;
Qu'il éprouve toute ma rage...
(Armide va pour frapper Renaud, et ne peut exécuter le dessein qu'elle a de lui ôter la vie.)
Quel trouble me saisit ! qui me fait hésiter ?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons... Ciel ! qui peut m'arrêter ?
Achevons... Je frémis...! Vengeons-nous... Je soupire...
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.
Plus je le vois, plus ma colere est vaine.
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.
Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !
A ce jeune héros tout cede sur la terre.
Qui croiroit qu'il fût né seulement pour la guerre ?
Il semble être fait pour l'amour.
Ne puis-je me venger à moins qu'il ne périsse ?
Eh ! ne suffit-il pas que l'Amour le punisse ?
Puisqu'il n'a pu trouver mes yeux assez charmants,
Qu'il m'aime au moins par mes enchantements ;
Que, s'il se peut, je le haïsse...
(Aux démons qui viennent de s'éloigner.)
Venez, secondez mes desirs ;
Démons, transformez-vous en d'aimables zéphyrs.
Je cede à ce vainqueur ; la pitié me surmonte :
Cachez ma foiblesse et ma honte
Dans les plus reculés déserts ;
Volez, conduisez-nous au bout de l'univers.

SCENE VI.

ARMIDE, RENAUD, endormi; TROUPE DE DÉMONS transformés en zéphyrs.

(Les démons enlevent Renaud et Armide dans une gloire.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre change, et représente un désert.

SCENE PREMIERE.

ARMIDE.

Ah ! si la liberté me doit être ravie,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur ?
Trop funeste ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que malgré moi tu regnes dans mon cœur ?
Le desir de ta mort fut ma plus chere envie ;
Comment as-tu changé ma colere en langueur ?
En vain de mille amants je me voyois suivie ;
Aucun n'a fléchi ma rigueur.
Se peut-il que Renaud tienne Armide asservie !
Ah ! si la liberté me doit être ravie, etc.

SCENE II.

PHENICE, SIDONIE, ARMIDE.

PHÉNICE, à Armide.

Que ne peut point votre art ? la force en est extrême.
Quel prodige ! quel changement !
Renaud, qui fut si fier, vous aime.
On n'a jamais aimé si tendrement

SIDONIE, à Armide.

Montrez-vous à ses yeux; soyez témoin vous-même
Du merveilleux effet de votre enchantement.

ARMIDE.

L'enfer n'a pas encor rempli mon espérance;
Il faut qu'un nouveau charme assure ma vengeance.

SIDONIE.

Sur des bords séparés du séjour des humains,
Qui peut arracher de vos mains
Un ennemi qui vous adore?
Vous enchantez Renaud; que craignez-vous encore?

ARMIDE.

Hélas! c'est mon cœur que je crains.
Votre amitié dans mon sort s'intéresse;
Je vous ai fait conduire avec moi dans ces lieux:
Au reste des mortels je cache ma foiblesse;
Je n'en veux rougir qu'à vos yeux.
De mes plus doux regards Renaud sut se défendre:
Je ne pus engager ce cœur fier à se rendre;
Il m'échappa malgré mes soins.
Sous le nom du dépit l'Amour vint me surprendre
Lorsque je m'en gardois le moins.
Plus Renaud m'aimera, moins je serai tranquille;
J'ai résolu de le haïr:
Je n'ai jamais tenté rien de si difficile!
Je crains que pour forcer mon cœur à m'obéir
Tout mon art ne soit inutile.

PHÉNICE.

Que votre art seroit beau! qu'il seroit admiré,
S'il savoit garantir des troubles de la vie!
Heureux qui peut être assuré
De disposer de son cœur à son gré!
C'est un secret digne d'envie;
Mais de tous les secrets c'est le plus ignoré.

SIDONIE.

La haine est affreuse et barbare:

L'Amour contraint les cœurs dont il s'empare
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence;
Elle assure un repos heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est plus possible
De passer de mon trouble en un état paisible;
Mon cœur ne se peut plus calmer.
Renaud m'offense trop; il n'est que trop aimable:
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

PHÉNICE.

Vous n'avez pu haïr ce héros invincible,
Lorsqu'il étoit le plus terrible
De tous vos ennemis.
Il vous aime; l'Amour l'enchaîne
Garderiez-vous mieux votre haine
Contre un amant si tendre et si soumis?

ARMIDE.

Il m'aime...? Quel amour...! ma honte s'en augmente.
Dois-je être aimée ainsi? puis-je en être contente?
C'est un vain triomphe, un faux bien.
Hélas! que son amour est différent du mien!
J'ai recours aux enfers pour allumer sa flamme:
C'est l'effort de mon art qui peut tout sur son ame:
Ma foible beauté n'y peut rien.
Par son propre mérite il suspend ma vengeance;
Sans secours, sans effort, même sans qu'il y pense,
Il enchaîne mon cœur d'un trop charmant lien.
Hélas! que mon amour est différent du sien!
Quelle vengeance ai-je à prétendre,
Si je le veux aimer toujours?
Quoi! céder sans rien entreprendre...?
Non, il faut appeler la Haine à mon secours.

L'horreur de ces lieux solitaires
Par mon art va se redoubler.
Détournez vos regards de mes affreux mysteres,
Et sur-tout empêchez Renaud de me troubler.
(Phénice et Sidonie sortent)

SCENE III.

ARMIDE.

Venez, venez, Haine implacable;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur:
Sauvez-moi de l'Amour; rien n'est si redoutable.
Contre un ennemi trop aimable,
Rendez-moi mon courroux, rallumez ma fureur.
Venez, venez, Haine implacable;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur.
(La Haine sort des enfers accompagnée des Furies, de la Cruauté, de la Vengeance, de la Rage, et des Passions qui dépendent de la Haine.)

SCENE IV.

ARMIDE, LA HAINE, SUITE DE LA HAINE.

LA HAINE, à Armide.

Je réponds à tes vœux; ta voix s'est fait entendre
Jusque dans le fond des enfers.
Pour toi contre l'Amour je vais tout entreprendre;
Et, quand on veut bien s'en défendre,
On peut se garantir de ses indignes fers.

LA HAINE ET SA SUITE, ensemble.

Plus on connoît l'Amour, et plus on le déteste :
Détruisons son pouvoir funeste ;
Rompons ses nœuds, déchirons son bandeau ;
Brûlons ses traits, éteignons son flambeau.

LE CHOEUR.

Plus on connoît l'Amour, et plus on le déteste, etc.
(la suite de la Haine s'empresse à briser et à brûler les armes dont l'Amour se sert.)

LA HAINE ET SA SUITE, ensemble.

Amour, sors pour jamais, sors d'un cœur qui te chasse;
Que la Haine regne en ta place;
Tu fais trop souffrir sous ta loi :
Non, tout l'enfer n'a rien de si cruel que toi !
(la suite de la Haine témoigne qu'elle se prépare avec plaisir à triompher de l'Amour.)

LA HAINE, s'approchant d'Armide.

Sors, sors du sein d'Armide, Amour, brise ta chaîne.

ARMIDE.

Arrête, arrête, affreuse Haine;
Laisse-moi sous les lois d'un si charmant vainqueur :
Laisse-moi ; je renonce à ton secours horrible.
Non, non, n'acheve pas; non, il n'est pas possible
De m'ôter mon amour sans m'arracher le cœur !

LA HAINE.

N'implores-tu mon assistance
Que pour mépriser ma puissance?
Suis l'Amour, puisque tu le veux,
Infortunée Armide;
Suis l'Amour qui te guide
Dans un abîme affreux.
Sur ces bords écartés c'est en vain que tu caches
Le héros dont ton cœur s'est trop laissé toucher :
La Gloire, à qui tu l'arraches,
Doit bientôt te l'arracher.

Malgré tes soins, au mépris de tes larmes,
Tu le verras échapper à tes charmes.
Tu me rappelleras peut-être dès ce jour,
Et ton attente sera vaine;
Je vais te quitter sans retour:
Je ne te puis punir d'une plus rude peine
Que de t'abandonner pour jamais à l'Amour.
(la Haine et sa suite s'abîment.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

(Ubalde porte un bouclier de diamant, et tient un sceptre d'or, qui lui ont été donnés par un magicien, pour dissiper les enchantements d'Armide, et pour délivrer Renaud. Le chevalier danois porte une épée qu'il doit présenter à Renaud. Une vapeur s'éleve et se répand dans le désert qui a paru au troisieme acte. Des antre et des abîmes s'ouvrent, et il en sort des bêtes farouches et des monstres épouvantables.)

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Nous ne trouvons par-tout que des gouffres ouverts;
Armide a dans ces lieux transporté les enfers.
Ah! que d'objets horribles!
Que de monstres terribles!

(Le chevalier danois veut attaquer les monstres; Ubalde le retient, et lui montre le sceptre d'or qu'il porte, et qui leur a été donné pour dissiper les enchantements.)

UBALDE.

Celui qui nous envoie a prévu ce danger,
Et nous a montré l'art de nous en dégager.
Ne craignons point Armide, ni ses charmes;
Par ce secours, plus puissant que nos armes.

Nous en serons aisément garantis...
Laissez-nous un libre passage,
Monstres, allez cacher votre inutile rage
Dans l'abîme profond dont vous êtes sortis.

(Les monstres s'abîment, la vapeur se dissipe, le désert disparoît, et se change en une campagne agréable, bordée d'arbres chargés de fruits, et arrosée de ruisseaux.)

LE CHEVALIER DANOIS.

Allons chercher Renaud; le ciel nous favorise
Dans notre pénible entreprise.
Ce qui peut flatter nos desirs
Doit à son tour tenter de nous surprendre;
C'est désormais du charme des Plaisirs
Que nous aurons à nous défendre.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Redoublons nos soins, gardons-nous
Des périls agréables;
Les enchantements les plus doux
Sont les plus redoutables.

UBALDE.

On voit d'ici le séjour enchanté
D'Armide et du héros qu'elle aime.
Dans ce palais Renaud est arrêté
Par un charme fatal dont la force est extrême.
C'est là que ce vainqueur, si fier, si redouté,
Oubliant tout, jusqu'à lui-même,
Est réduit à languir avec indignité
Dans une molle oisiveté.

LE CHEVALIER DANOIS.

En vain tout l'enfer s'intéresse
Dans l'amour qui séduit un cœur si glorieux;
Si sur ce bouclier Renaud tourne les yeux,
Il rougira de sa foiblesse,
Et nous l'engagerons à partir de ces lieux.

SCENE II.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS; UN DÉMON, sous la figure de Lucinde, fille danoise, aimée du chevalier danois; TROUPE DE DÉMONS, transformés en habitants champêtres de l'isle qu'Armide a choisie pour y retenir Renaud enchanté.

LUCINDE, à Ubalde et au chevalier danois.

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite;
Voici l'heureux séjour
Des Jeux et de l'Amour.

LE CHOEUR.

Voici la charmante retraite, etc.

(les habitants champêtres dansent.)

UBALDE, au chevalier danois.

Allons, qui vous retient encore?
Allons, c'est trop nous arrêter.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois la Beauté que j'adore;
C'est elle, je n'en puis douter.

LUCINDE ET LE CHOEUR, ensemble.

Jamais dans ces beaux lieux notre attente n'est vaine,
Le bien que nous cherchons se vient offrir à nous;
Et, pour l'avoir trouvé sans peine,
Nous ne l'en trouvons pas moins doux.

LE CHOEUR.

Voici la charmante retraite, etc.

LUCINDE, au chevalier danois.

Enfin je vois l'amant pour qui mon cœur soupire;
Je retrouve le bien que j'ai tant souhaité!

LE CHEVALIER DANOIS.

Puis-je voir ici la Beauté

Qui m'a soumis à son empire?

UBALDE.

Non; ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.

LE CHEVALIER DANOIS, à Lucinde.

Si loin des bords glacés où vous prîtes naissance,
Qui peut vous offrir à mes yeux?

LUCINDE.

Par une magique puissance
Armide m'a conduite en ces aimables lieux,
Et je vivois dans la douce espérance
D'y voir bientôt ce que j'aime le mieux.
Goûtons les doux plaisirs que pour nos cœurs fideles
Dans cet heureux séjour l'Amour a préparés;
Le devoir, par des lois cruelles,
Ne nous a que trop séparés!

UBALDE, au chevalier danois.

Fuyez, faites-vous violence.

LE CHEVALIER DANOIS.

L'Amour ne me le permet pas;
Contre de si charmants appas
Mon cœur est sans défense.

UBALDE.

Est-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté?

LE CHEVALIER DANOIS ET LUCINDE, ensemble.

Jouissons d'un bonheur extrême.
Eh! quel autre bien peut valoir
Le plaisir de voir ce qu'on aime?
Eh! quel autre bien peut valoir
Le plaisir de vous voir?

UBALDE, au chevalier danois.

Malgré la puissance infernale,
Malgré vous-même, il faut vous détromper.
Ce sceptre d'or peut dissiper

Une erreur si fatale.

(Ubalde touche Lucinde avec le sceptre d'or qu'il tient, et Lucinde disparoît aussitôt avec les autres démons.)

SCENE III.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je tourne en vain mes yeux de toutes parts;
Je ne vois plus cette Beauté si chere:
Elle échappe à mes regards
Comme une vapeur légere.

UBALDE.

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois le danger où s'expose
Un cœur qui ne fuit pas un charme si puissant.
Que vous êtes heureux, si vous êtes exempt
Des foiblesses que l'Amour cause!

UBALDE.

Non, je n'ai point gardé mon cœur jusqu'à ce jour:
Près de l'objet que j'aime il m'étoit doux de vivre;
Mais quand la Gloire ordonne de la suivre,
Il faut laisser gémir l'Amour.
Des charmes les plus forts la raison me dégage.
Rien ne nous doit ici retenir davantage:
Profitons des conseils que l'on nous a donnés.

SCENE IV.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, UN DÉMON sous la figure de Mélisse, fille italienne, aimée d'Ubalde.

MÉLISSE.

D'où vient que vous vous détournez
De ces eaux et de cet ombrage?
Goûtez un doux repos, étrangers fortunés;
Délassez-vous ici d'un pénible voyage:
Un favorable sort vous appelle au partage
Des biens qui nous sont destinés.

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse?

MÉLISSE.

Est-ce vous? cher amant! est-ce vous que je voi?

UBALDE ET MÉLISSE, ensemble.

Au rapport de mes sens je n'ose ajouter foi.
Se peut-il qu'en ces lieux l'Amour nous réunisse?

MÉLISSE.

Est-ce vous? cher amant! est-ce vous que je voi?

UBALDE.

Est-ce vous? charmante Mélisse?

LE CHEVALIER DANOIS.

Non, ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.
Fuyez, faites-vous violence.

MÉLISSE.

Pourquoi faut-il encor m'arracher mon amant?
Faut-il ne nous voir qu'un moment,
Après une si longue absence...?
(à Ubalde.)
Je ne puis consentir à votre éloignement;
Je n'ai que trop souffert un si cruel tourment;

t je mourrai s'il recommence.

UBALDE ET MÉLISSE, ensemble.

Faut-il ne vous voir qu'un moment, etc.

LE CHEVALIER DANOIS.

Est-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté?
Sortez de votre erreur, la raison vous appelle.

UBALDE.

Ah! que la raison est cruelle!!
Si je suis abusé, pourquoi m'en avertir?
Que mon erreur me paroît belle!
Que je serois heureux de n'en jamais sortir!

LE CHEVALIER DANOIS.

J'aurai soin, malgré vous, de vous en garantir.
(le chevalier danois ôte le sceptre d'or des mains d'Ubalde; il en touche Mélisse, et la fait disparoître.)

SCENE V.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE.

Que devient l'objet qui m'enflamme?
Mélisse disparoît soudain!...
Ciel! faut-il qu'un fantôme vain
Cause tant de trouble à mon ame?

LE CHEVALIER DANOIS.

Ce que l'amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Ce que l'amour a de charmant, etc.

UBALDE.

D'une nouvelle erreur songeons à nous défendre:
Evitons de trompeurs attraits.
Ne nous détournons plus du chemin qu'il faut prendre
Pour arriver à ce palais.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Fuyons les douceurs dangereuses
Des illusions amoureuses:
On s'égare quand on les suit:
Heureux qui n'en est pas séduit!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change, et représente le palais enchanté d'Armide.

SCENE PREMIERE.

ARMIDE, RENAUD.

RENAUD, sans armes, et paré de guirlandes de fleurs.

Armide, vous m'allez quitter!

ARMIDE.

J'ai besoin des enfers, je vais les consulter.
Mon art veut de la solitude.
L'amour que j'ai pour vous cause l'inquiétude
Dont mon cœur se sent agiter.

RENAUD.

Armide, vous m'allez quitter!

ARMIDE.

Voyez en quels lieux je vous laisse.

RENAUD.

Puis-je rien voir que vos appas?

ARMIDE.

Les plaisirs vous suivront sans cesse.

RENAUD.

En est-il où vous n'êtes pas?

ARMIDE.

Un noir pressentiment me trouble et me tourmente

Il m'annonce un malheur que je veux prévenir;
Et plus notre bonheur m'enchante,
Plus je crains de le voir finir.

RENAUD.

D'une vaine terreur pouvez-vous être atteinte,
Vous qui faites trembler le ténébreux séjour?

ARMIDE.

Vous m'apprenez à connoître l'Amour;
L'Amour m'apprend à connoître la crainte.
Vous brûliez pour la Gloire avant que de m'aimer;
Vous la cherchiez par-tout d'une ardeur sans égale:
La Gloire est une rivale
Qui doit toujours m'alarmer.

RENAUD.

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier, donné par la Victoire,
De tous les biens fût le plus précieux!
Tout l'éclat dont brille la Gloire
Vaut-il un regard de vos yeux?
Est-il un bien si charmant et si rare
Que celui dont l Amour veut combler mon espoir?

ARMIDE.

La sévere raison et le devoir barbare
Sur les héros n'ont que trop de pouvoir.

RENAUD.

Plus je suis amoureux, plus la raison m'éclaire.
Vous aimer, belle Armide, est mon premier devoir:
Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir.

ARMIDE.

Que sous d'aimables lois mon ame est asservie!

RENAUD.

Qu'il m'est doux de vous voir partager ma langueur!

ARMIDE.

Qu'il m'est doux d'enchaîner un si fameux vainqueur!

RENAUD.

Que mes fers sont dignes d'envie!

RENAUD ET ARMIDE, ensemble.

Aimons-nous, tout nous y convie.
Ah! si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la vie.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que d'éteindre ma flamme.

ARMIDE.

Non, rien ne peut changer mon ame.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que de me dégager d'un si charmant amour.

RENAUD ET ARMIDE, ensemble.

Non, je perdrai plutôt le jour, etc.

ARMIDE.

Témoins de notre amour extrême,
Vous qui suivez mes lois dans ce séjour heureux,
Jusques à mon retour, par d'agréables jeux,
Occupez le héros que j'aime.

(Elle sort.)

(Les Plaisirs et une troupe d'amants fortunés et d'amantes heureuses viennent divertir Renaud par des chants et par des danses.)

SCENE II.

RENAUD; LES PLAISIRS, TROUPE D'AMANTS ET D'AMANTES HEUREUSES.

UN AMANT FORTUNÉ ET LES CHOEURS, ensemble.

Les plaisirs ont choisi pour asile
Ce séjour agréable et tranquille.
Que ces lieux sont charmants

Pour les heureux amants !
C'est l'Amour qui retient dans ses chaînes
Mille oiseaux qu'en nos bois nuit et jour on entend.
Si l'Amour ne causoit que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteroient pas tant.
Jeunes cœurs, tout vous est favorable ;
Profitez d'un bonheur peu durable.
Dans l'hiver de nos ans l'Amour ne regne plus :
Les beaux jours que l'on perd sont pour jamais perdus.
Les plaisirs ont choisi pour asile, etc.

RENAUD.

Allez, éloignez-vous de moi,
Doux plaisirs, attendez qu'Armide vous ramene.
Sans la beauté qui me tient sous sa loi,
Rien ne me plaît, tout augmente ma peine.
Allez, éloignez-vous de moi,
Doux plaisirs, attendez qu'Armide vous ramene.

(Les Plaisirs, les amants fortunés, et les amantes heureuses se retirent.)

SCENE III.

RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE, au chevalier danois.

Il est seul ; profitons d'un temps si précieux.

(Ubalde présente le bouclier de diamant aux yeux de Renaud.)

RENAUD, apercevant le bouclier.

Que vois-je ? quel éclat me vient frapper les yeux ?

UBALDE.

Le ciel veut vous faire connoître
L'erreur dont vos sens sont séduits.

RENAUD.

Ciel ! quelle honte de paroître

Dans l'indigne état où je suis !

UBALDE.

Notre général vous rappelle.
La Victoire vous garde une palme immortelle :
Tout doit presser votre retour.
De cent divers climats chacun court à la guerre !
Renaud seul, au bout de la terre,
Caché dans un charmant séjour,
Veut-il suivre un honteux amour ?

RENAUD.

Vains ornements d'une indigne mollesse,
Ne m'offrez plus vos frivoles attraits ;
Restes honteux de ma foiblesse,
Allez, quittez-moi pour jamais.

(Renaud arrache les guirlandes de fleurs et les autres ornements inutiles dont il est paré ; il reçoit le bouclier de diamant que lui donne Ubalde, et une épée que lui présente le chevalier danois.)

LE CHEVALIER DANOIS.

Dérobez-vous aux pleurs d'Armide ;
C'est l'unique danger dont votre ame intrépide
A besoin de se garantir.
Dans ces lieux enchantés la Volupté préside ;
Vous n'en sauriez trop tôt sortir.

RENAUD.

Allons, hâtons-nous de partir.

SCENE IV.

ARMIDE, RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

ARMIDE, à Renaud.

Renaud ! ciel ! ô mortelle peine !
Vous partez, Renaud, vous partez !

Démons, suivez ses pas, volez et l'arrêtez...
(à part.)
Hélas! tout me trahit, et ma puissance est vaine!...
(à Renaud.)
Renaud! ciel! ô mortelle peine!
Mes cris ne sont pas écoutés!
Vous partez, Renaud! vous partez!
(Renaud s'arrête pour écouter Armide.)
Si je ne vous vois plus, croyez-vous que je vive?
Ai-je pu mériter un si cruel tourment?
Au moins, comme ennemi, si ce n'est comme amant,
Emmenez Armide captive.
J'irai dans les combats j'irai m'offrir aux coups
Qui seront destinés pour vous.
Renaud, pourvu que je vous suive,
Le sort le plus affreux me paroîtra trop doux!

RENAUD.

Armide, il est temps que j'évite
Le péril trop charmant que je trouve à vous voir:
La Gloire veut que je vous quitte;
Elle ordonne à l'amour de céder au devoir.
Si vous souffrez, vous pouvez croire
Que je m'éloigne à regret de vos yeux:
Vous régnerez toujours dans ma mémoire;
Vous serez, après la Gloire,
Ce que j'aimerai le mieux.

ARMIDE.

Non, jamais de l'amour tu n'as senti le charme;
Tu te plais à causer de funestes malheurs:
Tu m'entends soupirer, tu vois couler mes pleurs,
Sans me rendre un soupir, sans verser une larme.
Par les nœuds les plus doux je te conjure en vain;
Tu suis un fier devoir, tu veux qu'il nous sépare.
Non, non, ton cœur n'a rien d'humain;
Le cœur d'un tigre est moins barbare.
Je mourrai, si tu pars, et tu n'en peux douter...

Ingrat! sans toi je ne puis vivre;
Mais, après mon trépas, ne crois pas éviter
Mon ombre obstinée à te suivre:
Tu la verras s'armer contre ton cœur sans foi;
Tu la trouveras inflexible,
Comme tu l'as été pour moi;
Et sa fureur, s'il est possible,
Egalera l'amour dont j'ai brûlé pour toi...
Ah! la lumiere m'est ravie!
Barbare! es-tu content?
Tu jouis, en partant,
Du plaisir de m'ôter la vie.

(Armide tombe évanouie.)

RENAUD,

Trop malheureuse Armide, helas!
Que ton destin est déplorable!

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Il faut partir, hâtez vos pas;
La Gloire attend de vous un cœur inébranlable.

RENAUD.

Non, la Gloire n'ordonne pas
Qu'un grand cœur soit impitoyable.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble, emmenant Renaud malgré lui.

Il faut vous arracher aux dangereux appas
D'un objet trop aimable.

RENAUD, à part, en s'en allant.

Trop malheureuse Armide, hélas!
Que ton destin est déplorable!

SCENE V.

ARMIDE, seule, revenant de son assoupissement

Le perfide Renaud me fuit!...

Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit...
Il me laisse mourante, il veut que je périsse.
A regret je revois la clarté qui me luit;
L'horreur de l'éternelle nuit
Cede à l'horreur de mon supplice!...
Le perfide Renaud me fuit!
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit...
Quand le barbare étoit en ma puissance,
Que n'ai-je cru la Haine et la Vengeance?
Que n'ai-je suivi leurs transports?
Il m'échappe, il s'éloigne; il va quitter ces bords:
Il brave l'enfer et ma rage;
Il est déja près du rivage...
Je fais pour m'[illegible]r d'inutiles efforts...
Traître! attends...! je le tiens... je tiens son cœur perfide...
Ah! je l'immole à ma fureur...
Que dis-je? où suis-je? Hélas! infortunée Armide!
Où t'emporte une aveugle erreur?
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste...
Fuyez, Plaisirs, fuyez; perdez tous vos attraits...
Démons, détruisez ce palais...

SCENE VI.

ARMIDE, TROUPE DE DÉMONS.

ARMIDE.

Partons, et, s'il se peut, que mon amour funeste
Demeure enseveli dans ces lieux pour jamais.
(Elle s'éloigne dans un char volant, et les démons détruisent le palais enchanté.)

FIN D'ARMIDE.

SCEAUX [1],

POEME EN DEUX CHANTS.

(1) On lit *Seaux* dans le manuscrit ; mais nous avons préféré l'orthographe en usage.

AVERTISSEMENT.

Depuis long-temps M. Fayolle cherchoit le manuscrit de Quinault sur la maison de Sceaux de M. Colbert, poëme dont Titon du Tillet et Charles Perrault parlent avec éloge, le premier dans son Parnasse Français, et l'autre dans ses Hommes Illustres.

Il eut l'heureuse idée de s'adresser sur ce point à M. Van-Praët, conservateur de la bibliotheque impériale, homme aussi savant qu'aimable, qui se chargea de lui faire connoître le propriétaire du manuscrit de Quinault. C'est par lui que M. Fayolle apprit que ce manuscrit étoit entre les mains de madame de Bure, épouse du libraire de la bibliotheque impériale, et qu'elle consentoit à en laisser prendre copie, pour l'insérer dans l'édition stéréotype des œuvres choisies de Quinault. (Voyez la note à la suite du poëme.)

NOTE DU MANUSCRIT

EN TÊTE DU PREMIER CHANT.

Ce poëme a été composé pour M. Colbert, par le célebre Quinault. Deux des plus fameux artistes du siecle de Louis XIV ont concouru à l'embellissement de ce joli morceau. Le frontispice est de la composition de Charles Le Brun, premier peintre du roi. Il a été exécuté, ainsi que la vignette du premier chant, par Sébastien Le Clerc, excellent dessinateur et graveur.

Le frontispice représente la Nymphe de Sceaux, couronnée de fleurs, portée sur un nuage, et qui s'offre aux regards de Quinault. Elle lui enjoint de faire l'histoire des beautés de ce séjour, et sur-tout celle de l'Aurore peinte dans le pavillon, qu'elle lui indique de la main. Ensuite elle se dérobe à sa vue, malgré l'empressement qu'il lui marque pour la retenir.

La vignette de ce premier chant représente encore la Nymphe occupée à détailler à Quinault tous les charmes de ce lieu de délices. Il tient un livre ouvert dans lequel il se propose de les décrire. La scene se passe au lever de l'Aurore, annoncé par les premiers rayons du soleil, qui commencent à paroître, et par le concours des oiseaux qui voltigent et se promenent autour du château. Cet instant, qui (ainsi que l'indique le poëme) est celui auquel on attend M. Colbert, est en même temps l'emblême de la vigilance de ce grand ministre.

Cette vignette fait d'ailleurs suffisamment connoître le sujet de ce chant.

SCEAUX,

POEME.

CHANT PREMIER.

J'étois dans les Jardins de l'aimable demeure,
Où le Mécene des François
Vient voir l'éclat des fleurs et l'ombrage des bois,
Quand ses soins redoublés ont ménagé quelque heure
Sur le temps de ses grands emplois.
Ce jour même il devoit s'y rendre,
Et je me promenois, en rêvant, pour l'attendre.
Je me fis un amusement
D'observer le grand bâtiment
Qui s'éleve au milieu de ce séjour champêtre;
J'admirai mille fois ce chef-d'œuvre des arts
Dont la beauté sans pompe enchante les regards,
Et semble, en se montrant, craindre de trop paroître,
Comme si la maison vouloit de toutes parts
Faire également reconnoître
La sage modestie et la grandeur du Maître.
J'allois essayer par mes vers
De tracer les charmes divers
D'une architecture si belle;
J'avois le crayon à la main,
Lorsqu'une aventure nouvelle
Me fit prendre un nouveau dessein.

Je me vis aborder par une Nymphe aimable :
Mes yeux furent surpris de l'éclat admirable
Dont elle fit briller tous les lieux d'alentour :
Mille fleurs ornoient son passage,
Et mille oiseaux par leur ramage
A l'envi lui faisoient la cour.
Quitte, dit-elle, une entreprise
Que tu ne dois point achever;
Le choix d'une Déesse à qui je suis soumise,
Pour un autre dessein t'a voulu réserver.
Cent merveilles ici se trouvent réunies;
Il faut plus d'une main, il faut divers Génies
Pour en bien exprimer les charmes différents :
Je dois te faire voir ce que tu dois décrire;
Avec les efforts les plus grands
A peine y pourras-tu suffire.
Ces beaux lieux sont chéris de la Divinité
Qui, s'éveillant quand tout sommeille,
Ecarte d'une main vermeille
La plus épaisse obscurité;
Et, pour le bien du monde active et diligente,
Avec une douce clarté
Rallume du Soleil la lumiere éclatante.
Sa faveur me préfere aux Nymphes de sa cour;
Et dans ce tranquille séjour
Je me fais de lui plaire une soigneuse étude;
Lorsqu'elle a satisfait aux ordres du Destin,
Elle vient sans éclat, dans cette solitude,
Se délasser le soir des travaux du matin.
Elle regarde avec estime
Le Mécene nouveau de l'Empire François;
Elle admire l'ardeur qui sans cesse l'anime
Pour le plus auguste des Rois.
Elle n'a jamais vu de zele
Ni plus actif ni plus fidele;
Elle a beau devancer le Soleil dans les cieux,

Et voler pour se rendre où son devoir l'appelle;
Dès qu'elle ouvre la porte à la clarté nouvelle,
Le vigilant Colbert se présente à ses yeux :
Elle le voit toujours exact, laborieux,
Toujours éveillé devant elle.
La Déesse, en secret, d'une pressante voix
Lui conseilla d'aller loin du bruit quelquefois
Chercher un doux relâche à ses travaux pénibles,
Et de ces retraites paisibles
Lui fit résoudre l'heureux choix.
C'est pour lui faire aimer la demeure qu'elle aime
Qu'elle a rendu ces lieux si beaux;
Elle y joint chaque jour mille agréments nouveaux;
Elle en a fait cesser la sécheresse extrême,
Et l'on y voit par-tout briller de claires eaux
Qu'elle puise au ciel elle-même.
Regarde avec étonnement
L'amas prodigieux des ondes écoulées.
Le Dieu du liquide élément
Semble avoir fait passer ses flots dans ces vallées.
Deux Fleuves, couronnés de joncs et de roseaux,
Ont soin d'attendre les ruisseaux
Qui sortent de ce verd bocage,
Et sont assis sur leur passage.
Avec un doux plaisir ces vénérables Dieux
Reçoivent les eaux qui descendent,
Pour grossir le tribut qu'ils rendent
A la nouvelle mer qui se forme en ces lieux.
Mille fontaines dispersées,
Après de longs détours, ensemble ramassées,
Forment d'un commun mouvement
Sur ce riche vallon un spectacle charmant.
Malgré le penchant qui les presse
De se précipiter sans cesse
Vers le lit spacieux qui leur est préparé,
Elles semblent, comme enchantées,

Ne pouvoir détacher leurs ondes argentées
Du verdoyant émail et du sable doré,
Dont si pompeusement leur chemin est paré :
Loin de paroître impatientes
D'arriver à la fin de leurs courses errantes,
On les voit, par bouillons épais,
Tâcher à remonter dans ces lieux pleins d'attraits
A cent reprises différentes;
Et, par cent bonds plaintifs, par cent chûtes bruyantes,
On les entend gémir en tombant pour jamais
Dans le vaste séjour d'une profonde paix.
Au milieu de ces eaux, l'eau du ciel la plus pure,
Et de ces beaux jardins l'ornement le plus grand,
D'une étroite prison sortant avec murmure,
S'élance dans les airs en superbe torrent.
Cette onde, en jaillissant d'un mouvement rapide,
Forme une colonne liquide
Qui jusque dans le ciel s'éleve avec fierté;
Contre son poids elle dispute,
Sans cesse elle remonte et répare sa chûte,
Et son débris lui sert de nouvelle beauté.
Marchons, éloignons-nous de ce bois frais et sombre,
Un jour tu reviendras le voir plus à loisir :
Pour y rêver avec plaisir
On y trouve toujours du silence et de l'ombre.
Les vents impétueux vont plus loin murmurer;
Le seul Zéphyr a l'avantage
De s'y faire un secret passage;
Le grand jour n'ose y pénétrer;
L'importune chaleur n'y peut jamais entrer.
Traversons ce parterre, et vois ces fleurs nouvelles
Se parer à l'envi des couleurs les plus belles.
D'un seul regard découvre ici de tous côtés
Ces charmantes diversités
Qui doivent enchanter ta vue :
Ces fertiles côteaux et ces sombres déserts

Où la tranquillité n'est point interrompue ;
Ces vallons de saules couverts ;
Ces ruisseaux serpentant dans ces prés toujours verts,
Ces plaines d'immense étendue
Que d'un or précieux Cérès prend soin d'orner;
Ce mont, qui de si loin fait si bien discerner
L'antique tour presque abattue,
Qui depuis si long-temps sert à le couronner;
Et dont l'orgueilleux reste ose encor s'obstiner
A monter jusque dans la nue.
Sur la pente de ce côteau
Le pouvoir d'un charme nouveau
Suspend un grand amas d'une onde vive et pure ;
Ces eaux n'osent descendre, et n'ont jamais tenté
Pour se remettre en liberté,
De rompre la molle ceinture
Dont l'émail d'un gazon tient leur cours arrêté :
La fraîche et brillante verdure
Prend plaisir à se voir si belle en se mirant,
Et prend soin de parer d'une riche bordure
De ce flottant miroir le cristal transparent.
Il faut nous détourner de ce lieu qui t'enchante,
Suis-moi, me dit la Nymphe, et te hâte en passant
D'admirer de ce bois naissant
La jeunesse tendre et charmante.
Passons dans ces jardins où Pomone à l'écart
Pour travailler en paix fait sa demeure à part.
Ses travaux sont payés d'une heureuse abondance :
La terre, favorable à sa persévérance,
Lui donne en cent façons des trésors précieux;
Et chaque jour ici l'Aurore
Se plaît à l'enrichir encore
Des perles qu'elle épand des cieux.
Dans une solitude et si riche et si belle,
Observe un bâtiment tracé sur le modele
D'un temple au bord de l'Inde autrefois élevé ;

L'Art n'a rien fait jamais qui fût plus achevé.
C'est ici que souvent l'Aurore se retire ;
Avec plaisir elle y soupire
Elle y vient en secret retracer à son gré
Le tendre souvenir de son amour fatale
Pour l'ingrat et charmant Céphale ;
Son triste cœur s'est figuré
Que sur la rive orientale
Son amoureux chagrin étoit trop éclairé.
Céphale, des amants le plus rare modele,
D'une premiere amour fut pour toujours épris :
Il aima constamment Procris,
Qui ne lui fut pas si fidele.
L'Aurore entreprit vainement
La conquête du cœur de ce parfait amant,
Qu'Amour n'avoit pas fait pour elle ;
Cette fiere Divinité
Ne se consola point de la douleur cruelle
D'avoir vu triompher une beauté mortelle
De son immortelle beauté.
Un fatal dépit la possede,
Et c'est pour elle un mal sans cesse renaissant ;
Le temps, qui des ennuis est le puissant remede,
Pour les ennuis qu'elle ressent
Se trouve un remede impuissant.
Un chagrin que rien ne modere
La suit et la presse en tous lieux :
Elle est sans repos dans les cieux,
Elle y va par devoir et n'y demeure guere :
Elle y rougit toujours de honte et de colere ;
Mais quoique son dépit ne puisse être calmé,
Toujours d'un ingrat trop aimé
La mémoire lui sera chere ;
Elle lui donne encor des larmes chaque jour ;
Elle excuse Céphale, et se plaint de l'Amour.
Elle a fait en ce lieu tracer son aventure ;

Elle en inspira le dessin;
Et de sa clarté la plus pure
Elle-même éclaira l'ingénieuse main
Qui prit soin d'achever cette vive peinture.
Imite, s'il se peut, tant de traits excellents.
De ces tableaux muets fais des portraits parlants;
Et, pour peindre l'amour d'une aimable Déesse,
Tâche à joindre en tes vers la force à la tendresse.
La Nymphe cessa de parler;
Je vis son teint pâlir et ses yeux se troubler;
Un bruit confus de voix fit son inquiétude;
Elle entendit marcher à grands pas vers ces lieux
Une foule de curieux:
Je retourne à ma solitude,
Me dit-elle, et ce bruit me contraint d'y rentrer;
Aux profanes regards je ne me puis montrer.
Je crus la retenir, mais sa robe volante
Fut changée, au moment que j'y portai la main,
En un souffle léger que je suivis en vain.
La Nymphe ne laissa qu'une trace brillante
Qui s'éleva dans l'air et disparut soudain.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTE DU MANUSCRIT

EN TÊTE DU SECOND CHANT.

La vignette de ce second chant offre les armes de Colbert, peintes avec ses émaux, qui sont d'or, à la couleuvre d'azur, tortillée en pal. Elles ont pour support un chien et une licorne, et sont environnées des attributs de l'abondance et des beaux-arts.

Ce chant est consacré à l histoire de l'Aurore, peinte par Le Brun dans le pavillon de Sceaux. Celles de ses amours avec Tithon, et sur-tout avec Céphale, y tiennent un rang distingué. Celles de Diane et d'Endymion, la description de la nuit et des douze signes du zodiaque, sont autant d'épisodes plus ingénieux les uns que les autres.

CHANT II.

Que j'aime à voir ici la Déesse charmante
Qui rend à l'univers la clarté renaissante;
Je veux la dépeindre à mon tour
Telle que d'une main savante
Elle est dépeinte, impatiente
De céder dans les cieux sa place au Dieu du jour,
Pour aller en secret où l'appelle l'Amour.
Vous qui faites l'ardeur dont ma veine s'allume,
Animez-moi d'un feu nouveau;
Le Brun s'est surpassé dans un dessin si beau:
Muses, venez aider ma plume
A suivre son divin pinceau.
Du Dieu de la clarté l'aimable avant-couriere
De la porte du jour fait ouvrir la barriere;
Et de l'affreuse Nuit perçant le voile obscur,
Avec de longs traits de lumiere
Trace sur le céleste azur
De l'astre qui la suit la brillante carriere.
Deux coursiers bondissants tirent son char pompeux,
Et d'un souffle enflammé chassent l'air ténébreux
Qu'ils rencontrent sur leur passage.
Un épais et sombre nuage
S'ouvre, s'abaisse devant eux,
Et devient sous leurs pas un chemin lumineux.
Déja ces deux chevaux, dans leur ardeur bouillante,

Sentent que le grand jour ne sauroit plus tarder.
Déja près de descendre ils semblent regarder
Le détour le moins long et la moins rude pente.
Ces deux Amours jaloux qui veulent les guider,
Paroissent résolus à ne se rien céder;
L'un tire, l'autre se mutine,
Tous deux font voir même fierté;
Dans le milieu des airs le char semble arrêté
Par l'effort dont chacun s'obstine
A l'emporter de son côté.
Mais quoique ces Amours soient d'une force égale,
Et s'animent tous deux par un égal transport,
L'Amour qui veut aller du côté de Céphale
Fait pencher la Déesse, et devient le plus fort.
Dans l'ardeur d'achever l'entreprise qu'il tente,
Il a laissé tomber ses traits:
Leur chûte en divers lieux interrompra la paix
Des cœurs qu'un doux sommeil enchante;
Et fera ressentir aux malheureux amants
Avec le jour nouveau mille nouveaux tourments.
Cet Amour s'est voulu défaire
Des armes qu'il se plaît à porter d'ordinaire,
Et qui pouvoient l'embarrasser;
Mais à force de s'empresser,
Ce guide impétueux, par un oubli funeste,
N'a pas le moindre trait de reste
Pour le cœur que l'Aurore a dessein de blesser.
Une Nymphe qui suit le char de la Déesse,
A l'emploi de verser la rosée ici-bas;
Appliquée à ce soin, elle ne ressent pas
Qu'une humide vapeur mouille sa blonde tresse.
Elle semble se plaire à voir
Les eaux précieuses et pures
Qu'elle fait doucement pleuvoir
Par mille étroites ouvertures
D'un inépuisable arrosoir.

Près de ce char le Bruit commence
A voler avec violence;
Des ailes qu'il déploie il agite les airs:
Il vient éveiller l'univers;
Il a déja contraint le timide Silence
A fuir dans le fond des déserts.
Il tient la trompette bruyante:
Il va bientôt sonner le signal du départ,
Pour presser le guerrier endormi sous la tente
De se ranger sous l'étendard.
Il n'a pas oublié la cloche étourdissante;
Il porte le marteau qui doit dans les cités,
Par mille coups précipités
Sur l'enclume retentissante,
Réveiller en sursaut les molles voluptés.
Avec le Bruit les Vents s'élevent;
Ils s'échappent du sein des nuages qu'ils crevent;
Leur souffle impétueux va soulever les flots.
Le coq dresse sa rouge crête;
Son éclatante voix s'apprête
A faire retentir les plus lointains échos:
Déja plein d'ardeur il s'avance
Pour aller avec diligence
Du champêtre labeur terminer le repos.
La Nature s'éveille; elle est à demi nue:
Cent diverses couleurs qui surprennent la vue
Brillent sur son léger manteau;
Son teint ne fut jamais si beau:
Cette Divinité favorable et féconde
Offre son riche sein pour nourrir tout le monde;
Elle montre les fruits dont ses soins bienfaisants
Ont causé l'heureuse abondance;
Elle n'en veut pour récompense
Que l'unique plaisir d'en faire des présents.
Les plus fiers animaux soumis à sa puissance
Paroissent attentifs à la secrette voix

Dont elle leur prescrit d'inviolables lois;
Et pour chanter sa gloire et sa magnificence,
Mille oiseaux différents s'attroupent dans les airs,
Et vont recommencer leurs plus charmants concerts.
L'éclat d'une splendeur divine
Pénetre un grand palais, le dore et l'illumine,
Et les premiers rayons commencent d'avertir
Que le Soleil en va sortir.
Des Heures de sa suite une troupe choisie
Court préparer son char, et porter l'ambroisie
Que ses coursiers fougueux attendent pour partir.
L'Aurore avec impatience
Détourne un inquiet regard,
Pour solliciter le départ
Du Dieu du jour qu'elle devance.
De jeunes Amours empressés,
Pour servir la Déesse, à la hâte avancés,
Lui donnent les roses nouvelles
Dont la pourpre lui sert d'ornement au matin;
Elle en réserve les plus belles,
Et le reste, en tombant, va parer son chemin.
Chaque Saison placée au rang qu'elle doit prendre,
Pour régner à son tour est contrainte d'attendre
Que l'Aurore ait de son côté
Conduit le dieu de la clarté.
Près de la délicate Flore
Vole un agréable Zéphyr,
Qui pour la soulager se charge avec plaisir
D'un riche amas de fleurs qui ne font que d'éclore;
C'est pour les offrir à l'Aurore
Qu'elle a pris soin de les choisir.
Le céleste Belier, dont les chants du Parnasse
Ont célébré si haut l'admirable toison,
Du côté de Flore se place;
C'est lui qui doit guider la nouvelle Saison,
Et garder du Soleil la premiere maison.

Il poursuit les frimas, les écarte, les chasse,
Et rompt enfin l'épaisse glace
Qui tient les beaux jours en prison.
Le fier Taureau, paré de fleurs et de verdure,
Est tel qu'il paroissoit, lorsque de sa figure
Jupiter amoureux voulut se revêtir,
Pour enlever Europe au rivage de Tyr.
Celui des deux Gemeaux qui fit part à son frere
De son droit d'immortalité,
Descend avec la nuit dans un sombre hémisphere,
Tandis que de l'autre côté,
D'une course prompte et légere,
Son frere dans les cieux monte avec la clarté.
Les favorables feux qui brillent sur leurs têtes
Présagent un heureux repos,
Et dans les affreuses tempêtes
Dissipent la terreur des pâles matelots,
Et calment les vents et les flots.
L'Ecrevisse, qui trace à la saison ardente
Un chemin aride et brûlant,
Sent déja la clarté naissante,
Et, pour la saluer, s'avance en reculant.
Le superbe Lion est enflammé de rage,
On voit ses yeux étinceler.
Tout l'éclat dont au ciel Junon l'a fait briller
Lui paroît un foible avantage;
Rien ne le sauroit consoler
De s'être vu ravir, malgré son fier courage,
L'invulnérable peau qu'il avoit en partage,
Et dont la main d'Alcide osa le dépouiller.
Avec soin la jeune Erigone
A choisi des épis nouvellement dorés,
Et d'une main adroite en a fait la couronne
Dont ses blonds cheveux sont parés.
Elle paroît atteinte encor de la tristesse
Qui par un excès de tendresse

De son pere meurtri lui fit suivre les pas,
Au-delà même du trépas.
Sa chienne, d'une ardeur fidelle,
Jusque dans les horreurs de la nuit éternelle,
Lui tient soigneusement compagnie en tous lieux;
Et d'un soin empressé court encor devant elle
Dans les vastes plaines des cieux.
La juste Balance d'Astrée
Va servir au soleil pour ajuster son cours;
Et placée au milieu de la voûte azurée,
Pour rendre aux nuits le temps qu'ont usurpé les jours,
Pese exactement leur durée.
Le Dieu, toujours jeune et charmant,
Qui prit soin de planter le tortueux sarment,
Et d'en tirer un doux breuvage,
A l'approche du jour doucement se dégage
D'un profond assoupissement.
Il oppose sa main à la vive lumiere
Qui vient frapper ses yeux d'un éclat trop brillant,
Et laissant à loisir dessiller sa paupiere,
Se dispose à la joie, et rit en s'éveillant.
Le verdoyant lierre, et la pourpre nouvelle
Des pampres cueillis fraîchement,
Sont la parure naturelle
Qui du lit de Bacchus fait le riche ornement.
Son vieux nourricier a fait gloire
De passer sans repos toute la nuit à boire;
Plus rempli qu'assouvi de vin,
Il se laisse assoupir par le frais du matin.
Il s'appuie en dormant sur la bête pesante
Qui d'une allure douce et lente
Le porte chaque jour sans se lasser jamais;
Sa main soutient encor la précieuse charge
D'une cruche profonde et large,
Sans quoi le bon vieillard ne peut dormir en paix.

Un tigre plein de vin tout étendu sommeille ;
Un autre, dont les sens de rage sont saisis,
En mordant les raisins que Bacchus a choisis,
Mêle une blanche écume à leur liqueur vermeille ;
Tous deux n'éprouvent pas une ivresse pareille,
Et les mêmes vapeurs d'un jus délicieux
Rendent l'un immobile, et l'autre furieux.
Un jeune et folâtre Satyre,
A des jeux badins appliqué,
Lorsque près de Bacchus il ne songe qu'à rire,
Se sent mortellement piqué.
L'affreux Scorpion qui le blesse
D'une queue aiguë et traîtresse,
Fut en naissant victorieux
De l'énorme Orion, jadis l'effroi du monde,
Qui marchoit fièrement, d'un pas prodigieux,
Dans les creux abîmes de l'onde,
Et portoit quelquefois son front audacieux
Au-dessus de la nue, et jusque dans les cieux.
Le Centaure qu'Achille eut autrefois pour maître,
Et dont le choix des Dieux fit le céleste Archer,
Tient l'arc qui le fait reconnoître,
Et d'un regard chagrin semble déja chercher
Les fleches qu'il doit décocher
Contre les pâles fleurs que l'automne a fait naître.
Loin du grand jour, l'Amour discret
Tient un doigt sur sa bouche, et, soigneux de se taire,
Montre qu'un amoureux mystere
Doit être sous le sceau d'un éternel secret.
L'Astre du point du jour, volant devant l'Aurore,
L'éclaire par honneur plutôt que par besoin,
Et vers le vieux Tithon la conduit avec soin :
Si l'Aurore le suit encore,
Elle ne le suit que de loin.
Un Amour vigilant, qui toujours plein d'adresse

Pour les tendres cœurs s'intéresse,
Et fait son emploi le plus doux
D'endormir les fâcheux jaloux,
Va, pour favoriser l'amoureuse Déesse,
D'assoupissants pavots couvrir son vieil époux.
Tithon, fuyant le jour dans une épaisse nue,
Tient un bras décharné sous sa tête chenue;
Et, lassé de trop vivre et de toujours vieillir,
Dans un sommeil profond cherche à s'ensevelir.
Plus loin, le morne Hiver, qu'un brouillard environne,
Coiffé de longs frimas, s'assoupit et frissonne;
Son manteau paroît blanc sous la neige qui fond;
Plus il s'en enveloppe, et plus il se morfond.
Le frileux Capricorne en tremblottant s'avance;
Pan, caché sous sa peau, s'y tint en assurance,
Lorsque les fiers Géants, unis et révoltés,
Firent prendre la fuite aux Dieux épouvantés.
L'aimable Enfant qu'un aigle enleva de la terre
Pour servir d'échanson au maître du tonnerre,
Répand les froides eaux dont il a dans les cieux
Rafraîchi le nectar de la table des Dieux.
Dans le vague des airs que ce déluge noie
Les célestes Poissons s'élancent avec joie,
Et tous deux à l'envi disputent en nageant
A qui fait mieux briller ses écailles d'argent.
Le Dieu qui du sommeil eut l'empire en partage,
Près des bruyantes eaux, sous un sombre nuage,
Mollement étendu sur un lit de pavots,
Se livre avec plaisir aux charmes du repos,
Et goûte le premier la paix douce et profonde
Qui coule de son sein dans tous les cœurs du monde.
Déja la Nuit s'envole, et cede au Jour naissant;
Au bas de l'horizon en hâte elle descend:
L'air que d'une aile épaisse elle frappe autour d'elle,
S'épaissit, et résiste à la clarté nouvelle.

Les oiseaux ténébreux à sa suite attachés,
Avec elle fuyant, volent effarouchés :
Les Fantômes affreux vont sur sa route sombre
Et sous son noir manteau chercher un reste d'ombre;
Et, par l'éclat du jour poursuivis et blessés,
Tombent, en se cachant, pèle-mèle entassés.
Des Heures de la Nuit la troupe fugitive
Ne peut plus supporter la lumiere trop vive;
Et toutes en leur rang courent se retirer
Aux lieux que le Soleil a cessé d'éclairer.
Au bout de la céleste plaine,
Diane, sur son char d'ébene,
Fuit avec un soin diligent;
L'éclat de la clarté naissante
Détruit la splendeur pâlissante
De son diadême d'argent.
Elle s'empresse en apparence
De céder à l'astre du jour;
Mais sa secrette impatience
N'est que de céder à l'Amour.
C'est vers ce cabinet que Diane s'avance,
Elle y va trouver son amant;
L'Amour mystérieux et le sage Silence
Veillent tous deux d'intelligence
Autour d'Endymion dormant.
Dans un profond sommeil la déesse le plonge;
Sa fierté trouble encor les plus doux de ses vœux :
Si son amour veut rendre Endymion heureux,
Sa pudeur veut au moins qu'il ne le soit qu'en songe.
Dans l'autre cabinet sont les paisibles lieux
Et le champêtre lit où repose Céphale :
Ce jeune époux, fidele à l'amour conjugale,
Semble craindre d'ouvrir les yeux
Aux beautés qu'avec pompe étale
La Divinité matinale
Qui conduit le jour dans les cieux.

Céphale en reposant n'a rien qui l'embarrasse ;
Un rameau près de lui porte avec son carquois
Le résonnant airain qui lui sert à la chasse,
Et dont le bruit a tant de fois
Fait trembler les hôtes des bois.
L'Aurore, de Céphale absente,
A choisi pour le suivre une Nymphe volante,
Qui l'observe en ces lieux sous un feuillage épais :
La Nymphe à son repos joint des douceurs nouvelles,
Et prend soin, en battant des ailes,
Qu'il respire un air pur et frais.
De cent petits Amours la troupe dispersée
Autour de ce salon charmant,
Avec une ardeur empressée,
A cent divers travaux s'applique incessamment.
L'un verse sur des fleurs une eau rafraichissante
Qui leur donne un nouvel éclat ;
L'autre, pour enfoncer une bêche pesante,
La presse d'un pied délicat.
L'un, flatté d'une douce attente,
Sous une maison transparente
Enferme un fruit delicieux ;
L'autre, d'un soin industrieux,
Fait d'un arbre qu'il greffe une agréable étude ;
Le travail même le plus rude
Se change en doux plaisir dans ces aimables lieux
Pour ces Amours laborieux.
La Divinité vigilante
Qui sert de guide à la clarté,
De cette demeure charmante
Bannit la molle oisiveté.
Il faut que chacun y ménage
Les doux moments des plus beaux jours ;
Tout y devient soigneux et sage
Jusques aux plus tendres Amours.
Le Maître de ces lieux veut que le loisir même

S'occupe ici toujours de quelque soin pressant :
Tout ce qu'on y voit se ressent
De son exactitude extrême,
Et de son Génie agissant.

FIN DU POEME.

NOTE QUI TERMINE LE MANUSCRIT.

Perrault s'explique ainsi à la page 82 de ses Hommes Illustres, à l'article Quinault :

« Il a fait encore d'autres poésies d'un autre genre qui ont été fort estimées, et qui marquent l'abondance et la délicatesse de son esprit. De ce nombre est la description de la maison de Sceaux de M. Colbert, petit poëme des plus ingénieux et des plus agréables qui se soient faits de ce temps-ci. »

Il y a lieu de croire qu'il n'a pas encore reçu les honneurs de la presse, sur-tout si l'on s'en rapporte à l'auteur de sa vie qui est à la tête de ses œuvres imprimées en 1739. On y lit à la page 69 ce qui suit :

« Philippe Quinault a laissé cinq filles, dont trois ont pris le parti du couvent. Des deux autres, l'une a été mariée à M. Le Brun, auditeur des comptes, neveu du célebre Le Brun peintre du roi ; et l'autre à M. Gaillard, conseiller de la cour des aides. Ce dernier a entre es mains tous les manuscrits de son beau-pere ; mais il ne peut les donner au public, parcequ'il est très expressément ordonné par le testament du défunt, que tous les ouvrages qu'il laisseroit après sa mort, ne seroient pas mis au jour. La description de la maison de Sceaux, poëme des plus ingénieux et des plus agréables, fait partie de ces manuscrits. »

C'est par les soins de M. Helle qu'il a passé dans le

cabinet de M. Brochant, après la mort duquel il a été acheté à la vente faite au mois de mars 1774. Il est ainsi désigné sous le n° 338, dans le catalogue composé par J. B. Glomy.

« Le poëme de Sceaux, manuscrit sur vélin, très bien écrit, avec un frontispice et deux vignettes dessinées avec le plus grand soin par Sébastien Le Clerc. Le frontispice est composé par Le Brun. Ce petit poëme, qui est de Quinault, avoit été fait pour M. Colbert, dont on voit les armes et les chiffres sur la couverture de maroquin rouge. »

C'est encore par M. Glomy que l'on sait que la vignette du second chant n'est pas de Le Clerc, quoique M. Helle l'ait écrit au bas; mais qu'elle est certainement de M. Bailly, peintre en miniature, dont il a vu plusieurs ouvrages, entre autres des devises faites pour les tapisseries du roi (des éléments et des saisons) qui ont été gravées par Le Clerc, et dont les dessins sont absolument dans le même goût que la vignette en question.

On trouve dans le volume des Délices de Versailles que Sceaux a été commencé en 1673. Or, Quinault étant mort le 26 novembre 1688, ce ne peut être que dans cet intervalle que ce poëme a été composé. Ce qui ajoute au mérite de cet ouvrage, dans lequel on reconnoît la touche suave et brillante du prince de nos poëtes lyriques, c'est la réunion de quatre noms aussi recommandables chacun dans leur genre, que ceux de Colbert, de Quinault, de Le Brun, et de Le Clerc.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

PROSERPINE, TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES, page 5
Acteurs, 12

PERSÉE, TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES, 61
Acteurs, 68

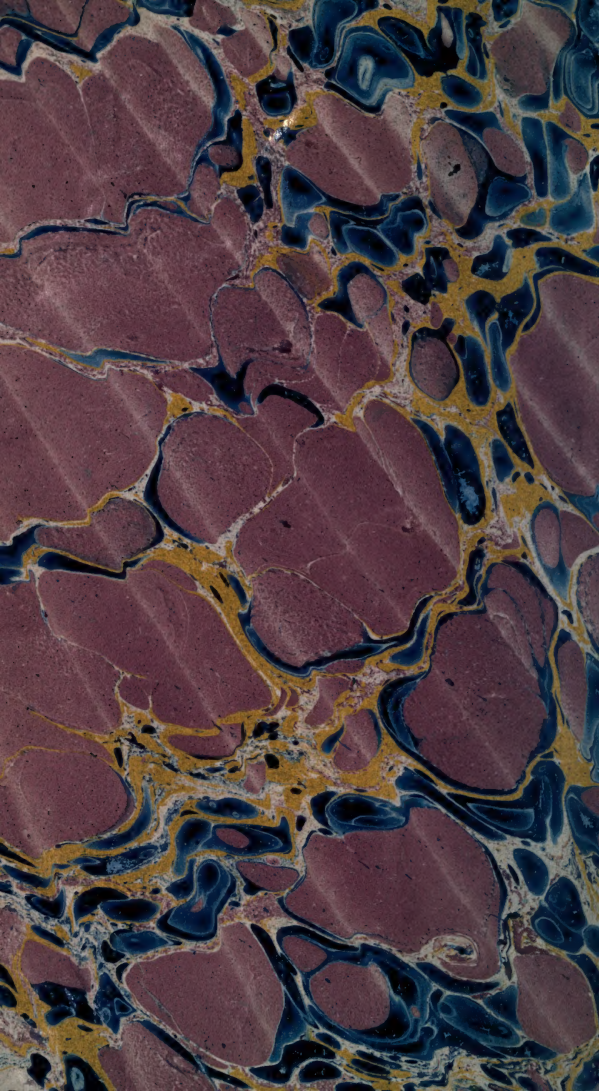
AMADIS, TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES, 113
Acteurs, 118

ROLAND, TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES, 163
Acteurs, 168

ARMIDE, TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES, 219
Acteurs, 224

SCEAUX, POEME EN DEUX CHANTS, 263

FIN DE LA TABLE ET DU DERNIER VOLUME.



1881
A1
1811

Oeuvres choisies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY